This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

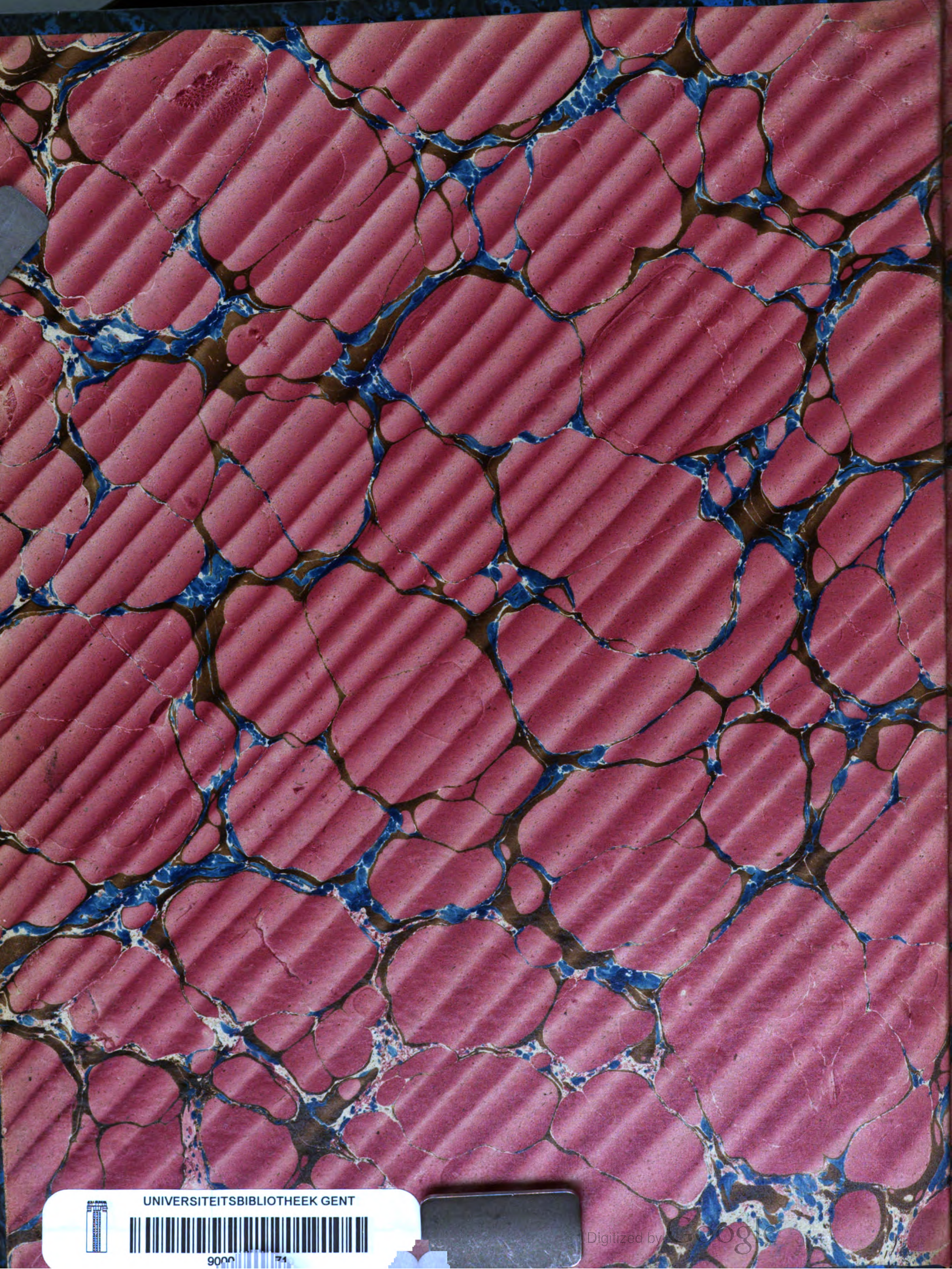
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
9000
Digitized by Google

Digitized by Google

A--27848

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE.

Digitized by Google

DEPOSE.

Les contrefacteurs seront poursuivis.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

..... La Muse aime la jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

3me ANNÉE. — 2me SÉRIE.

COMPTE-RENDU DU SALON DE BRUXELLES.

TOME 2.

BRUXELLES,
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE D. RAES, ÉDITEUR,
RUE DE LA FOURCHE, 36.

1848.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE
DE L'UNIVERSITÉ
DE GAND.

Digitized by Google

A Madame H. G.

Vous portez dignement un noble nom. Veuillez permettre, Madame, à deux inconnus, admirateurs sincères du talent de celui que vous aimez, — de vous dédier ces pages inspirées par un amour ardent pour les arts.

L. V. R. T. D.

15 Août 1848.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

L'Art et le Pouvoir. — La classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique. — Proposition de M. L. Gallait. — Les commandes du gouvernement.

Nous ne venons point attaquer tel ou tel ministère; que M. de Theux, M. Nothomb ou M. Rogier soit au pouvoir, peu nous importe. Nous ne nous occupons pas de noms propres, nous prenons la question de plus haut.

La Belgique doit aux Arts sa gloire la plus légitime, — nul ne le conteste. — En présence de ce fait universellement reconnu, pouvons-nous dire que le pays n'a rien à se reprocher à l'égard des hommes qui consacrent leurs veilles à soutenir, à augmenter notre antique renommée? — Nous ne demanderons pas si l'on a pour eux quelque reconnaissance, mais seulement si on leur rend justice, — si le Pouvoir a jamais apporté la moindre dignité dans ses rapports avec eux.

La réponse est malheureusement négative.

Les hommes de pensée, les artistes sont depuis dix-huit ans traités en industriels, en véritables spéculateurs, ou en mendiants auxquels on daigne jeter une part du budget.

On a fait descendre l'Art de son noble piédestal, et les marchands ont envahi le sanctuaire.

O vous tous qui avez gouverné la Belgique, ô vous qui la gouvernez encore, sachez-le bien : si l'Art compte de faux prêtres, si l'on cite parmi ses fidèles des gens envieux, cupides, animés de passions mesquines, la faute en est à vous qui ne comprenez pas la gloire, à vous qui ne leur avez à tous montré qu'un seul but : l'argent!

Grâce à vous, tout homme à qui le ciel accorda le feu sacré, se retire dans quelque retraite solitaire, ou va porter son talent à l'étranger. L'obscurité, l'exil même lui semblent préférables à une place à côté de médiocrités jalouses auxquelles le savoir-faire et l'intrigue tiennent lieu de mérite.

Hommes du pouvoir, les renommées légitimes ont été acquises sans vous, malgré vous; — on ne vous doit que les réputations usurpées.

Cette triste vérité, il nous sera aisé de la démontrer. Il est temps de dévoiler la plaie tout entière. Nous nous efforcerons de ne pas faillir à cette rude tâche.

Digitized by Google

Nous ne parlerons aujourd'hui ni des musiciens ni des hommes de lettres. Les premiers sont en France, en Italie, en Russie, en Allemagne, partout enfin, excepté en Belgique. Nous revendiquons leurs succès, mais nous sommes, à ce qu'il paraît, trop pauvres pour les payer; c'est à peine si nous saluons de nos bravos ceux de nos glorieux compatriotes qui viennent revoir leur patrie. On sait le sort de ceux qui n'ont pas le courage de s'exiler; ils attendent dix ou quinze ans un mauvais poëme d'opéra, et reçoivent parfois — aux fêtes de septembre ou à l'inauguration d'un monument quelconque, — la permission de faire exécuter une de leurs œuvres.

Quant aux hommes de lettres, il n'est pas permis de s'en occuper sérieusement sans exciter les sourires; — on ne leur a pas encore reconnu le droit d'exister. En Belgique, pour s'occuper de littérature, il faut d'abord pouvoir se dire négociant, avocat, magistrat, bureaucrate, n'importe quoi, — pourvu qu'on ne prétende pas être seulement homme de lettres.

Nous n'examinerons donc que la position faite aux peintres, aux statuaires, aux graveurs, aux dessinateurs.

Ces artistes n'ont pas, selon nous, plus à attendre du ministère actuel que de tous ceux qui l'ont précédé. M. le ministre de l'intérieur n'a pas le sentiment des arts; il voit l'exposition très-brillante, et il s'en félicite en compagnie de l'intelligente direction des beaux-arts. Ses illusions sont même si grandes qu'il est tout disposé à ne pas croire son administration étrangère aux progrès de notre école (1).

Voici cependant tout ce qu'a fait le ministère du 12 août; voici ses actes. On verra combien ils sont attaquables; on comprendra qu'ils ne laissent aucun espoir de voir abandonner le déplorable système suivi depuis dix-huit ans.

EXPOSITION NATIONALE DES BEAUX-ARTS DE 1848.

LÉOPOLD, roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Revu notre arrêté du 5 avril 1845, portant règlement pour les expositions nationales d'objets d'art;

Considérant que quelques-unes des dispositions dudit arrêté sont devenues susceptibles de modifications, mais qu'il importe, en attendant qu'il soit statué à cet égard, d'arrêter dès à présent les mesures relatives à l'organisation de l'exposition qui doit s'ouvrir le 15 août prochain;

Sur le rapport de notre ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

ART. 1er. La direction de l'exposition nationale des beaux-arts de 1848 est confiée à une commission de sept membres, nommés par nous et dont les fonctions sont gratuites.

ART. 2. La commission directrice est chargée de la réception, de la surveillance et du renvoi des objets adressés à l'exposition, des publications et catalogues, de la police des salons et de la comptabilité.

---

(1) Une seule visite au Salon prouve que les artistes en progrès sont ceux qui ont eu le moins de rapports avec le gouvernement dont la protection, les faveurs n'ont jamais été plus malheureusement accordées.

Digitized by Google

Elle peut aussi servir d'intermédiaire entre les artistes et les amateurs, pour traiter de la vente des objets exposés, et proposer des échanges.

Art. 3. Les jurys chargés de l'admission, du placement et des propositions pour les médailles, encouragements et achats, seront nommés par les artistes exposants, d'après un mode à déterminer ultérieurement.

Art. 4. Sont nommés membres de la commission directrice :

MM. le chevalier Wyns de Raucour, bourgmestre de Bruxelles, président;
Navez, président de la commission administrative du Musée royal de peinture et de sculpture, vice-président;
Blaes (A.), conseiller communal;
Delecourt (V.), vice-président du tribunal de première instance;
Dugniolle (J.) ancien chef du bureau des beaux-arts au ministère de l'intérieur;
Fétis (Éd.), membre de la classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique;
Materne, secrétaire général du ministère des affaires étrangères.

Art. 5. Le sieur Delmotte (H.), employé à la division des beaux-arts, remplira les fonctions de secrétaire et d'agent comptable.

Art. 6. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 16 juin 1848.

LÉOPOLD.

Par le roi :

Le ministre de l'intérieur,

Ch. Rogier.

JURY D'ADMISSION ET JURY DES RÉCOMPENSES.

LÉOPOLD, roi des Belges,

A tous présents et à venir, Salut.

Revu l'article 3 de notre arrêté 16 juin dernier;

Sur le rapport de notre ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1er. Il est institué, à l'exposition nationale de 1848, deux jurys, qui sont chargés, le premier, de l'admission et du placement des objets d'art; le second, des propositions pour les médailles, encouragements et achats.

Art. 2. Le jury d'admission et de placement est composé de neuf membres à savoir : 4 peintres, dont au moins 2 peintres d'histoire; 2 sculpteurs; 1 architecte; 1 graveur; 1 dessinateur.

Tout artiste belge ou domicilié en Belgique, qui enverra des œuvres à l'exposition, peut prendre part à la nomination de ce jury.

Art. 3. Le jury des récompenses est composé de sept membres, nommés, par voie d'élection, par les artistes admis à l'exposition.

Le gouvernement se réserve de porter le nombre des jurés à onze, par l'adjonction de quatre membres à nommer directement par lui.

Digitized by Google

ART. 4. Notre ministre de l'intérieur prendra les dispositions nécessaires pour l'exécution du présent arrêté, combiné avec nos arrêtés du 5 avril 1845 et du 16 juin 1848.

Donné à Laeken, le 14 juillet 1848.

LÉOPOLD.

Par le roi :

Le ministre de l'intérieur,

CH. ROGIER.

DISPOSITIONS RÈGLEMENTAIRES POUR L'EXPOSITION NATIONALE D'OBJETS D'ART DE 1848.

Le ministre de l'intérieur,

Vu l'article 4 de l'arrêté royal du 14 juillet,

Arrête :

De l'ouverture de l'exposition et de l'envoi des objets.

ART. 1er. L'exposition nationale des objets d'art de 1848 commencera le 15 août et se fermera le premier lundi d'octobre.

Elle est ouverte aux productions des artistes vivants, Belges ou étrangers.

ART. 2. Les objets envoyés à l'exposition doivent être adressés *à la commission directrice de l'exposition nationale des objets d'art, à Bruxelles.*

ART. 3. Nul objet d'art n'est reçu après le 31 juillet; aucune exception n'est admise à cet égard.

Du jury d'admission et de placement.

ART. 4. Le jury d'admission et de placement est composé de neuf membres, à savoir : 4 peintres, dont au moins 2 peintres d'histoire; 2 sculpteurs; 1 architecte; 1 graveur; 1 dessinateur.

ART. 5. Chaque artiste, belge ou domicilié en Belgique, qui enverra ses œuvres à l'exposition, joindra à celles-ci, sous une enveloppe fermée et signée par lui, un bulletin contenant neuf noms d'après la classification établie ci-dessus.

Ces bulletins seront ouverts dans une séance publique de la commission directrice qui aura lieu le 1er août, à midi, au Musée, dans la grande salle des séances de l'Académie royale de Belgique. Il est procédé immédiatement à leur dépouillement. Les artistes qui ont obtenu le plus grand nombre de suffrages sont proclamés membres du jury. En cas de parité des voix, le plus âgé l'emporte.

ART. 6. La commission directrice donne, sur-le-champ, connaissance du résultat du scrutin aux membres élus. En cas de non acceptation, l'artiste nommé est remplacé par celui qui le suit dans l'ordre du nombre des voix.

ART. 7. Le jury d'admission et de placement commence ses opérations le 4 août.

ART. 8. Le jury d'admission et de placement est chargé de l'examen des objets d'art présentés à l'exposition. Il admet ceux qu'il juge dignes d'y figurer.

Il ne reçoit que des tableaux, statues, bas-reliefs, dessins, gravures, ciselures et lithographies.

Il refuse toute copie, tout tableau, dessin ou lithographie sans cadre, ainsi que tout objet qui aura déjà paru dans une exposition publique à Bruxelles.

Digitized by Google

Les gravures et lithographies ne sont admises que lorsqu'elles sont envoyées directement par leurs auteurs. Les autres objets n'appartenant plus à leurs auteurs ne sont reçus qu'autant qu'il soit produit une autorisation écrite de ceux-ci.

Le jury décide, en outre, s'il y a lieu de refuser l'admission de quelque objet d'art pour des causes autres que celles énumérées ci-dessus.

ART. 9. Le travail pour l'admission étant terminé, le jury procède immédiatement au placement des objets immédiatement admis.

ART. 10. Le placement des objets doit être terminé, au plus tard, le 14 août. Dès qu'il est achevé, il est déclaré définitivement arrêté, et mention en est faite au procès-verbal. A partir de ce moment, nul objet ne peut plus être déplacé.

ART. 11. Le jury d'admission et de placement est dissous, de plein droit, le jour de l'ouverture de l'exposition.

Du jury des récompenses.

ART. 12. Le jury des récompenses est composé de sept membres désignés par les artistes exposants.

Le gouvernement se réserve de porter ce nombre à onze par l'adjonction de quatre membres nommés directement par lui.

ART. 13. Chaque artiste, Belge ou domicilié en Belgique, dont les œuvres ont été admises, adresse à la commission directrice, avant le 15 août, sous une enveloppe fermée et signée par lui, un bulletin portant sept noms.

Le dépouillement de ces bulletins se fera d'après le mode indiqué à l'art. 5, dans une séance publique qui aura lieu le 16 août, à midi.

ART. 14. La disposition de l'art. 6 est applicable à la formation du jury des récompenses.

ART. 15. Le jury des récompenses est spécialement chargé d'adresser au gouvernement des propositions pour les achats, les médailles et les encouragements pécuniaires.

Il dresse aussi une liste des objets qu'il convient d'acquérir au moyen des ressources que produira la souscription à organiser pour l'achat et le partage, par la voie du sort, d'objets d'art figurant à l'exposition.

Il établit, pour chaque objet, un *maximum* de prix.

La commission directrice conclut les achats en raison du montant des souscriptions.

Des achats, des médailles et des encouragements pécuniaires.

ART. 16. Les artistes qui désirent vendre leurs productions au gouvernement adresseront *au président du jury des récompenses pour l'exposition nationale des objets d'art à Bruxelles,* une demande indiquant la désignation et le prix des objets offerts.

ART. 17. Le jury des récompenses arrête la liste des ouvrages dont il estime que l'acquisition peut être proposée au gouvernement et il en indique le prix. Ce prix ne peut, dans aucun cas, être supérieur à celui qui est demandé par l'artiste.

ART. 18. Nulle acquisition pour compte de l'État ne peut être proposée à titre d'encouragement. Le jury est tenu de ne comprendre sur sa liste que les ouvrages qui, par leur mérite éminent, paraissent dignes de figurer au Musée national.

Digitized by Google

ART. 19. Il est décerné des médailles aux artistes qui ont mérité cette récompense honorifique. Elles sont de deux classes.

La médaille ordinaire est en vermeil : elle est décernée aux artistes qui ont fait preuve d'un talent distingué.

La médaille de première classe est en or. Elle est exclusivement réservée aux artistes qui, par la supériorité incontestable de leur talent, ont mérité une distinction extraordinaire.

Aucune médaille n'est donnée à titre d'encouragement.

ART. 20. La médaille d'or n'est décernée qu'une fois au même artiste, pour des objets rentrant dans une même division des beaux-arts.

La médaille de vermeil ne peut être attribuée à l'artiste qui a obtenu la médaille d'or dans quelque genre que ce soit.

Il n'est pas décerné de médaille à l'artiste qui, en cette qualité, a déjà obtenu la décoration de l'Ordre de Léopold.

ART. 21. Il peut être accordé des encouragements pécuniaires aux artistes qui, sans avoir encore acquis des titres à une récompense honorifique, ont néanmoins fait preuve de talent et de progrès soutenus.

Ces encouragements ne sont accordés qu'à des artistes belges.

ART. 22. Il ne peut être accordé d'encouragement pécuniaire pour des objets vendus.

ART. 23. Le ministre de l'intérieur fait connaître au jury la somme qui peut être affectée aux encouragements pécuniaires.

Le chiffre de l'encouragement proposé ne peut excéder mille francs ni être inférieur à deux cents.

ART. 24. Le jury des récompenses transmet ses propositions au ministre de l'intérieur, avant le 15 septembre.

ART. 25. La proclamation des achats, des récompenses et des encouragements a lieu publiquement pendant les fêtes de septembre.

De l'exposition des objets.

ART. 26. Les dix premiers jours après l'ouverture de l'exposition, personne n'y est admis que moyennant une rétribution d'un franc.

La rétribution est fixée à un demi-franc pour les jours suivants. Cependant, à partir du onzième jour, les salons sont ouverts gratis au public le dimanche et le jeudi de chaque semaine et, pendant les anniversaires des journées de septembre, de midi jusqu'à 4 heures.

Les artistes exposants, les membres de la commission directrice et ceux des deux jurys, reçoivent une carte d'entrée personnelle pour toute la durée de l'exposition.

Cette carte est supprimée, si elle est présentée par une personne qui n'y a pas droit.

ART. 27. A l'exception des personnes que leurs fonctions y appellent, nul ne peut être admis au salon, avant le jour d'ouverture.

Les artistes ne sont admis à vernir leurs tableaux ou à laver leurs ouvrages de sculpture en marbre que le jour même de l'ouverture du salon, depuis le lever du soleil jusqu'à la dernière demi-heure qui précède cette ouverture.

ART. 28. Nul objet ne peut être retiré de l'exposition avant le jour de la clôture.

ART. 29. Les artistes doivent retirer leurs ouvrages dans le délai d'un mois, à partir du jour de

Digitized by Google

la clôture de l'exposition. Ils peuvent désigner leurs mandataires ou les voies de transport par lesquelles ils désirent que les objets leur soient renvoyés.

Dispositions générales.

ART. 30. Lors du dépouillement des bulletins pour la formation des deux jurys, les enveloppes sont détruites immédiatement après leur ouverture. Toutefois, il est tenu note des artistes qui ont envoyé des bulletins.

ART. 31. Les bulletins ne sont ouverts et dépouillés qu'après avoir été réunis et comptés.

Si une enveloppe contient deux ou plusieurs bulletins, ils sont tous anéantis. Mention en est faite au procès-verbal.

ART. 32. Chaque jury nomme son président et son secrétaire.

ART. 33. Les décisions des jurys sont prises à la majorité absolue des voix des membres présents. En cas de partage, la proposition est censée rejetée.

Les jurys ne délibèrent que si les deux tiers au moins de leurs membres sont présents.

ART. 34. Nul artiste faisant partie de l'un des jurys ne peut prendre part, ni être présent à la délibération ou au vote sur ce qui le concerne personnellement. Il est fait au procès-verbal mention expresse de son abstention.

ART. 35. Les membres des jurys prennent l'engagement de garder le secret sur les opinions, les propositions et les votes de leurs collègues, ainsi que sur le résultat négatif du scrutin, auquel pourrait avoir donné lieu la proposition d'un achat, d'une récompense ou d'un encouragement.

ART. 36. Les frais de l'exposition, y compris les achats d'objets exposés, sont couverts par une allocation du gouvernement et par les autres ressources offertes par l'exposition elle-même. Les dépenses sont soumises à l'approbation préalable du ministre de l'intérieur, auquel il en est, ensuite, rendu un compte régulier.

Bruxelles, le 15 juillet 1848.

CH. ROGIER.

Nous ne nous expliquons guère, nous ne dirons pas la nécessité, mais l'utilité d'une commission directrice. Nous croyons qu'on a tout simplement voulu faire du juste-milieu, c'est-à-dire ne pas déplaire aux personnes qui exerçaient, en quelque sorte, une dictature aux expositions précédentes, et satisfaire en même temps les artistes qui voulaient nommer eux-mêmes leurs juges, et ne reconnaissaient de compétents que leurs pairs.

En prétendant contenter tout le monde, on n'a contenté personne.

L'ancienne commission n'a pas été enchantée de se voir enlever ses principales attributions. Elle s'est trouvée bien déchue de son ancienne splendeur; elle n'aspirait nullement à descendre, et, bon gré mal gré, il a fallu s'y résigner.

Les artistes, de leur côté, ont trouvé qu'il était beaucoup plus simple d'adopter la marche suivie à Paris.

Le directeur du Musée est chargé de prendre toutes les mesures nécessaires pour la réception, la surveillance et le renvoi des objets adressés à l'exposition et pour la police des salons. Un seul jury est nommé par les artistes; il a dans ses attributions le placement des œuvres d'art, les encouragements, les récompenses, etc.

Digitized by Google

Que l'on ne vienne pas nous dire qu'il était indispensable de confier la comptabilité et l'impression du catalogue à une commission directrice.

Pour faire un pareil catalogue, il ne fallait pas un bourgmestre, un conseiller communal, un vice-président du tribunal de première instance, un greffier au conseil des mines, un académicien et un secrétaire général du ministère des affaires étrangères, tous gens dont les connaissances en peinture et en sculpture sont très-étendues. Les artistes se seraient sans peine exprimés en un français moins barbare, et nous aurions eu le plaisir de ne pas lire au catalogue, page 16, n° 57, cette phrase académique : *Le* JEU *de billes*, BUSTE *en plâtre*.

On aurait sans doute aussi mis un peu plus d'ordre dans le livret. Il était fort aisé d'établir cinq grandes divisions : la peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure et la lithographie. Il suffisait de se donner la peine d'ouvrir les catalogues du salon de Paris ou de n'importe quelle grande ville.

Nous engageons les membres de la commission directrice, — puisque commission directrice il y a, — à publier au plus tôt un erratum destiné à rectifier certains noms affreusement estropiés, à remplacer des explications bizarres, et à faire connaître plusieurs adresses absentes.

Quant à la comptabilité, ne pas la laisser sous la surveillance des délégués des exposants qu'elle intéresse directement, c'est presque leur faire injure.

On aurait dû adjoindre au jury élu par les artistes un secrétaire et un agent comptable. La même personne ne peut suffire aux deux emplois.

L'agent et le secrétaire auraient été aux ordres du jury, et n'auraient eu à rendre de comptes qu'à ses membres. Ceux-ci restaient responsables vis-à-vis du ministre.

Les pauvres auraient perçu dix pour cent sur le prix d'entrée qui n'aurait plus été abandonné aux hospices. La recette eût été employée de la manière suivante : une moitié aurait été destinée à l'acquisition d'objets envoyés au Salon, l'autre eût servi à réaliser un projet présenté depuis longtemps à la classe des beaux-arts par M. Louis Gallait, — projet enterré dans les cartons ministériels, sans doute parce qu'il est réellement grand, réellement utile.

M. Gallait a proposé à l'Académie de fonder une caisse de secours et de retraite pour les artistes, et de se déclarer en quelque sorte la tutrice des enfants laissés par un homme de talent. Il y va de l'honneur de tous, a-t-il dit, de ne pas laisser déchoir le nom d'un confrère illustre ; l'Académie choisira dans son sein deux parrains qui seront chargés de surveiller l'éducation de l'enfant jusqu'à sa majorité, et, en toute circonstance, il sera certain de pouvoir compter sur la protection, sur les sympathies des académiciens.

Nos immortels se sont contentés de renvoyer le projet à M. le ministre de l'intérieur qui l'a renvoyé à M. le directeur des beaux-arts, — lequel, à son tour, l'a envoyé se promener dans les bureaux, — qui se sont empressés de l'envoyer dormir dans les cartons. Et l'Académie a repris son éternel sommeil que M. Gallait s'était avisé d'interrompre. Le peintre de l'*Abdication de Charles-Quint* est un homme aux idées anarchiques, il parle d'indépendance, de gloire artistique. — On s'est hâté de le mettre à l'index.

L'Académie avait un beau rôle à jouer ; il lui appartenait d'indiquer au gouvernement ce qu'il y avait à faire pour l'exposition. Mais nos illustres personnages avaient à s'occuper d'affaires bien autrement sérieuses ; de temps en temps ils ouvraient les yeux et votaient en bâillant un ou deux articles d'un règlement d'ordre intérieur.

Ne troublons pas plus longtemps ce docte repos, revenons aux arrêtés ministériels.

Digitized by Google

Si la nomination d'une commission directrice était au moins inutile, il n'en était pas de même du jury d'admission et des récompenses.

Nous avons dit plus haut qu'un seul jury suffisait; — le ministère en a décidé autrement.

Les membres nommés une première fois, ayant les sympathies des exposants, pourquoi vouloir une seconde élection?

Vous décidez que le jury d'admission et de placement sera composé de *neuf membres, tous artistes,* et vous gardez un silence inexplicable quand il s'agit du jury des récompenses et des achats. Ce n'est point là ce qu'on vous demandait. C'est surtout lorsqu'il s'agit d'apprécier le mérite de leurs œuvres, que les exposants ont le droit de n'accepter d'autre jugement que celui des artistes. De tout temps les amateurs ont appartenu à une coterie quelconque ; ils sont, sans aucun doute, très-complaisants, très-aimables, mais ils sont rarement impartiaux. Ils cèdent, malgré eux, sans se l'expliquer, aux influences de ceux qui les entourent et les flattent. Les amateurs trop zélés sont, comme les marchands de tableaux, une véritable plaie pour les arts; ils peuvent revendiquer une large part dans toutes les mesures funestes; ce sont eux qui, les premiers, ont imaginé de ne voir dans les arts qu'un amusement. On sait où cela nous a conduit.

En résumé, il était indispensable de ne laisser aucun doute sur le choix des membres du jury des récompenses; les artistes devaient être admis à en faire partie.

Un article de l'arrêté qui est tout aussi obscur, c'est celui qui diminue le nombre des jurés pour les récompenses, et le fixe à *sept* au lieu de *neuf.*

La phrase suivante a excité les plus justes réclamations :

« Le gouvernement se réserve de porter le nombre des jurés à onze, par l'adjonction de quatre membres à nommer directement par lui. »

Personne ne s'expliquait cette disposition, lorsque le journal semi-officiel, — l'*Indépendance,* — s'est chargé de l'élucider de la manière la plus naïve. Dans le cas, a dit la feuille ministérielle, où les votes des exposants excluraient du jury soit l'école d'Anvers, soit les artistes bruxellois, le gouvernement s'est réservé de *rétablir l'équilibre,* c'est-à-dire d'arranger les élections à sa façon.

Pourquoi alors les exposants auraient-ils demandé de nommer eux-mêmes leurs juges? Ils ont eu pour seul but d'élire qui bon leur semble; et on se permet de suspecter leurs votes, on fait à leurs délégués l'affront de leur donner pour collègues des hommes d'opinion différente de la leur. M. le ministre de l'intérieur n'a pas le droit de modifier l'élection. Si telle ou telle école se trouve exclue, c'est que les exposants regardent cette exclusion comme utile aux intérêts de l'art, et personne ne doit s'aviser de songer à rétablir l'équilibre entre les vaincus et les vainqueurs, sinon le système électif devient un jeu d'enfant, une pitoyable plaisanterie.

A quoi servent, d'ailleurs, toutes ces précautions blessantes du moment où le jury des récompenses et des achats ne prend pas de décisions définitives, du moment où vous l'obligez à vous soumettre une suite de propositions relatives aux acquisitions à faire, du moment où il n'est véritablement qu'un intermédiaire entre l'État et les exposants? C'est toujours cette vieille histoire du *pouvoir fort* qui prétend se mêler de tout, et particulièrement de ce qui ne le regarde pas, — de ce qu'il ne connaît pas, — de ce qu'il ne comprend pas. Il serait temps cependant de mettre fin à cette malheureuse manie; elle entraîne souvent fort loin ceux qui en sont affligés. Le siècle fait peau neuve, renonçons aux vieilleries : il est toujours bon de ne pas suivre de trop loin la mode; c'est montrer du goût.

Tâchez donc une bonne fois de vous le rappeler : pour rendre aux arts toute leur splendeur, il

Digitized by Google

faut les laisser entièrement indépendants; ils doivent jouir d'une liberté illimitée. Que cela ne vous effraie pas trop, vous qui êtes si forts ! — L'Art vous laissera *politiquer* en paix.

Les arrêtés de M. le ministre de l'intérieur ont eu pour résultat de décider MM. L. Gallait, J. Schubert, Eugène Verboeckoven et Payen à ne pas accepter le mandat qu'on voulait leur confier.

MM. Gallait et Schubert demandaient que les artistes adressassent au ministre une protestation contre les articles 10 et 16 de l'arrêté du 15 juillet; ils soutenaient, avec raison, que ces articles portaient atteinte à la dignité et aux intérêts des exposants.

L'article 10 défend formellement un remaniement des objets envoyés au Salon. Il n'est pas donné aux membres du jury artistique d'être infaillibles; comme tout le monde, ils sont sujets à se tromper. Le remaniement de quelques tableaux devait suffire pour satisfaire les mécontents. En laissant au jury une entière liberté d'action, on évitait des plaintes toujours désagréables.

L'événement est venu donner raison à MM. Gallait, Schubert, Payen, etc. — MM. Madou, Dekeyser, Simonis, Paul Lauters, Joseph Geefs, Van Eycken, Dyckmans, Érin Corr et Suys méritent certainement de grands éloges pour la manière dont ils se sont acquittés d'une tâche difficile; — et cependant ils ne sont pas à l'abri de la critique. Pour notre part, nous regrettons sincèrement que des étrangers aient seuls des motifs de se plaindre; les œuvres de MM. M. Pignerolle, A. Debay, E. de Bayer, Seigneurgens, J. Mertz et A. Dorogoff sont assez défavorablement placées, tandis que plus d'un tableau belge, au moins médiocre, occupe le premier rang. M^lles^ Rosa Bonheur et É. Mielle n'ont pas non plus à se féliciter de notre galanterie. — Nous sommes convaincu que — si tout changement n'avait été défendu, — les membres du jury se seraient empressés de réparer de rares erreurs, bien excusables du reste, si l'on considère la grande quantité d'objets à placer.

On aurait sans doute aussi, accordé une place plus avantageuse aux peintres en miniature qui sont relégués à la suite de l'architecture.

Quant à l'article 16, rien ne peut le justifier; jamais on n'a poussé plus loin le manque de tact. On croirait que la délicatesse, la dignité ont toujours été inconnues au malheureux auteur de cette disposition :

« ART. 16. Les artistes qui désirent vendre leurs productions au gouvernement ADRESSERONT » *au président du jury des récompenses pour l'exposition nationale des objets d'art, à Bruxelles,* » UNE DEMANDE INDIQUANT LA DÉSIGNATION ET LE PRIX DES OBJETS OFFERTS. »

Si l'on se rappelle le texte de l'article 18 : « Nulle acquisition pour compte de l'État ne peut être » proposée à titre d'encouragement. Le jury est tenu de ne comprendre sur sa liste que LES OUVRA- » GES QUI, PAR LEUR MÉRITE ÉMINENT, PARAISSENT DIGNES DE FIGURER AU MUSÉE NATIONAL, » on comprendra dans quelle position l'arrêté place les artistes.

A moins de n'avoir aucun souci de son honneur, à moins d'être poussé par le besoin et d'être réduit à consentir à mendier, à moins enfin d'être pétri de vanité, nul n'osera écrire au président du jury qu'il « *désire vendre ses* PRODUCTIONS *au gouvernement, parce qu'elles lui paraissent dignes, par leur mérite éminent, de figurer au Musée national.* »

Eh ! messieurs les ministres et vous tous, les grands *faiseurs* de l'administration des beaux-arts, si vous n'avez pas l'intelligence nécessaire pour apprécier le talent, tâchez au moins de le respecter ! Ne portez pas une main profane sur ce qui est sacré, sur ce qui dérive le plus directement de Dieu ! — Contentez-vous du terre-à-terre et ne songez pas à atteindre aux cieux.— Surtout renoncez à vos airs de potentat et cessez d'avoir la prétention de traiter d'égal à égal avec le génie ! — Nous vous renvoyons à La Fontaine et à la fable de *la grenouille qui veut imiter le bœuf!*

Digitized by Google

Nous savons dans quel but a été rédigé votre article 16;—les artistes, pour vous, sont toujours des industriels, — rien de plus; vous êtes convaincus que si vous leur demandez de vous vendre un de leurs ouvrages pour le Musée national, ils spéculeront sur votre position. Vous croyez sans doute avoir affaire à des agents de change, à des agioteurs,—et vous traitez de l'achat d'un tableau ou d'une statue, comme s'il s'agissait d'une opération de bourse.

Cet excès de précaution est vraiment admirable; votre administration a le droit d'en être fière.

Puisque vous semblez si peu pénétrés de vos devoirs, permettez-nous de vous en donner une idée.

Vous aviez à charger le jury de vous transmettre la liste des œuvres éminentes envoyées au Salon; — les juges qui, — *tous*, — devaient être artistes, — n'avaient à s'occuper ni du pays, ni de l'école auxquels appartiennent les exposants; le mérite seul pouvait guider leurs choix. Aussitôt qu'une œuvre vous était désignée, vous aviez à écrire à l'auteur pour l'en prévenir et le prier de consentir à vendre à l'État sa toile ou son marbre, moyennant un prix fixé par le jury.

Alors l'artiste se serait senti honoré; il aurait vu de la gloire à être appelé de la sorte à prendre place à côté des maîtres; il se serait empressé d'exprimer sa reconnaissance au ministre et aux jurés; il aurait mis un saint orgueil à ne point toucher à la question d'argent, à ne point discuter la somme qu'on lui offrait.

C'était vous élever mutuellement; c'était mettre fin à ces relations de boutiquier et de chaland qui humilient l'artiste et vous font un ennemi de celui que vous prétendez obliger. En un mot, vous agissiez avec dignité, vous touchiez à la véritable grandeur, vous forciez vos adversaires à vous admirer, et le jour où la fortune vous eût arraché aux splendeurs ministérielles, plus d'une noble voix serait venue adoucir votre disgrâce.

Vos arrêtés refusent aux penseurs, aux artistes, la délicatesse, la grandeur d'âme; — mille faits viennent vous confondre: nous en citerons un seul, il date d'hier.

L'Académie française, voulant protester contre la destitution arbitraire d'un des plus nobles poëtes de ce temps, a accordé à Alfred de Musset un *prix d'encouragement*.

Le prix d'encouragement trouve son excuse dans l'intention de l'Académie.

Voici la lettre qu'a immédiatement écrite l'ex-bibliothécaire du ministère de l'intérieur :

« *Au citoyen rédacteur du journal* le National.

» Paris, le 20 août 1848.

» Monsieur,

» L'Académie française m'a fait l'honneur, dans sa dernière séance, de me donner le prix fondé, comme encouragement, par M. le comte de Maillé-Latour-Landry. Ce secours, accordé pour un an, consiste en une somme de treize cent et quelques francs, intérêt d'un capital de trente mille francs légué par le testateur et placé en rentes sur l'État.

» Voulez-vous être assez bon, monsieur, pour ajouter cette somme à celles que vous avez déjà reçues en faveur des victimes des événements de juin 1848? Je m'empresserai de la verser entre vos mains aussitôt qu'elle me sera parvenue.

» Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération,

» Alfred de Musset. »

Digitized by Google

L'auteur de cette lettre n'est pas riche, mais il oublie sa pauvreté qui l'honore, en présence des grandes infortunes de ses concitoyens.

Après cela, les hommes du pouvoir auront-ils encore le triste courage de mettre en doute l'honneur, le désintéressement des artistes? Comprendront-ils tout ce que leurs mesures ont de blessant? Ne s'empresseront-ils pas de rapporter des arrêtés que jamais ils n'auraient dû signer?...

Mais hélas! à quoi bon insister? — Ils ont des yeux et ne veulent pas voir; ils ont des oreilles et ne veulent point entendre.

Passons.

Le jury des achats et des récompenses vient de succéder au jury chargé de la réception et du placement des objets d'art; il se compose de MM. De Keyser, Navez, Van Eycken (1), Dyckmans, peintres, Eugène Simonis et Joseph Geefs, statuaires, et Jules Dugniolle, greffier du conseil des mines (2). Que feront les nouveaux juges? Garderont-ils le secret sur leurs opérations, comme on prétend l'exiger d'eux? — Ce serait un tort : la publicité seule peut sauver les difficultés de leur position. — Consentiront-ils à subir le contrôle de la commission directrice? — Cela nous paraît impossible. Les antécédents de cette malheureuse commission ne sont pas de nature à lui faire reconnaître une suprématie quelconque.

En parlant ainsi, nous n'avançons rien à la légère; nous avons des faits à citer à l'appui de nos assertions.

C'est toujours le catalogue qui est en cause. — Nous consentons à passer sous silence la bagarre que l'on a qualifiée d'ouverture solennelle du Salon; nous ne dirons rien de l'étrange réception faite au roi; nous n'entreprendrons pas la description du tumulte occasionné par les employés qui, — sans s'inquiéter de la foule, — faisaient transporter dans la cour du Musée, où devait passer la famille royale, les lauriers et les fleurs au milieu desquels le cortége venait de monter l'escalier de l'Hercule.

Nous nous contenterons de donner quelques notes dont la commission profitera — sans doute — pour l'erratum qu'elle ne peut se dispenser de publier.

Page 106, « n° 1049, Paysage par M. Th. Van Vieresseurs, » prononcez Van Veersen.

Les noms de MM. Andry, paysagiste, et Delanghe, peintre de portraits, dont les ouvrages figurent au Salon, ont été omis au catalogue.

M. G. Van Bomberghem a exposé une étude de femme et deux paysages. Le catalogue n'en mentionne qu'un; le second, qui se trouve dans la même salle que la *Vue prise aux environs de Savone,* par Lapito, n'a pas de numéro.

(1) M. Van Eycken a remplacé M. Madou, qui n'a pas cru pouvoir accepter ces nouvelles fonctions.

(2) Nous ne prétendons contester ni le vif intérêt que porte M. Dugniolle à toutes les questions d'art, ni les services qu'il a pu rendre aux artistes, mais nous croyons que les paysagistes devaient, eux aussi, être représentés dans le nouveau jury. La peinture historique et religieuse, le genre ont leurs délégués, — le paysage a les mêmes droits, surtout cette année où les Achenbach, les Fourmois, les Lauters, les Lanoue, les Bœhm, les Quinaux, les Lapito, les Kindermans, les Tavernier, les Keelhof, les Roelofs, etc., occupent au Salon le rang le plus honorable. Dans le premier jury, M. Paul Lauters représentait à la fois les paysagistes et les dessinateurs, et il est permis de dire que sa présence dans la nouvelle commission eût été au moins aussi utile que celle de M. Jules Dugniolle. Il n'y a rien là qui puisse blesser ce dernier; lui-même, nous en sommes certain, reconnaîtra la justesse d'une observation que tout le monde a faite.

Digitized by Google

Il en est de même de deux portraits, placés au-dessus de l'étalon arabe de M. E. Verboeckoven.

M. Jean Swerts a envoyé les vers que lui a inspirés un de ses tableaux (n° 905). Ils commencent ainsi :

> Regarde, *ô mon enfant!* vois là-bas cette terre,
> C'est mon pays natal, etc., etc.

On a imprimé :

> Regarde, *ô mon fils!* vois là-bas cette terre,
> Etc., etc.

M. E. De Potter a exposé un portrait d'homme (n° 265); les rédacteurs du livret se sont fort peu préoccupés d'une superbe paire de moutaches blondes, et ils ont bravement écrit : « Portrait de M^lle^ P. »

M. Billardet veut peindre « Pierre le vénérable, célèbre abbé de Cluny, prélat lettré et doux, pieux et libéral, *qui accueillit* Abélard persécuté et fugitif. » Il nous montre un vieillard méditant sur de vieux parchemins, sur un immense in-folio. Vous ouvrez le catalogue et la commission directrice vous apprend que ce solitaire, absorbé par l'étude, représente « Pierre le vénérable, célèbre abbé, etc, etc., *accueillant* Abélard fugitif. »

Si l'on dépouille les uns, en revanche on fait aux autres d'assez singuliers cadeaux.

M. Hamman passe, bien malgré lui, pour l'auteur d'une pochade (n° 488), signée par M. Willems ;—et M. G. F. Fraikin, l'auteur de l'*Amour captif*, se voit attribuer un bas-relief (n° 570) sculpté par son frère. Messieurs les membres du *directoire* disent que cela ne sort pas de la famille, et trouvent que dès lors le mal n'est pas grand.

M. Joseph Geefs est dépouillé au profit de M. Théodore Geefs, à qui l'on attribue *le Pêcheur*.

Enfin pour couronner l'œuvre, l'aréopage s'est aperçu au dernier moment qu'il avait oublié *cinquante-trois* numéros, que *vingt-six* exposants ne figuraient pas au catalogue ; il a fallu faire en toute hâte un *supplément* que la négligence seule a pu motiver, puisque cette année on n'a pas admis les retardataires; tous les ouvrages arrivés après le 31 juillet, à minuit, ont été refusés.

Nous avons prouvé qu'un *second* supplément était indispensable !...

Le gouvernement a sagement pensé qu'un peu de gaîté serait bien accueillie au milieu des graves délibérations des deux jurys, et il a nommé la commission directrice. Qu'on s'avise encore de contester l'utilité de cette joyeuse institution!

Le pouvoir a la main heureuse. Les œuvres commandées par lui en sont une nouvelle preuve.

C'est ici l'occasion de répéter ce que nous avons dit en commençant; nos critiques ne s'adressent point particulièrement au ministère actuel. A propos des commandes, il ne peut même être mis en cause; — si nous sommes bien informé, c'est à ses prédécesseurs qu'il faut s'attaquer.

En nous attachant spécialement à relever les fautes récemment commises, à combattre le système déplorable dont on retrouve l'influence dans tous les actes de l'administration, nous avons voulu donner par le présent une idée du passé.

Le cabinet du 12 août est celui qui a le plus fait pour les arts ; il a, — à son corps défendant, à vrai dire, — consenti à la nomination des juges par les exposants. Là est tout son mérite. C'est quelque chose, mais bien peu de chose, car, — nous l'avons démontré, — il a repris d'une main les garanties et les libertés qu'il octroyait de l'autre.

Digitized by Google

Quel jugement reste-t-il alors à porter sur tous ces hommes qui, tour à tour, nous ont gouverné depuis 1830? Qu'ont-ils fait de notre plus beau titre de gloire? Ils ont protégé, encouragé le savoir-faire aux dépens de l'Art. On leur doit cette lutte continuelle du métier contre la pensée,—lutte dont les résultats ont été si désastreux. Personne n'a contribué plus puissamment qu'eux à étouffer le génie de notre école dont le triomphe vient cependant d'être assuré malgré la ligue du pouvoir et de la médiocrité. Le pays doit cette grande victoire à quelques nobles talents que mille déceptions amères n'ont pu décourager. Ils avaient juré de vaincre, ils ont tenu parole.

Les résultats du Salon de 1848 seront immenses. Ils se résument en deux mots : Place aux *Artistes!* A eux les couronnes. Le règne du *métier* a cessé d'exister.

Les vaincus n'ont rien à espérer; malheur à eux! ils ne se relèveront pas. La matière n'asservira point une seconde fois la pensée.

Nous nous réjouissons hautement de cette défaite; en pareil cas, le mot de Brennus n'est pas sacrilége.

Qu'un premier succès n'éblouisse point cependant les vaillants champions qui combattent pour le triomphe du Beau. Ils ont fait un pas en avant, — il leur reste encore bien du terrain à conquérir.

Tous les abus sont debout, plus que jamais insolents et superbes. Ils existeront tant que l'administration actuelle des beaux-arts ne sera pas supprimée. La réorganisation *complète* de cette division du ministère de l'intérieur est de la plus absolue nécessité. Il ne s'agit pas d'avoir recours à des réformes partielles; le temps des demi-mesures est passé : il faut une réforme radicale.

Dès que la division des arts, des lettres et des sciences sera organisée sur de larges bases, nous verrons disparaître le scandaleux favoritisme dont on n'a eu que trop l'occasion de se plaindre. L'État ne s'enrichira plus alors des chefs-d'œuvre incompris de quelque débutant bien en cour; on n'accordera plus à deux beaux yeux une commande pour des Rubens, des Michel-Ange ou des Van Dyck au berceau; les nullités les plus glorieuses seront vainement appuyées par de puissants personnages, le mérite seul aura droit à la protection du pouvoir. Alors disparaîtront les actes secrets, les commandes honteuses. On recherchera le grand jour de la publicité au lieu de le fuir; nous ne verrons plus, — comme au Salon de 1845, — refuser des toiles appartenant à l'État; l'argent des contribuables cessera d'être gaspillé, — comme cette année, — en faveur d'œuvres inqualifiables. M. Van Brée, — si par hasard on lui demandait encore quelque page pour décorer le Palais de la Nation, ce qui est douteux, — ne pourrait plus conserver prudemment son tableau dans l'atelier au lieu de l'exposer à la critique de la foule, le juge souverain.

Mais avant d'en arriver là, il faudra de sérieux combats, il faudra remporter des victoires autrement difficiles que celle qui vient d'être gagnée.

Nous désirions ne pas aborder les questions de personnes, nous voulions laisser les noms propres en dehors du débat, nous sommes forcé de sortir de notre réserve. La faute en est au pouvoir lui-même. Jamais M. Rogier n'a moins tenu compte de l'opinion. Il y a deux hommes dans M. Rogier, le simple citoyen et le ministre. On a de nombreux motifs de préférer le premier au second. Dès que M. Rogier touche au portefeuille, la puissance l'étourdit et l'aveugle. Il aime avec passion le pouvoir, non pour les grandes choses que l'on devient maître d'accomplir, mais pour le pouvoir lui-même. Tous ses instants sont consacrés à assurer le triomphe de cette idée fixe : *paraître fort.* De là ses fautes constantes; car, nous sommes, à regret, obligés de le lui apprendre: la hauteur n'est point le signe distinctif du mérite; l'entêtement n'a jamais été la force; la véritable grandeur

Digitized by Google

n'a pas recours aux airs de protection, aux paroles superbes ; on la reconnaît, au contraire, à sa simplicité.

Ce qui nous oblige à nous expliquer sans détour sur le compte de M. le ministre de l'intérieur, c'est la dernière mesure qu'il vient de prendre. Si un ou deux artistes se sont laissé séduire par les promesses faites au moment où il fut appelé à former un cabinet, la lecture de l'arrêté suivant leur dessillera les yeux.

« Le ministre de l'intérieur,

» Vu l'art. 3 de l'arrêté royal du 14 juillet 1844, et l'art. 12 des dispositions réglementaires pour l'exposition nationale d'objets d'art de 1848 ;

» *Vu le résultat du scrutin* pour l'élection, par les artistes exposants, de sept membres du jury des récompenses ;

» Arrête :

» Sont désignés pour *compléter* ledit jury :

» MM. Portaels, peintre d'histoire, directeur de l'Académie royale des beaux-arts de Gand ;
Suys, architecte, membre de la commission directrice de l'exposition ;
Corr (E.) graveur, professeur à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers ;
Blaes (A.), membre de la commission directrice de l'exposition.

» Bruxelles, le 24 août 1848.

» Ch. Rogier. »

M. Blaes membre du jury des achats et des récompenses ! M. Blaes donné pour collègue à MM. Simonis, De Keyser, Navez, Dyckmans, Van Eycken, Portaels, J. Geefs, etc. !...

Nous avions déjà M. Jules Dugniolle ; mais M. Dugniolle a pour lui ses nombreuses relations avec les artistes, son ancienne position dans l'administration des beaux-arts. On concevrait donc jusqu'à un certain point sa présence dans le jury ; il est même incontestable qu'il eût fait un excellent secrétaire. Eh bien ! c'est M. Blaes qui est appelé au secrétariat, M. Blaes dont les titres artistiques consistent :

1° Dans une série de *premiers-Bruxelles*, publiés jadis par l'*Observateur !*.....

2° Dans sa qualité de membre de la commission directrice !

3° Dans les fameux rapports relatifs aux bas-fonds de la rue Royale et au marché de la rue de la Madeleine ! On sait que ce dernier nous vaut un déficit de 131,064 francs 90 centimes. L'honorable conseiller communal a lui-même dû être stupéfait en recevant sa nomination. On cherche vainement, en effet, les rapports qui existent entre M. Blaes et les arts ; nous ne pouvons cependant supposer qu'on a voulu honorer en la personne de M. Blaes la littérature des trottoirs (1).

L'adjonction de quatre membres à la commission élue par les artistes, est déjà un acte blâmable sous tous les rapports ; la nomination d'une personne entièrement étrangère aux arts, est inqualifiable. Elle est particulièrement blessante pour M. P. Lauters ; seul de tous les membres du premier

(1) Tout le monde sait que c'est à l'ancien rédacteur en chef de l'*Observateur* qu'on doit le premier *travail littéraire* sur l'intéressante question des trottoirs.

Digitized by Google

jury, il n'est point renommé. Autant que personne, il avait droit à cet honneur. M. Lauters n'est pas seulement un homme de grand talent, c'est encore un des artistes qui méritent le plus la reconnaissance du pays. — La Belgique doit à ses leçons, à ses conseils, une grande partie des paysagistes dont nous admirons aujourd'hui les œuvres éminentes.

Que deviennent les curieuses explications données par l'*Indépendance*? Quel équilibre a-t-on rétabli? Les justes prétentions des paysagistes sont-elles satisfaites?

En présence d'un mauvais vouloir aussi évident, nous ignorons ce que feront les délégués des exposants; laisseront-ils le ministre s'amuser pour ainsi dire à braver les artistes, ou croiront-ils de leur dignité de protester? (1)

L. V. R. (2).

(1) Pour être juste, il faut dire que les artistes eux-mêmes ont cherché ce qui leur arrive. Si, — à la réunion qui eut lieu au Cercle artistique et littéraire, ils avaient écouté M. Gallait, s'ils étaient restés unis, ils auraient eu un immense avantage dans leur lutte avec le ministre. Ils pouvaient dicter des lois ; aujourd'hui ils en subissent.

(2) La classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique vient enfin de publier un projet de règlement pour une association générale des artistes. Nous ferons dans la *Revue de Belgique* un examen spécial de ce travail. De nouveaux renseignements nous obligent cependant à reconnaître dès aujourd'hui que la plus grande part des reproches que nous avons adressés à la sage lenteur de l'Académie, peut être revendiquée par M. le ministre de l'intérieur et par les limbes bureaucratiques de son département.

Digitized by Google

Avant de se séparer, les membres du premier jury ont rédigé un procès-verbal qui vient seulement d'être publié et que nous croyons devoir reproduire. Nous tenons à donner tous les actes officiels relatifs à l'Exposition; un critique n'est loyal que s'il livre à ses lecteurs toutes les pièces du procès dont il se constitue le juge.

Exposition nationale des beaux-arts de 1848.

PROCÈS-VERBAL DES OPÉRATIONS DU JURY D'ADMISSION ET DE PLACEMENT.

Lundi 14 août, à deux heures de relevée.

Le jury, composé des membres soussignés, a commencé ses opérations le 4 août courant, à neuf heures du matin, et a procédé immédiatement à l'admission des objets envoyés à l'exposition.

Il a refusé huit tableaux, douze gravures, dessins, lithographies et un objet de sculpture.

Il a ensuite procédé au placement des objets admis *en nombre égal à celui des numéros inscrits au catalogue*. Cette opération a été terminée aujourd'hui et le jury déclare que les œuvres admises au salon occupent actuellement l'endroit qui a été assigné à chacune d'elles. En conséquence, le jury précité déclare sa mission terminée et le placement définitivement arrêté.

Les soussignés déclarent avoir dirigé leurs travaux de façon à donner aux œuvres de TOUS LES ARTISTES EXPOSANTS, L'EMPLACEMENT LE PLUS FAVORABLE, *autant que le local le permettait. Ils croient devoir émettre auprès du gouvernement le vœu de voir construire, le plus tôt possible, un local spécialement destiné aux expositions. C'est une nécessité reconnue depuis longtemps, et que le grand nombre d'œuvres de mérite qui figurent au salon de cette année a rendue plus évidente et plus impérieuse que jamais.*

Ainsi clos et arrêté, le 14 août 1848, à trois heures de relevée.

Signé : DE KEYSER, J. VAN EYCKEN, J. DYCKMANS, P. LAUTERS, MADOU, E. SIMONIS, E. CORR, JOZEF (*sic*) GEEFS, SUYS.

Nul n'a le droit de se plaindre de la sévérité du jury; le droit de refus reconnu, il reste à l'exposition des œuvres que les juges auraient pu proscrire sans se compromettre. Nous eussions certainement refusé plus d'une toile dans l'intérêt même de leurs auteurs. Quand un homme s'égare, pourquoi le laisser marcher à sa perte? Ne vaut-il pas mieux blesser un instant son amour-propre et l'arracher à une carrière pour laquelle il n'est point né? Si l'on avait exclu les étranges tableaux, les dessins impossibles de messieurs Cels, les toiles romantiques de M. J. Starck, et les aquarelles, les dessins de tant d'amateurs que nous nous abstiendrons de nommer, on leur aurait rendu un immense service.

Une phrase du procès-verbal nous étonne : « *Le jury a ensuite procédé au placement des objets admis* EN NOMBRE ÉGAL A CELUI DES NUMÉROS INSCRITS AU CATALOGUE. » Cela nous paraît tout-à-fait inexplicable en présence des tableaux qui n'ont pas de numéro et qui ne figurent point au catalogue. La commission directrice, aux soins de laquelle le livret fait le plus grand honneur, voudrait-elle bien nous expliquer cette grave irrégularité?

Nous avons en haute estime les membres du jury, et cependant nous avons peine à admettre

Digitized by Google

qu'ils aient « *donné aux œuvres de tous les artistes exposants l'emplacement le plus favorable.* » Nous croyons à l'entière sincérité de cette déclaration, mais nous ne pouvons nous dissimuler que la *Jeanne Shore* de M. Robert Fleury, la *Fiancée d'Alrito* de M. Pignerolle, le *Pierre le vénérable* de M. Billardet, les *Animaux* de M^lle^ Rosa Bonheur, deux ou trois esquisses de M. Paul Huet, qui, malgré toutes leurs imperfections, dénotent un très-grand talent, le *Paysage* de M. Keelhoff, etc., protestent contre la place *peu favorable* qu'ils occupent.

Nos compatriotes, au contraire, n'ont aucun motif de se plaindre; ils ont à peu près tous les meilleurs emplacements. Chose assez curieuse, ce sont les hommes les moins remarquables qui sont les mieux partagés. Tandis que M. Auguste Bœhm a trois paysages, sur quatre, égarés dans des coins; que MM. Lepoittevin et Ginain se trouvent contre la porte de sortie, on est tout étonné de voir au premier rang M. Decoene étaler une charade enluminée et parfaitement vernie, intitulée: « Payez, et vous serez considéré; »—M. Ch. Van Meer,—dont le livret a fait Van Meen,—trois merveilles représentant des *Cuisines* et *un Marchand de gibier;*—M. Franc de Marneffe, des *Castel*, des *Cascatelle*, des *Water-Straet*, etc.; —MM. F. de Braekeleer et E. de Block, des *Scènes de famille* que, dans l'intérêt de ces peintres, nous serions heureux de ne pas voir au Salon.

Si nous avons des réserves à faire pour le placement des objets d'art, il n'en est pas de même du moment où il s'agit du vœu émis par le jury. Il y a longtemps que nous avons reconnu la nécessité de construire, le plus tôt possible, un palais destiné aux expositions. Il y a longtemps que la *Revue de Belgique* demande que ce monument soit mis au concours;—il est bien entendu que, cette fois, le plan couronné serait exécuté.

Nous ne donnerons pas ici les nombreuses raisons qui militent en faveur de l'exécution d'un local vaste, grandiose, en rapport avec les solennités auxquelles il est destiné. Une visite à l'exposition en dit plus qu'un long article.

Vous entrez par les glacières consacrées à la sculpture : l'eau découle des murs plâtrés sept jours seulement avant l'ouverture du Salon; vous avez ensuite à escalader d'interminables escaliers pour arriver par de sombres couloirs aux salles consacrées à l'architecture, aux lithographies, à la gravure, aux dessins et aux aquarelles. Les étrangers doivent difficilement s'expliquer les émanations aromatiques qui viennent assaillir leur odorat surpris; nous croyons leur rendre un service en dissipant tout doute à cet égard et en leur apprenant que ce sont les quadrupèdes, les gallinacées et les palmipèdes du cabinet d'histoire naturelle auxquels ils sont redevables de ces effluves trop peu inodores. Vient ensuite une affreuse galerie en planches qui aboutit à de nouveaux escaliers; vous arrivez enfin aux appartements occupés autrefois par la bibliothèque de Bourgogne, et vous avez, après avoir parcouru la grande galerie, à redescendre l'escalier d'honneur.

Les artistes méritent d'être mieux logés. La construction d'un monument spécialement consacré à toutes les expositions, serait d'ailleurs une véritable économie. Rien ne coûte comme le provisoire. Avec les fonds dépensés à approprier tantôt l'Entrepôt, tantôt le Musée, on aurait élevé un édifice digne de la capitale. Nous joignons nos vœux à ceux des membres du jury d'admission, mais nous avons presque la certitude qu'ils seront fort peu écoutés. Nous désirons vivement nous tromper.

Avant de nous occuper des objets d'art réunis au Musée, nous examinerons ce que nous appellerons les expositions particulières, c'est-à-dire le *Godefroid de Bouillon* d'Eugène Simonis, l'atelier de M. Antoine Wiertz, et la grande page que M. Édouard De Biefve vient de terminer pour le roi de Prusse.

T. D.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SALON DE BRUXELLES. 1845.

Digitized by Google

LES EXPOSITIONS PARTICULIÈRES.

I

M. EUGÈNE SIMONIS.

M. Eugène Simonis est un de ces hommes dont le talent ne peut être mis en question. Il marche à la tête des sculpteurs belges; le premier rang lui appartient de droit, il n'est pas un seul de ses rivaux qui puisse le lui contester.

C'est une de ces natures d'élite qui tiennent tout ce que promettent leurs débuts. Si l'on se reporte à l'exposition de 1836, dans laquelle il se fit connaître, on voit que l'auteur de l'*Enfant arrachant un lapin aux poursuites d'une levrette* (1) et du *Guerrier défendant l'étendard national* (1), a constamment progressé; son premier succès ne l'a point ébloui et il s'est attaché à acquérir chaque jour de nouvelles qualités. On peut dire aujourd'hui, que M. Simonis possède, à un haut degré, la grâce, la sévérité, la force : la statue de *l'Innocence,* le *Monument élevé à la mémoire du chanoine Triest,* le bronze équestre de *Godefroid de Bouillon* servent de preuves à cette assertion.

Ce n'est pas seulement à une brillante intelligence que M. Simonis doit la place éminente qu'il occupe dans l'école belge; des études sérieuses, une connaissance approfondie des sujets historiques confiés à son ciseau, ont puissamment contribué à fortifier les dons de la nature.

Il est une des qualités de notre statuaire, sur laquelle nous tenons particulièrement à insister : M. Simonis dessine très-bien. — Ceci paraîtra à quelques personnes une mauvaise plaisanterie, une vérité dérobée à M. de la Palisse; rien cependant n'est plus sérieux. Un mot d'explication est toutefois nécessaire.

Presque tous les graveurs sur bois, — on ne l'ignore pas, — ont à peine quelques notions de dessin; ils se chargent de la taille, mais là se borne leur science. La plupart de nos sculpteurs sont dans le même cas; ils savent modeler une figure, — ils n'en feraient point un simple trait; ils

(1) Salon de Bruxelles, 1836.

Digitized by Google

dessinent très-peu, il en est même qui ne dessinent pas du tout. — M. Guillaume Geefs, — l'auteur des malheureux bas-reliefs de la place des Martyrs, — par exemple, ne pourrait vous donner, sur le papier, une idée d'une composition que cependant il est prêt à exécuter en marbre. Il est regrettable qu'on ne puisse dire de tous les statuaires ce que nous avons dit de M. Simonis. Sans le dessin, on peut être un praticien habile, un homme de talent, — on n'est jamais un artiste complet.

L'inauguration de la statue de *Godefroid* a eu lieu le 15 août, quelques heures avant l'ouverture de l'exposition des beaux-arts. Le bronze monumental a inspiré à M. Édouard Wacken qui assistait à la solennité, un sonnet adressé à Eugène Simonis.

Godefroid des chrétiens élève la bannière,
Il ceint le diadême, il regarde les cieux :
Il voit de son triomphe en longs traits de lumière
Briller au firmament le signe radieux;

Son cheval de combat se rejette en arrière
Et se cabre d'orgueil, en mesurant des yeux
La gloire et les périls semés dans la carrière
Qu'il s'apprête à franchir d'un pied audacieux.

Ami, tu peux aussi saluer ta conquête,
Tu peux crier victoire, et porter haut la tête :
Dieu t'a mis la couronne au front, le sceptre en main.

Va ! si quelques clameurs te suivent dans la route,
Ce sont les derniers cris de l'envie et du doute
Écrasés sous un bond de ton coursier d'airain.

Nous partageons entièrement l'admiration du poëte; comme lui, nous trouvons l'œuvre de M. Simonis grande et belle, — nous n'ajoutons pas — irréprochable, — parce que nous avons pour principe de dire toute la vérité, parce que nous avons la camaraderie en horreur et que nous respectons trop l'auteur de *Godefroid de Bouillon* pour le croire avide de louanges au point de ne supporter aucune observation.

Nous avons une plus haute idée de M. Simonis; aussi osons-nous espérer que nos critiques ne seront pas moins bien accueillies par lui que nos sincères éloges. Les véritables amis d'un artiste n'hésitent jamais à le louer, à le blâmer en face; il n'y a que les envieux et les hypocrites qui, après avoir brûlé à vos pieds l'encens le plus épais, se procurent le noble plaisir de vous déchirer en secret.

La statue de *Godefroid de Bouillon* est une nouvelle preuve que Bruxelles ne possède pas une place assez vaste pour y élever un monument colossal. La Place royale disparaît, écrasée par l'œuvre du sculpteur; — ceci n'est pas un reproche à l'adresse de l'artiste; — notre observation atteint le gouvernement, l'intelligente administration des beaux-arts, les hommes, en un mot, qui commandent des œuvres gigantesques sans savoir ce qu'ils en feront. — On n'a pas oublié les tristes pérégrinations du prince Charles de Lorraine. — Selon nous, il y avait un emplacement beaucoup plus convenable pour le bronze de M. Simonis, nous voulons parler des bas-fonds de la

Digitized by Google

rue Royale, — transformés, bien entendu. — Là, *Godefroid* aurait dominé le vaste panorama ; la statue se serait admirablement découpée sur un immense horizon.

Nous avons déjà eu l'occasion de nous expliquer sur le piédestal de M. Suys, nous ne l'avons jamais beaucoup aimé ; nos sentiments n'ont pas changé : nous trouvons seulement que la partie supérieure a gagné depuis qu'on y a figuré des tables d'airain ;—c'est encore là du provisoire (1); nous désirons vivement qu'on charge, le plus tôt possible, M. Simonis de remplacer cette peinture par des bas-reliefs.

Si l'on vient du Parc, l'effet produit par le monument est imposant ; le royal cavalier et son coursier de bronze ont quelque chose de grandiose qui vous oblige à vous arrêter ; vous restez là, étonné, pensif ; tout votre être s'émeut, vous admirez cette noble création. Vue des arcades qui conduisent à la rue de Namur, — près de l'hôtel Vilain XIIII, — la statue ne produit pas une impression moins heureuse ; il est fâcheux qu'il n'en soit pas de même lorsqu'on quitte la place du Musée. L'œil est désagréablement surpris par la confusion des lignes ; le bouclier dont nous ne demandons pas la suppression, mais qui nous paraît maladroitement attaché, est en grande partie cause de ce défaut.

La tête de *Godefroid* est fort belle ; l'artiste l'a travaillée avec amour, il y a mis tout son génie. On a critiqué, avec assez de raison le mouvement donné au cavalier, tandis que le cheval est maintenu en arrêt.

L'ensemble du cheval est très-heureux ; nous lui trouvons un caractère flamand bien compris. Les *sportmen* ne pardonneront pas à M. Simonis d'avoir fait porter la tête, qui est vraiment admirable, du côté de la jambe gauche qui est levée. Le statuaire, — nous n'en doutons pas, — sait, tout aussi bien que ces messieurs, qu'il n'en est jamais ainsi : si un cheval lève la jambe droite, il porte la tête à gauche et réciproquement. Mais la stricte observation de cette loi eût produit les lignes les plus désagréables ; par conséquent, nous qui n'appartenons à aucune espèce de *jockey-club*, nous nous permettons d'approuver M. Simonis.

Les autres défauts que l'on signale dans cette œuvre, sont plutôt apparents que réels. Placez-vous en face du monument, — le cou du cheval paraît étroit ; il y a certains endroits d'où le corps du cavalier semble trop court ; on croit qu'il n'y a pas assez de distance entre le torse et les jambes dont les muscles sont un peu engorgés, en un mot le ventre manque. *Godefroid* est cependant parfaitement proportionné ; mais, par malheur, le modèle du monument a été exécuté à terre, et non sur une masse quelconque, destinée à figurer l'immense piédestal de M. Suys. L'effet produit par l'élévation de la gigantesque base de pierre bleue, n'a pu être exactement calculé par le sculpteur, et lorsque le chef des croisés a, — comme dit le poëte, — d'un bond de son coursier d'airain, pris possession de la place Royale, des raccourcis imprévus sont venus modifier en apparence les proportions de l'artiste.

Nos légères critiques n'ôtent rien au mérite de M. Eugène Simonis ; son œuvre n'en est pas moins la plus remarquable qu'ait produite, en Belgique, la sculpture moderne. Elle est essentiellement originale ; le grand artiste n'a demandé des inspirations qu'à son propre génie, et ce n'est

---

(1) On sait qu'à Bruxelles, les mesures provisoires ressemblent fort à des mesures définitives. La statue de *Vésale* par M. Joseph Geefs a été inaugurée au mois de décembre 1847 : le piédestal attend encore les tables de bronze que l'on a figurées par un affreux barbouillage !

Digitized by Google

pas un faible mérite dans un pays où la manie de l'imitation et du plagiat ne s'est pas seulement emparée des écrivains. Nous n'en dirons pas davantage; nous comptons écrire un jour l'histoire des monuments élevés en Belgique depuis 1830; on reconnaîtra alors que plus d'une renommée n'est basée que sur les réclames des journaux; on verra que les artistes les moins encouragés par le gouvernement sont, en général, restés les plus consciencieux; on apprendra l'art de créer des œuvres originales pour le compte de l'État, en ajoutant des bras — par exemple — à quelque statue, chef-d'œuvre de l'antiquité, — en empruntant simplement la composition d'un tableau à un maître peu connu dans notre pays, ou en se faisant aider par un pinceau illustre, mais trop complaisant.

On sera édifié en prenant connaissance de l'emploi du budget artistique : ce sera chose charmante que de raconter l'histoire d'un monument dû à un de ces génies de contrebande dont un peintre étranger, — l'honneur de la France, sa seconde patrie, — a dit, à propos d'un des Salons de Paris : « Un pareil fabricant de bonshommes, — un artiste, un homme de talent? — Allons donc! » — On saura alors qu'un monument de ce genre a été payé près de cinq cent mille francs, tandis que M. Simonis fait pour ainsi dire don à l'État, de son *Godefroid*. Ce fait inoui a été révélé par le *Journal des Arts*, et ses informations étaient exactes. M. Simonis n'a pas même reçu du gouvernement de quoi payer son fondeur (1) et s'il ne possédait quelque fortune personnelle, il serait aujourd'hui endetté.

Voici les faits : lorsqu'il fut question d'élever une statue au conquérant de la Terre-Sainte, M. Nothomb fit appeler M. Simonis et lui avoua que jamais il n'obtiendrait de nos législateurs, qui ont l'Art en souverain mépris, une somme suffisante pour le monument. Ce qu'avait prévu le ministre, se réalisa. On n'alloua pas la moitié des fonds nécessaires; le statuaire cependant n'hésita pas à commencer son œuvre; M. Nothomb s'engagea à faire voter plus tard un crédit supplémentaire. M. Nothomb fut renversé et M. Simonis ne présenta aucune réclamation. Aujourd'hui l'artiste est obligé de supporter un déficit d'au moins 20,000 francs. A dire vrai, on se propose de l'élever au grade d'officier de l'ordre de Léopold; c'est une nouvelle manière — assez économique — de payer ses dettes; cela ne laisse pas que d'être très-honorable pour la Belgique.

Les promesses ministérielles ont de tout temps été lentes à se réaliser. M. de Bavay, — lorsqu'il était ministre des travaux publics, — dit à M. Simonis qu'il lui commanderait les statues de l'Escaut et du Rhin dont le sculpteur avait exécuté les modèles en planches pour l'inauguration de la gare de la station du Nord.

M. de Bavay engagea même sa parole et il l'aurait sans aucun doute tenue, si le cabinet formé par M. de Theux ne s'était vu forcé de se retirer.

Nous croyons que le pays doit à la fois à l'artiste une marque éclatante de reconnaissance pour ses derniers travaux, et une réparation pour le tort matériel que lui a involontairement causé M. Nothomb.

Que le ministre actuel des travaux publics accepte donc la responsabilité des promesses d'un de ses prédécesseurs; qu'il fasse ce que voulait faire M. de Bavay; que les statues de l'Escaut et du Rhin soient immédiatement commandées à l'auteur de *Godefroid;* que la Belgique enfin les paie

---

(1) Nous examinerons le travail du fondeur, lorsque nous nous occuperons de la statue de *Charles de Lorraine*.

Digitized by Google

richement, — en souveraine qui comprend les arts, qui les protége avec grandeur, et ne prétend pas qu'on lui reproche plus longtemps une injustice.

II.

M. ÉDOUARD DE BIEFVE.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître le peintre du *Compromis des nobles*, et la passion est entièrement étrangère au jugement que nous allons porter. Nous ne voulons être que justes, ce qui n'empêchera pas les amis de M. De Biefve de crier à l'infamie et de nous jeter la pierre; nous y sommes résignés et nous nous laisserons lapider sans opposer la moindre résistance. L'amitié, nous le savons, est presque toujours aveugle,—c'est une de ses prérogatives; nous ne la lui envions pas, tout en lui pardonnant de grand cœur.

Oui, nous devons être sévères envers M. De Biefve, et cela parce que nous lui reconnaissons du mérite et que nous le voyons à regret marcher depuis quelques années dans une voie fatale. De dangereux flatteurs ont fait au *Compromis des nobles* un accueil enthousiaste. Ils ont dit au peintre : « Vous avez du génie, » alors qu'il n'avait que du talent. Ils ont éveillé chez l'artiste une mauvaise passion, ils lui ont en quelque sorte donné la gourmandise de l'éloge. Une fois arrivé là, on respire sans peine l'encens le plus épais. M. De Biefve n'a plus eu le droit de faire un pas sans voir son nom imprimé dans tous les journaux, avec accompagnement d'épithètes sonores. Ces louanges outrées peuvent parfois chatouiller agréablement la vanité, l'amour-propre d'un homme, mais cette faiblesse ne lui est jamais pardonnée, s'il ne soutient pas sa réputation par des œuvres supérieures.

C'est précisément ce qui est arrivé à M. De Biefve. Son *Compromis des nobles* révélait un peintre distingué; on devait, en voyant cette toile, concevoir les plus heureuses espérances pour l'avenir de l'artiste. Son talent, se disait-on, pouvait se développer encore; on attendait avec impatience un autre tableau pour applaudir à de nouveaux succès, à une manière plus grande, plus magistrale.

Hélas! le jour des déceptions arriva; elles furent cruelles. Ne parlons pas de l'*Almée!* — On se consola cependant; on répéta la phrase consacrée, et l'*Almée* fut regardée comme une erreur d'un homme de talent. D'ailleurs M. De Biefve allait avoir l'occasion d'une revanche éclatante. Le roi de Prusse lui commanda une toile représentant *Rubens rétablissant la paix entre l'Espagne et l'Angleterre.*

Ce tableau, auquel le peintre a travaillé pendant trois ans, vient de partir pour Berlin, après avoir été exposé au temple des Augustins.

Jamais œuvre ne fut exécutée avec plus de mystère, l'atelier demeura inviolable, et les camarades du peintre ne furent eux-mêmes admis à voir le tableau que lors de l'exposition publique au profit des hospices. La surprise, on le conçoit, fut assez légitime, quand on s'entendit proposer — dans le temple même des Augustins,—l'achat d'une brochure explicative, où les éloges n'étaient pas épargnés. Quelqu'un avait été reçu dans le sanctuaire pour composer cet écrit, sinon avec l'aide de M. De Biefve, du moins sous son inspiration. Le doute est impossible; le nom, la descrip-

Digitized by Google

tion de chaque personnage, les moindres intentions de l'artiste, tout cela est décrit avec un soin scrupuleux. Faire vendre ainsi son propre panégyrique, c'était déjà une maladresse. Il est toujours bon de ne point donner prise à la malignité. Cette fois, elle a eu beau jeu. — M. R. de M. (1) semble en effet avoir entrepris l'éloge de toutes les qualités qui n'existent pas dans le tableau de M. De Biefve.

M. R. de M. nous apprend que « le peintre s'est parfaitement conformé à l'architecture de » l'époque, ainsi qu'au genre d'ornements qui était alors adopté en Angleterre. Ce respect de la » couleur locale et la fidélité sous le rapport des costumes méritent d'être signalés. » Du premier coup d'œil, on s'aperçoit que l'artiste ne s'est conformé ni à l'architecture de l'époque ni au genre d'ornements alors adopté en Angleterre. De plus, il est difficile d'imaginer une salle moins bien disposée; la plus grande partie des spectateurs se trouve dans l'impossibilité de voir la cérémonie. Quant au respect de la couleur locale et à la fidélité des costumes, M. De Biefve peut, avec raison, être accusé de n'avoir fait aucune des études nécessaires. S'il ne voulait pas se donner beaucoup de peine, s'il craignait les longues recherches, il pouvait au moins prendre chez le premier libraire venu, le *Keepsake*, publié par M. Philarète Chasles. Il y aurait trouvé des détails intéressants sur la cour de Charles Ier, et des planches gravées d'après les portraits des grands maîtres. Tout le monde connaît le portrait de Charles Ier, peint par Van Dyck, aussi est-il inconcevable que M. De Biefve ne se soit pas inspiré de l'œuvre du maître anversois. Le roi manque tout à fait de noblesse et de dignité; le mouvement du corps est plein de raideur; le costume est un véritable anachronisme (2). Comment reconnaître dans ce personnage, vêtu des couleurs les plus sombres, l'élégant et frivole Charles Ier?

Tous les acteurs de la scène peinte par M. De Biefve, appartiennent à l'histoire, et cependant, si l'on excepte Rubens, il n'est pas une seule figure qui soit ressemblante. L'artiste serait excusable, si les portraits manquaient, mais il en existe, au contraire, d'excellents, et la plupart même ont été gravés. Était-il si difficile de se procurer les portraits de lord Strafford, de Henriette de France, de François de Bassompierre, du comte de Manchester, du duc de Hamilton, etc.? Le plaisir de faire une œuvre complète ne valait-il pas un voyage en Angleterre, en France, où se trouvent tous les documents désirables.

M. De Biefve a préféré ne pas se déplacer; il a pris les modèles que l'on a vus dans tous les ateliers de Bruxelles; le moindre rapin a pu s'assurer que le duc de Hamilton, par exemple, — « ce » seigneur bien reconnaissable aux cheveux roux des Écossais, » comme le dit élégamment M. R. de M., — n'est rien moins qu'un portrait. L'artiste n'a pas eu la main heureuse dans le choix de ses modèles, — un seul a un caractère imposant, une tournure vraiment distinguée. Nous voulons parler de don Carlos Colonna, l'ambassadeur d'Espagne; — c'est aussi la figure la mieux peinte de tout le tableau.

Le prince de Galles dont le visage, les cheveux, les mains, le costume, sont pour ainsi dire du

---

(1) C'est ainsi qu'est signée l'étrange brochure qui a pour titre : *Rubens rétablissant la paix entre l'Espagne et l'Angleterre. 1630. Notice pour servir de légende au tableau de M. Éd. De Biefve, exposé dans la salle des Augustins. Prix : 50 centimes.*

(2) Ce qui n'empêche pas M. R. de M. de s'écrier : « La figure de Charles, pleine de noblesse et de dignité, est » fidèle aux meilleurs portraits de cet infortuné monarque. »

Digitized by Google

même ton, — « d'une entière blancheur, » — pêche par des hérésies de dessin inexcusables. Les jambes auraient besoin d'être soumises à un traitement orthopédique.

Les deux pages placés derrière Rubens, ont les genoux tellement écartés qu'il leur est physiquement impossible de rester agenouillés dans cette position. Un des pages a le tort d'être une réminiscence un peu forte d'un tableau de Van Brée, qui se trouve à Anvers.

Aucune des femmes qui occupent la droite du tableau, n'a le type anglais. Presque toutes paraissent indifférentes à la scène et ont l'air de n'être là que pour regarder les visiteurs.

Les lois de la composition ont été singulièrement comprises par le peintre; les pairs, placés au premier plan, coupent le tableau de la manière la plus étrange. On ne peut se faire une idée du mauvais effet produit par cette ligne de personnages revêtus de la robe rouge.

Quant aux tribunes du fonds, elles sont peintes avec une négligence impardonnable. Les spectateurs qu'elles contiennent n'ont rien d'humain.

Le sujet confié à M. De Biefve ne demandait pas les vastes proportions adoptées par l'artiste, du moment surtout où il ne nous représentait plus *Rubens rétablissant la paix entre l'Espagne et l'Angleterre,* mais bien *Rubens recevant les présents de Charles I^er^*. Sa page historique n'est réellement qu'un tableau de genre.

Des qualités d'exécution fort estimables distinguent la nouvelle toile de M. De Biefve; mais ce savoir-faire, ces qualités toutes matérielles ne suffisent pas dans un tableau de vingt-cinq pieds de longueur sur dix-huit de hauteur.

III.

M. ANTOINE WIERTZ.

Chapeau bas, messieurs les critiques! Il s'agit d'un homme de génie.

Le mot vous étonnera peut-être, ô vous qui, — depuis dix ans au moins, — prêtez charitablement à M. Wiertz les idées les plus facétieuses, ô vous tous, les journalistes consciencieux, qui n'avez rien épargné afin de représenter l'artiste comme un maniaque, comme un fou ridicule, — et tout cela, parce qu'il ne s'est point prosterné devant vous, parce qu'il ne vous a point proclamé de grands hommes, parce qu'il s'est toujours refusé à faire la courbette dans vos bureaux, parce qu'il n'a jamais consenti à crier bravo à vos moindres fautes de français, parce qu'il a enfin, — c'est là son plus grand crime, — eu l'insigne audace de dévoiler votre nullité, parce que, grâce à lui, tout le monde a pu voir l'âne caché sous la peau du lion.

Hélas! il doit aujourd'hui vous avoir en souverain mépris! Que n'est-il pas en droit de penser en vous voyant forcé d'imposer silence, — devant l'opinion publique, — à vos mesquines rancunes et de faire son éloge, du bout des lèvres, à dire vrai?

Nous ne prétendons pas défendre tous les actes de M. Wiertz; on a plus d'une excentricité à lui reprocher. Nous citerons, comme exemple, ces mots inscrits au bas du second *Patrocle:*

« Nous feuilletonistes de Paris, princes de la critique, seuls reconnus souverains et garantis » infaillibles,

Digitized by Google

» A nos bons et fidèles vassaux les critiques d'Allemagne, ceux d'Angleterre, ceux de Belgique » qui se nourrissent de bière, etc., etc., ayant appris que, par une juste soumission à notre auto- » rité, lesdits bons critiques le sont assez pour ne reconnaître d'autres lois que celles émanées de » nos plumes,

» Et voulant venir en aide auxdits bons critiques appelés à formuler un jugement sur le présent » ouvrage de peinture,

» Avons appliqué audit ouvrage le sceau de notre approbation parisienne.

» Donné à notre exposition du Louvre, ce 15 août 1844. »

Le sceau en question représente une carotte et une plume de paon avec cette légende : « Approbation parisienne. »

Cela n'est ni très-spirituel, ni de très-bon goût. Quand on a un talent supérieur, on ne doit pas l'abaisser à faire de semblables réponses à d'obscurs blasphémateurs.

M. Wiertz est cependant un homme de beaucoup d'esprit et d'excellente compagnie; il vous reçoit avec infiniment de cordialité et a l'obligeance de vous expliquer d'une manière intéressante et sans employer de grandes phrases, — le but qu'il s'est proposé d'atteindre. Il suffit d'avoir causé quelques instants avec le peintre du *Triomphe du Christ,* pour comprendre ce caractère fortement trempé, et s'expliquer des excentricités qu'on a du reste eu raison de blâmer.

Les critiques malveillantes dont il a été l'objet, nous paraissent être la véritable cause des erreurs dans lesquelles M. Wiertz est un instant tombé. Sa nature fière et indépendante ne pouvait supporter d'injustes attaques ; il se sentait du génie, et Zoïle lui refusait même le talent. Longtemps il s'efforça d'imposer silence à son indignation, mais un jour sa conscience révoltée le fit sortir de sa réserve. Il se précipita dans l'arène, mesura de l'œil les ennemis infimes qu'il avait à combattre, et se promit de les frapper à son tour avec l'arme terrible du ridicule.

Il eut tort; la lutte qu'il entreprenait ne pouvait lui être avantageuse : « Puisqu'il se décide à répondre à de misérables provocations, puisqu'il abandonne sa tente pour descendre dans la lice, c'est qu'il se sent blessé, pensèrent les indifférents. On a donc trouvé le défaut de la cuirasse, ajoutèrent-ils. » Quant aux critiques, ils se mirent à battre des mains en signe de réjouissance, et changèrent immédiatement leurs batteries. Leur adversaire combattait avec des armes loyales, ils eurent recours à la perfidie.

C'est ainsi qu'ils annoncèrent que M. Wiertz venait de terminer un tableau destiné, selon lui, à être placé en regard d'une toile de Rubens.

Voici la vérité : M. Wiertz avait écrit sous son *Éducation de la Vierge :*

« Pour être placé à côté du tableau de Rubens représentant le même sujet (musée d'Anvers). »

Et plus bas : « Établir un parallèle entre nos œuvres et celles des grands maîtres, c'est le plus » puissant moyen de nous instruire et de nous élever (Diderot). »

La citation du philosophe explique la prétention du peintre et la rend même très-raisonnable. On a eu soin de n'en point parler.

On s'est permis aussi bon nombre de plaisanteries peu ingénieuses, sur le costume de l'artiste. Tout homme est parfaitement libre de s'habiller comme bon lui semble, personne n'a à s'en occuper. Nous ne voyons d'ailleurs pas ce qu'il y a de si extraordinaire à préférer n'importe quelle forme de chapeau à l'espèce de tuyau de poële dont nous nous couvrons la tête; — et un vêtement qui serre la taille, tout en laissant au corps l'entière liberté de ses mouvements, n'est pas moins gracieux, moins commode que les sacs dont s'affublent nos élégants.

Digitized by Google

En dépit des journaux, le public ne s'est pas laissé aveugler; il rend justice à M. Wiertz. Bon gré malgré, les critiques ont dû chanter la palinodie; il leur est impossible de ne pas louer l'homme qu'ils se vantaient d'écraser. Ils ont aujourd'hui l'oreille basse et la mine piteuse.

M. Wiertz n'a pas laissé échapper l'occasion, et il s'est mis à fustiger de la belle façon les pauvres Aristarques aux abois. Avant d'entrer dans son atelier, nous examinerons rapidement les doctrines émises dans le compte-rendu du Salon que publie M. Wiertz (1).

Nous aurions mauvaise grâce à attaquer l'auteur du *Patrocle* au sujet de ses opinions sur les jugements rendus par les écrivains. Il traite les peintres plus sévèrement encore que les hommes de lettres, et va jusqu'à s'adresser les compliments les moins flatteurs (2).

« Dans un salon d'exposition, dit M. Wiertz, la critique d'un homme simple, d'un ignorant est » souvent juste.

» Celle des écrivains, des gens d'esprit, rarement raisonnable.

» Celle des peintres, rarement de bonne foi.

» Celle des poëtes, presque toujours ridicule. »

Nous laissons aux artistes le manque de bonne foi dont les accuse un confrère; nous n'envions point leur lot, — nous nous empressons d'accepter le nôtre, de peur qu'on ne nous le fasse moins avantageux. Qu'on nous proclame donc déraisonnables et même ridicules, nous ne soufflerons mot;—nous ne demandons un peu de respect que pour notre franchise, notre bonne foi.

En résumé, voici ce que pense M. Wiertz de la critique d'art :

« Pour juger de la peinture, les gens d'esprit sont des ignorants, et les ignorants sont des gens » d'esprit.

» Molière, dit-on, consultait sa servante. Si cette fille simple et illettrée fut choisie parmi les » beaux esprits du temps comme le meilleur juge, il est constant qu'elle ne dut l'emporter sur ses » rivaux qu'à cause de sa naïveté et de son ignorance.

» Que les disciples d'Apelles consultent les cuisinières et les cordonniers : ce sont là les » meilleurs critiques, les hommes les plus compétents. »

---

(1) Dans le journal *la Nation*.

(2) M. Wiertz s'exprime ainsi en commençant l'examen des tableaux :

« Attendu que selon mes convictions la critique d'art peut être considérée :

» 1° Comme manifestation de la vanité et de l'amour-propre;

» 2° Comme une chose souverainement sotte, ridicule, absurde, lorsqu'elle procède surtout de l'opinion des » gens d'esprit, des poëtes, des feuilletonistes et même des peintres;

» 3° Comme une dépense d'intelligence inutile pour tout le monde, puisque chacun est doué d'un sentiment » différent du *beau* et du *laid*, et qu'après tout *le beau n'est autre chose que ce qui nous plaît;*

» Je déclare ne point prétendre du tout faire ici de la critique à l'abri des gracieuses épithètes ci-dessus » mentionnées.

» Là, où presque tous les hommes ne montrent qu'absurdité, divagation, folie, qui oserait se flatter de » paraître sage à leurs yeux?

» J'ajouterai qu'un but secret, et que je divulguerai plus tard, me force ici à me rendre coupable d'une faute » pour laquelle j'éprouve la plus violente répulsion, la plus grande horreur.

» Que Dieu, les peintres, les poëtes et les feuilletonistes me pardonnent! »

A moins d'avoir l'esprit mal fait, MM. les écrivains se sentiront désarmés après avoir lu ces lignes.

Digitized by Google

Nous ne nous permettrons qu'une seule observation. Cette conclusion entraîne nécessairement la condamnation générale des travaux artistiques publiés par les écrivains de toutes les époques. Comment expliquer alors l'emprunt fait à Diderot, — emprunt qui sert en quelque sorte de base au système de M. Wiertz? — Ne déclare-t-il pas en effet que « le meilleur moyen de ramener la » peinture moderne vers les grands principes de l'art, le seul peut-être de diriger les peintres » dans une bonne voie, ce serait de placer au milieu de nos expositions les œuvres des grands » maîtres. »

Cette opinion est loin d'être absurde. Il est certain que si on essayait de ce système, nous aurions un peu plus d'artistes et un peu moins de *faiseurs*. Les hommes de talent seuls oseraient se soumettre à cette terrible épreuve; seuls, ils auraient le courage de s'éclairer par cette comparaison, sur leurs progrès, sur leurs défauts. L'armée de médiocrités qui encombrent nos expositions, verrait ses rangs s'éclaircir; bon nombre d'honnêtes gens comprendraient enfin leur véritable vocation; ils verraient qu'ils sont nés, qui pour être industriel, qui pour être épicier, avocat ou député.

Le mode d'exposition que propose M. Wiertz, mérite d'être étudié. Ses idées, à ce sujet, deviendraient peut-être populaires, si les journalistes avaient la conscience de leur mission. Quant à nous, nous croyons utile de reproduire le passage où l'artiste-écrivain s'occupe des expositions :

« Bien des gens ont objecté qu'il y avait, pour le peintre, un vain orgueil à placer ses œuvres à » côté de celles des grands hommes.

» A cela j'ai répondu :

» Il n'y a point d'orgueil à chercher à établir un parallèle entre ses propres travaux et ceux des » peintres les plus renommés, mais il y a de la vanité, et beaucoup, à reculer devant un tel paral- » lèle : c'est l'amour-propre, la seule crainte d'une comparaison exposant les défauts à la critique » et compromettant la part de réputation acquise, qui font prendre à la plupart des peintres le » parti *modeste* d'éviter toute comparaison.

» Quelques personnes ont cru que ma méthode devait faire tomber dans le pastiche.

» Évidemment ces personnes ne m'ont point compris.

» Quand j'ai dit : Placez vos œuvres à côté de celles des grands maîtres, je n'ai pas voulu dire : » Imitez leur manière, leurs défauts; mais : Cherchez à vous pénétrer de leurs principes, à vous » élever à la hauteur de leur talent.

» Des feuilletonistes ont prétendu que le peintre devait faire des comparaisons de *mémoire*, » c'est-à-dire rapprocher dans leur esprit les choses qu'ils ont vues avec celles qu'ils voient. Pour » répondre à cette observation, j'en appelle à l'expérience des peintres, sur la différence qui existe » entre les comparaisons faites de mémoire et celles qui se font en présence des tableaux côte à » côte placés.

» Ayant vainement sollicité, dans l'intérêt des artistes, le placement de tableaux anciens dans » nos expositions, j'ai voulu, pour mon propre compte, mettre à profit la méthode que je crois la » plus propre à l'instruction d'un peintre. A cet effet, j'écrivis à M. le ministre de l'intérieur; je le » priai de vouloir bien me permettre de placer momentanément un des tableaux de Rubens appar- » tenant au Musée, à côté de mes derniers ouvrages exposés.

» M. le ministre comprit parfaitement quelle leçon ce devait être pour moi que le parallèle que » je voulais établir : j'obtins une promesse des plus satisfaisantes.

» Vaine espérance!

Digitized by Google

» Des artistes ayant appris quel était mon projet, crurent y découvrir un affreux guet-apens, » une audacieuse conspiration contre la gloire du chef de l'école flamande.

» Une protestation énergique fut faite.

» Je ne pus obtenir le tableau...

» Ainsi les défenseurs de Rubens sauvèrent ce grand maître d'un imminent danger...

» Sans doute l'ombre du grand peintre, charmée de leur perspicacité et de leur dévouement, » leur adressera de chaleureux remerciments aux Champs-Élysées, — si un jour il parvient à les » découvrir en cette demeure fortunée des grands hommes. »

Il est fâcheux qu'on ne puisse louer également toutes les idées de M. Wiertz. Rien n'est plus séduisant que le paradoxe, — nous le voulons bien, — mais il faut savoir s'en préserver quand on traite des questions sérieuses, comme le sont les questions d'Art.

Ce penchant pour le paradoxe auquel beaucoup d'hommes d'esprit ont sacrifié, a plus d'une fois mis M. Wiertz en contradiction avec lui-même. Le lecteur en jugera aisément :

« Il existe parmi les peintres deux sectes : l'une a pour but l'argent, ou bien l'argent et la gloire » tout à la fois ; l'autre la gloire seulement.

» *Cette dernière est peu nombreuse et peu connue.* »

Nous la croyons même calomniée. Quant au nombre des fidèles, nous nous contenterons de dire que la secte, — à notre avis, — se compose jusqu'à présent de M. Wiertz tout seul.

« Voici quelques-uns de ses principes :

» *N'être dominé que par une seule passion, celle de la gloire.* »

Si vous supprimez toutes les autres passions, si vous reconnaissez pour seul mobile de vos actions la passion de la gloire, votre rôle — d'immense qu'il pouvait être, — devient infime ; vous n'êtes plus qu'un triste égoïste atteint de la manie de faire du bruit, de remplir le monde de sa personne afin de satisfaire un amour-propre, une vanité sans bornes.

« Chercher à porter la perfection de l'art aux dernières limites du possible.

» Tâcher d'atteindre ce but avec un courage, une constance, un héroïsme dignes des plus » hautes vertus antiques. »

Cette fois le but est noble. — Vous touchez à la véritable grandeur. — Courage donc, vaillant champion, et que nul obstacle ne puisse vous arrêter dans votre marche victorieuse vers la perfection!

« *Sacrifier à l'amour de l'art tout ce qui dans la vie matérielle s'appelle fortune, bonheur, plaisir,* » *amour.* »

Nous devrions ne pas vous répondre, car, — pardonnez-nous cette rude franchise, — vous en imposez à vous-même. Ce que vous avancez là, est impossible. Vous le savez aussi bien que nous : vos actes ne démentent-ils pas vos paroles? -- Vous avez des amis enthousiastes, et au besoin des défenseurs *quand même*,—et vous prétendez passer pour l'égoïsme incarné ! Mais alors fermez votre atelier ; n'y laissez plus pénétrer cette foule qui, chaque jour, proteste par sa présence contre vos paradoxes. Si vos œuvres ne criaient bien haut que vous avez un noble cœur, croyez-vous donc que vous parviendriez à nous émouvoir. Vous imaginez-vous par hasard que l'on se dérangerait de la sorte? — Vous auriez pour visiteurs quelques rares amateurs qui viendraient admirer votre science, la facilité de votre brosse,—et des artistes, curieux d'étudier vos procédés matériels. On vous accorderait précisément l'attention qu'on accorde à M. Brias dont on regarde à la loupe les fruits, les légumes et les étoffes, sans que le cœur batte un seul instant

Digitized by Google

avec une rapidité inaccoutumée. Soyez certain surtout que personne n'y reviendrait à deux fois.

Nous avons meilleure opinion de vous, monsieur.—Oui certes, la fortune, le bonheur, le plaisir, l'amour, sont de pitoyables choses, si on refuse de les comprendre autrement que le vulgaire; — mais les natures d'élite, monsieur, ne connaissent pas les passions mesquines.

Nous aussi, nous aimons la gloire, nous la regardons comme une passion noble, grande; — nous ne la concevons pas égoïste. La véritable gloire, c'est celle que nous désirons pour réjouir le cœur d'une mère, pour voir rougir de bonheur une femme aimée; — c'est celle que nous vaut tout dévouement généreux; — la gloire la plus pure s'acquiert au moment où l'on songe le moins à soi.

Vous repoussez l'amour, monsieur ; — avez-vous oublié Raphaël? — Vous allez vous écrier : « La Fornarina l'a tué! »—Nous vous répondrons : « Sans la Fornarina eût-il été Raphaël? »

Éléonore, Laure et Béatrix ne sont-elles pas de moitié dans la renommée du Tasse, de Pétrarque et de Dante? — Quel est l'homme de génie dont le cœur ne s'est point ému à la voix d'une femme?

Ne méprisez pas trop la fortune ; on lui doit souvent ce bonheur, ce plaisir que vous voulez sacrifier à l'amour de la gloire. Elle vous permet de faire de nobles actions; ne devez-vous pas être fier, vous artiste, de pouvoir, — avec l'or que vous procure votre talent, — secourir quelque misère honorable, quelque grande infortune? — Ne vous sentez-vous pas heureux de tenir un pinceau qui vous permette de procurer à de vieux et bons parents une douce aisance? N'y a-t-il pas du bonheur à partager fraternellement sa bourse avec un camarade? — Ce plaisir, il n'y a pas si longtemps que nous avons pu en juger. Nous avons vu un jeune peintre faire deux parts de ses économies et prier un ami d'en accepter une. — L'argent qu'il donnait, lui était cependant nécessaire, — mais le frère qu'il arrachait aux usuriers, ne pouvait attendre; — l'artiste n'hésita pas, et,—la bourse fort allégée,—il reprit gaiement ses pinceaux. Nous sommes heureux de lui savoir assez de talent, pour lui prédire, dès aujourd'hui, une brillante renommée.

Songez donc enfin, monsieur, que toutes ces passions, sacrifiées par vous à l'amour de la gloire, serviront, si vous le voulez, à augmenter votre célébrité, à vous faire arriver plus promptement au but de tous vos désirs.

Mais revenons à votre théorie :

« L'art n'est point arrivé à son apogée, il n'a pas même fait la moitié du chemin qu'il doit » parcourir.

» Raphaël, Rubens, Michel-Ange semblent les plus avancés dans la perfection de l'art : il faut » chercher à les égaler, à les surpasser même. »

Rien n'est plus vrai : nul n'a le droit d'assigner des limites au génie humain.

« *Le génie chez les hommes n'est point inné, les grands hommes ne sont point de grands hommes,* » *ils sont seulement les enfants gâtés des circonstances et des accidents.* »

Le paradoxe prend cette fois des proportions colossales. « Les grands hommes ne sont point de » grands hommes, *ils sont* SEULEMENT *les enfants gâtés des circonstances et des accidents.* » Cet étrange principe est au moins en contradiction avec ces autres articles de foi :

« 1° Tous les hommes dont l'organisation physique et intellectuelle est complète, *peuvent* » *devenir de grands peintres.* »

Pour être logique, il fallait ajouter : « *Si les circonstances et les accidents veulent bien traiter* » *ces hommes en enfants gâtés.* »

» 2° *Faire bien n'est qu'une question de temps.* » Encore une fois vous oubliez *ces circonstances, ces accidents* dont tout dépend.—Puisque Raphaël, Rubens, Michel-Ange, Van Dyck, Poussin, et

Digitized by Google

tous les beaux génies, objets de notre culte, ne sont que des grands hommes *par accident*, que peut faire le temps?—Ne travaillez donc pas sans relâche, mais cherchez la circonstance dont vous êtes destiné à être l'enfant gâté; alors seulement vous serez fidèle à votre système.

Il y a à peine quelques années, que le temps, en matière d'art, était, selon vous, monsieur, fort peu de chose. N'avez-vous point peint en un jour cette *femme sortant du bain*, que nous avons vue à un des Salons de Bruxelles, et qui est exposée, en ce moment, dans votre atelier? N'avez-vous pas prouvé que le temps ne nous conduit pas à de grandes choses, mais à des résultats mesquins, à la peinture sur porcelaine, aux chefs-d'œuvre de M. Brias ou de M. Van Meer, qui peignent au *patientiotype*, pour nous servir d'une de vos expressions ?

Dans les arts comme en littérature, l'inspiration est tout; — obligez Lamartine ou Victor Hugo à travailler un mois, deux mois à une ode, ils produiront très-probablement une œuvre médiocre. Ne leur imposez aucun travail, laissez-les s'abandonner à la fantaisie, et au moment où ils paraîtront le moins occupés, ils créeront quelque grande poésie et vous leur décernerez de nouvelles couronnes.

Le temps fera d'un homme un versificateur, — il n'en fera jamais un poëte.

« Ne point craindre de se faire des ennemis. »

Soit. — Le *qu'en dira-t-on* ne doit pas inquiéter celui qui consacre sa vie au triomphe de l'Art. Sa mission est trop élevée pour que la calomnie ait prise sur lui. Mais s'il ne faut pas craindre d'avoir des ennemis, il faut aussi ne pas chercher à s'en faire.

« *Les ennemis, par leurs sarcasmes ou leurs critiques, réveillent en nous le désir de nous élever,* » *de les combattre par des chefs-d'œuvre.* »

Soutenir pareille thèse, c'est en quelque sorte porter atteinte à la dignité de l'Art. L'amour-propre blessé, le désir de la vengeance n'inspireront jamais à l'artiste une œuvre complète. La manière la plus sûre de se venger de nos ennemis, c'est de paraître ne pas s'occuper d'eux. Rien ne blesse plus l'homme envieux que de s'apercevoir qu'on ne daigne pas même faire attention à lui.

« *L'ambition, l'orgueil, — la vanité, l'amour-propre même, — sont des vertus de l'artiste;* elles » le stimulent, l'encouragent et le soutiennent dans ses travaux. »

La seconde phrase est vraie jusqu'à un certain point; mais l'artiste a de plus nobles mobiles pour le stimuler, l'encourager, le soutenir dans ses travaux.

« La modestie est une vertu dangereuse : elle tend naturellement à affaiblir toutes ces qualités. »

Oui, la fausse modestie. Celle qui est trop généralement adoptée, celle qui nous pousse au mensonge, — à accuser publiquement de flatterie l'homme qui nous complimente, tandis qu'au fond du cœur nous trouvons ses éloges mérités.

« *Les peintres passionnés pour la gloire ne doivent pas vendre leurs ouvrages*, cette résolution » devant leur permettre de les corriger sans cesse ou de les anéantir s'ils sont indignes de porter » leur nom dans l'avenir. »

Si cette résolution leur permet de corriger leurs ouvrages ou de les anéantir, en revanche, elle les empêche d'arriver à la gloire. La publicité la plus étendue est la première condition pour obtenir ces couronnes tant ambitionnées. Une ou deux œuvres supérieures ne suffisent pas pour illustrer un nom,—et cependant ce système de destruction ne doit guère donner à l'artiste la possibilité d'en laisser davantage. Faites aujourd'hui un bon tableau; si vous peignez demain une œuvre supérieure, vous vous croirez obligé de détruire la première, et ainsi de suite. Puis lorsque

Digitized by Google

l'heure fatale sonnera, vous mourrez avec le regret de ne point anéantir votre dernière, votre unique toile peut-être; car vous serez persuadé que si vous pouviez vivre un jour de plus, vous exécuteriez un chef-d'œuvre devant lequel pâliraient tous les maîtres.

Selon nous, il ne faut détruire que les œuvres créées dans un jour de faiblesse, d'abattement; — les caractères les mieux trempés, les organisations les plus complètes ont commis de pareilles erreurs; l'humanité a de tristes droits, les plus hautes intelligences sont obligées de les reconnaître.

Selon nous, il faut vendre ses ouvrages;—il n'en résulte nullement,—quoi qu'en dise M. Wiertz, — que « l'artiste plie nécessairement son talent aux circonstances de la mode, aux divers goûts » des amateurs. » La secte que M. Wiertz oppose à la sienne a, selon lui, « pour but l'argent, ou » bien l'argent et la gloire tout à la fois. » C'est une erreur. Il y a beaucoup de peintres qui ont pour seul but l'argent, mais ceux-là ne sont pas des artistes, ce sont des industriels. Ils fabriquent des niaiseries sentimentales, des kermesses ornées d'ivrognes et de fermières grassouillettes, ou toute autre marchandise merveilleusement vernie; —on dirait des panneaux de voiture, c'est à s'y méprendre.

L'argent n'est *jamais* le mobile du véritable artiste. Il peint pour satisfaire une voix secrète, une passion insurmontable, — l'amour de l'Art. Les goûts de messieurs les amateurs le préoccupent fort peu. A cet égard, nous n'acceptons aucun démenti. N'y a-t-il pas en ce moment, au Salon de Bruxelles, un homme supérieur, un maître qui ne s'est jamais inquiété de la mode, qui n'a jamais songé à plaire au public bourgeois? — La peinture de M. Robert Fleury, les sujets qu'il traite, ne déplaisent-ils pas nécessairement aux trop nombreux partisans de l'art à l'eau de rose?

Cela empêche-t-il M. Robert Fleury de vendre? Les hommes d'intelligence en admirent-ils moins ses ouvrages, ses tableaux? Et ne sont-ils pas fiers d'enrichir d'une de ses toiles, leurs collections?

En se refusant à vendre ses tableaux, voici où M. Wiertz arrive :

« Si un jour, dit-il, vous êtes assez malheureux pour n'avoir en main que votre pinceau contre » les besoins les plus impérieux de la vie, que ce jour soit un jour de deuil pour vous! que dans » cette extrémité funeste, dans ce moment d'un désespoir profond, *votre talent descende des hau-* » *teurs où la gloire l'appelle,* MAIS S'ENVELOPPE D'UN DÉGUISEMENT *tel que la postérité ne songe jamais* » *à placer votre nom au-dessous d'une œuvre* INDIGNE DE VOUS *et qu'une impérieuse nécessité vous* » *aura forcé d'accomplir.* »

Un moment de réflexion aurait empêché M. Wiertz d'écrire ces lignes; mais cette fois encore la manie du paradoxe l'a égaré. Il ne peut en effet parler sérieusement : sinon avancerait-il qu'il faut, de parti pris, être mauvais? C'est agir déloyalement, nous ne craignons pas de le dire, que de vendre des œuvres dont on rougit; M. Wiertz est incapable d'une pareille action.

Nous le répétons, Monsieur : vous êtes un noble cœur et nous ne vous reconnaissons pas le droit de vous calomnier.

Nous sommes heureux de pouvoir citer après ces malheureuses phrases, de nobles conseils donnés par M. Wiertz à ses jeunes confrères :

« Méprisez les dons de la fortune, que votre génie reste libre, indépendant, ayez une haute idée » de votre art, comme ce fier Italien qui ne voulut point se découvrir devant le pape qui le voyait » peindre. Ne cherchez point la faveur des grands : que sont-ils près de vous, si vous devenez un » grand artiste? La gloire d'un grand peintre est au-dessus de toutes les gloires. On parle avec » admiration de Raphaël, de Rubens, de Van Dyck, on sait à peine le nom des grands seigneurs

Digitized by Google

» ou des fiers et hautains ministres qui vivaient de leur temps. Qu'une si belle carrière exalte votre » courage. Gardez-vous d'imiter vos contemporains dont les succès ne sont souvent dus qu'aux » caprices d'une mode passagère; évitez surtout, évitez la contagion qui répand dans les arts » l'esprit futil et léger de nos voisins : les œuvres des grands maîtres qui ont été approuvées par » les siècles, doivent seules vous servir d'étude. Lisez Plutarque : comme le disait un peintre » célèbre : à la lecture de la vie des grands hommes notre imagination s'échauffe et grandit. Quel » que soit le genre d'ambition dont ils aient été animés, leur exemple excite en nous une immense » énergie, un désir brûlant de nous élever comme eux. Quand vous vous livrerez aux travaux de » votre art, rappelez-vous avec quelle héroïque fureur ces grands hommes ont travaillé à leur » gloire. Alexandre-le-Grand s'appliquait sans cesse à imiter les sublimes héros de l'Iliade; César, » jaloux d'égaler l'illustre Macédonien, pleurait un jour en songeant que lui, César, n'avait rien » fait encore dans un âge où ce héros remportait d'éclatantes victoires. Avant de vous mettre à » l'œuvre, souvenez-vous de tous ces traits de vertu, d'héroïsme, de ces chefs-d'œuvre des arts » qui font l'admiration des siècles. Que si, au souvenir de toutes ces choses vous êtes saisi » d'enthousiasme, si vous sentez que votre poitrine se gonfle, qu'une soif de gloire vous transporte, » c'est que vous aussi, vous êtes artiste. Alors vous saisirez vos pinceaux et, comme un de ces » héros d'Homère cherchant dans la mêlée un ennemi digne de lui, vos regards se porteront vers » les œuvres immortelles de Raphaël, de Michel-Ange, de Rubens. Alors vous travaillerez avec le » désir ardent d'égaler ces maîtres; et, votre tâche achevée, plein d'une noble fierté, vous vous » écrierez comme Salvator Rosa : *Que Michel-Ange vienne maintenant, et nous verrons s'il fait* » *mieux!*

» Ce que vous aurez fait ne sera peut-être qu'une chose imparfaite encore, mais au moins ce » que vous aurez produit sera le résultat de tout ce que pouvait l'entier développement de vos » facultés, et soyez-en bien sûr, ce que jamais l'amour du gain n'eût pu vous inspirer. »

Si nous nous sommes longuement occupés des idées de M. Wiertz, c'est que nous avons son talent en haute estime, c'est que nous regardons comme un devoir de ne rien cacher de notre pensée à un homme de ce mérite.

Hâtons-nous d'introduire nos lecteurs dans les immenses ateliers de la rue du Renard.

La vaste salle qui a été mise à la disposition de M. Wiertz renferme : *Le Triomphe du Christ*, une *Fuite en Égypte*, un *Christ au tombeau*, le *Patrocle*, une *Éducation de la Vierge*, *les deux Jeunes filles*, et deux études de femme.

Le *Patrocle* a été justement admiré au Salon de 1845; plus sévère que le public, M. Wiertz ne trouve pas encore son œuvre digne d'Homère; il a l'intention de la recommencer de nouveau.

Dans le tableau intitulé : *Les deux Jeunes filles*, nous avons à louer sans réserve l'exécution du corps de la femme qui contemple le squelette de la belle Rosine, mais, — comme nous l'avons déjà dit en rendant compte du Salon de Gand, — il est fâcheux que l'expression de la tête ne soit pas plus heureuse. Ce visage presque souriant ne rend pas la grande pensée philosophique du peintre.

Les chairs de la jeune femme qui vient de sortir du bain et s'occupe de sa toilette, sont fort remarquables aussi, quoique ce tableau soit inférieur au précédent.

Nous n'aimons pas l'*Éducation de la Vierge*. C'est l'œuvre que M. Wiertz désirait exposer à côté du même sujet peint par Rubens. Nous regrettons que l'expérience n'ait pu avoir lieu, l'artiste se serait de suite aperçu des défauts de cette toile. La pensée est heureuse; mais l'exécution est

Digitized by Google

l'heure fatale sonnera, vous mourrez avec le regret de ne point anéantir votre dernière, votre unique toile peut-être; car vous serez persuadé que si vous pouviez vivre un jour de plus, vous exécuteriez un chef-d'œuvre devant lequel pâliraient tous les maîtres.

Selon nous, il ne faut détruire que les œuvres créées dans un jour de faiblesse, d'abattement; — les caractères les mieux trempés, les organisations les plus complètes ont commis de pareilles erreurs; l'humanité a de tristes droits, les plus hautes intelligences sont obligées de les reconnaître.

Selon nous, il faut vendre ses ouvrages;—il n'en résulte nullement,—quoi qu'en dise M. Wiertz, — que « l'artiste plie nécessairement son talent aux circonstances de la mode, aux divers goûts » des amateurs. » La secte que M. Wiertz oppose à la sienne a, selon lui, « pour but l'argent, ou » bien l'argent et la gloire tout à la fois. » C'est une erreur. Il y a beaucoup de peintres qui ont pour seul but l'argent, mais ceux-là ne sont pas des artistes, ce sont des industriels. Ils fabriquent des niaiseries sentimentales, des kermesses ornées d'ivrognes et de fermières grassouillettes, ou toute autre marchandise merveilleusement vernie; —on dirait des panneaux de voiture, c'est à s'y méprendre.

L'argent n'est *jamais* le mobile du véritable artiste. Il peint pour satisfaire une voix secrète, une passion insurmontable, — l'amour de l'Art. Les goûts de messieurs les amateurs le préoccupent fort peu. A cet égard, nous n'acceptons aucun démenti. N'y a-t-il pas en ce moment, au Salon de Bruxelles, un homme supérieur, un maître qui ne s'est jamais inquiété de la mode, qui n'a jamais songé à plaire au public bourgeois? — La peinture de M. Robert Fleury, les sujets qu'il traite, ne déplaisent-ils pas nécessairement aux trop nombreux partisans de l'art à l'eau de rose?

Cela empêche-t-il M. Robert Fleury de vendre? Les hommes d'intelligence en admirent-ils moins ses ouvrages, ses tableaux? Et ne sont-ils pas fiers d'enrichir d'une de ses toiles, leurs collections?

En se refusant à vendre ses tableaux, voici où M. Wiertz arrive :

« Si un jour, dit-il, vous êtes assez malheureux pour n'avoir en main que votre pinceau contre » les besoins les plus impérieux de la vie, que ce jour soit un jour de deuil pour vous! que dans » cette extrémité funeste, dans ce moment d'un désespoir profond, *votre talent descende des hau-* » *teurs où la gloire l'appelle,* MAIS S'ENVELOPPE D'UN DÉGUISEMENT *tel que la postérité ne songe jamais* » *à placer votre nom au-dessous d'une œuvre* INDIGNE DE VOUS *et qu'une impérieuse nécessité vous* » *aura forcé d'accomplir.* »

Un moment de réflexion aurait empêché M. Wiertz d'écrire ces lignes; mais cette fois encore la manie du paradoxe l'a égaré. Il ne peut en effet parler sérieusement : sinon avancerait-il qu'il faut, de parti pris, être mauvais? C'est agir déloyalement, nous ne craignons pas de le dire, que de vendre des œuvres dont on rougit; M. Wiertz est incapable d'une pareille action.

Nous le répétons, Monsieur : vous êtes un noble cœur et nous ne vous reconnaissons pas le droit de vous calomnier.

Nous sommes heureux de pouvoir citer après ces malheureuses phrases, de nobles conseils donnés par M. Wiertz à ses jeunes confrères :

« Méprisez les dons de la fortune, que votre génie reste libre, indépendant, ayez une haute idée » de votre art, comme ce fier Italien qui ne voulut point se découvrir devant le pape qui le voyait » peindre. Ne cherchez point la faveur des grands : que sont-ils près de vous, si vous devenez un » grand artiste? La gloire d'un grand peintre est au-dessus de toutes les gloires. On parle avec » admiration de Raphaël, de Rubens, de Van Dyck, on sait à peine le nom des grands seigneurs

Digitized by Google

» ou des fiers et hautains ministres qui vivaient de leur temps. Qu'une si belle carrière exalte votre » courage. Gardez-vous d'imiter vos contemporains dont les succès ne sont souvent dus qu'aux » caprices d'une mode passagère; évitez surtout, évitez la contagion qui répand dans les arts » l'esprit futil et léger de nos voisins : les œuvres des grands maîtres qui ont été approuvées par » les siècles, doivent seules vous servir d'étude. Lisez Plutarque : comme le disait un peintre » célèbre : à la lecture de la vie des grands hommes notre imagination s'échauffe et grandit. Quel » que soit le genre d'ambition dont ils aient été animés, leur exemple excite en nous une immense » énergie, un désir brûlant de nous élever comme eux. Quand vous vous livrerez aux travaux de » votre art, rappelez-vous avec quelle héroïque fureur ces grands hommes ont travaillé à leur » gloire. Alexandre-le-Grand s'appliquait sans cesse à imiter les sublimes héros de l'Iliade; César, » jaloux d'égaler l'illustre Macédonien, pleurait un jour en songeant que lui, César, n'avait rien » fait encore dans un âge où ce héros remportait d'éclatantes victoires. Avant de vous mettre à » l'œuvre, souvenez-vous de tous ces traits de vertu, d'héroïsme, de ces chefs-d'œuvre des arts » qui font l'admiration des siècles. Que si, au souvenir de toutes ces choses vous êtes saisi » d'enthousiasme, si vous sentez que votre poitrine se gonfle, qu'une soif de gloire vous transporte, » c'est que vous aussi, vous êtes artiste. Alors vous saisirez vos pinceaux et, comme un de ces » héros d'Homère cherchant dans la mêlée un ennemi digne de lui, vos regards se porteront vers » les œuvres immortelles de Raphaël, de Michel-Ange, de Rubens. Alors vous travaillerez avec le » désir ardent d'égaler ces maîtres; et, votre tâche achevée, plein d'une noble fierté, vous vous » écrierez comme Salvator Rosa : *Que Michel-Ange vienne maintenant, et nous verrons s'il fait* » *mieux!*

» Ce que vous aurez fait ne sera peut-être qu'une chose imparfaite encore, mais au moins ce » que vous aurez produit sera le résultat de tout ce que pouvait l'entier développement de vos » facultés, et soyez-en bien sûr, ce que jamais l'amour du gain n'eût pu vous inspirer. »

Si nous nous sommes longuement occupés des idées de M. Wiertz, c'est que nous avons son talent en haute estime, c'est que nous regardons comme un devoir de ne rien cacher de notre pensée à un homme de ce mérite.

Hâtons-nous d'introduire nos lecteurs dans les immenses ateliers de la rue du Renard.

La vaste salle qui a été mise à la disposition de M. Wiertz renferme : *Le Triomphe du Christ*, une *Fuite en Égypte*, un *Christ au tombeau*, le *Patrocle*, une *Éducation de la Vierge*, *les deux Jeunes filles*, et deux études de femme.

Le *Patrocle* a été justement admiré au Salon de 1845; plus sévère que le public, M. Wiertz ne trouve pas encore son œuvre digne d'Homère; il a l'intention de la recommencer de nouveau.

Dans le tableau intitulé : *Les deux Jeunes filles*, nous avons à louer sans réserve l'exécution du corps de la femme qui contemple le squelette de la belle Rosine, mais, — comme nous l'avons déjà dit en rendant compte du Salon de Gand, — il est fâcheux que l'expression de la tête ne soit pas plus heureuse. Ce visage presque souriant ne rend pas la grande pensée philosophique du peintre.

Les chairs de la jeune femme qui vient de sortir du bain et s'occupe de sa toilette, sont fort remarquables aussi, quoique ce tableau soit inférieur au précédent.

Nous n'aimons pas l'*Éducation de la Vierge*. C'est l'œuvre que M. Wiertz désirait exposer à côté du même sujet peint par Rubens. Nous regrettons que l'expérience n'ait pu avoir lieu, l'artiste se serait de suite aperçu des défauts de cette toile. La pensée est heureuse; mais l'exécution est

Digitized by Google

tout à fait incomplète. Cela n'est pas fini. On dirait un ouvrage peint avec précipitation, sans les études nécessaires. Disons cependant que la tête de la Vierge est charmante d'expression et que l'ange est traité de main de maître.

Quant à la *Fuite en Égypte,* l'artiste a attaché à côté de cette immense toile l'inscription suivante :

« Le peintre a fait don de ce tableau à l'église de Saint-Joseph, à la condition de le remplacer » plus tard par un meilleur.

» Faire bien n'est qu'une question de temps. »

L'artiste tient décidément à son aphorisme. Nous n'avons plus à nous en occuper. Ce qui nous intéresse, c'est la condition imposée par le peintre à la Société civile, propriétaire de l'église de Saint-Joseph.

Évidemment M. Wiertz n'aurait pas songé à cette espèce d'ultimatum, s'il n'avait compris combien son œuvre est défectueuse. On aurait tort de trouver notre langage trop sévère; avec M. Wiertz on a le droit d'être difficile, et il est tout naturel qu'on lui dise la vérité sans détours. Nous n'aurons pas recours à beaucoup de phrases pour lui apprendre, par exemple, que l'étude de femme, fort peu voilée par les rideaux de son lit, nous semble indigne de l'auteur du *Patrocle,* indigne d'un grand artiste.

Mais revenons à la *Fuite en Égypte.* Nous ne sommes pas de ces gens qui blâment les proportions gigantesques adoptées par le peintre.—Les figures, nous en sommes convaincus, paraîtront avoir des proportions ordinaires, lorsque la toile sera placée dans l'église. Voici quels sont, à notre avis, les principaux défauts de cette composition : on ne s'explique pas bien l'allégorie qui occupe la partie supérieure du tableau et dont les personnages sont trop grands par rapport aux figures de la partie inférieure. Joseph manque d'expression; ses pieds forment, avec le pied gauche de la Vierge, une ligne désagréable. Le dessin des bras de quelques-uns des petits anges placés à gauche, n'est pas irréprochable. Enfin, l'âne dont on ne voit que la tête, produit un assez singulier effet. — La part de la critique ainsi faite, nous dirons que l'ange qui sert de guide à la sainte famille, est très-noble; l'artiste a aussi compris la Vierge d'une manière nouvelle et heureuse; ce n'est pas seulement l'amour maternel qu'on découvre sur le visage de Marie; ses traits respirent un saint respect pour l'enfant divin qu'elle porte dans ses bras. C'est là une pensée élevée et bien rendue.

Il y a sans aucun doute dans *la Fuite en Égypte* des parties très-remarquables; M. Wiertz nous a cependant habitué à un coloris plus vigoureux.

Avant peu, nous en sommes certains, l'artiste se remettra à l'œuvre avec une ardeur nouvelle, il tiendra à prouver à la Société civile qu'il a eu raison de mettre des conditions à une de ces libéralités splendides que les artistes seuls sont en état de se permettre aujourd'hui que les rois font des économies.

Le *Triomphe du Christ,* voilà l'œuvre capitale de l'exposition de M. Wiertz. Là se révèle tout son génie. Il a été inspiré par une de ces idées sublimes qui établissent la renommée d'un homme. Son sujet est simple comme toutes les grandes choses : le Christ vient de mourir; il est là sur la croix, la tête entourée de l'auréole divine; les ténèbres se dissipent devant l'immortel trépassé; l'armée des saints archanges se précipite de la voûte céleste à la poursuite des anges déchus qui ont pris la fuite à la vue du Sauveur. Un monde de damnés tombe, — en blasphémant, — au milieu des flammes éternelles; Satan, — le sublime réprouvé, — a osé tenter un effort suprême pour braver une fois encore le Christ; son audace est vaincue; lui-même il s'envole, le corps déjà

Digitized by Google

embrâsé et laissant derrière lui une longue traînée de feu ; le visage du Rédempteur, tout empreint de la pâleur de la mort, éblouit le grand rebelle qui étend le bras entre son regard et le divin crucifié. Michel armé du glaive flamboyant, désigne, d'un geste impérieux, à l'esprit des ténèbres, le royaume infernal, désormais sa demeure.

On reste surpris, interdit, en songeant à la pensée qui a présidé à cette composition grandiose. Puis, quand on a longtemps contemplé cette toile, on se retire avec recueillement ; on emporte avec soi tout un monde. Ce n'est pas après une première visite qu'on se hasarde à formuler un jugement ; on revient souvent à l'atelier de M. Wiertz avant de se décider à analyser son œuvre, à l'examiner en détail, à la disséquer en quelque sorte.

Un examen consciencieux du *Triomphe du Christ* nous a rallié à l'opinion de l'artiste ; son œuvre a fini par ne plus nous paraître que le premier jet d'une pensée immense ; nous avons vu le peintre inférieur au poëte ; la main n'a pas servilement obéi à l'esprit ; cette toile, en un mot, ne nous donne qu'une idée incomplète de la création du penseur, et nous comprenons parfaitement que M. Wiertz annonce l'intention de reprendre ce sujet. Il ne voit encore dans son œuvre qu'une grande esquisse ; cela est si vrai que depuis l'ouverture du Salon, il a déjà retouché plusieurs fois son tableau.

C'est par l'exécution que pèche le *Triomphe du Christ*, et cela s'explique aisément : entraîné par une imagination ardente, l'artiste ne possède plus le calme nécessaire pour arriver à la perfection matérielle ; il *brosse* avec fougue, il fait de la peinture facile, car il est impatient de donner la vie à son rêve. Tout entier à la poursuite de son idéal, il ne commande plus à sa main ; son énergie est concentrée sur un seul point, et sa puissance d'exécution est nécessairement amoindrie.

Les figures colossales des grandes pages de Michel-Ange peuvent être étudiées aussi bien de près que de loin ; le maître les a dessinées et peintes avec un soin religieux. Il n'en est pas de même dans le tableau de M. Wiertz ; lorsque vous vous approchez de sa toile, vous ne distinguez plus les détails des figures ; vous trouvez que cette vaste composition est simplement mise à l'effet. Le dessin est parfois irrégulier : nous citerons comme exemple, le damné placé entre le Christ et Satan. La partie inférieure du corps de ce dernier a des formes trop féminines. M. Wiertz ne se sert jamais de modèles ; cela annonce, chez lui, une science profonde. On ne saurait cependant assez étudier la nature, et il serait dangereux, surtout pour les jeunes artistes, d'imiter l'exemple donné par M. Wiertz.

L'archange Michel rappelle certaines figures de Flaxman, et l'ange vu de dos, qui occupe le haut de la toile, est une réminiscence de l'envoyé céleste peint par le Tintoret dans son *Miracle de saint Marc*.

Les imperfections que nous avons signalées ne portent pas atteinte au mérite de M. Wiertz. Il lui suffit de vouloir pour produire une œuvre complète, irréprochable. Son second *Patrocle* ne brille-t-il point par une incontestable supériorité de dessin? Le *Christ au tombeau* ne supporterait-il pas la comparaison tant désirée par l'artiste ? — Les anciens maîtres nous ont-ils laissé beaucoup de compositions plus brillantes, plus vigoureuses? — Le volet qui représente l'ange du mal, est pour nous l'objet de la plus sincère admiration. La figure du démon est sublime, et nous ne croyons pas que M. Wiertz ait jamais été plus puissant. En présence de cette toile, qui s'écaille chaque jour davantage, faute d'entretien, — nous nous sommes surpris à maudire l'artiste qui se refuse à vendre ce riche joyau, l'honneur de son atelier. Nous avons éprouvé la plus violente envie

Digitized by Google

d'arracher cette belle œuvre à la destruction qui la menace; nous avons, en un mot, compris le vol, et si nous avions été seuls, nous aurions probablement succombé à la tentation.

Les appréciations auxquelles la *Tentation du Christ* a donné lieu, ont sans doute plus d'une fois fait sourire M. Wiertz (1). Nous avons récemment assisté à une soirée où l'on a lu, dans le plus indépendant des journaux ministériels, les phrases suivantes :

« *Ce qui manque dans cette grande page, c'est l'ensemble de la composition.*

» *Les groupes ne se lient entre eux ni par l'idée, ni par le ton.*

» *Le dessin y est trop horizontal!*

» *La ligne horizontale est beaucoup moins élégante que la ligne verticale!!*

» *Elle est aussi moins conforme à la pensée religieuse!!!*

» *Il est de principe que les compositions étendues dans le sens de la largeur sont d'un aspect moins* » *agréable que celles qui se présentent dans le sens de la hauteur!!!!!.....* »

Le lecteur était à chaque instant interrompu par le feu roulant des épigrammes de l'auditoire; il y avait surtout un groupe composé d'une vingtaine d'artistes qui semblaient en proie à un accès de fou rire.

On a ensuite lu ce passage du compte-rendu de M. Wiertz :

« Trois choses font la science du feuilletoniste dans les matières qui lui sont étrangères.

» La première, c'est l'ignorance du lecteur.

» La seconde, les séductions de l'esprit et du style. »

Ici l'on a été unanime à proclamer charmant cet excès de courtoisie du peintre.

« La troisième, le singulier respect qu'impose à tout homme qui lit, la *lettre moulée.*

» Ces mots : *c'est vrai, puisque c'est dans mon journal,* sont dits plus souvent qu'on ne pense avec » la plus profonde conviction. On ne fait pas attention à l'idée absurde que vient de débiter un ami, » mais on trouve belle, admirable, pleine de justesse et de bon sens la même idée exprimée le » lendemain avec style, esprit et *en lettres moulées.* »

Avant de quitter l'atelier de M. Wiertz, nous engagerons les débutants à suivre la noble voie dans laquelle marche l'auteur du *Christ au tombeau.* C'est une justice à lui rendre, il ne prostitue pas son pinceau; il comprend dignement le culte de l'art; ses inspirations sont toujours élevées. Nous serions heureux de pouvoir en dire autant de tous nos peintres. Mais hélas! la passion du

---

(1) L'artiste a dû également s'amuser beaucoup des témoignages d'admiration qui lui ont été adressés par d'illustres inconnus. *Avant d'entrer* dans l'atelier, on vous présente un registre sur lequel vous êtes prié d'inscrire votre nom. M. Wiertz a, dit-on, voulu tendre un piége à certaines gens qui ne peuvent rien faire simplement. Il a parfaitement réussi. Voici quelques extraits de ce curieux registre : Un M. Siret a signé la facétie suivante : « *Wiertz, tu es plus grand que Rubens.* » Un M. Mosselman a trouvé poli d'écrire : « *N'allons pas à l'exposition générale en sortant d'ici.* » Un M. J. Marchant est d'avis que « *Wiertz est le plus grand peintre du monde.* » Un M. Heris n'a pas craint de se rendre coupable de cette énigme : « *Bientôt on cessera de vous juger par les oreilles.* » Tous ces braves gens feraient assez piteuse mine s'ils savaient qu'ils ont simplement fourni à l'artiste l'occasion de rire à leurs dépens.

— Nous venons de faire une nouvelle visite à l'atelier de M. Wiertz ; nous y avons vu un *Quasimodo* et une *Esméralda,* peints depuis longtemps. La couleur est fort belle ; mais ce n'est ni le Quasimodo, ni la Esméralda du romancier; Victor Hugo a donné une âme au sonneur de Notre-Dame; M. Wiertz n'a représenté qu'un monstre, dont il est impossible de deviner le cœur.

Digitized by Google

gros rire, l'éternel amour des kermesses, l'absence de toute imagination, voilà ce qui distingue un trop grand nombre de ces messieurs. Ce n'est point en présence de leurs cadres qu'un poëte se sentira ému; il s'empressera, au contraire, de détourner la tête; le bouquet du faro, les parfums des omelettes au lard, et les délicieuses émanations du *caporal* le trouveront insensible. Mais tout le monde comprendra que devant une page du peintre de *Patrocle*, l'inspiration brille sur le front du poëte; — tout le monde comprendra M. Édouard Wacken, laissant ces vers dans l'atelier du grand artiste :

A ANTOINE WIERTZ,

Après avoir vu son TRIOMPHE DU CHRIST.

Je vois sur cette toile où ton rêve s'anime
L'image de ta vie et de tes longs combats.
Tu soutiens, pour monter sur un faîte sublime,
Des luttes de géant qui ne te lassent pas.

Satan, pour t'entraîner avec lui dans l'abîme
Où tout un monde impur s'écroule avec fracas,
Le front tourné vers toi comme vers sa victime,
Te promet du regard les trésors d'ici-bas.

Mais un ange vainqueur s'élance dans l'espace;
Sa route, c'est la gloire; et tout fuit lorsqu'il passe
En balayant les airs de son glaive de feu.

Le vol de cet archange est le vol du génie :
Rien ne l'arrêtera dans sa course infinie,
Car il est emporté par le souffle de Dieu.

IV.

M. GUILLAUME GEEFS.

Nous pensions pouvoir entrer de suite au Salon, en sortant de l'atelier de M. Wiertz. Mais M. Guillaume Geefs a voulu, lui aussi, avoir son exposition, et il vient de faire placer un nouveau bas-relief, — le troisième, — au monument de la Place des Martyrs. Après avoir vu les premiers, on était en droit d'espérer que les autres seraient moins mauvais; il était surtout impossible de supposer que M. le statuaire du roi parviendrait à exécuter quelque chose de plus affreux. Ce légitime espoir se trouve déçu. On n'a rien produit, en Belgique, de plus détestable que ce

Digitized by Google

troisième bas-relief; il nous fait désirer avec impatience le quatrième; nous sommes curieux de savoir si M. Geefs découvrira le moyen de reculer encore les limites du laid. Dessin, perspective, modelé, composition, — il n'y a rien, rien, absolument rien, dans ces pitoyables sculptures. Ce sont trois blocs de marbre abimés à plaisir; il devrait être défendu de profaner de la sorte le Paros et le Carrare.

Nous prions le gouvernement de recevoir nos compliments; il possède là des chefs-d'œuvre que par respect pour nos artistes, il fera bien de voiler pendant les fêtes de septembre. Si nous avons à rougir, que ce soit en famille. Cachons aux étrangers ces tristes productions; ne leur donnons pas la joie d'aller raconter chez eux, qu'en Belgique, on paie *quarante mille francs* (1) de pareilles choses! — Ne nous exposons pas à entendre dire par nos hôtes, M. Rauch, le grand sculpteur allemand, M. Dumont, le statuaire français : « Le dernier de nos praticiens serait honteux de signer ces bas-reliefs. »—C'est déjà bien assez de leur montrer cette statue de la Liberté, mauvaise contrefaçon de la *Vénus de Milo*. Il n'y a déjà que trop à critiquer dans ces formes rondes, dans cette exécution molle, incertaine; c'est un spectacle affligeant que celui de cette noble déesse grecque, défigurée par un ciseau sans énergie.

Ah! nos martyrs de septembre reposent à l'ombre d'un bien glorieux monument!

---

(1) Que serait-ce si le gouvernement osait publier le devis de tout le monument!...

Digitized by Google

LE SALON.

Les œuvres hors ligne sont en petit nombre à l'exposition, et cependant, nous le répétons, *les résultats du Salon de* 1848 *seront immenses*. C'est que les tendances de l'école belge se sont singulièrement modifiées; le culte de la matière compte chaque jour moins de fidèles. On comprend enfin qu'il ne suffit pas d'être coloriste, — qu'il faut, avant tout, être penseur, avoir des idées. Presque tout le monde reconnaît aujourd'hui que l'école d'Anvers fait fausse route (1); — nous adorions le veau d'or; — nos yeux se dessillent et nous nous décidons,—un peu tard, il est vrai, — à renier nos erreurs; nous relevons les autels du Beau et nous recherchons l'idéal.

Cette transformation tardive est curieuse à étudier au Salon. Plus d'un disciple se sépare violemment de son maître; le jeune homme a vu le précipice où on allait l'entraîner et il a déserté la bannière de son aveugle guide. En général, les nouveaux venus visent au style. Ils ont dérobé au maître sa palette, mais ils lui ont laissé son dessin irrégulier, son goût vulgaire, sa composition diffuse. Aussi la chûte de la vieille école d'Anvers est-elle un fait accompli. La faiblesse de ceux qui continuent à se traîner péniblement dans l'ornière ne peut plus être contestée. La ruine de la coterie inintelligente qui avait la prétention de continuer les Rubens, les Van Dyck, les Teniers, les Jordaens, doit être saluée par les applaudissements unanimes des hommes qui savent apprécier l'Art et qui veulent lui rendre son antique splendeur.

L'ensemble du Salon est très-bon; il est fâcheux, toutefois, que le jury d'admission ne se soit pas montré plus sévère. Quant à nous, nous avons à faire amende honorable; —à nous aussi l'on peut

---

(1) Les visiteurs du Salon ont de nouveau remarqué avec étonnement l'absence des chefs de l'école d'Anvers. C'est à Bruxelles que ces messieurs sont venus chercher leurs rubans et leurs titres; ils eussent agi plus dignement en n'abandonnant pas les expositions de la capitale, immédiatement après y avoir été comblés d'honneurs. Il en est qui n'ont aucune excuse à faire valoir. M. le baron Wappers est de ce nombre. Pourquoi cache-t-il dans son atelier *sa prise de Rhodes?*

Digitized by Google

reprocher un excès d'indulgence. Nous avons écrit, — en parlant des membres du jury chargé du placement, — que ces messieurs « méritent certainement de grands éloges pour la manière dont ils se sont acquittés de leur tâche. » C'est le contraire qu'il fallait dire, et nous en avions en quelque sorte le pressentiment, lorsque nous ajoutions que leur travail « n'était cependant pas à l'abri de la critique. » Nous avons eu tort de formuler notre jugement, immédiatement après nos premières visites. Un Salon a besoin d'être longuement étudié.

Aujourd'hui, nous pouvous affirmer que *jamais* les objets d'art n'ont été moins heureusement placés, la sculpture exceptée. C'est chez nous une conviction profonde. Nous voyons déjà se réjouir à cet arrêt les membres des anciennes commissions ; nous les engageons à modérer leurs transports. Nous n'entendons nullement condamner le système électif. Les délégués des exposants n'avaient aucune idée de l'arrangement d'une galerie de tableaux, l'expérience leur manquait, — mais ce ne sont point des motifs pour s'opposer au jugement des artistes par leurs pairs.

Afin de ne pas être accusés d'exagération ou de mauvaise foi, nous signalerons quelques-unes des erreurs commises par le jury.

L'*Étalon arabe*, de M. Eugène Verboeckhoven est placé vis-à-vis du *Comte d'Egmont*, de Gallait; il se reflète de la manière la plus désagréable dans le tableau du peintre de l'*Abdication de Charles-Quint*.

La Sécheresse en Judée de M. Portaels est entourée de toiles qui lui nuisent beaucoup; le voisinage des *Ruines du palais de Karnak* et du *Portrait de M. Calamatta* fait croire que la scène biblique du directeur de l'Académie de Gand manque de lumière.

Il faut vraiment avoir la main malheureuse pour placer la *Tentation d'Ève* de M^me^ Calamatta à côté du *Templier* de M. Étienne Wauquier. M. Kindermans, de son côté, ne doit pas être enchanté d'avoir M. Jacob Jacobs pour voisin, etc., etc.

Ce qui est tout aussi maladroit, ce sont les morceaux de papier blanc, attachés par les soins de la commission directrice sur les tableaux vendus, sur les œuvres acquises pour la loterie ou destinées à être lithographiées. Ces fragments de papier qui se détachent sur la peinture, produisent un effet très-dur et détruisent l'harmonie de la toile. Nous nous expliquons parfaitement l'empressement qu'a mis M. Portaels à substituer à la pancarte officielle un papier dont la couleur se confondît avec la dorure de son cadre.

Les membres du jury ne peuvent se faire illusion sur les résultats de leur travail; les nombreuses réclamations qui se sont élevées de toutes parts ne leur laissent aucun doute à cet égard. Ils se seraient attirés les sympathies générales s'ils s'étaient empressés de reconnaître eux-mêmes leur erreur. Ils devaient se réunir, se rendre en corps chez M. le ministre de l'intérieur et lui demander de retirer ces malheureux articles 10 et 11 qui les empêchaient de procéder à un remaniement. — C'est ce que voulait M. J. Van Eycken; — MM. De Keyser, Dyckmans et Madou qui n'ont pas exposé, auraient dû être les premiers à s'associer à son projet; il n'en a pas été ainsi. Du moment où il n'y avait pas unité dans les démarches, le but ne pouvait être atteint. A la pétition qui lui a été adressée, M. Rogier a répondu par un refus formel. Tout le monde l'avait prévu. Le ministre est le père des articles dont on réclamait la suppression, et l'on sait qu'il a pour ses actes un amour tout particulier. On ne doit donc pas s'étonner de lui voir repousser des réclamations isolées. M. Rogier d'ailleurs ne cède jamais de bonne grâce; il n'admet pas qu'il puisse se tromper. Les hommes d'un caractère fortement trempé n'hésitent pas à reconnaître leurs fautes, ils se hâtent de les réparer; les esprits faibles, au contraire, les aggravent, parce qu'ils s'entêtent dans leur idée

Digitized by Google

première. Chez eux l'entêtement remplace la force. Cela leur assure, pendant quelque temps, l'admiration enthousiaste des badauds politiques; mais l'heure de la réaction finit par sonner : les courtisans éphémères s'aperçoivent que leur idole a des pieds d'argile, et ils ont à peine besoin de le toucher pour l'étendre dans la poussière.

Le refus du ministre est d'autant plus maladroit que les artistes étrangers composent la majorité des victimes du jury. C'est leur faire déserter nos expositions, c'est priver notre école d'utiles leçons. En agissant de la sorte, M. Rogier accepte, lui aussi, la responsabilité des actes contre lesquels on proteste, et il fait, d'une façon assez étrange, les honneurs de sa patrie adoptive à ses anciens compatriotes. Nous qui n'avons qu'une patrie, nous croyons que notre Belgique lui a, moins qu'à personne, donné le droit de la représenter inhospitalière.

Il est un homme surtout à qui nous devions un accueil tout sympathique, tout fraternel, un homme qui s'est placé au premier rang en France, un homme dont la réputation a grandi chaque jour sans être appuyée par les intrigues des coteries, par les réclames des journaux, un homme qui ne s'est jamais soucié de la mode ou des goûts du vulgaire, qui n'a jamais fait que de l'art pour l'Art. A ce noble talent qui venait nous demander des suffrages dont il peut se passer, nous n'avons épargné aucune injure. Lui qui méritait une place d'honneur, lui devant qui l'école entière devait s'incliner avec respect, on l'a relégué dans un coin où son œuvre se distingue à peine. Puis il s'est trouvé quelque misérable écrivassier, quelque journal sans pudeur pour lui jeter de la boue (1). Pauvres nains, myrmidons infimes, qui osent s'attaquer à un géant!

Nous qui ne prétendons point que les écrivains belges encourrent les justes reproches adressés au gouvernement et au jury des artistes, nous protestons de toutes nos forces contre l'accueil fait aux exposants étrangers. Il leur faudrait une réparation éclatante. Il n'est pas en notre pouvoir de la leur donner. Tout ce qu'il nous est possible de faire, c'est de commencer notre compte-rendu par le plus illustre de nos hôtes; — place donc à M. Robert-Fleury!

---

(1) Hâtons-nous, pour l'honneur de la Belgique, de déclarer que ces journaux appartiennent à des étrangers, que ces journalistes sont des étrangers qui se montrent bien dignes, on le voit, de notre hospitalité.

Digitized by Google

M. ROBERT FLEURY.

Le sujet choisi par le grand artiste français est profondément dramatique. Jeanne Shore est une de ces figures qui inspirent heureusement les peintres et les poëtes.

La meilleure pièce de Nicolas Rowe (1) est peut-être celle où il a mis en scène l'infortunée maîtresse d'Édouard IV. C'est après la lecture de cette tragédie, pleine de sentiment, que M. Robert-Fleury a voulu, lui aussi, retracer une page de cette vie de joie, de charité et d'amour, terminée par la chute la plus éclatante.

« Jeanne Shore était née à Londres, dit David Hume (2); elle appartenait à une famille honnête; » elle avait été bien élevée, et mariée à un riche citoyen : malheureusement des vues d'intérêt, » plus que l'inclination de la jeune personne, avaient été consultées dans ce mariage; et cette » âme neuve, quoique formée à la vertu, ne s'était pas trouvée assez forte pour résister aux » tendres soins d'Édouard. Mais si ce monarque aimable et amoureux parvint à l'écarter de ses

---

(1) Nicolas Rowe naquit en 1673 à Listle-Bedfort. Il a écrit les pièces suivantes : *La Belle-Mère ambitieuse*, *Tamerlan*, *Ulysse*, *Jeanne Grey*, *La belle Pénitente*, *Le Prosélyte royal*, *Jeanne Shore*. Cette dernière tragédie et *Calixte ou la belle pénitente* qui fut imitée par Colardeau et plus tard par Andrieux, se trouvent dans la collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers. La traduction du *Tamerlan* par La Place et celle de *la Belle-Mère ambitieuse* par Mme Vosse sont imprimées dans le *Théâtre anglais*. — Népomucène Lemercier et M. Liadières ont fait pour la *Jeanne Shore* de Rowe ce que Collardin et Andrieux avaient fait pour *Calixte*.

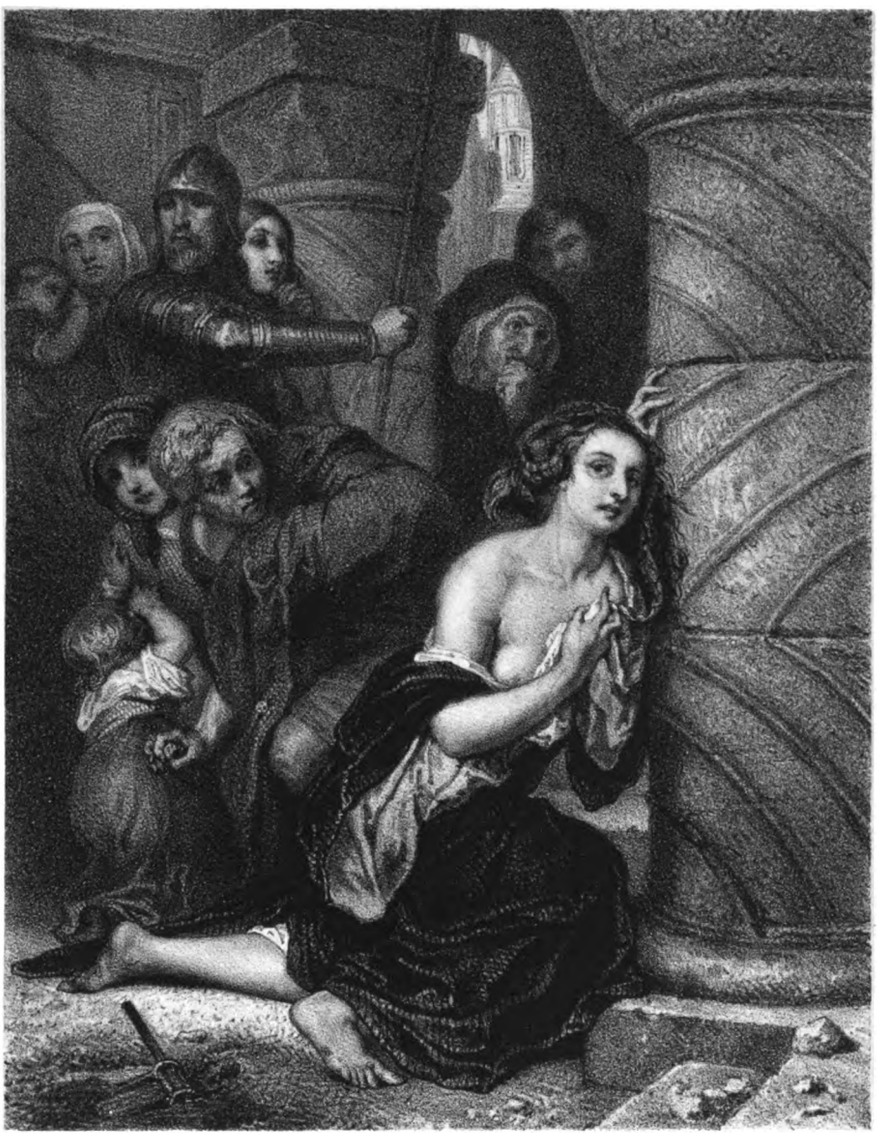
Nicolas Rowe a publié une édition des *Œuvres* de Shakespeare précédées de la *Vie* de l'illustre poëte; il a aussi traduit *la Pharsale* de Lucain et le poëme de *la Callipédie* de Quillet.

Les *Œuvres dramatiques* de Rowe forment 3 volumes in-12. (Londres 1733.)

(2) *Histoire d'Angleterre depuis l'invasion de Jules-César jusqu'à la révolution de* 1687, par David Hume, et depuis cette époque jusqu'à nos jours, par Smolett, Adolphus, Aikin, etc., traduite de l'Anglais; précédée d'un essai sur la vie de D. Hume, par Campenon. Paris, Janet et Cotelle. 1836.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

» devoirs, elle ne cessa point d'être respectable par ses excellentes qualités; et l'ascendant que
» ses charmes et sa vivacité conservèrent longtemps sur lui, fut constamment employé à des
» actes de bienfaisance et d'humanité.

» On la trouva toujours ardente à repousser la calomnie, à protéger les opprimés, à secourir
[illegible] naturels de son cœur généreux et sensible,

e

ic
us
o-
sir
ut
rd
Le
ir,
que
de.
pa-
ronc

; ses
mais
mna
saint-
evint
u'elle
errait

est en

bée au
boue;
et qui
y a de
ablant.
osité a

---

t Jeanne
aile dans

Digitized by Google

Digitized by Google

» devoirs, elle ne cessa point d'être respectable par ses excellentes qualités; et l'ascendant que » ses charmes et sa vivacité conservèrent longtemps sur lui, fut constamment employé à des » actes de bienfaisance et d'humanité.

» On la trouva toujours ardente à repousser la calomnie, à protéger les opprimés, à secourir » les malheureux; et ses bons offices, mouvements naturels de son cœur généreux et sensible, » ne furent jamais pour elle le trafic honteux de la cupidité ou de l'ambition. »

Le témoignage de tous les historiens confirme les éloges donnés par Hume au caractère de Jeanne.

Après la mort d'Édouard IV, le duc de Glocester, — depuis Richard III, — songea immédiatement à se débarrasser de ses neveux, Édouard, prince de Galles (Édouard V), et Richard, duc d'York, dont il était le tuteur. Il employa tous les moyens pour s'attacher les personnages les plus importants du royaume. Le duc de Buckingham et lord Hastings, — les chefs de la vieille aristocratie anglaise, — ayant consenti à l'exécution ou plutôt à l'assassinat du comte de Rivers, de sir Richard Gray, — un des fils de la reine Élisabeth, — et de sir Thomas Vaughan, Glocester crut pouvoir compter sur eux pour se défaire de ses neveux. Buckingham seul se laissa gagner. Lord Hastings repoussa avec horreur les propositions qui lui furent faites. Sa perte fut aussitôt résolue. Le conseil est assemblé, et Richard accuse la reine et Jeanne Shore, maîtresse du feu roi, de l'avoir, par leurs sortiléges, réduit à un état désespéré. En même temps il montre un de ses bras que depuis sa naissance il avait tout décharné. Personne ne l'ignorait. Aussi la surprise fut-elle grande. Hastings voulut répondre, mais le duc l'accusa de complicité et, sur un geste, les gardes s'emparèrent du noble lord et l'entraînèrent dans la cour de la Tour où il fut décapité sur un tronc d'arbre.

On saisit les biens de Jeanne, qui comparut devant le conseil pour y rendre compte de ses enchantements. Il fut impossible de fournir des preuves, les juges la déclarèrent innocente; mais le duc furieux la renvoya, comme adultère, devant la cour spirituelle; cette fois on la condamna à faire amende honorable, — en chemise et une torche à la main, — devant l'église de Saint-Paul, en présence de toute la population de Londres (1). Des historiens prétendent qu'elle devint folle et mourut quelque temps après l'exécution du jugement; mais d'autres assurent qu'elle vécut fort longtemps encore, et sir Thomas Morus dit l'avoir vue lorsqu'il était enfant. Elle errait dans les champs et se nourrissait de racines.

M. Robert-Fleury a choisi le moment où Jeanne, après avoir fait amende honorable, est en butte aux insultes de la populace.

Éperdue, la tête égarée, le regard fixe, les vêtements en désordre, — l'infortunée est tombée au pied d'une colonne; — la foule excitée a suivi sa victime. Un jeune garçon a ramassé de la boue; il va la jeter à celle qui fut la bienfaitrice du pauvre, à la femme qui eut un roi pour esclave et qui reçut les hommages de toute la noblesse d'Angleterre.—On ne peut s'imaginer tout ce qu'il y a de lâche cruauté, de bassesse et de peur dans ce misérable, qui ne regarde la folle qu'en tremblant. — Près de lui, deux enfants, deux petites filles. — L'une avance la tête avec effroi; sa curiosité a

(1) On conserve dans les collections de la famille de Hastings une gravure sur bois représentant Jeanne Shore faisant amende honorable. MM. le baron de Roujoux et Alfred Mainguet en ont donné un fac simile dans leur *Histoire d'Angleterre*. (2 vol. in-8°, Paris, Charles Hingray, éditeur, 1844.)

Digitized by Google

presque triomphé de sa frayeur; l'autre, vue de dos, se cache le visage dans les vêtements de sa sœur. — Une affreuse mégère, placée derrière Jeanne, l'accable d'injures et la menace du poing. Un soldat, recouvert d'une pesante armure, reste spectateur impassible de cette scène. Ce représentant de la force brutale semble n'être là que pour contenir la pitié;—il laisse une populace en délire prodiguer l'insulte à la pauvre condamnée, tandis que, le bras étendu et appuyé sur sa lance, il oppose en quelque sorte une barrière infranchissable aux sentiments généreux. Aucune consolation n'arrive jusqu'à Jeanne; la pitié est reléguée au dernier plan, où l'on aperçoit une mère qui serre son enfant contre son sein et qui ne peut retenir ses larmes à ce lamentable spectacle, — et par une ravissante jeune fille chez qui la noblesse du cœur s'unit à la beauté du visage (1).

La palette de M. Robert-Fleury est d'une richesse extraordinaire. Sa manière est tout à fait magistrale. Il possède des tons d'une vigueur surprenante; — nous citerons comme exemple de cette puissance, la petite fille vue de dos, dont nous avons déjà parlé. Personne, dans l'école belge, ne se distingue par une entente plus profonde du clair-obscur.

Nous ne pouvons assez recommander à nos artistes d'étudier M. Robert-Fleury. Leur défaut, à presque tous, *c'est d'être petit*; en général leur peinture est léchée, elle n'a rien de viril. Ils prétendent se rattacher à la grande école de Rubens, et ils en sont à cent lieues; le maître français, au contraire, semble avoir retrouvé le secret de nos peintres du seizième siècle.

Mais ce n'est pas seulement l'exécution matérielle que nous avons à louer chez M. Robert-Fleury. Ses tableaux se distinguent par une qualité encore plus rare : le sentiment, sans lequel on ne produit que des œuvres incomplètes. Quiconque a suivi la marche de M. Robert-Fleury doit lui reconnaître une vaste instruction, une connaissance profonde de son art, un génie inventif, et avant tout un noble cœur.

Que les envieux, que les insulteurs de toute gloire ne se hâtent pas de nous accuser de partialité; nous ne sommes que justes. Nous avons dit les grandes qualités qui nous font admirer l'œuvre envoyée au Salon de Bruxelles; il nous reste à faire la part de la critique. Un long examen, une étude sérieuse de la *Jeanne Shore* nous ont révélé un seul défaut. Selon nous, la figure principale manque de distinction; ses formes ne sont point nobles (2). Le peintre a donné à Jeanne un caractère trop flamand. L'intérêt eût été bien plus vivement excité si M. Robert-Fleury nous avait montré dans la maîtresse d'Édouard IV, une créature frêle, élégante, délicate. Le contraste avec les personnages qui l'entourent, aurait impressionné davantage les spectateurs.

---

(1) On nous permettra de ne pas discuter l'opinion des personnes qui blâment le choix de ce sujet. Ces personnes soutiennent que la peinture est faite pour plaire et non pour nous impressionner vivement. Ce sont précisément ces amateurs qui font le plus de tort aux artistes. On leur doit la peinture agréable, musquée, fardée, pommadée à plaisir. Ils s'inquiètent fort peu de l'Art. L'essentiel, c'est qu'un tableau soit *à leur goût*. Ce sont eux qui ont introduit *la Mode* dans les arts, c'est-à-dire la chose du monde la plus ridicule. Pour l'artiste il n'y a qu'une mode possible, et celle-là est éternelle : elle consiste dans l'étude de la nature et dans l'amour du beau. Le beau n'est pas toujours ce qui nous plaît au premier coup d'œil. Il n'y a aujourd'hui que les artistes supérieurs qui ne reconnaissent point l'empire absurde de la Mode.

(2) Les pieds, par exemple, sont communs. Nous comprenons parfaitement qu'ils soient enflés, déchirés par cette course sauvage à travers les rues de Londres, mais nous croyons qu'il fallait leur laisser un certain cachet de distinction.

Digitized by Google

Cette figure est aussi la seule qui pêche par le dessin ; la draperie noire n'est pas heureusement arrangée, elle est faite avec un peu de négligence; il en résulte qu'on retrouve difficilement les membres qu'elle doit recouvrir. On ne s'explique pas la position du bras gauche qui est caché (1). Enfin le buste de Jeanne nous paraît un peu long. Ces défauts, — empressons-nous de le dire, — disparaissent devant un ensemble rempli de sentiment, et la *Jeanne Shore* reste une des œuvres capitales du Salon.

Deux petits panneaux complètent l'exposition de M. Robert-Fleury. *Une Femme tricotant* et *le Repos* sont deux esquisses, deux pochades auxquelles le maître n'attache aucune importance. Elles sont cependant charmantes de caractère, la première surtout. La touche est d'une rare fermeté; on reconnaît la main de l'homme supérieur.

Maintenant que nous avons consciencieusement examiné les trois tableaux du maître étranger, revenons à l'accueil qui lui a été fait par le jury chargé du placement. La *Jeanne Shore* a été accrochée à la place la plus désavantageuse. On ne sait en effet quelle position prendre pour voir cette toile. Aucune excuse ne peut être alléguée par le jury. On n'est pas aveugle au point de placer au premier rang des œuvres fort peu dignes de cet honneur, et de reléguer dans des coins presque tous les ouvrages étrangers. Quand on a onze cents tableaux à classer, il est naturel que l'on commette des erreurs ; nous comprenons parfaitement que de petits cadres surtout soient involontairement sacrifiés, mais les fautes sont moins excusables quand il s'agit de toiles de huit ou dix pieds et que ces toiles sont signées d'un nom illustre. La *Jeanne Shore* est dans un jour tellement mauvais, qu'un journaliste a pu écrire que l'artiste a banni de son œuvre tout sentiment de pitié. Les figures du dernier plan sont en effet invisibles tant la lumière est désavantageuse; le tableau miroite de tous les côtés.

Cela est vraiment indigne, et, tout en nous refusant à croire à la partialité du jury, nous disons qu'il a presque rendu légitimes les accusations dirigées contre lui, en ne reconnaissant pas le premier ses erreurs, en ne réclamant pas du ministre un remaniement des tableaux. Ce qui n'est point vrai, il ne faut jamais par sa conduite le rendre vraisemblable. L'opinion publique mérite plus de respect. Nous avons souffert en entendant raconter qu'on n'avait agi de la sorte envers M. Robert-Fleury que pour se débarrasser d'une rivalité dangereuse. Les artistes, moins que personne, doivent donner prise à la calomnie.

Ce premier acte a indisposé les esprits; il a été cause de véritables injustices. Nous ne prétendons nullement nous poser en défenseurs du second jury, — du jury des achats et des récompenses, — le ciel nous en préserve ! — Mais la justice doit être égale pour tous, et nous croyons devoir protester contre des attaques que rien ne justifie.

Il ne fallait pas décerner de récompense au peintre du *Colloque de Poissy*, — un des chefs-d'œuvre du Luxembourg, — de l'*Auto-da-fé*, de la *Scène d'Inquisition*, du *Benvenuto Cellini*, de *John Elwes*, de *Rembrandt peignant sa mère*, de *La Saint-Barthélemy*, d'*Ambroise Paré*, du *Michel-Ange soignant son domestique*, de *Charles-Quint et le Titien*, *de Galilée*, etc., etc., — ou il fallait le prier d'accepter la croix. Elle ne pouvait qu'être honorée de briller sur cette noble poitrine.

M. le ministre de l'intérieur a décidé que M. Robert-Fleury méritait la médaille d'or.

---

(1) L'épaule droite est exécutée de main de maître. M. Robert Fleury a tout simplement atteint la perfection.

Digitized by Google

L'étonnement a été général; on se rappelait en effet avoir entendu des membres du jury déclarer eux-mêmes que la croix seule pouvait être donnée à un homme de la valeur de M. Robert-Fleury. On se perdait en conjectures. Dès lors on ne prêta plus qu'une faible attention à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie, chargé de proclamer les noms des artistes auxquels des médailles d'or ou de vermeil étaient décernées. On se contenta de trouver certains choix assez étranges, et — la lecture des arrêtés terminée, — aucun applaudissement ne s'éleva du sein de la foule qui avait envahi le temple des Augustins. C'était la protestation du silence, la plus terrible de toutes les protestations.

Plusieurs artistes, indignés de ne voir accorder que la médaille d'or à un homme qu'ils vénèrent comme un maître, résolurent d'écrire au peintre de *Jeanne Shore* afin de « ne pas rester solidaires » de ces erreurs qui pourraient faire douter de l'intelligence et de la bienveillance hospitalière de » la Belgique. »

Les signataires de la lettre sont MM. Louis Gallait, Eugène Verboeckhoven, Charles Haghe, Louis Haghe, Édouard Hamman, Joseph Stevens, Alfred Stevens, Louis Coulon, Florent Willems, A. R. Jones, Ernest Slingeneyer, Franck De Marneffe, W. Leroy, Vandersypen, Eeckhout père, et Mme Frédérique O'Connell. Nous adhérons sans réserve à la généreuse inspiration qui les a guidés, mais nous ne pouvons, en aucune façon, admettre la forme très-peu convenable de la protestation. Autant nous applaudissons à cette phrase : « Au mépris des lois de la justice et de l'hospitalité, » votre tableau a été exposé à une place indigne de cette œuvre admirable et de votre nom, » autant nous blâmons énergiquement ce passage : « *Un jury composé d'artistes belges vous a traité* » *comme un jeune artiste qui mériterait des encouragements à ses débuts. On vous a donné une* » *médaille d'or.* »

Cela a le grand tort :

1° D'être injurieux pour le jury élu par les exposants;

2° De blesser vivement les artistes qui ont autrefois obtenu la médaille d'or,—ceux qui viennent de l'obtenir, — ceux à qui on la décernera aux prochaines expositions, si toutefois ce genre de récompense est maintenu;

3° D'être faux en ce qui concerne le jury;

4° D'être faux aussi en ce qui concerne la récompense elle-même.

Ce que nous avançons, nous le tenons de personnages à même d'être parfaitement informés, de ne rien ignorer du travail du jury auquel le ministre a prudemment imposé le silence. Nous n'admettrons, par conséquent, aucun démenti qui ne soit accompagné de preuves irrécusables.

Nous disons donc : 1° que le jury a fait tout ce qui était en son pouvoir afin d'obtenir la décoration pour M. Robert-Fleury; 2° que la médaille d'or n'est pas une récompense destinée à encourager les débutants. L'arrêté ne laisse aucun doute à cet égard :

« *La médaille de première classe est en or. Elle est exclusivement réservée aux artistes qui,* PAR » LA SUPÉRIORITÉ INCONTESTABLE DE LEUR TALENT, *ont mérité* UNE DISTINCTION EXTRAORDINAIRE. » (Arrêté du 15 juillet 1848, art. 19.)

Il nous reste à prouver le premier point.

Le jury des récompenses n'avait à proposer que les médailles de vermeil et les médailles d'or; il ne lui était pas permis de s'occuper des décorations. Qu'a-t-il fait cependant? — Sachant qu'au département de l'intérieur on n'était nullement disposé à donner la croix au grand artiste français, il a pris sur lui d'augmenter le nombre des médailles d'or mises à sa disposition par le ministre,

Digitized by Google

c'est-à-dire qu'un nom,—celui de M. Robert-Fleury,—a été ajouté en tête de la liste envoyée à M. Rogier; celui-ci a été prévenu que le jury, en outrepassant ainsi ses pouvoirs, voulait lui désigner officieusement l'illustre peintre pour la décoration. De plus, quelques-uns des juges ont fait des démarches personnelles afin d'obtenir la récompense suprême pour un des rares artistes qui peuvent être certains de voir consacrer leur gloire par la postérité.

Si les signataires de la protestation ont commis une grave injustice, il n'entrait dans les intentions d'aucun d'eux d'agir ainsi. Nous trouvons même ces messieurs très-excusables, car ils n'ont à se reprocher que d'avoir été légers, et on l'est malheureusement assez souvent quand on se laisse entraîner par les nobles inspirations du cœur sans permettre à la raison de faire entendre sa voix. Nos lecteurs seront assez surpris en apprenant qu'aucun des signataires n'est coupable de la lettre. Rien n'est plus vrai cependant: les artistes ont donné et l'idée de la protestation et leurs noms; ils n'ont connu leur œuvre que par les journaux. Le doute à cet égard est impossible; les regrets publiquement exprimés par plusieurs signataires en sont la preuve, et les paroles pleines d'élévation, de sentiment, de dignité et de cœur, prononcées le lendemain par M. Gallait, au banquet offert à M. Robert-Fleury, contrastent heureusement avec le style violent de la lettre.

Si ceux qui ont cédé à un mouvement de sainte indignation sont fort excusables, il n'en est pas de même des artistes qui ont eu le temps de réfléchir avant « d'adhérer *en tout point* à la protestation publiée le 26 septembre. » MM. Eugène De Block, J.-B. De Cuyper, William Augus, J. Van Aken, C. Seghers, N.-J. Horgnies, Louis Huard, P. Van Severdonck, F. Keelhof, V. De Gronckel, A. Manduau, V.-F.-N. De Backer, Michel Verzwyvel, F. Cautaerts, G. Somers, F. Bossuet et Hendrickx auraient fait preuve de goût en se servant d'un style plus convenable pour dire à M. Robert-Fleury qu'il partagent les sentiments de leurs camarades.

Le seul homme qui se soit montré un peu adroit dans cette affaire, c'est M. V. Delacroix. Il a refusé de donner sa signature, mais en même temps il a adressé au rédacteur en chef du *Journal des Arts*, une lettre dans laquelle il déclare qu'il « se joindrait aux signataires de la protestation » en faveur de M. Robert-Fleury, s'il n'avait pas contribué par son vote à la nomination des » membres du jury. Ils ont, dit-il, été élus par les artistes, comme étant les plus dignes de leur » confiance; si ceux-ci reconnaissent que leur choix a été mauvais, ils ne peuvent le manifester » convenablement qu'en mettant des noms nouveaux sur leurs bulletins à une exposition pro- » chaine. Lorsque le droit d'élection a été sollicité et obtenu, les pétitionnaires voulaient, disaient- » ils, éviter à l'avenir ces récriminations blessantes qui surgissaient constamment à la fin de » chaque exposition, et maintenant, par une inconséquence manifeste, le blâme le plus vif est la » récompense des artistes qui, aux dépens de leurs intérêts, ont passé un temps considérable à » remplir le mandat qui leur a été confié. S'il a été commis des fautes ou des erreurs, le redresse- » ment pouvait en être demandé sans que la plainte eût autant de vivacité. »

M. Delacroix ajoute que « dans l'assemblée préparatoire des élections artistiques, on avait » admis généralement qu'une modification aux statuts réglementaires de l'exposition était chose » désirable; au lieu de l'immuabilité du placement des objets au Salon, à mi-terme de l'exposi- » tion, un déplacement correspondant à de justes réclamations aurait été sollicité. Le rappel de » ce qui se pratique à Paris dans les mêmes circonstances fût venu appuyer la requête; *après* » *cette assemblée préparatoire les artistes n'ont plus eu sujet d'être réunis, et l'opinion de tous n'a* » *pu se manifester.* » Ici M. Delacroix aurait dû se donner la peine de faire son *meâ culpâ*; car c'est lui qui a jeté la discorde dans le camp, lors de la réunion qui eut lieu au Cercle artistique

Digitized by Google

et littéraire. Il est la cause première de toutes les fautes qui ont été commises. La façon au moins étrange dont il a interpellé M. Gallait, a motivé la retraite du grand artiste. Nous examinerons l'acte posé en cette circonstance par le peintre de l'*Abdication de Charles-Quint*, en nous occupant de son exposition. Quant à M. Delacroix, il a manqué à toutes les convenances, et il est certain que sans son malencontreux discours, l'assemblée aurait continué ses délibérations, et on aurait pris d'importantes résolutions.

On aurait unanimement réclamé des modifications aux arrêtés royaux et ministériels, et on aurait imposé aux membres du jury des récompenses l'obligation de rendre compte de leurs travaux à leurs mandataires, comme l'ont fait les membres du jury d'admission et de placement.

La lettre de M. Delacroix révèle un fait grave; quinze jours après l'ouverture du Salon, cet exposant « adressa à la commission directrice et au jury des récompenses un projet de pétition » conçu dans les termes les plus respectueux; il priait les deux commissions d'apostiller sa re- » quête, afin d'obtenir du ministre un remaniement, etc. *Sa demande n'a été honorée d'aucune* » *réponse.* »

Rien ne justifie une pareille impolitesse. La commission directrice, les jurys nommés par les artistes, doivent les plus grands égards à tous les exposants indistinctement. Leur plus ou moins de mérite ne doit jamais être pris en considération. Nous ne reconnaissons, nous, aucune espèce de talent à M. Delacroix; — nous nous trompons : sa lettre nous prouve que s'il est un très-pauvre peintre, il ferait peut-être un excellent avocat; — mais du moment où ses œuvres sont admises au Salon, il a le droit d'exiger qu'on le traite aussi bien que M. Robert-Fleury ou M. Gallait, par exemple.

Cette longue parenthèse nous a fait abandonner le maître français. Nous sommes heureux de dire qu'il s'est vengé en homme d'esprit. Il a mis un charmant empressement à offrir ses services aux artistes belges, et en quelques heures il a brossé pour la fête du Cercle artistique et littéraire une vigoureuse esquisse représentant Rembrandt, un des peintres que M. Robert-Fleury a étudié avec amour et qui lui a inspiré un de ses meilleurs tableaux.

M. Robert-Fleury a peint pendant son séjour à Bruxelles une fort belle étude de femme; il vient de retourner à Paris où il terminera une toile que nous admirerons au prochain Salon d'Anvers; le sujet est un des traits les plus honorables de la vie de Rubens; il représente l'illustre anversois visitant à Cologne la mère de Louis XIII, exilée par Richelieu.

Digitized by Google

A LOUIS GALLAIT.

LE COMTE D'EGMONT.

TERCETS.

Le jour fatal se lève : Egmont peut voir encore,
Tel qu'un pâle rayon d'espérance qui luit,
Le triste et doux regard de sa dernière aurore.

Le bruit des lourds marteaux a rempli cette nuit,
Et comme un doigt de fer sur l'horloge sonore
A marqué les instants, gouttes d'un sang qui fuit.

Le comte, cependant, ne courbe pas la tête;
Il peut sur l'échafaud monter avec fierté,
Et marcher au trépas comme vers sa conquête.

Il meurt pour la patrie et pour la liberté;
Il a vu sans frémir le billot qui s'apprête :
La mort, c'est le martyre et l'immortalité!

Mais il ne cherche point la divine espérance
Dans le premier sourire éclos au fond des cieux;
Son front pâle est empreint d'une douleur immense.

Le prêtre auprès de lui, sombre et silencieux,
Ne pouvant consoler cette grande souffrance,
Voudrait cacher les pleurs qui tombent de ses yeux.

Digitized by Google

Oui, je comprends l'horreur de cette heure funeste;
Hélas! le pauvre Egmont aimait d'un fol amour
La douce liberté, cette vierge céleste :

Et de la liberté voici le dernier jour!
Des rêves de ton âme, Egmont, rien ne te reste,
Si ton sublime espoir t'a quitté sans retour.

Tu confias la Vierge aux mains d'un roi parjure;
Il l'égorge avec toi sur un même échafaud.
Mais elle renaîtra jeune, brillante et pure :

Dieu, qui juge les rois, te la rendra là-haut.

ENVOI.

Oh! que tu comprends bien le chagrin qui l'oppresse!
Car ton âme de feu nourrit la même ardeur.
Qui mieux que toi rendrait cette noble tristesse?

Mais tu n'as point à craindre une telle douleur,
Artiste aimé des cieux! et la libre déesse,
Loin de l'œil des tyrans, se pâme sur ton cœur.

Sur ton char triomphal, fière, elle se promène
Dans les rayonnements d'un printemps éternel,
A travers les trésors de ton vaste domaine :

Là vient errer, la nuit, l'ombre de Raphaël;
C'est là que tu ravis, peintre de l'âme humaine,
Sa palette à Rubens, dieu du monde charnel.

Loin des cours d'où la gloire est aujourd'hui bannie,
La sainte liberté s'est fiancée à toi;
Elle t'a mis au front le baiser du génie :

Tu peux porter ce front plus haut qu'un front de roi.

Édouard Wacken.

Digitized by Google

Digitized by Google

LOUIS GALLAIT PINX. LITH DE SIMONAU. SCHUBERT DEL

Digitized by Google

l de la seule
ées, qui ont
te cette jeu-

le continuer

produit des
ın troisième
, une seule!'
:omposition,

ıotre renais-

on artistique
ɜ se poser en
s dégénérés.
ıne la vie, la
uand il fallut
village et des
ons triviales.
'es yeux, en
ɔment où la
villageois ce
ınversois ont
:ant fleurette

ment inutile.
ıent fort peu

Digitized by Google

Digitized by Google

M. LOUIS GALLAIT.

Le peintre de *Torquato Tasso* et de l'*Abdication de Charles-Quint* est le chef naturel de la seule école belge possible. C'est autour de M. Gallait et des hommes qui partagent ses idées, qui ont adopté les mêmes principes, qui reconnaissent les mêmes lois, que doit se ranger toute cette jeunesse enflammée du désir de remporter des succès durables.

Le temps des coteries est passé. La Belgique veut une école digne d'elle, digne de continuer les grands maîtres auxquels elle doit sa gloire la plus légitime.

Nous avons désormais le droit d'être exigeants : nos artistes ont trop longtemps produit des œuvres incomplètes. Celui-ci se recommandait par le style, celui-là par la couleur, un troisième par l'invention, — ce dernier cas était le plus rare, — chacun possédait une qualité, une seule! — personne n'était en état de peindre un tableau dont on eût admiré la pensée, la composition, le sentiment, le dessin, le style et le coloris.

C'est à M. Gallait qu'appartient l'honneur d'avoir produit, le premier, — depuis notre renaissance artistique, — une œuvre complète.

En retrouvant la couleur, les rénovateurs anversois se figurèrent que la révolution artistique était terminée; ils crurent avoir tout fait, et dès lors il leur parut très-simple de se poser en descendants légitimes des Rubens et des Van Dyck. Ils n'en étaient que les bâtards dégénérés. Ils n'avaient compris l'Art que sous un de ses aspects matériels; la pensée qui donne la vie, la pensée sans laquelle l'Art devient un métier, ils n'y avaient pas même songé! — Quand il fallut choisir des sujets, ils furent naturellement amenés à proclamer le règne des fêtes de village et des intérieurs de cabaret. Nul ne pensa à introduire un peu de poésie dans ces compositions triviales. Au lieu d'étudier le caractère naïf des paysans, au lieu de les relever à leurs propres yeux, en les représentant sous un côté moral, au lieu de nous montrer leurs jeux au moment où la gaîté la plus franche, la plus sincère les anime seule, au lieu de faire pour nos villageois ce qu'Adolphe Leleux fait avec tant de bonheur pour sa chère Bretagne, les artistes anversois ont en quelque sorte pris plaisir à peindre d'ignobles ivrognes ou de jeunes gars contant fleurette avec la délicatesse d'un soudard en goguette.

Quant aux peintres d'histoire, ils ont regardé l'instruction comme un luxe parfaitement inutile. Des études historiques ne leur ont point paru indispensables. Ils se sont également fort peu

Digitized by Google

inquiétés du dessin, de la composition, du sentiment; — en revanche, ils sont passés maîtres dans l'art d'imiter les étoffes, de reproduire une armure ou de peindre un bahut.

Quelques-uns cependant rendent parfaitement les chairs; il y en a même qui exécutent d'une manière remarquable une figure, mais c'est à peine si l'on peut en citer deux ou trois qui sachent grouper des personnages, en un mot composer un tableau.

Là ne se bornent pas les griefs des penseurs contre l'école d'Anvers. On lui reproche avec raison une imitation servile de certains maîtres, une absence presque générale d'originalité, et souvent aussi un faire mesquin, une manière léchée.

Nous sommes loin de nier tout mérite aux hommes qui, les premiers, ont levé à Anvers l'étendard de la révolte. Nous l'avons déjà dit, ils ont rendu un service réel, mais ils nous l'ont fait payer cher. Ils avaient devant eux un avenir immense; mais au moment où il fallait continuer à marcher en avant, ils se sont sentis impuissants pour les glorieuses conquêtes qui les attendaient, et ils se sont en toute hâte jetés dans une voie au moins aussi déplorable que celle où avaient longtemps sommeillé les adversaires vaincus par eux. Révolutionnaires, ils ont eu peur de leur œuvre, et ils ont constitué contre eux-mêmes le parti de la réaction. Ils pouvaient être des hommes de génie; ils sont, par leur propre faute, confondus aujourd'hui parmi les artistes d'un talent estimable. Leur rôle était le même que celui d'Eugène Delacroix; comme lui, ils devaient s'avancer hardiment dans la voie nouvelle, à la recherche de l'inconnu. En adoptant ce système, ils auraient eu, — toujours comme le peintre français, — des admirateurs enthousiastes et des détracteurs acharnés; mais jamais ils n'auraient rencontré l'indifférence dont on les accable; aucun d'eux ne parviendrait à passionner la foule. — Delacroix a à se reprocher de nombreuses erreurs; il a produit plus d'une œuvre mauvaise; ils auraient, eux aussi, commis des fautes graves, mais la postérité aurait tout pardonné à leur génie. Les novateurs sont nécessairement entraînés à des exagérations fâcheuses, c'est à leurs successeurs à perfectionner leur œuvre, à la dégager de tout ce qui peut en compromettre le triomphe.

Les Anversois n'avaient pas compris leur mission. Les chefs de l'école s'aveuglaient à plaisir; la fortune les traitait en enfants gâtés, le pouvoir leur prodiguait les honneurs; on leur jetait à pleines mains les rubans et les titres; — ils se crurent de grands hommes, — leurs journaux se firent un devoir d'être chaque matin de leur avis, — et l'Art progressa en Belgique d'une manière vraiment extraordinaire.

Pendant que nos modernes Rubens se reposaient fort paisiblement sur leurs lauriers, les yeux se dessillèrent; les jeunes gens virent qu'ils couraient à leur perte, et les défections commencèrent. Parmi les transfuges, il en est dont le talent est déjà hors ligne, il en est deux ou trois qui méritent une attention toute particulière; nous nous occuperons d'eux dès que nous aurons parlé des œuvres de M. Gallait, car ils doivent, selon nous, être regardés comme les lieutenants de ce chef illustre. Les premiers, ils ont eu le courage de rompre et avec la vieille école classique, et avec la jeune école matérialiste; qu'on les imite, et bientôt on ne pourra plus nous reprocher de nous être laissé distancer par les autres nations.

Le retour de M. Gallait en Belgique a été un véritable événement. Les uns l'ont accueilli avec crainte: ils se voyaient déjà détrônés, leurs prévisions n'ont point tardé à se réaliser; — les autres ont battu des mains à l'arrivée de Gallait, ils saluaient avec joie l'homme qui devait les ramener à l'art sérieux, au culte du beau, aux principes des grands maîtres. Aujourd'hui le terrain gagné par M. Gallait est immense; il a pour lui toute une jeunesse studieuse, avide de progrès; il a pour

Digitized by Google

lui la grande voix populaire, la voix de Dieu. Il n'a qu'à vouloir et il sera le maître de réaliser les réformes les plus importantes. Que la réflexion le guide toujours, et il atteindra le but où tendent ses généreux efforts : le triomphe complet de la pensée sur la matière.

Les abus ne peuvent être détruits en un seul jour : il faut avoir une persévérance inébranlable, il faut ne se laisser abattre par aucun obstacle. Tout réformateur est en butte à une opposition systématique. Il est impossible que M. Gallait l'ignore, et cependant nous l'avons vu, à notre grand regret, abandonner en quelque sorte sa propre cause en refusant de faire partie du jury élu par les artistes.

Un homme de génie n'a jamais le droit de se retirer sous la tente; sa place est au premier rang, à la tête des combattants; c'est à lui à tenir d'une main ferme, au milieu de la lutte, l'étendard du progrès. Hésiter à diriger un mouvement qu'on a provoqué, c'est s'amoindrir, c'est en même temps porter un coup funeste à la cause dont on était l'apôtre.

Il est incontestable que M. Gallait a commis une faute en n'acceptant pas le mandat que lui offraient ses camarades. — Les hommes de sa trempe ne doivent pas s'inquiéter de la médisance; c'est déjà faire trop d'honneur aux médiocrités jalouses que de les mépriser. — Si M. Gallait avait été membre des deux jurys, les innombrables erreurs qui ont été commises, n'auraient très-probablement pas eu lieu. Le jury d'admission et de placement se serait montré sans doute plus sévère; il n'aurait pas ouvert les portes du Salon à des œuvres inqualifiables; — il se serait aussi montré plus habile, plus juste, et des toiles du plus grand mérite auraient obtenu le rang qui leur revenait de droit.—Le jury des achats et des récompenses serait aisément parvenu à acheter, pour la loterie, un peu moins d'enseignes de cabaret ou de devants de cheminée, et les plus superbes nullités n'auraient peut-être pas reçu la médaille en vermeil.

Voilà en partie le mal que la présence de M. Gallait pouvait empêcher. Il se serait trouvé en position d'obtenir quelques-unes des réformes dont il a si éloquemment démontré la nécessité à l'assemblée qui a précédé les élections artistiques. Le maître a eu tort de sacrifier l'intérêt général à son amour-propre justement blessé, à dire vrai. Il est aujourd'hui le premier, — nous n'en doutons point, — à regretter une faute qui heureusement est loin d'être irréparable. Qu'il ne tarde donc pas davantage à reprendre les armes. —Un plus long repos serait fatal.

Dans trois ans a lieu une exposition nouvelle, et ce n'est pas trop de trois ans pour vaincre la gent bureaucratique, pour apporter la lumière dans les ténèbres,—chaque jour plus épaisses,—de la direction des beaux-arts, pour en finir, en un mot, avec le règne du favoritisme. Le pays n'est pas disposé à voir se renouveler en 1851, les scandales petits et grands de l'exposition de 1848. Il a accueilli, cette année, par un immense éclat de rire, la nomination de M. Blaes, par exemple, comme membre d'un jury artistique (1) ; un second acte de ce genre pourrait le trouver d'humeur moins joyeuse.

(1) On nous assure que M. Blaes a, — le jour même de sa nomination, — fait prévenir les artistes, ses collègues, qu'une indisposition l'empêchait d'assister à leurs séances. L'honorable conseiller communal se porte cependant à merveille; mais il a compris qu'il ne pouvait, sans se ridiculiser tout-à-fait, accepter le rôle de juge en pareille matière. M. Blaes a eu tort de recourir à un moyen terme ; une démission immédiate devait seule le tirer de ce mauvais pas.

De toute façon le brevet d'incapacité que M. Blaes s'est spirituellement décerné à lui-même, est la critique la plus cruelle des arrêtés de M. le ministre de l'intérieur.

Digitized by Google

Arrivons à l'exposition de M. Gallait. Ce maître a envoyé au salon deux tableaux et deux portraits.

Le public aurait pu admirer un troisième tableau, une des œuvres les plus remarquables de l'artiste, si M. Abel Warocquié, le propriétaire du *Conseil des troubles*, s'était montré plus complaisant. M. Warocquié a craint, sans doute, qu'on le prît pour un Mécène.

Il n'y avait pas au Salon un seul portrait supérieur à celui de Mme P.... *Il est impossible d'être plus nature,* — qu'on nous pardonne cette locution d'atelier. — Un ensemble superbe, un faire merveilleux, une exécution toute magistrale (1), telles sont les qualités de cette toile qui méritait une place d'honneur et que l'on a reléguée à la sortie. Il est cependant juste de dire que cette œuvre éminente se trouvait dans un bon jour.

Il n'en a point été de même pour le *Portrait de Mme G.... et de son enfant,* dont le mérite n'a pu être apprécié, grâce à la détestable place qui lui a été assignée. Quant à nous, nous connaissons peu de compositions plus délicieuses, plus élégantes, malgré des défauts que nous ne prétendons nullement dissimuler.

Figurez-vous une jeune femme, — la femme de l'artiste, tout le monde l'a reconnue, et, en pareil cas, les critiques ont bien aussi le droit de ne pas respecter une initiale, — une noble et ravissante créature au regard plein de douce rêverie, au front pur qu'encadrent de soyeux bandeaux, aux épaules délicates que recouvrent des voiles d'une blancheur éblouissante. Elle est dans l'atelier, à demi-couchée sur un tapis, près d'une toile vierge du premier coup de pinceau; sur ses genoux est un livre de quelque grand poëte, *Jocelyn, les Méditations* peut-être; debout devant elle, sa fille enlace de ses petits bras le cou maternel; à ses pieds sommeille le gardien du logis, un magnifique Terre-Neuve, tandis qu'un *King-Charles,* le favori, l'hôte privilégié du salon, aboie d'un air insolent.

Avant de se permettre de juger cette œuvre, il fallait se dire que M. Gallait n'a pas songé à faire un portrait destiné à une exposition; cette toile est tout à fait intime. Le peintre a voulu tracer une image fidèle de son bonheur, et lorsque sa tâche a été terminée, il n'a pu résister au désir de faire part de ce bonheur à tous ses compatriotes, à tous ses amis. Personne n'a réfléchi; de là les critiques ridicules dont ce portrait a été l'objet. Il s'est trouvé de braves gens pour imprimer que cette jeune femme semble ne pas vivre, sans doute parce qu'elle a le malheur de n'être pas une grosse rougeaude, parce qu'elle ressemble à ce qu'elle est chez elle, non pas quand elle reçoit des étrangers, quand elle devient forcément femme du monde et qu'elle prend son sourire de circonstance, mais lorsqu'elle pense, lorsqu'elle rêve sans craindre les importuns, — tous les hommes intelligents préféreront cette attitude rêveuse à la vie telle que l'entendent certains critiques.

La tête de Mme Gallait est d'une finesse de tons remarquable; — la toile n'étant pas exposée dans son jour, il a fallu renoncer à bien apprécier les qualités de cette belle peinture. — Les bras et les vêtements ne méritent pas de moindres éloges. La partie faible de cette composition, c'est l'enfant dont les traits n'ont rien de féminin; le front semble déprimé, — ce qui donne une expression de dureté très-désagréable; — le dessin des jambes n'est pas heureux; les genoux doivent surtout être critiqués; enfin le corps est beaucoup trop long par rapport à la distance qui existe entre les genoux et les épaules de la femme; c'est là un défaut de perspective que M. Gallait sera

(1) On ne saurait surtout trop admirer les mains.

Digitized by Google

le premier à faire disparaître. Ajoutons que la draperie de l'enfant ne nous paraît pas fort élégante.

Tous les accessoires sont exécutés de main de maître; les deux chiens sont peints avec un entrain à faire honte à tous les peintres d'animaux. L'habileté de M. Gallait se révèle dans les moindres détails ; nous signalerons l'heureux effet des tons jaunes choisis pour le coussin sur lequel s'appuie la jeune femme. En somme, il ne manque à ce portrait, pour devenir irréprochable, qu'un ou deux jours de travail ; l'artiste le savait sans doute en l'envoyant au Salon ; s'il s'est décidé à exposer une œuvre incomplète, c'est qu'il désespérait d'obtenir d'un modèle de trois ou quatre ans quelques minutes de tranquillité.

En général, on n'a point compris le tableau que M. Gallait a intitulé : *La Tentation*. On a voulu y voir la traditionnelle tentation de saint Antoine, et de profonds érudits se sont mis à examiner si l'artiste avait le droit de supprimer l'immonde compagnon du cénobite. L'intention de M. Gallait a été de représenter un solitaire interrompu, au milieu de ses méditations, par des visions infernales; il a compris, d'une manière toute nouvelle et excessivement poétique, la femme créée par le démon. Au lieu d'une espèce de bacchante au regard provocateur, aux seins lascifs, au corps superbe d'impudeur, il a peint une douce créature dont les yeux sont chastement baissés; elle cherche à voiler de ses cheveux sa poitrine découverte, et, d'une main, elle veut retenir son dernier vêtement que Satan vient de lui arracher. La séduction est bien plus grande. Il y a de plus dans cette création une idée noble, élevée, digne d'un homme de génie; on n'a jamais rendu un plus bel hommage à la femme qu'en lui montrant que sa principale force, sa véritable puissance, sont dans son innocence, dans sa chasteté, dans sa pudeur. C'est enfin une pensée pleine de hardiesse que de représenter Satan réduit à demander son triomphe à la vertu. Rien, en effet, de provoquant chez la femme; si le religieux succombe, il aura cédé à la passion qui l'agite, au feu secret qui le dévore et contre lequel il implore le secours du divin consolateur.

L'expression du démon, ses cornes et ses griffes nous déplaisent fort. Ce n'est point là le plus beau des anges déchus. Nous nous expliquons cependant cette figure; les exigences de la composition nous paraissent avoir fait chercher à M. Gallait une opposition violente; son Satan relégué au dernier plan, est destiné à contraster avec la gracieuse jeune fille et avec la tête si expressive du cénobite dont les traits laissent deviner la lutte à laquelle l'âme est en proie.

La Tentation est un tableau parfaitement composé et peint d'une manière supérieure. Nous n'avons à signaler que deux fautes de dessin : les doigts de la main droite sont loin d'être irréprochables, et l'oreille gauche est placée trop haut, ce qui fait paraître le cou un peu long ; il en résulte un mouvement qui n'est point naturel. — Nous sommes bien sévères, dira-t-on; — nous croyons qu'avec un homme de la valeur de M. Gallait, on ne doit jamais être indulgent. Si nous insistons sur des défauts, bien légers dans une composition si importante, c'est que nous savons que deux ou trois coups de pinceau du maître suffiront pour les faire disparaître, et que M. Gallait doit, sans présomption, aspirer aujourd'hui à ne plus produire que des œuvres complètes.

En signant les *Derniers moments du comte d'Egmont,* M. Gallait a conquis sa place au premier rang parmi les maîtres les plus illustres de l'école moderne. Il a mis tout son génie dans cette œuvre, c'est dire qu'elle est complète, que la critique désarmée n'a qu'à s'incliner devant elle. Élévation de pensée, dessin magistral, puissance de coloris, faire prodigieux, tout se trouve réuni dans cette page sublime. Quand un artiste sent aussi vivement que M. Gallait, il est certain de produire des chefs-d'œuvre.

Digitized by Google

Cette admirable composition nous impressionne trop vivement pour que nous songions à entrer dans de longs détails sur le sujet. Nous nous bornerons à reproduire la note insérée dans le livret.

« Le comte d'Egmont, condamné à mort par sentence du duc d'Albe, passa la nuit qui précéda » son supplice dans une salle de la maison connue sous le nom de Maison du roi, et située sur la » Grand'place de Bruxelles où l'exécution eut lieu le 5 juin 1568.

» Le peintre a choisi le moment où le comte d'Egmont, après une nuit d'insomnie et au jour » naissant, aperçoit de la fenêtre de sa prison les apprêts de son supplice. L'évêque d'Ypres, son » confesseur, qui l'assistait dans ses derniers moments, cherche à détourner les regards du comte » d'un spectacle si douloureux. »

Il faut être M. Gallait pour oser aborder un pareil sujet; — on a en effet étrangement abusé du comte d'Egmont; nos peintres n'ont rien épargné pour le rendre antipathique à la foule; pendant dix ans, on n'a pu mettre les pieds dans une exposition, sans être certain de rencontrer la victime du duc d'Albe devenue le martyr obligé du moindre rapin.—M. Gallait a dignement vengé l'ami du comte de Horn. Si de l'ensemble on passe aux détails, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer: la tête de d'Egmont est sublime; son visage ne trahit pas l'abattement; une tristesse pleine de grandeur est peinte sur ses traits, car il dit adieu à la vie avec le regret de voir ses plus chères espérances déçues. La mort ne l'effraie pas : il voit avec calme se dresser l'échafaud.—La douleur ennoblit le type commun de l'évêque. — Le double effet de lumière produit par l'aube naissante et par la lampe placée sur la table où d'Egmont a écrit sa dernière lettre à Philippe, est rendu avec une puissance extraordinaire. Déjà M. Gallait avait été fort heureux dans une première tentative de ce genre, — nous voulons parler de *la Tentation*, — cette fois il s'est surpassé.

Les derniers moments du comte d'Egmont ont produit au Salon une sensation profonde, et cependant les personnes qui ont vu cette toile dans l'atelier de l'artiste, affirment qu'on n'a pu en apprécier toutes les beautés; le jour, presque constamment faux dans les galeries du Musée, et les reflets produits par le voisinage d'autres tableaux, devaient nécessairement nuire à l'admirable effet de lumière qui retrouve toute sa vérité, toute sa vigueur dans la solitude et le demi-jour de l'atelier.

N'oublions pas de citer les mains qui sont en quelque sorte traitées avec amour. L'imitation de la nature n'a jamais été poussée plus loin. Tout enfin est parfait dans cette œuvre qui méritait une récompense éclatante. On avait annoncé que M. Louis Gallait serait nommé officier de l'ordre de Léopold (1). On a réfléchi : il a été trouvé trop indépendant, et on n'a pas profité de l'occasion de rendre un peu de popularité à un ordre que les prodigalités du ministère de Theux ont particulièrement discrédité.

---

(1) En même temps que MM. Wiertz et Simonis. — L'organe officieux du ministère avait lui-même annoncé ces trois promotions au grade d'officier. C'était tout simplement un acte de justice, hautement réclamé par l'opinion publique. On s'est promptement repenti d'un bon mouvement, et, pour se tirer d'embarras, on a décidé que les artistes ne pourraient désormais recevoir que la simple croix de chevalier. — Les excellentes gens ! ils refusent au génie des honneurs qu'ils prodiguent à n'importe qui, à propos d'une convention postale ou d'un traité de commerce ! — Les excellentes gens ! ils ont la mémoire bien courte ; déjà ils ont oublié le mot de M. Wiertz : « La gloire d'un grand peintre est au-dessus de toutes les gloires. On parle avec admiration de Raphaël, de

Digitized by Google

La gloire de l'artiste ne dépend pas d'un morceau de ruban; qu'un ministre se refuse à lui rendre justice, peu importe!— N'a-t-il point pour lui sa patrie qui salue son génie et qui répète avec le poëte : « Maître!

» Tu peux porter le front plus haut qu'un front de roi! »

« Rubens, de Vandyck, on sait à peine le nom des grands seigneurs ou des fiers et hautains ministres qui vi-
» vaient de leur temps. »

On assure que **les opinions de MM. Gallait, Simonis et Wiertz** sont **la véritable cause de l'injustice** commise à leur égard. Plusieurs journaux l'ont affirmé à diverses reprises ; *le Moniteur* et les organes dévoués au cabinet ont gardé un prudent silence. Ce merveilleux exemple de tolérance politique fait honneur au bon sens des hommes qui gouvernent la Belgique.

Digitized by Google

MM. JEAN PORTAELS, ÉDOUARD HAMMAN ET JOSEPH LIES.

Nous croyons utile de nous occuper, — immédiatement après avoir parlé de M. Gallait, — des jeunes gens qui nous paraissent devoir le seconder le plus énergiquement. Le Salon a révélé, dans des genres différents, trois individualités bien caractérisées, trois talents auxquels est réservé l'avenir le plus brillant.

MM. Portaels, Hamman et Lies ont eu le courage, le premier de secouer les vieilles entraves classiques, les deux autres de se séparer de l'école d'Anvers dont ils étaient les élèves.

Disciple de M. Navez, M. Portaels, après avoir remporté à Anvers le grand prix de Rome, a fréquenté l'atelier de Paul Delaroche; il a étudié tous les grands maîtres italiens et particulièrement l'école vénitienne; il a visité la Sicile, parcouru la Grèce (1) et la Turquie, et fait un long séjour en Égypte et en Syrie.

On n'a pas oublié les grandes espérances qu'ont fait naître les deux toiles envoyées de Rome pour le Salon de 1845; elles révélaient un talent vigoureux, un artiste d'une originalité puissante. On n'avait pas trop espéré de M. Portaels; l'exposition de Gand l'a prouvé, le Salon de Bruxelles le prouve mieux encore. M. Portaels réalisera tout ce qu'il promettait il y a trois ans.

Une grande toile : *la Sécheresse en Judée,—le Simoun, souvenir de Syrie,*—une magnifique étude : *Fatma la Bohémienne,* et un *Portrait,* voilà le contingent fourni à l'exposition de Bruxelles par le directeur de l'Académie de Gand.

Le sujet de la scène biblique peinte par M. Portaels est tout entier dans ce verset de Jérémie :

« Les grands ont envoyé les petits vers les fontaines, et ceux-ci sont venus pour puiser de l'eau et » ils n'en ont point trouvé; ils ont rapporté leurs vases vides; ils ont été confondus et désolés (1). »

---

(1) Le séjour de M. Portaels en Grèce aura été très-utile à nos musées et à nos académies. M. Portaels a indiqué à notre consul-général à Athènes les bas-reliefs qui n'ont pas encore été moulés et qu'il serait utile de posséder dans nos écoles; ses excellents conseils ont été suivis, et bientôt nos collections s'enrichiront de nombreux chefs-d'œuvre de l'antiquité.

(2) JÉRÉMIE, liv. XIV. v. 3.

Digitized by Google

SALON DE BRUXELLES. 1848.

Digitized by Google

Nou
jeune
des g
l'aven
MM
classi
Dis
fréqu
ment
séjou
On
pour
On n'
le pr
Un
Fatm
direc
Le
Jérén
« I
» ils

---

(1)
indiq
possé
breu
(2)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JEAN PORTAELS PINX LITH DE SIMONAU SCHUBERT DEL

Digitized by Google

te-
re;
ıup
es;
llir
ıte,
ra-
r la
au-

ion,
ıme
e la
ion.
qui
t de
r, le
e de
elle
ie! »

lans
ssée
ussi

c'est
ohé-
nous
. Il y

Bar-

Digitized by Google

JEAN POELAERT

Digitized by Google

Il y a de très-belles parties dans ce tableau ; nous aimons surtout le côté gauche qui est parfaitement composé. Le choix des lignes est remarquable. Plusieurs figures sont d'un fort bon caractère ; l'attitude de la femme accroupie au premier plan, est excellente ; elle semble abrutie par le coup qui la frappe, elle ne voit plus qu'elle, elle a entièrement oublié les souffrances de ses compagnes ; — la crédule Nubienne qui tend des bijoux au prophète pour que, nouveau Moïse, il fasse jaillir les sources, est parfaitement comprise.—La jeune femme, assise au bord du puits, est charmante, trop charmante même ; cette observation s'applique aussi à une figure du dernier plan, à la gracieuse jeune fille qui soutient un vase. On peut leur reprocher de ne pas paraître ressentir la moindre douleur physique. — Le mouvement de désespoir de la mère qui élève son enfant au-dessus de sa tête, est bien senti.

Le Jérémie est, selon nous, complétement manqué. Séparée de l'ensemble de la composition, cette figure est loin d'être mauvaise ; mais c'est comme partie essentielle du sujet et non comme un accessoire, qu'il faut la juger. Dans l'intention du peintre, le prophète doit dominer toute la scène. Il n'en est malheureusement pas ainsi : Jérémie a l'air d'un comparse qui n'est pas à l'action. — M. Portaels aurait tort cependant de trop se désoler de cet échec ; des maîtres glorieux qui l'ont devancé dans la carrière, ont échoué dans la même entreprise. — Horace Vernet a fait de Jérémie un vulgaire Bédouin, et nous nous souvenons qu'il y a quelque dix ans, Ary Scheffer, le grand penseur, voulut, lui aussi, peindre le prophète biblique : il exécuta une admirable tête de vieillard ; des larmes amères brillaient au milieu de la barbe blanche ; c'était vraiment une belle chose.—Au moment où le maître allait donner le dernier coup de pinceau : « Ce n'est pas Jérémie! » s'écria-t-il, et il lacéra la toile.

On a reproché au tableau de M. Portaels de manquer de lumière ; il y a du vrai dans cette observation ; mais ce défaut serait bien moins apparent si cette œuvre était débarrassée du voisinage des cadres de M^me^ Calamatta et de M. Jacob-Jacobs. — M. Portaels devrait aussi changer son ciel, sa toile y gagnerait infiniment.

Nous aimons *la Sécheresse en Judée,* et cependant nous ne lui épargnons pas les critiques ; c'est que le directeur de l'Académie de Gand est capable de faire beaucoup mieux. — *Fatma la Bohémienne* sert de preuve à cette assertion. — Avant d'abandonner *la Sécheresse en Judée,* nous engagerons l'artiste à peindre moins rapidement ; il a une grande facilité, il doit s'en méfier. Il y a dans son tableau des parties qui ne sont pas assez faites.

Vous n'avez pas oublié le terrible épisode du cinquième chant de *Napoléon en Égypte* par Barthélemy et Méry ; vous vous souvenez sans doute de ces beaux vers :

L'air est calme et pourtant, comme par un prodige,
L'épine des nopals frissonne sur leur tige :
Privé de ses rayons, le soleil élargi
Semble un disque de fer dans la forge rougi,
Et, lugubres signaux d'une crise prochaine,
Des bruits mystérieux résonnent dans la plaine.
Soudain le chamelier, enfant de ce désert,
A montré le midi de tourbillons couvert ;
« Voyez-vous, a-t-il dit, cette arène mouvante!
» Le simoun! le simoun!... » Ce long cri d'épouvante

Digitized by Google

Glace les bataillons dans la plaine arrêtés,
Et l'Arabe s'enfuit à pas précipités.
Il n'est plus temps; déjà le vent de flamme arrive;
Il pousse en mugissant son haleine massive,
Étend sur les soldats son immense rideau,
Et creuse sous leurs pieds un mobile tombeau.
La trombe gigantesque, en traversant l'espace,
Du sol inhabité laboure la surface,
Et son aile puissante au vol inattendu
Promène dans le ciel le désert suspendu.

M. Portaels a vu en Syrie une scène semblable et il a voulu retracer ce drame sublime. Les moyens employés par le peintre, pour arriver à un effet puissant, sont d'une extrême simplicité. La trombe embrasée s'élève à l'horizon; on n'aperçoit au milieu de l'immensité du désert qu'un voyageur dont la perte est certaine. Son chameau s'est couché, ne se sentant plus assez de force pour fuir le danger; il enfonce ses naseaux dans le sable, tandis que le malheureux Arabe, les yeux égarés, n'ose tourner la tête du côté de la tempête qui accourt, escortée par la mort. — Cette scène est bien composée et bien peinte; elle impressionne vivement. — Nous nous permettrons une seule observation : le sable du premier plan n'est-il pas un peu trop solide pour que le vent puisse soulever d'immenses tourbillons de poussière?

Il y a de fort belles qualités dans le portrait exposé par le directeur de l'Académie de Gand. Mais son œuvre capitale, c'est incontestablement sa bohémienne. Nous nous sommes servis tout à l'heure d'une expression déplacée en parlant de cette toile, une des plus remarquables du Salon; c'est mieux qu'une étude, — c'est un tableau plein de pensée. —Rien ne peut rendre l'expression sauvage que l'artiste a donnée à *Fatma*. Vous vous sentez terrifié par ce regard étrange. Il y a un caractère d'originalité extraordinaire dans cette figure qui fait le plus grand honneur à M. Portaels. Le coloris est puissant; la manière est parfaitement en harmonie avec le sujet.

Le pays doit se féliciter d'avoir M. J. Portaels à la tête d'une de ses écoles. Les progrès constants de cet artiste sont le meilleur garant de l'avenir de ses élèves. Le peintre de *Fatma* ne saurait comprendre l'enseignement de son art d'une manière étroite. Il a nécessairement des vues larges, élevées; on peut, en un mot, être certain de le voir toujours marcher en avant et combattre pour toutes les réformes utiles.

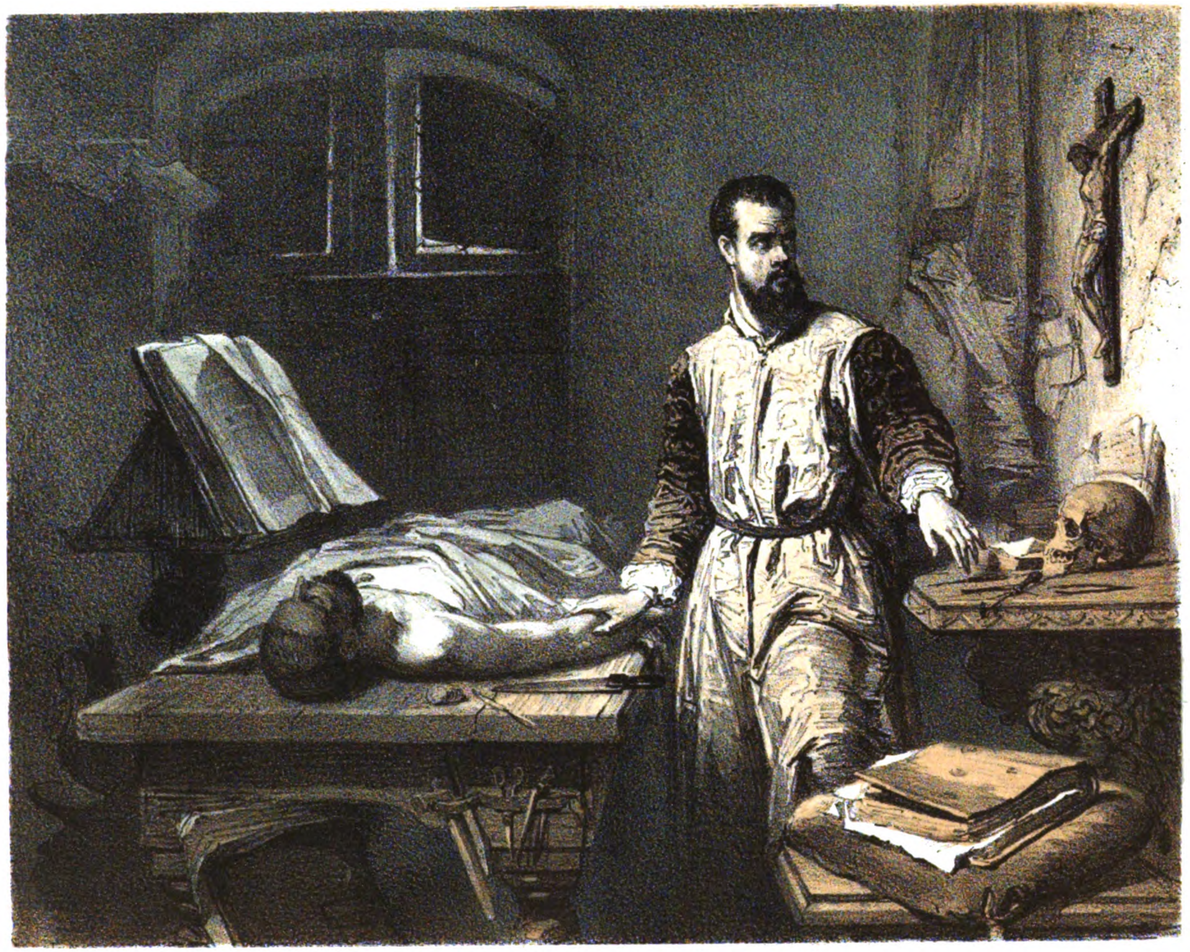
Élève de l'école d'Anvers, M. Édouard Hamman a été un instant sur le point de se perdre à la suite de ses maîtres. Nous nous souvenons d'un *Siége d'Ostende par Albert et Isabelle* (1), une des plus tristes productions de cette malheureuse école. Cette toile qui annonçait un coloriste, mais où l'on aurait vainement cherché une pensée, dessilla les yeux du jeune peintre. Il reconnut qu'il se fourvoyait, et il cessa immédiatement d'adorer les faux dieux. *Zurbaran à l'hôpital* et *le Dante à Ravenne* furent les premiers résultats de cette heureuse métamorphose. M. Hamman alla se fixer à Paris, il exposa plusieurs fois au Louvre, y obtint les plus légitimes succès, et aujourd'hui nous le retrouvons au Salon de Bruxelles, sans rival parmi les peintres de genre. C'est qu'il n'excelle

(1) M. Hamman est né à Ostende; le tableau dont nous parlons doit appartenir au Musée de cette ville.

Digitized by Google

Digitized by Google

SALON DE BRUXELLES. 1848.



SCHUBERT LITH.

Digitized by Google

mais un
songer
rganisa-

btint un
les qua-
an a mis
iffler son
superbe
l'amou-

inction,
ıe pensée
ent où,—
e scalpel
l semble
anime le

rer, jette
ons d'une

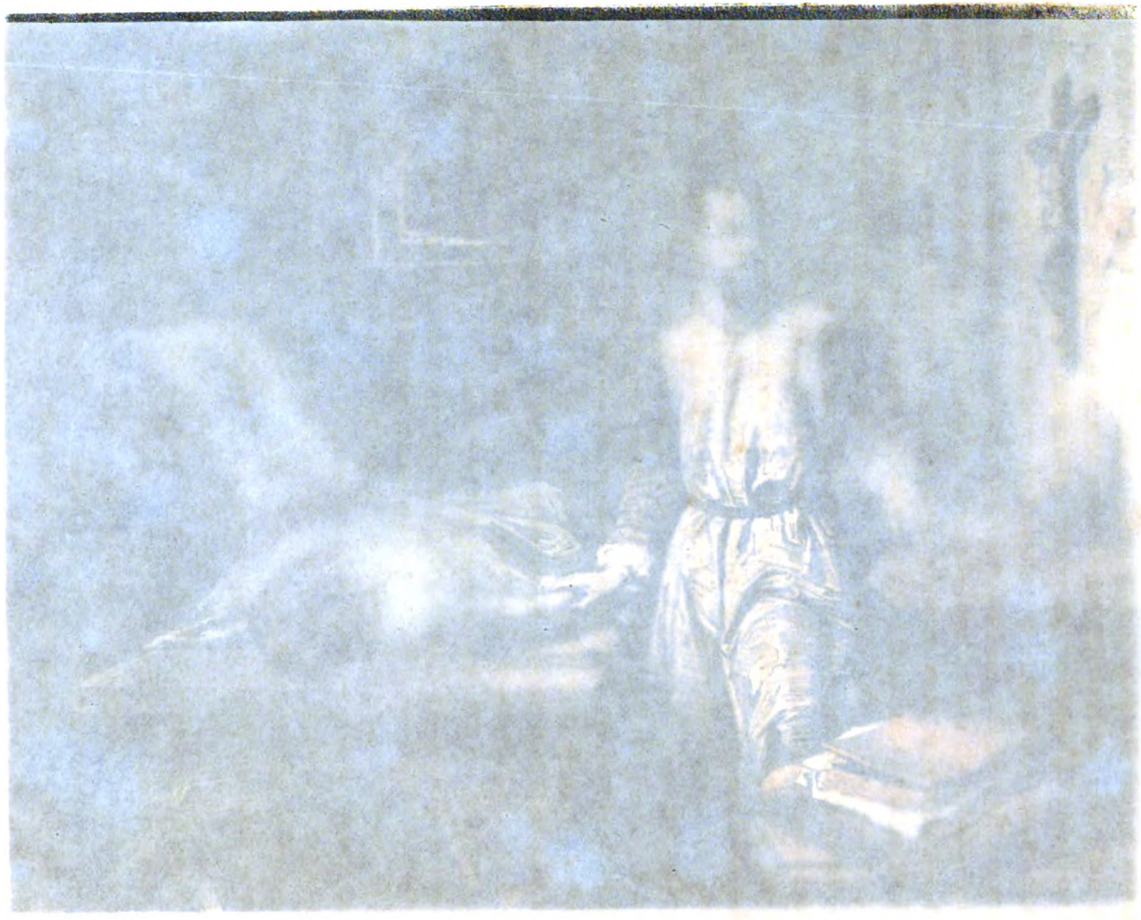
e premier
ré Vésale

s'adonner
e et litté-
.
ıd-prêtre,
bli le culte
ne néces-
aigne pas
de temps
ardeur, il
nombreux

itime. Il a

coloris est
é de misé-
lligente, et
'est-à-dire
ntraîner à

Digitized by Google



Digitized by Google

pas seulement à reproduire des étoffes ou tout autre objet matériel ; c'est qu'il ne prend jamais un pinceau sans être guidé par une idée élevée ; c'est que, chez lui, on voit la pensée avant de songer aux grandes qualités d'exécution ; c'est que M. Hamman enfin est une des plus brillantes organisations artistiques que nous connaissions.

Nous avons vu la *Lecture pantagruélique* au dernier Salon de Paris où ce tableau obtint un brillant succès ; l'un de nous en a rendu compte dans la *Revue de Belgique*. Il a analysé les qualités remarquables de cette élégante composition ; il a dit tout l'esprit que M. Hamman a mis dans son sujet, combien est intelligente et railleuse la figure de Rabelais qui semble persiffler son royal auditeur lui-même : il a fait remarquer la noble physionomie de Léonard de Vinci, la superbe nonchalance de François Ier, et l'orgueilleuse nullité de la courtisane étendue aux pieds de l'amoureux monarque.

Si la *Lecture pantagruélique* est une œuvre d'une couleur éblouissante et d'une rare distinction, — *André Vésale* est un tableau supérieur qui place M. Hamman au premier rang. — Une pensée pleine de grandeur a inspiré l'artiste. Il a voulu représenter le grand anatomiste au moment où,— loin des regards de l'inquisition, dans une retraite mystérieuse, — il se décide à porter le scalpel sur un cadavre humain. Son regard a rencontré un Christ attaché à la muraille et il semble demander pardon au divin supplicié de profaner son image. Une expression admirable anime le le visage de Vésale ; le peintre a mis toute son âme dans cette création.

Cette toile est fort harmonieuse ; le jour blafard que les fenêtres laissent à peine pénétrer, jette une teinte mystérieuse sur toute la scène. Le peintre de *Vésale* trouve sur sa palette des tons d'une vigueur extraordinaire.

De même que M. Portaels, M. Hamman doit être en garde contre sa grande facilité. Si le premier peint quelquefois trop rapidement, le second dessine souvent trop vite. Les mains d'*André Vésale* sont fort négligées, et le genou, appuyé sur un tabouret, est loin d'être irréprochable.

Après l'échec de son *Siége d'Ostende*, M. Hamman renonça à peindre l'histoire pour s'adonner exclusivement au genre. Le *Raphaël*, exécuté pour la fête donnée par le Cercle artistique et littéraire, est venu prouver qu'il y a aussi dans le jeune artiste l'étoffe d'un peintre d'histoire.

M. Joseph Lies est un anversois qui, — sans s'inquiéter le moins du monde du grand-prêtre, M. le baron Gustaf (*sic*) Wappers,—s'est insurgé dans le sein même du sanctuaire et a établi le culte de l'esprit, de l'élégance et du style, au grand scandale des fidèles de l'endroit. On fulmine nécessairement l'anathème contre M. Lies et ses affreuses doctrines. Le spirituel révolté ne daigne pas même prêter l'oreille à ces malédictions prononcées d'une voix chevrotante ; il n'a pas de temps à perdre à s'occuper de ces vieillards impuissants ; animé par une jeune et sainte ardeur, il continue courageusement son œuvre et fait, chaque jour, — sans s'en douter, — de nombreux prosélytes.

On s'est disputé les trois tableaux de M. Lies, dont le succès a été très-beau, très-légitime. Il a réuni les suffrages du peuple, des amateurs et des artistes.

Le *Récit au corps de garde* révèle une étude sérieuse de la manière de Rembrandt. Le coloris est vigoureux ; M. Lies comprend parfaitement le clair-obscur. Il ne nous a point représenté de misérables soudards ; il a cherché à donner à la plupart de ses soldats une physionomie intelligente, et il y a réussi. — On devrait toujours étudier les maîtres, comme le fait M. Lies, c'est-à-dire travailler à découvrir leurs secrets et à les mettre à profit, sans jamais se laisser entraîner à copier servilement leur manière.

Digitized by Google

L'embarquement est un petit tableau charmant. — Reculons jusqu'au règne de S. M. Charles IX de sanglante mémoire, et transportons-nous dans quelque noble château. Une barque aux rideaux armoriés est retenue au rivage par un manant aux robustes épaules; déjà un jeune page, une belle et son sigisbé sont installés dans l'embarcation; on n'attend pour voguer sur le vaste étang qu'une craintive et ravissante jeune femme et son noble chevalier. Elle va entrer dans la barque; la planche qui y conduit, vacille et imprime un mouvement d'oscillation à l'élégante gondole. Le page se précipite au secours de l'imprudente, tandis que la dame qui l'a devancée, pousse un grand cri et que le cavalier de la jeune femme lui serre la main avec bonheur et la rassure sur un danger imaginaire. Au fond, le parc et ses allées où errent de galants seigneurs en compagnie de quelque folle marquise.—L'ensemble est des plus heureux; les moindres détails sont rendus avec une conscience infinie. *L'embarquement* est une œuvre spirituellement composée, bien dessinée, peinte avec goût. La touche est pleine de finesse, de distinction. Chaque personnage a la physionomie qui lui convient. Les attitudes sont fort naturelles. M. Lies n'est jamais maniéré, il se contente d'être vrai. Le paysage qui occupe le fond est bien à son plan; peu de paysagistes exécuteraient avec autant de goût l'allée placée à gauche.

M. Lies, à dire vrai, ne s'est pas uniquement consacré au genre; son talent est multiple. Il peint le paysage avec beaucoup de charme. Nous n'en voulons d'autre preuve que son *Soleil couchant*. C'est la nature comprise en poëte. Il y a de fort jolies parties dans le ciel; les fonds sont très-vaporeux; tout le tableau a un air de distinction qui vous attire. Nous engageons M. Lies à retoucher les terrains du premier plan qui manquent de solidité.

MM. Portaels, Hamman et Lies sont dans la bonne voie; qu'ils s'y maintiennent, et la postérité ratifiera un jour le jugement de leurs contemporains.

Aujourd'hui, ils doivent unir leurs efforts pour arracher les hommes d'un talent réel, les jeunes gens d'avenir, à l'influence délétère de l'école d'Anvers et de l'école classique. Qu'ils s'empressent donc d'apporter leur concours à M. Gallait, qu'ils engagent toutes les intelligences d'élite à imiter leur exemple. On ne réalise point des réformes durables quand on n'est pas appuyé. Si vous voulez faire sortir l'école belge de la vieille ornière, hâtez-vous de vous unir, imposez silence aux amours-propres; — vous pourrez commettre plus d'une faute, mais que les échecs ne vous abattent point : — si vous avez la foi, le succès est certain.

Digitized by Google

MM. J.-B. WITTKAMP ET ERNEST SLINGENEYER.

Après avoir applaudi aux succès de nos jeunes artistes qui ont rompu avec des traditions stériles et exclusives, il est de notre devoir de signaler à des organisations d'élite les tendances funestes qui les empêchent de réaliser les promesses brillantes que leurs débuts avaient fait concevoir.

En 1845, M. J.-B. Wittkamp avait exposé un *Hivernage hollandais à la Nouvelle-Zemble,* composition qui se faisait remarquer par une grande vérité de sentiment et par l'éclat et l'harmonie du coloris. L'artiste avait simplement cherché à être naturel; il n'avait pas encore subi de fâcheuses influences; de déplorables conseils ne l'avaient point égaré. Sa toile obtint un véritable succès.

Pourquoi n'en est-il pas de même cette année? Pourquoi M. Wittkamp s'est-il laissé aller à la tentation d'aborder la grande peinture historique? — Il n'y a de grand dans son tableau que les dimensions de la toile. *La Délivrance de Leyde* est un sujet qui, pour atteindre les proportions qu'a voulu lui donner l'artiste, aurait besoin de la fougue, de l'énergie, de l'expérience d'un maître. Peint par M. Wittkamp, c'est un tableau de genre vu au microscope. La composition n'est guères dramatique, et l'on ne devinerait jamais qu'il s'agit de la délivrance d'une ville en proie à toutes les horreurs de la famine. A très-peu d'exceptions près, les personnages de M. Wittkamp paraissent en fort bonne santé. Les hommes qui apportent les premiers vivres sont relégués au dernier plan; c'est une grande faute; car là est précisément le sujet. Les types choisis par l'artiste manquent tous de noblesse; il y a surtout, auprès du bourgmestre Van der Werf, un guerrier qui, le poing sur la hanche, cherche en vain à se donner un air martial; il est impossible de posséder une tournure plus commune; on croit voir le type du choriste dessiné par Gavarni, pour *les Français peints par eux-mêmes.* De belles qualités d'exécution ne rachètent point les nombreux défauts de l'œuvre de M. Wittkamp; sa couleur est harmonieuse et la lumière est bien distribuée. Parmi les figures les mieux peintes, nous avons remarqué une femme vue de dos.

Que M. Wittkamp s'empresse de revenir à sa première manière; c'est le meilleur conseil qu'on puisse lui donner. Un épisode du siége de Leyde a établi, il y a dix-huit ans, la réputation de M. Wappers. Si M. Wittkamp a espéré renouveler ce succès enthousiaste, il s'est étrangement trompé. L'échec éprouvé par cet artiste, ne doit pas le décourager; il possède un talent réel;—il

Digitized by Google

dépend de lui de se relever avec éclat. Nous ne nous hasarderions pas à en dire autant de M. Gustaf Wappers. Puisque nous avons prononcé le nom de ce chef de l'école d'Anvers, nous examinerons rapidement ce qu'il a fait pour mériter les honneurs de tout genre dont il s'est laissé accabler.

M. Gustaf Wappers exposa à Bruxelles, en 1830, son *Dévouement du bourgmestre Van der Werf:* cette toile fit regarder le jeune peintre comme un réformateur, et de toutes parts on jeta des cris d'admiration. — Le *Dévouement du bourgmestre de Leyde* annonçait un artiste doué d'un sentiment vrai de la couleur; — cette œuvre donnait à la Belgique un grand coloriste, elle ne lui donnait rien de plus. Il était seulement permis d'espérer que l'artiste compléterait son talent et que le pays trouverait enfin un peintre de génie qui nous ramènerait à la manière des maîtres illustres du seizième siècle. Ces brillantes promesses, M. Wappers les a-t-il tenues? — Il est permis de répondre négativement.

Nous croyons d'abord pouvoir affirmer, sans crainte de rencontrer des contradicteurs, que jamais l'artiste anversois n'a vu se renouveler son succès de 1830, que jamais il n'est parvenu à faire mieux que son *Dévouement du bourgmestre de Leyde.* Nous devons dire ensuite que les personnes qui, récemment, ont revu cette toile, sont unanimes à déclarer que tout en y reconnaissant d'excellentes qualités, elles sont persuadées que l'immense succès de M. Wappers est dû en grande partie à la médiocrité de ses rivaux. Nous avons sous les yeux le catalogue du Salon de 1830, et nous ne croyons pas qu'on puisse parvenir à réunir une collection plus complète d'œuvres pitoyables. Nous ne prétendons point qu'on ait le droit d'adresser à M. Wappers ce vers célèbre :

« A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, »

mais nous croyons que cette absence de tableaux remarquables enlève de la valeur à son triomphe, et nous sommes peu disposés à proclamer le *Dévouement de Van der Werf* un chef-d'œuvre. C'est simplement une toile qui renferme de très-belles qualités et surtout de grandes promesses.

Non-seulement le peintre anversois n'a plus rien produit d'extraordinaire depuis 1830, mais il a eu soin de se retirer sous la tente et de fuir constamment le Salon de Bruxelles, dès qu'on lui eût donné les croix et les titres qu'il ambitionnait. Il s'est bien gardé surtout d'exposer au Louvre, comme on l'en a cent fois prié; Paris possède de rudes jouteurs, et il est plus commode de vivre sur une réputation de réclames et de s'endormir sur des lauriers contestables que de risquer de perdre en champ clos une couronne mal affermie.

On nous dira que M. Wappers suit l'exemple d'Ingres et de Paul Delaroche. Nous en sommes désolés pour M. le baron Gustaf Wappers, mais nous nous permettrons de répondre qu'il n'est ni M. Ingres, ni M. Paul Delaroche. Il n'a point pour excuse les luttes qu'ont eu à soutenir ces maîtres; peu d'hommes sont parvenus aux honneurs aussi aisément que le peintre de *Van der Werf.* Personne ne s'est casé plus agréablement que le directeur de l'Académie d'Anvers dont la direction, — soit dit en passant, — est une délicieuse sinécure. Que son chef soit absent ou non, l'école anversoise ne s'en porte ni mieux, ni plus mal; les pérégrinations de M. Wappers en Allemagne, par exemple, n'ont excité aucune réclamation; on ne s'est occupé de cette nouvelle manière de diriger une académie, que pour envoyer hebdomadairement un entrefilet aux journaux, et

Digitized by Google

apprendre à l'univers émerveillé que tel jour, à telle heure, M. le baron était embrassé par M. Cornélius, que tel autre jour il dînait à la table d'un principicule quelconque, etc., etc.

M. Wappers perd chaque jour ce qui lui reste de popularité; son règne est bien près de finir. Laissera-t-il ainsi proclamer sa déchéance? N'aura-t-il pas l'amour-propre de livrer un combat suprême? Pourquoi donc n'a-t-il osé envoyer sa *Prise de Rhodes* ni au Louvre, ni au Salon de Bruxelles? — En est-il arrivé à reculer devant le jugement de la foule?

Les bons soldats ne restent pas éternellement sous la tente.

Une justice à rendre à M. Ernest Slingeneyer, c'est que jamais il n'a cherché à se dérober à la critique, et cependant bien peu d'artistes, depuis trois ans, ont été traités avec autant de sévérité. Au Salon de Gand surtout on a été impitoyable pour M. Slingeneyer, et l'on a eu raison. Quand un artiste est aussi richement doué, on doit l'éclairer sur ses défauts et l'empêcher à tout prix de courir à sa perte.

On a été injuste envers M. Slingeneyer quand on a prétendu qu'il n'a point fait de progrès depuis sa *Perte du vaisseau le Vengeur* et sa *Mort de Jacobsen*. Les progrès du jeune artiste sont au contraire immenses. Son pinceau est aujourd'hui d'une audace peu commune; son coloris est éblouissant; son dessin, — très-faible à ses débuts, — a gagné en correction; mais moins que jamais, M. Ernest Slingeneyer sait composer un tableau. — C'est l'éternel défaut de l'école.—Il n'y a de salut pour l'auteur de la *Bataille de Lépante* que dans un prompt départ d'Anvers. Qu'il ait le courage de redevenir quelque temps élève; qu'il aille à Paris, puisque l'Italie n'a pu l'arracher aux influences anversoises; qu'il demande des leçons à un des illustres maîtres de l'école française, et son talent se complétera, et il retrouvera dans sa patrie les applaudissements qui saluèrent ses débuts.

La *Bataille de Lépante*, que le gouvernement a commandée à M. Slingeneyer, est un tableau composé de la manière la plus déplorable. Vous êtes ébloui en voyant cette toile immense, sur laquelle l'artiste a représenté vingt épisodes qui ne se rattachent point entre eux. Rien n'est moins harmonieux que cette œuvre. Don Juan, le vainqueur, occupe une place tout à fait secondaire dans cette composition. Le peintre n'a pas songé à concentrer l'action autour du groupe principal; — nous ne sommes point des partisans enthousiastes des classiques, mais nous devons reconnaître qu'ils sont plus habiles sous ce rapport. Nous en donnerons pour exemple la *Révolte du Caire*, par Girodet; le groupe où meurt le jeune Turc résume tout le sujet et l'indique parfaitement. Chez M. Slingeneyer, rien de pareil; c'est un pêle-mêle où l'on a peine à se reconnaître.

Il est désolant de devoir recourir aux détails pour pouvoir louer une œuvre de cette importance. Si nous nous occupons isolément de chaque groupe, nous avons à accorder de sincères éloges à l'artiste. Sa toile renferme des parties admirablement attaquées; — le blessé de l'avant-plan est d'une grande vérité; — le groupe formé par les fils d'Hali-Pacha qu'on enchaîne, est plein d'expression; — le nègre qui occupe la droite, est brossé avec une *maestria* extraordinaire.

Nous pourrions encore citer d'autres parties remarquablement faites; nous ne nous en sentons pas le courage, car chaque éloge donné à un détail est la critique la plus dure de l'ensemble de ce tableau.

La première toile exposée à Bruxelles par le jeune peintre anversois, annonçait une entente plus heureuse des lois de la composition. Nous sommes loin de soutenir que la *Perte du vaisseau le Vengeur* soit une œuvre parfaitement composée, mais il nous paraît incontestable que de tous les tableaux de M. Ernest Slingeneyer, c'est celui dont l'ensemble est le plus satisfaisant. L'artiste

Digitized by Google

aurait donc sous ce rapport fait un pas en arrière. — Cela n'a rien d'étonnant. Les flatteurs qui entourent malheureusement l'auteur de la *Bataille de Lépante* et qui l'accablent de protestations dont ils ne croient point le premier mot, ne sont pas précisément les hommes qui lui dessilleront les yeux. Les œuvres modernes que l'artiste voit tous les jours et que des journaux consciencieux louent sans même les avoir vues, doivent, sans aucun doute, engager M. Slingeneyer à avancer, plus que jamais, tête baissée, dans la voie fatale où il s'est engagé.

Son salut dépend de lui seul. Il a dû s'apercevoir qu'à Bruxelles on était, pour lui, moins prodigue de louanges que dans sa ville natale. Puisse la froideur des visiteurs du Salon être un avertissement salutaire! — M. Slingeneyer n'a qu'à vouloir; qu'il se décide à fuir Anvers; c'est pour lui une question de vie ou de mort. Nous ne saurions assez le lui répéter. Il dépend de lui d'avoir un nom glorieux dans l'avenir, mais il ne faut plus hésiter ; tout retard lui serait fatal.

Digitized by Google

M. F.-J. NAVEZ.

MM. LOUIS BONET, E. BOUILLIOT, J. BRAUN, CHARLES DE GROUX, E. DE POTTER, ALEXIS FAY DIT BARON, E. LECLERCQ, N. LEGRAND, CHARLES RAVE, JOSEPH STALLAERT, E. SUDOT, J. VAN SEVERDONCK ET FRANÇOIS VOORDECKER.

Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de nous prononcer sur le talent de M. Navez. Les personnes qui ont lu, dans la *Revue de Belgique,* les comptes-rendus du Salon de Gand, de l'exposition de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut, et du grand concours de peinture, dans lequel M. Stallaert remporta la victoire, savent que le directeur de l'Académie de Bruxelles n'a jamais pu nous compter au nombre de ses partisans. Nous avons très-souvent dû nous montrer sévères à l'égard de M. Navez. Cette fois, — comme il est toujours désagréable d'avoir à répéter des jugements peu flatteurs, — nous avions l'intention de nous abstenir; mais nous avons été forcés de changer de résolution en voyant M. Navez exposer une ou deux œuvres qui contrastent étrangement avec les toiles inqualifiables que nous avons attaquées. Le directeur de l'Académie de Bruxelles vient de prouver qu'il peut encore tenir avec honneur un pinceau : nous engageons tous ceux qui en doutent à aller admirer le *Portrait de M. Van Meenen.*

C'est un fort beau portrait. La ressemblance est parfaite; — la pose est naturelle; — le dessin est très-pur; — la couleur, enfin, est sage et vraie.— Ce dernier éloge paraîtra impossible à tous ceux qui connaissent le déplorable coloris de M. Navez, et cependant rien n'est plus exact.

Nous ajouterions que ce portrait est une véritable conversion, si l'artiste n'avait aussi exposé le *Portrait de Mme la comtesse de B.....; — Une Jeune mère en prière, soutenant son enfant endormi; — La Joueuse d'orgue*;—des *Jeunes filles à la fontaine, donnant à boire à des voyageurs (costumes des environs de Fundi)*; — une *Sainte famille,* — et l'*Assomption de la Sainte-Vierge.* — Autant nos éloges sont sincères lorsqu'ils s'adressent au *Portrait de M. Van Meenen*, autant est juste le blâme dont nous frappons indistinctement les ouvrages que nous venons d'énumérer. Le *Portrait* du président à la cour de cassation nous oblige plus que jamais à être sévères. Si vous découvrez

Digitized by Google

une qualité dans les autres toiles exposées par M. Navez, cette qualité est cachée sous vingt défauts.

Le *Portrait de Mme la comtesse de B.....* est affreux ; — nous n'avons point l'honneur de connaître cette dame, mais nous sommes convaincus qu'elle n'a pas le visage couperosé. Mme de B..... n'a pas seulement le désagrément d'être mal peinte, elle est encore très-peu correctement dessinée.

La Jeune mère en prière est une de ces œuvres que l'on ne critique pas. Figurez-vous un papier bleu foncé à fleurs, sur lequel se détache plus ou moins une tête de femme d'une couleur indescriptible. L'enfant, dont semble très-peu s'inquiéter sa mère, a l'air d'être mort depuis fort longtemps.

Il y a deux jolies têtes de jeunes filles dans le souvenir des environs de Fundi ; mais le dessin, la couleur et la composition du tableau : *les Fileuses de Fundi*, exposé, il y a trois ans, étaient bien supérieurs. — Quant à *la Joueuse d'orgue*, nous ferons bien de ne plus nous en occuper. Nous l'avons vue à l'exposition de Mons, et nous avons dit alors tout ce que nous en pensions. Le défenseur naturel du peintre, le secrétaire de l'Académie de Bruxelles, trouva notre critique injuste, nous répondîmes en demandant que le tableau fût exposé dans la capitale. L'épreuve vient d'avoir lieu, et, comme nous l'avions prévu, tous les artistes, les connaisseurs, le peuple lui-même dont le jugement n'est pas à mépriser, ont été unanimes à se ranger à notre avis. Tout le monde a dit que M. Navez n'a jamais rien fait d'aussi faible ; — nous nous trompons, il y a eu une seule exception. Il s'est trouvé un mauvais plaisant pour imprimer un parallèle entre *la Joueuse d'orgue* et les compositions les plus poétiques de Léopold Robert. Nous ne reproduirons pas ici l'article, ce serait nous rendre complices d'un tour pendable.

La *Sainte famille* est, de tous les tableaux envoyés au Salon par M. Navez, celui qui est le mieux composé. Il est vraiment fâcheux que le coloris ait l'air d'un véritable défi. Une des figures a le visage et les vêtements également jaunes ; la Vierge est vêtue de vert, de bleu et de rouge !...

L'*Assomption de la Vierge* est une grande toile qui appartient à l'église des SS. Michel et Gudule. C'est l'œuvre importante de l'exposition de M. Navez, elle occupait dans le salon de Rubens, la place d'honneur. Ce tableau est une erreur inconcevable ; nous sommes désolés d'avoir à prononcer un pareil arrêt, mais l'impartialité nous y oblige.

Les nuages sur lesquels sont agenouillés les anges, sont à la fois violets, oranges, noirs, bleus, verdâtres et jaunes. Nous n'exagérons rien, nous nous contentons de mentionner les couleurs choisies par l'artiste. Les ailes des anges ne sont pas moins extraordinaires : il y en a dont les plumes sont violettes et vertes ; — d'autres sont roses et grises ; — on en voit d'entièrement oranges ; mais, comme toujours, le bleu et le vert dominent. — Le visage de la Vierge a une expression pleine de grâce et de délicatesse, mais la mère du Christ est malheureusement vêtue d'étoffes dont les nuances s'harmonisent fort peu : un léger voile vert flotte autour de la tête ; les draperies sont d'un beau style, mais pourquoi y avoir prodigué le rouge, le blanc et le bleu ? — Il existe entre les mains de la Vierge, qui sont jointes, un vide qui a la forme d'un as de carreau et que nous ne nous expliquons guères. — La femme qui soulève le linceul, a le visage lie-de-vin ; sa robe est verte ; — sa voisine est vêtue de bleu, et une troisième femme, placée derrière la seconde, porte une robe jaune. — A droite, presque contre le cadre, se trouvent deux apôtres dont la figure est cadavéreuse. — Près d'eux, un saint lève vers le ciel un bras évidemment cassé ; sa tête aussi n'est point attachée sur les épaules, il n'a jamais eu de cou. — L'apôtre, assis au premier plan, contraste heureusement avec les autres personnages. Cette figure est fort belle ;

Digitized by Google

elle est bien peinte, et elle mériterait des éloges sans restriction si elle était moins étrangère à l'action. Le saint tourne le dos à ses compagnons, et ses regards, dirigés vers les cieux, contemplent sans doute les nuages,—car il leur est matériellement impossible d'apercevoir la Vierge qui occupe un plan beaucoup plus éloigné. — A quelques exceptions près, M. Navez a bien groupé les personnages autour du tombeau de la mère du Sauveur, mais de graves erreurs de dessin et un coloris aussi peu harmonieux que possible, nous obligent à condamner l'œuvre (1) du chef de l'Académie de Bruxelles.

Nous nous apercevons d'un oubli : nous n'avons point parlé du *Portrait de M. Suys*, qui se distingue par de bonnes qualités. Traité dans la même manière que celui de M. Van Meenen, auquel cependant il est inférieur, le *Portrait de M. Suys* est peint avec sagesse. Le fond est malheureux; la couleur en est d'un aspect désagréable. Nous engageons M. Navez à retoucher la main appuyée sur une table.

Le *Portrait de M. Van Meenen* et, sous quelques rapports aussi, le *Portrait de M. Suys* sont la condamnation la plus complète du système suivi, depuis plusieurs années, par le directeur de l'Académie de Bruxelles. Ils prouvent que M. Navez, —quand il le veut, — n'amalgame point sur sa palette toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; que lorsqu'il se permet d'employer le vert le plus pur pour peindre les ombres de ses tableaux, c'est chez lui un parti pris. Après avoir vu le beau *Portrait de M. Van Meenen*, on est en droit de dire à M. Navez : « Si votre dessin est souvent incorrect, ce n'est point par faiblesse, — vous-même, vous ne nous laissez aucun doute à cet égard; — c'est simplement de votre part une coupable négligence, une insouciance impardonnable dans votre position. Quand on est placé à la tête d'une académie, on doit donner l'exemple à ses élèves, sinon on les égare et on compromet leur avenir. »

Comme chef d'école, M. Navez mérite, sous un rapport, de sincères éloges. Il n'a jamais porté atteinte à la dignité de l'Art. Jamais il n'a laissé peindre à ses disciples des sujets communs. Il recherche le style, la noblesse, la grandeur; nous ne prétendons point qu'il y ait toujours atteint, mais nous disons qu'il faut lui tenir compte de ses efforts. Son but est élevé.—Son refus de profaner l'Art lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il a eu à lutter contre l'engouement ridicule dont les querelles de cabaret et les kermesses des Anversois ont un instant été l'objet.

Nos louanges s'adressent bien plus au sentiment qui guide M. Navez, à ses intentions, qu'aux résultats obtenus par ce maître. Son système a le tort d'être étroit. Quand ses élèves quittent l'atelier, ils savent composer assez correctement un épisode quelconque de la vie du Christ, mais là se borne en général leur science (2). On doit vivement le regretter. Ces jeunes gens, en effet, inondent les expositions d'*Ecce homo*, de *Jésus au Jardin des olives*, de *Descente de croix*, etc., etc. Ces tableaux se vendent d'autant plus difficilement que les mêmes sujets ont tous été traités par les grands maîtres, et que le public est naturellement porté à faire des comparaisons impossibles. Pour peindre de pareils sujets et y être neuf, il faut un immense talent, il faut plus encore, il faut du génie. Les débutants ne peuvent que se fourvoyer en entreprenant une tâche au-dessus de leurs forces. C'est ce qui arrive à la plupart des disciples de M. Navez. Plusieurs possèdent de brillantes

---

(1) Nous ne nous expliquons pas comment M. Navez n'est point parvenu à faire entrer sa composition dans la vaste toile choisie par lui ; — les trois morceaux ajoutés après coup produisent le plus mauvais effet.

(2) Quelques-uns aussi essaient de peindre des scènes de la vie italienne qu'ils n'ont jamais vues.

Digitized by Google

qualités qui demeurent ignorées; le public voit la faiblesse de l'ensemble de leurs œuvres et il passe outre. Il ne songe jamais à s'arrêter afin d'étudier les détails. Les seuls élèves du directeur de l'Académie de Bruxelles qui se soient fait une réputation, — nous parlons d'une réputation méritée, et non des succès de réclames ou de coterie, — sont ceux qui ont eu le courage de se séparer du maître et de ne suivre que leurs propres inspirations. Ceux-là ont l'originalité, la première qualité de l'artiste.

Nous examinerons maintenant plusieurs toiles dues aux disciples actuels de M. Navez et à quelques-uns de ses anciens élèves. Nous avons choisi ceux qui nous paraissent s'attacher particulièrement à suivre les principes qui leur ont été enseignés. Grâce aux choix de leurs sujets, ces jeunes artistes ont eu à lutter contre les souvenirs les plus glorieux et à surmonter d'immenses difficultés pour ne pas tomber dans l'imitation. On comprendra aisément qu'ils aient succombé dans la lutte, et on regrettera avec nous, de voir s'égarer ainsi des peintres dont nous aurons souvent à signaler les brillantes dispositions.

Le Christ tombant pour la seconde fois et *le Christ en croix,* de M. Louis Bonet, étaient placés de manière à pouvoir à peine être distingués. Nous avons dû les étudier longuement avant d'oser en parler.— Ces tableaux ne brillent point par le caractère religieux.—M. Bonet a besoin d'étudier la nature dans ses divers effets. Le coloris du jeune peintre est faux; ses figures manquent de modelé.

Les qualités de M. E. Bouilliot sont plus négatives encore. Ses deux portraits sont faibles. Les études anatomiques de M. Bouilliot sont fort incomplètes. Son *Jésus dépouillé de ses vêtements* en est la meilleure preuve. Le catalogue nous apprend que ce tableau a été commandé au jeune artiste; on lui a rendu un mauvais service en lui confiant une entreprise aussi importante. Le Christ est commun; — M. Bouilliot ne choisit pas heureusement ses types. On s'en aperçoit surtout dans le tableau intitulé : *La charité.* — Toute cette composition manque de distinction et de sentiment religieux; la main de l'élève se trahit à chaque instant. Le dessin est mou et peu correct, la couleur lourde et anti-harmonieuse. Le peintre a trop compté sur ses forces; il ne se préoccupe pas assez de la nature.

Nous ne savons réellement que dire du *Christ recevant sa croix* par M. Braun. « Ce tableau, dit le livret, fait partie d'un Chemin de la croix exécuté pour l'église de Lessines. » Nous espérons que les autres tableaux qui composent ce Chemin de la croix ne ressemblent pas au spécimen envoyé au Salon; il faut le désirer et pour M. Braun et pour l'église de Lessines.

M. De Groux du moins est doué d'un sentiment de composition remarquable. Il y a du style dans sa *Dernière chûte du Christ.* M. De Groux dessine bien; il a d'excellentes intentions; malheureusement ses qualités disparaissent sous une couleur affreuse. Il doit absolument soigner ses effets. Rien n'est plus faux de tons que son *Christ au jardin des oliviers.*

M. E. De Potter n'a exposé qu'un portrait d'homme que l'intelligente commission directrice s'est amusée à appeler « *Portrait de M^lle P.* » dans les trois éditions du catalogue. On a publié des errata pour rectifier les nombreuses erreurs signalées au livret, mais on n'a jamais corrigé cette faute qui aura sans doute été commise sciemment et en manière de divertissement. C'est très-ingénieux, c'est éminemment spirituel. -- M. De Potter est fort jeune; nous l'engageons à ne pas se laisser égarer; il est dans une bonne voie, il comprend bien le portrait. Qu'il s'attache à développer ses qualités naissantes et il deviendra un portraitiste distingué. Son dessin est encore timide et sa touche a beaucoup de mollesse. -- On voit que le peintre hésite. Un peu d'audace, M. De Potter! vous réussirez.

Digitized by Google

M. Alexis Fay est un tout jeune homme qui a de l'avenir. Il a deux portraits au Salon; celui de son père, M. Baron, l'excellent comédien du théâtre de la Monnaie, est le meilleur. La pose est assez naturelle; une heureuse simplicité règne dans l'ensemble; M. Fay n'a pas cédé, comme presque tous les débutants, au désir de produire de l'effet. Il se montre sage, trop sage même, ce qui est rare à son âge. Il y a beaucoup d'incertitude dans son dessin et dans sa touche. M. Fay doit continuer à étudier sérieusement. Qu'il tâche de peindre de bons portraits et qu'il ne succombe pas au plaisir d'exécuter, lui aussi, sa *Descente de croix* ou son *Christ au tombeau*.

M. E. Leclercq a exposé une *Descente de croix*, digne de toute notre attention. La couleur est très-faible, mais le torse du Christ est modelé avec une finesse qu'on ne saurait assez louer. C'est là une qualité extraordinaire chez un élève, et même, en Belgique, chez plus d'un maître, — qu'on nous permette de le dire. — M. E. Leclercq a de la noblesse, du style, du sentiment même; son dessin est fort remarquable; il ne doit rien négliger afin de modifier promptement son coloris.

Comment est-il possible que le *Portrait* (n° 557) et *La troisième station du chemin de la croix : Jésus tombe pour la première fois* (n° 556), soient du même artiste? — C'est un problème que nous ne prétendons pas résoudre. Le tableau de M. N. Legrand est aussi mauvais que son *Portrait* est remarquable. Le coloris du tableau est faux; le dessin est très-défectueux; il n'y a ni noblesse, ni distinction dans cette triste composition. La couleur du *Portrait*, au contraire, est bonne; — un peu grise peut-être; — le dessin est sage; — la pose naturelle. C'est une œuvre très-estimable.

Les portraits de M. Charles Rave dénotent une grande inexpérience. Nous lui conseillons de compléter ses études anatomiques.

M. Joseph Stallaert, le dernier lauréat du concours d'Anvers, a peint un portrait bien inférieur à celui qu'il a exposé, il y a trois ans. Nous n'aimons pas le *Raphaël et la Fornarina* (1) du même artiste. Cette toile est composée avec assez de noblesse; mais, à l'exception des mains entrelacées, qui sont remarquables, le dessin des deux figures est très-mou; le coloris est faux; M. Stallaert a

---

(1) Un feuilletoniste a commis, à propos de ce tableau, une bévue qui a beaucoup amusé ses lecteurs. Il a gravement félicité M. Stallaert de s'être empressé, à peine arrivé en Italie, de rendre hommage à l'immortel auteur des Loges. Il a parlé de l'heureuse influence exercée par l'étude des maîtres italiens sur le jeune lauréat, des avantages du séjour de nos artistes à l'étranger, etc., etc. — Or, le même journal avait annoncé, — quelques jours seulement avant l'ouverture du Salon, — le départ de M. Stallaert, et, au moment où écrivait le feuilletoniste, le voyageur n'avait pas encore touché le sol italien. — C'est ce même écrivain qui en 1845, disait avec une élégance toute académique, en parlant des *Bellini* de M. Billardet : « *C'est d'assez bonne peinture pour de la peinture de province!!!...* » — C'est encore lui qui découvrit un beau jour que jamais Mlle Mars n'avait fait verser une larme ; le lendemain, on lui répondait en lui donnant les étrivières dans son propre journal. — C'est lui enfin qui en rendant compte de ce chef-d'œuvre d'Alfred de Musset : *Il ne faut jurer de rien*, — accusa le spirituel auteur d'en être réduit à allonger le plus possible un proverbe en un acte afin d'en faire, tant bien que mal, une pièce en trois actes. Le malheur voulut que le feuilletoniste prouva simplement qu'un immortel n'est pas obligé de connaître les œuvres d'un des plus grands poëtes de la France. *Il ne faut jurer de rien* a toujours été une comédie en trois actes. Alfred de Musset a seulement changé pour les convenances de la scène la division en huit tableaux. — Et voilà comme *L'Indépendance* écrit l'histoire des arts.....

Digitized by Google

étrangement abusé des tons rouges. Il y a des reflets impossibles dans son tableau. La touche enfin manque de vigueur. Rien n'est achevé; la composition tout entière est traitée en esquisse.

Les peintres de Raphaël ont, en général, été mal inspirés; presque tous le représentent avec un air efféminé que nous trouvons souverainement ridicule. M. Édouard Hamman a bien mieux compris le divin Sanzio, lorsqu'il lui a donné un caractère plein de noblesse, d'élégance et de grandeur. Il en a fait un homme de génie et non un soupirant fade et énervé.

M. Stallaert a d'heureuses dispositions; il dépend de lui de prendre rang parmi nos artistes de talent. Qu'il ne se berce point de trompeuses illusions, il n'est encore qu'un élève. Il a à développer les qualités qu'il possède et à acquérir le coloris, la fermeté, le style sévère que l'on regrette de ne point trouver dans ses œuvres. L'étude de la nature et des grands maîtres modifiera, nous en avons l'espoir, la manière du disciple de M. Navez. Le choix de son sujet dénote d'ailleurs un progrès réel. M. Stallaert semble avoir compris que la peinture religieuse demande un talent plus formé, plus sévère. *Le Christ en croix* que nous avions vu au Salon de Gand et que nous avons retrouvé dans une église de Douai, si nous avons bonne mémoire, — nous a donné la conviction que les sujets religieux ne sont point le fait du jeune artiste; on nous a assuré depuis que ses goûts l'entraînaient plutôt vers la peinture de genre.

L'éducation de la Vierge par les Anges et *La résurrection de la fille Jaïr*, par M. E. Sudot, sont deux toiles très-faibles, pour ne pas dire mauvaises. Un examinateur attentif finira par y découvrir une certaine tendance vers le style, mais le coloris est d'une telle pauvreté, le dessin est si peu arrêté, l'anatomie est si faible qu'une qualité, à peine visible, ne saurait racheter ces nombreux défauts. M. Sudot aurait tort cependant de se décourager; le genre qu'on lui a fait adopter, n'est probablement pas en rapport avec son organisation. Avant de déposer le pinceau, qu'il essaie de se frayer une voie nouvelle. Le succès l'attend peut-être; nous serions les premiers à applaudir à ses progrès.

M. J. Van Severdonck est un artiste de talent; il a reconnu combien est faux le coloris de l'école de M. Navez et il a abandonné son maître pour se rendre à Anvers et refaire sa palette. L'intention de M. Van Severdonck était excellente; le résultat n'a malheureusement pas répondu à ses efforts. Sa couleur s'est modifiée, mais si elle était grise, lorsque l'artiste a quitté l'atelier de M. Navez, elle est rousse aujourd'hui; M. Van Severdonck n'a donc pas à se féliciter de son séjour à Anvers. Le défaut que nous signalons, est surtout sensible dans l'*Allégorie représentant la Belgique en* 1848 et dans *L'élévation de la Croix*.

Nous préférons infiniment la couleur du *Portrait* exposé sous le n° 1047. L'artiste a peut-être un peu trop visé à l'effet, mais la pose de son modèle est naturelle, le dessin est souvent élégant et les accessoires sont largement traités. Quelques muscles du visage ne sont pas assez accentués.

L'Allégorie représentant la Belgique en 1848 est une erreur que M. Van Severdonck doit aujourd'hui être le premier à regretter. L'intention du peintre valait mieux que l'exécution. L'ensemble de son œuvre ressemble au tableau final d'un mélodrame éclairé par des feux de Bengale. Le dessin de cette composition est bien inférieur à celui de *L'élévation de la croix*. Cette dernière toile se recommande par des qualités très-estimables, mais l'ensemble ne constitue point un bon tableau. Nous avons dit ce que la couleur avait de défectueux. Nous ajouterons que quelques personnages secondaires ne se rattachent pas assez à l'action et nous signalerons à M. Van Severdonck d'assez graves incorrections de dessin dans une des figures placées à gauche.

Digitized by Google

M. François Voordecker a un faire timide; la couleur de sa *Sainte famille* et de son *Portrait* est d'une extrême sécheresse. M. F. Voordecker est jeune; qu'il prenne donc courage! Ce n'est point quand la main saisit le pinceau en tremblant qu'on peut songer à peindre une *Sainte famille*. Lorsqu'on ose lutter avec le souvenir écrasant de Raphaël ou de Rubens, il faut s'écrier comme Danton : « De l'audace, de l'audace et toujours de l'audace! »

Nous aurons l'occasion de reparler des élèves de M. Navez lorsque nous nous occuperons des tableaux achetés par le jury des récompenses. Un chapitre particulier sera consacré à l'examen des objets d'art destinés à la loterie.

Digitized by Google

M. LAURENT MATHIEU.

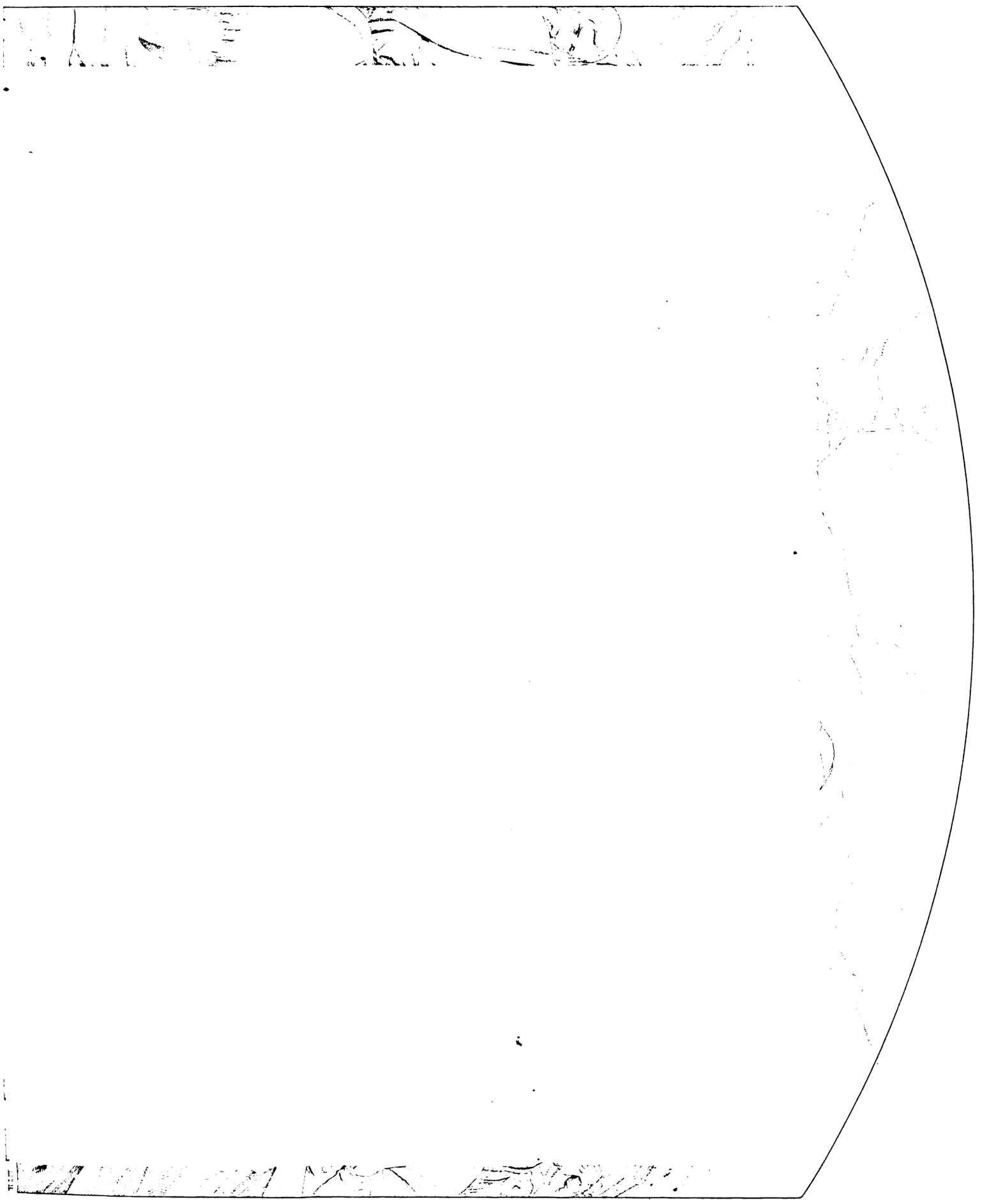
MM. J.-J. BEKKERS, A. CHAUVIN, CRAHAY DIT THONON, LOUIS DECKERS, GRANDMAISON, CHARLES LEFEBVRE, P.-CH. MARQUIS, CH. MASQUELIER, J.-M. NISEN, PHILIPKIN, THÉODORE SCHAEPKENS, HENRI SCHEFFER, JULES STARCK, J. VAN AKEN, AUGUSTE VANDENBERGHE ET F. VINCH.

M. Mathieu a fait d'immenses progrès. Nous le voyons avec plaisir abandonner sa première manière et renoncer aux écarts qui le conduisirent à peindre cette *Mort de Marie de Bourgogne*, toile immense, dans laquelle les belles qualités de l'artiste se trouvaient perdues au milieu d'exagérations de tout genre.

Le directeur de l'Académie de Louvain a dignement répondu à la confiance du gouvernement; son *Christ au tombeau* est incontestablement le meilleur des tableaux commandés par l'État. La composition est fort heureuse. Il y règne un bon sentiment religieux; la pensée est élevée, quoique peut-être incomplète. La madone est une belle création; la mère du Rédempteur est sublime de douleur. Quant à la Madeleine, elle ne nous semble pas assez passionnée. Le corps du Christ est modelé d'une manière remarquable. Il est fâcheux que les ombres portées sur le linceul par le divin cadavre, soient d'un ton rougeâtre faux et impossible. On peut reprocher à la couleur de M. Mathieu d'être en général un peu rousse, ce qui n'empêche pas son pinceau d'être souvent vigoureux. Les tons roux enlèvent de la simplicité au coloris.

La tentation d'Ève est un petit tableau trop galant à notre avis. Cela est fort joliment fait, mais c'est de la peinture de boudoir. Il y a trop longtemps que nous voyons Adam et Ève représentés comme deux amoureux. La Bible devrait être traitée d'une manière plus sérieuse. — *La tentation de la Madeleine* pêche aussi par cette élégance mignarde qui rappelle le faire de Van Loo. — *La Sainte famille*, exposée par M. Mathieu, n'est point achevée; certaines parties sont simplement ébauchées. L'enfant Jésus est une réminiscence un peu forte de Raphaël. L'ensemble de la composition produit un bon effet.— *Le bouquet* (*souvenir de Venise*) est une toile qui nous représente une fort jolie fille, appuyée sur un balcon et tenant à la main quelques fleurs. Cette peinture est un peu maigre et a le tort de ne rappeler en aucune façon la manière des Vénitiens. C'était cepen-

Digitized by Google



Digitized by Google

MM. J.-J
MAISO
PHILI
AKEN,

M. Ma
manière
toile imm
gérations
Le dir
son *Chri*
composit
peut-être
douleur.
modelé d
divin cad
M. Mathi
vigoureu
La tent
c'est de l
comme d
de la Ma
Sainte fa
ébauchée
sition pro
fort jolie
peu maig

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

dant le cas ou jamais de s'inspirer des Titien et des Tintoret. — *Le Portrait de M. Baud* complète l'exposition de M. L. Mathieu. Le professeur à la faculté de médecine de Louvain est ressemblant; il est bien posé. L'exécution peut être critiquée comme trop uniforme.

Le Christ au tombeau ouvre à M. Mathieu une voie nouvelle; qu'il y marche franchement et son talent se fortifiera chaque jour. — En 1838, il courait à sa perte; il y a trois ans, il imitait servilement Raphaël; aujourd'hui, il semble avoir trouvé la manière qui lui convient le mieux. Il doit cesser ses tâtonnements et s'étudier à perfectionner ses qualités.

M. J.-J. Bekkers s'est inspiré de ce verset de saint Luc :

« Il s'approcha donc de lui, versa de l'huile et du vin dans ses plaies et les banda; et l'ayant mis sur son cheval, il le mena dans une hôtellerie et prit soin de lui. Allez donc, dit Jésus, et faites de même. »

Le bon Samaritain de M. Bekkers n'annonce pas une grande observation de la nature. Les figures manquent de relief. L'artiste semble se préoccuper fort peu de modelé; son dessin n'est point pur, et le coloris ne rachète malheureusement pas ces défauts.

Nous savons qu'il est plus difficile de réussir de pareils sujets que de peindre un tableau de genre; mais il ne suffit pas de choisir un sujet élevé, il faut encore le traiter d'une manière convenable.

M. A. Chauvin recherche le style, mais il n'y atteint pas toujours. Ses intentions sont excellentes, mais ce qu'il sent, vaut mieux que ce qu'il fait. Il y a de l'exagération dans le mouvement donné aux figures de *la Prière de Moïse,* — le meilleur des trois sujets religieux peints par M. Chauvin. La couleur est chaude et harmonieuse. — Nous n'en dirons pas autant du coloris verdâtre de *la Fuite en Égypte.*—La composition de cette toile est assez étrange; l'artiste a supposé que la sainte famille avait eu à traverser une rivière, et il nous représente les fugitifs assis dans une barque, en compagnie de l'âne traditionnel. Le paysage rappelle fort peu l'Orient.—Nous avons remarqué l'expression du *Judas;* il est fâcheux que cette étude pèche par une grande sécheresse. — Les portraits historiques des *Bourgmestres Beckman et Laruelle* révèlent un sentiment assez vrai de la nature, mais ils ne sont pas compris d'une manière distinguée. La couleur est froide. — Quant au *Portrait du R. P. Lacordaire,* c'est, selon nous, le célèbre prédicateur, moins son génie. La haute intelligence de l'éloquent dominicain ne se devine pas dans la peinture de M. Chauvin. Le faire est assez large; le dessin est correct comme dans la plupart des compositions de l'artiste liégeois. L'ensemble de ce portrait est harmonieux. — Pour résumer notre opinion sur M. Chauvin, disons que nous lui trouvons des qualités incontestables, comprimées par un excès de sagesse, de prudence. Nous engageons M. Chauvin à être plus téméraire; — qu'il ne craigne pas de se montrer trop audacieux.

M. Crahay a exposé une *Sainte famille* d'un faire plein d'incertitude. Il doit s'empresser de modifier sa palette et étudier sérieusement la nature.

Nous avons à louer dans la toile de M. Louis Deckers une pensée neuve et élevée, mais là doivent se borner nos éloges. C'est une belle idée que d'avoir montré Agar s'éloignant de son fils pour ne pas le voir mourir.

M. Grandmaison doit travailler sans relâche. Sa *Madeleine repentante* est d'une extrême faiblesse. Le dessin, le modelé, le coloris et la composition sont également attaquables. Il y a, au contraire, de bonnes qualités dans le *Portrait de M....., ancien aide de camp du maréchal Lefebvre.* Le faire

Digitized by Google

ne manque ni de franchise, ni de vérité. Le dessin est bien supérieur à celui de la *Madeleine repentante.*

M. Charles Lefebvre nous a envoyé de Paris une chose tout à fait drôle qui a la prétention de représenter *la Vierge et l'Enfant Jésus.*

M. Marquis, autre artiste parisien, a peint *Jésus-Christ apparaissant à Madeleine.* Figurez-vous un fond de papier d'une couleur douteuse, sur lequel se découpe un mannequin d'une irréprochable raideur; la tête est ornée d'un cercle de papier doré. Le tout est fort laid, — pas aussi laid cependant que le *Christ* en acajou de M. Ch. Masquelier.

M. Nisen est un véritable artiste, dont les œuvres méritaient une meilleure place. *La Vierge et l'Enfant Jésus* est un tableau assez faible, quoique empreint d'une distinction incontestable. Le dessin n'est pas irréprochable; la touche est maigre. Il n'en est pas de même de l'*Agar dans le désert.* La couleur est vigoureuse, peut-être un peu noire. Il y a de la poésie dans cette toile. Nous aimons surtout la tête d'Agar qui est d'un beau sentiment. Les *Portraits de M. le chanoine C.* et *de M^me^ J.* sont bien compris, mais ils nous paraissent trop poussés au noir. C'est le principal défaut de la peinture de M. Nisen.

Rien ne peut justifier le jury d'admission et de placement d'avoir reçu *le Sacrifice d'Isaac,* par M. Philipkin de Nivelles. A moins que ce monsieur n'ait voulu trouver un acheteur pour son vieux cadre qui n'est pas sans mérite, on ne s'explique pas ce qui a poussé cet infortuné à s'exposer, pendant deux mois, aux épigrammes et aux éclats de rire de la foule.

M. Théodore Schaepkens est un peintre très-instruit; il a plus d'une fois fait ses preuves comme savant. Nous avons lu de lui des recherches fort intéressantes sur nos antiquités. — On trouve dans sa peinture d'excellentes intentions, des idées élevées, mais l'exécution matérielle ne répond pas à l'inspiration de l'artiste; son dessin est malheureux. Ce défaut est plus visible encore dans le tableau représentant *Suénon, prince danois, et Florinne, fille du duc de Bourgogne,* que dans le *Saint-George combattant pour la charité chrétienne contre l'esprit du mal,* grande toile où M. Théodore Schaepkens a voulu symboliser le triomphe du christianisme.

M. Henri Scheffer a le malheur d'être le frère du peintre de *Faust* et de *Mignon.* Il succombe sous le poids de son nom. M. Henri Scheffer n'est cependant pas un artiste sans talent, mais il a très-peu de pratique et il abuse du sentiment. Il appartient à une école qu'on pourrait appeler l'école de la larme à l'œil. Le type du *Christ portant sa croix* est un peu commun. Malgré les formes athlétiques que lui a données le peintre, il est impossible que l'Homme-Dieu porte l'immense croix placée sur ses épaules. — Nous préférons sous tous les rapports *Le Christ et la Vierge.* Il y a beaucoup de style dans ces deux figures dont le dessin est remarquable; le sentiment est élevé sans tomber dans l'exagération. — Ce sentiment domine aussi dans *la Mère et la fille,* mais il est faux. Tout cela est larmoyant à l'excès. La douleur vraie a plus de simplicité.

La couleur de M. Henri Scheffer est blafarde; sa peinture manque tout à fait de relief. Il a une timidité de pinceau assez extraordinaire chez un homme qui n'en est plus à ses débuts.

Ce que nous avons dit de M. Philipkin s'applique parfaitement à M. Jules Starck et aussi à un M. Auguste Vandenberghe, chevalier de la Légion d'honneur!

Ce M. Auguste Vandenberghe a envoyé de Paris une *Tentation de saint Antoine,* dans laquelle on voit des mannequins d'atelier déguisés en femmes. — L'*Intérieur d'un atelier de peintre d'histoire* est une des choses les plus bouffonnes du Salon.

La facétie a aussi dans M. Jules Starck un représentant assez agréable. On doit au génie de

Digitized by Google

M. Starck *Une scène de brigands* dont les personnages ressemblent, à s'y méprendre, à des ombres chinoises,—et un *Martyre de sainte Ursule,* pochade d'une verve étourdissante. Un seul coup d'œil suffit, — le fou rire vous gagne. — La sainte est simplement *empruntée* à Jules Romain, — mais empruntée, comme un M. Starck emprunte !

L'errata du catalogue est décidément incomplet. Nous y trouvons, sous le n° 884 un *Ecce homo,* fort laid,—c'est une justice à lui rendre,— mais tellement supérieur à la *Scène de brigands* et au *Martyre* que nous avons peine à croire que M. Starck en soit l'auteur. Si cependant le livret avait par hasard raison, — une fois n'est pas coutume,— nous prierions M. Jules Starck d'agréer l'assurance de notre profonde admiration.

Redevenons sérieux, et blâmons énergiquement le jury. Il ne devait point accepter sa mission, s'il n'en avait pas davantage la conscience. L'exposition de l'Institut des beaux-arts, — ce refuge toujours ouvert aux croûtes les plus impossibles des rapins incompris, — n'a jamais accordé l'hospitalité avec moins de sévérité, que ce malheureux jury de placement.

Le *Saint Paul écrivant ses épîtres,* par M. Van Aken, possède quelques qualités de coloris.

Agar dans le désert par M. J. Vinch, est une assez triste chose.

Digitized by Google

M. LÉON BILLARDET.

MM. LÉON BECKER, JOSEPH COOMANS, P.-L. DELAVAL, E. GISLER, HENRI HENDRICKX, ÉMILE LECOMTE, E. MANCHE, A.-N. PÉRIGNON, CHARLES SOUBRE, E. WALLAYS ET CHARLES WAUTERS.

Le légitime succès qu'obtinrent à l'exposition de 1845 *les Bellini* de M. Billardet, obligeait, pour ainsi dire, l'artiste français à ne pas nous être infidèle. Nous le retrouvons au Salon de cette année avec une grande toile, séparée en deux compartiments, et avec une fort belle étude représentant *Pierre le vénérable, célèbre abbé de Cluny, prélat lettré et doux, pieux et libéral, qui accueillit Abélard persécuté et fugitif.* Ce dernier tableau est une œuvre de maître; — la tête du moine est très-remarquable; l'expression, le sentiment, le faire, méritent les plus grands éloges. La main qui tourne les feuillets de parchemin, nous paraît un peu trop desséchée. L'immense in-folio ressemble presque à un tronc d'arbre rabougri.

Quelques jours seulement avant la fermeture du Salon, — on a fini par se décider à donner à *Pierre le vénérable* la place qu'il aurait toujours dû occuper. Peu de personnes ont pu apprécier les grandes qualités de cette œuvre que la commission avait placée beaucoup trop haut et à un endroit où la lumière miroitait.

M. Billardet a lu avec passion la *Vie d'Abélard* par M. de Rémusat. Les deux passages suivants l'ont principalement impressionné et il a voulu les traduire avec le pinceau :

« C'est là, dans cette demeure modeste, au jour sombre que des fenêtres étroites laissaient pénétrer dans la chambre simple et rangée d'une jeune bourgeoise de Paris, ou bien à la lueur rougeâtre d'une lampe vacillante, qu'Abélard, impatient et ravi, venait employer à séduire une pauvre fille sans expérience et sans crainte, le génie qui soulevait toutes les écoles du monde. C'est là que les plaisirs de la science, les joies de la pensée, les émotions de l'éloquence, tout était mis en œuvre pour charmer, pour troubler, pour jeter dans une ivresse profonde et nouvelle

Digitized by Google

» ce noble et tendre cœur qui n'a jamais connu qu'un amour et qu'une douleur, ce cœur que Dieu » n'a pu disputer à son amant.

. . . . . .

» On sent que tout devait seconder une séduction inévitable. L'étude leur donnait toutes les » occasions de se voir librement, et le prétexte de la leçon leur permettait d'être seuls. Alors les » livres restaient ouverts devant eux; mais ou de longs silences interrompaient la lecture, ou des » paroles intimes remplaçaient les communications de la science. Les yeux des deux amants se » détournaient du livre pour se rencontrer et pour se fuir. Bientôt la main qui devait tourner les » pages écarta les voiles dont Héloïse s'enveloppait, et ce ne fut plus des paroles, mais des sou- » pirs qu'on put entendre. Enfin, la passion triomphante emporta les deux amants jusqu'aux » limites de son empire. Tout fut sacrifié à ce bonheur sans mélange et sans frein. Tous les degrés » de l'amour furent franchis.....

» Tout ce que l'amour peut rêver, tout ce que l'imagination de deux esprits puissants peut » ajouter à ses transports, fut réalisé dans l'ivresse et dans la nouveauté d'un bonheur inconnu. »

La première partie était la plus aisée à rendre. Abélard est debout près d'Héloïse; il développe à sa chaste élève quelque grande pensée. Près du pupître sur lequel repose le livre que commente le maître, se trouve un lis d'une blancheur éblouissante, emblême heureux de l'innocente jeune fille. — Abélard manque de noblesse, et nous sommes étonnés que M. Billardet n'ait pas songé à faire son Héloïse plus jolie. L'attitude de la nièce de Fulbert est charmante de pudeur.

La seconde partie du sujet était fort scabreuse. M. Billardet s'en est moins heureusement tiré. Le mouvement et les gestes des deux amants sont beaucoup trop significatifs, et nous comprenons que la mère en défende l'étude à sa fille. Nous trouvons le visage d'Abélard repoussant et nous n'admettons pas qu'avec une physionomie aussi vulgaire, il ait pu séduire Héloïse. Fulbert et les vieillards qui surprennent les amants, sont bien compris.—Il y a des parties admirablement dessinées; les plis du manteau de la jeune fille sont superbes; c'est beau comme de la sculpture. La couleur nous paraît un peu sèche; le coloris des *Bellini* était plus vigoureux.

Ces épisodes de la vie d'Abélard ont eu des admirateurs enthousiastes et des détracteurs acharnés. Aucun des deux partis ne nous comptera dans ses rangs. —Nous nous sommes toujours prononcés avec une entière franchise et nul ne peut nous accuser de transiger avec nos convictions. Nous espérons qu'on ne nous reprochera pas de vouloir ménager et les adversaires de l'artiste et ses défenseurs. Là où domine la passion, il est du devoir de la critique d'apporter dans ses appréciations une sage retenue qui ramène la discussion sur le terrain de la justice et de la vérité.

M. Billardet a déployé beaucoup de talent dans sa grande toile; cela nous paraît incontestable. Mais il n'en résulte pas qu'*Abélard instruisant Héloïse* et *Abélard et Héloïse surpris par Fulbert* constituent une œuvre complète ou seulement un bon tableau. La critique peut largement exercer ses droits. M. Billardet a une brillante organisation, on doit attendre de lui des créations supérieures. Si nous avions à choisir entre ses tableaux, nous n'hésiterions pas un instant à prendre *Pierre le vénérable.*

« Est-ce bien vous? — vous que je vis si belle,
» Quand tout un peuple, entourant votre char,
» Vous saluait du nom de l'immortelle,

Digitized by Google

» Dont votre main brandissait l'étendard.
. . . . . .
» Vous traversiez des ruines gothiques,
» Nos défenseurs se pressaient sur vos pas,
» Les fleurs pleuvaient et des vierges pudiques
» Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats. »

Ces vers de Béranger, le grand poëte, ont inspiré un tout jeune homme. M. Léon Becker a tous les défauts de son âge; son tableau est plein d'inexpérience. La couleur et le dessin sont très-faibles. Il y a cependant dans *La Déesse* quelques qualités d'entrain. M. Becker doit travailler avec opiniâtreté. Le sujet de son premier tableau indique une heureuse tendance; il ne veut pas imiter tous les débutants et tomber dans la banalité; il repousse les sujets traités par tout le monde et demande des inspirations aux poëtes, aux penseurs; on doit savoir gré à M. Becker de ses intentions.

M. Joseph Coomans a au Salon quatre tableaux étranges : *La dernière charge d'Attila à la bataille de Châlons-sur-Marne,* un *Paysage de la province de Constantine,* des *Danseuses algériennes* et une *Étude d'Arabe.* L'exposition de M. Coomans est fort bizarre. *La dernière charge d'Attila* n'est pas un tableau, mais une esquisse, un pêle-mêle, un tohu-bohu d'hommes, de chevaux et de cadavres impossibles. Il y a plusieurs années, M. J. Coomans exposa à Bruxelles un *Déluge,* imitation flagrante de Martinn. *La dernière charge d'Attila* a été conçue sous la même influence; mais dans les compositions de l'artiste anglais, chaque figure est dessinée avec un soin scrupuleux et les lois de la perspective sont parfaitement observées. M. Joseph Coomans, lui, se préoccupe fort peu du dessin, et la perspective ne l'inquiète guères. Il traite la nature de la façon la plus leste. Les chevaux du peintre d'*Attila* ressemblent à des hippogriffes;—le coursier du roi des Huns semble voler; ses pieds n'ont jamais touché la terre. Rien n'est moins noble que toute cette composition; on voit à gauche un groupe d'hommes désarmés qui s'entre-déchirent à coups de dents. M. Coomans s'est empressé d'admettre le *puff* historique de Jornandès : « Un petit » ruisseau qui traversait le champ de bataille, grossi tout à coup par le sang que répandaient les » blessés, comme il eût pu l'être par une pluie d'orage, devint en quelque sorte un torrent; les » mourants s'y traînaient, brûlés d'une soif horrible; au lieu d'eau, ils n'y buvaient que du sang, dont » ils avaient eux-mêmes fourni leur part. » L'artiste n'a omis aucun détail. Son tableau représente le plus affreux carnage que l'on puisse imaginer. Il serait injuste de refuser à M. Coomans de l'invention et du mouvement, mais des exagérations de tout genre et une ignorance complète du dessin atténuent singulièrement ces deux qualités.

Le paysage de la province de Constantine ressemble à une omelette brûlée. Les *Danseuses algériennes* sont bien faites pour guérir à tout jamais de la passion des almées. Quant à l'*Étude d'Arabe,* elle réclame une place au premier rang dans la galerie bouffonne du Salon. Le front seul est grand comme deux fois le reste du visage.

Paris possède encore quelques rares adorateurs de la peinture impériale (1); M. Delaval est un

(1) Nous voulons parler de la mauvaise peinture de l'Empire. Personne plus que nous ne respecte le génie des David et des Gros.

Digitized by Google

des fidèles de ce culte déchu. Sa *Sapho* est une de ces choses profondément ennuyeuses qui remplacent avec avantage les soporifiques les plus prompts. La littérature de M. Delaval rivalise dignement avec ses tableaux. Voici la curieuse leçon d'antiquités que l'artiste a eu la bonté de donner aux lecteurs du catalogue :

« Le sujet devait reproduire deux idées générales : la poésie et l'amour. Le symbole de la » poésie est l'abeille d'or : voilà pourquoi les anciennes Sibylles, habituées à rendre leurs oracles » en vers, prenaient le nom d'abeilles. Fidèle à la tradition mythologique, l'artiste a parsemé » d'abeilles la bandelette mêlée à la coiffure de Sapho. Vénus est drapée du vert qui lui était con- » sacré; Mercure a le costume pourpre, le caducée et les pétales d'or. Le contraste de ses ailes, » dont l'une est entièrement blanche et l'autre entièrement noire, indique qu'il a également libre » accès au ciel et aux enfers. Le sujet peint sur la frise, pour servir de commentaire à la fable de » Sapho, représente Psyché et l'amour, Psyché porte une robe blanche; sur sa tête se balance un » pavillon blanc, emblème de l'âme; les ailes de l'amour sont moitié rouge-vermillon, moitié » bleu-azur, symbole du plus pur amour. Enfin, l'artiste a conservé religieusement à tous les » personnages de sa toile, y compris ceux des bas-reliefs, leurs couleurs attributives. »

Les personnes qui n'ont pas vu le tableau, sont prévenues qu'il se compose d'une seule figure.

M. E. Gisler est en progrès. Sa *Jeanne d'Arc* est très-supérieure aux tableaux qu'il a exposés jusqu'à ce jour. C'est de la peinture un peu trop faite de mémoire; nous ne croyons pas que l'artiste se soit servi de modèle. — *Un militaire jouant avec un enfant* est une réminiscence d'Hildebrand.

M. Henri Hendrickx, dont tout le monde connaît les vignettes élégantes et spirituelles, semble se décider à s'occuper sérieusement de peinture sans toutefois abandonner le genre qui lui a valu de légitimes succès. Il a exposé deux esquisses tellement embrouillées qu'on a peine à en deviner le sujet, et un tableau qui n'est lui-même qu'une esquisse. *Les Macédoniens anéantis par Belgius et ses troupes, 279 ans avant Jésus-Christ* (1) ne peuvent donner une idée complète du talent de

---

(1) Beaucoup de personnes paraissant ignorer le fait historique qu'a voulu représenter M. Hendrickx, nous empruntons à ce sujet quelques détails à deux historiens de talent.

« L'invasion des Gaulois, qui menaçaient d'une ruine totale, non-seulement la Macédoine, mais même toute la Grèce, se fit par trois expéditions successives. La première, dirigée par Cambaules (280 ans avant J.-C.), ne pénétra pas jusqu'en Thrace, parce qu'elle ne se trouva pas assez forte. La seconde était partagée en trois corps : l'un sous Cérétrius, dirigé contre la Thrace; l'autre contre la Péonie, sous Brennus et Arcichorius; et le dernier contre l'Illyrie et la Macédoine, sous les ordres de Belgius (279). C'est par celui-là que Ptolémée fut battu et tué. »

J.-J. Altmeyer, *Précis de l'Histoire Ancienne;* p. 283.

Amédée Thierry (*Histoire des Gaulois*, 1re partie, chap. IV), parlant de cette même invasion, s'exprime ainsi : « Tandis que le brenn bataillait contre les montagnards de l'Hémus, l'aile droite arriva sans difficulté sur la frontière occidentale de la Macédoine; elle avait pour chef un guerrier probablement tectosage, appelé Belg ou Bolg. Avant de poser le pied sur le territoire de la Grèce, Belg s'avisa d'une formalité qu'il crut sans doute équivaloir à une déclaration de guerre; il fit sommer le roi de Macédoine, alors Ptolémée, fils de Ptolémée, roi d'Égypte, de lui payer immédiatement une somme pour la rançon de ses États, s'il voulait conserver la paix. Une telle sommation, si nouvelle pour les soldats de Philippe et d'Alexandre, surprit à juste titre les Macédoniens, mais elle jeta

Digitized by Google

M. Hendrickx. Le dessin est très-irrégulier; les chevaux surtout doivent être critiqués. La composition est pleine de mouvement, mais elle rappelle trop fidèlement certains tableaux de Lebrun. — Les deux autres esquisses de M. Hendrickx sont fort mal dessinées et on dirait que le peintre a trempé sa brosse dans du bitume.

Le comte Ugolino et ses enfants par M. Émile Lecomte, élève d'Horace Vernet, est un tableau qui renferme de belles qualités de dessin. Il est fâcheux que la couleur de M. Lecomte soit si froide.

On voit que M. E. Manche qui a décidément abandonné le crayon lithographique pour le pinceau, a fait de bonnes études, mais la composition de sa toile est inexplicable; on ne comprend pas le sujet et il faut avoir recours au catalogue pour savoir que le peintre a eu l'intention de représenter *Les funérailles d'un Nervien (scène du champ de bataille de Prêle)*. Le costume des personnages est étrange; les jambes du vieillard sont recouvertes d'un vêtement qui produit un effet malheureux. Enfin la couleur de M. Manche est grise, ce qui est assez étonnant chez un élève de l'école d'Anvers.

On nous assure que M. Pérignon, — le père du portraitiste français, — se connaît parfaitement en tableaux; c'est un expert très-distingué. Nous comprenons difficilement qu'il se fasse illusion sur ses propres œuvres. *La fin de Missolonghi* et *Le rêve du Tasse* sont deux compositions confuses; on n'est pas plus indécis; la couleur papillote, le dessin n'est pas arrêté. On ne peut se figurer le chaos burlesque que présente le sommeil extatique du chantre de la *Jérusalem*. Au moins dans *La fin de Missolonghi*, on découvre des intentions qui ne sont pas sans mérite, mais *Le rêve du Tasse* n'offre qu'un assemblage d'idées incohérentes, qu'un désordre barbare. L'art est tout-à-fait étranger à cette production informe.

La Jeune fille sortie du bain est une peinture molle et sans expression.

---

dans une colère terrible le roi Ptolémée, à qui la violence de son caractère avait mérité le surnom de *foudre**.

» Si vous avez quelque chose à espérer de moi, dit-il avec emportement aux députés gaulois, annoncez à ceux » qui vous envoient, qu'ils déposent sur-le-champ leurs armes et me livrent leur chef, et qu'alors je verrai quelle » paix il me convient de vous accorder. » Les messagers, en entendant ces paroles, se mirent à rire. « Tu verras » bientôt, lui dirent-ils, si c'était dans notre intérêt ou dans le tien que nous te proposions la paix. » Belg passa la frontière et s'avança à marches forcées dans l'intérieur du royaume. Il ne tarda pas à rencontrer l'armée macédonienne, que le Foudre lui-même commandait, monté sur un éléphant, à la manière des rois de l'Asie.

» De part et d'autre on fit ses dispositions pour la bataille. Ptolémée, suivant la tactique grecque, rangea sur les flancs son infanterie légère et sa cavalerie ; au centre, son infanterie pesante, armée de longues piques, se forma en phalange. Les Grecs appelaient de ce nom un bataillon carré de cinq cents hommes de front, sur seize de profondeur, tous tellement serrés les uns contre les autres que les piques du cinquième rang dépassaient de trois pieds la première... La phalange était la gloire de l'armée macédonienne... Cependant ce corps si redoutable ne résista pas à l'audace impétueuse des Gaulois; après un combat terrible, il fut enfoncé; l'éléphant qui portait le roi tomba criblé de javelots ; lui-même, saisi vivant, fut mis en pièces, et sa tête promenée au bout d'une pique, à la vue des ailes macedoniennes, qui tenaient encore. Alors la déroute devint générale; la plupart des chefs et des soldats périrent ou furent contraints de se rendre; mais le sort des captifs fut plus horrible que celui des guerriers morts sur le champ de bataille; Belg en fit égorger dans un sacrifice solennel les plus jeunes et les mieux faits; les autres, garottés à des arbres, servirent de but aux gais des Galls et aux matars des Kimris. »

* Κεραυνος *Ceraunus*; chez les historiens latins.

Digitized by Google

Un élève de l'Académie de Liége, M. Charles Soubre, débute d'une manière heureuse : son tableau représentant *Henri de Dinant, tribun liégeois, partant pour l'exil,* fait concevoir de brillantes espérances. Cette toile dont la couleur est un peu commune, se distingue par une entente remarquable de la composition et par un dessin assez pur. La vérité historique est respectée, les costumes sont fidèles. On voit que M. Soubre est un homme sérieux qui étudie avec conscience. Nous attendons une œuvre nouvelle; nous serions heureux de voir le jeune artiste réaliser tout ce que promet son talent.

Louis VIII, roi de France, entouré de tous les dignitaires de son royaume, force Jean de Nesle à sceller l'acte de vente de sa propriété, le Franc de Bruges, en faveur de son ennemie, Jeanne de Constantinople (1224); tel est le sujet traité par M. E. Wallays. Il est fâcheux que des qualités réelles soient perdues au milieu d'une couleur on ne peut plus rousse. Le jour manque dans ce tableau.

M. Charles Wauters a exposé *la Prière, — le Passage de la mer Rouge* (*cantiques d'actions de grâce*), — et *Charles le Téméraire, établissant à Malines le grand-conseil ou parlement.* Cette dernière toile a été commandée à l'artiste par le gouvernement; elle est destinée à la chambre des représentants; — c'est le cas de se féliciter de ne pas être représentant. — On confierait difficilement à un peintre un sujet moins fait pour l'inspirer; il faut rendre à M. Wauters cette justice qu'il ne s'est pas mis en frais d'imagination. Sa peinture officielle est ennuyeuse comme une page du *Moniteur.* — La composition est sage, très-sage; — les fonds sont harmonieux; M. Wauters comprend bien la perspective aérienne. Mais pourquoi avoir donné à tous les personnages des types vulgaires? Dans quel but l'artiste représente-t-il les Flamands sous un aspect aussi disgracieux? — Nous ne voyons point ce que la nation doit y gagner. On ne trouve pas une figure distinguée dans cette toile; la noblesse, l'élégance, le style en sont sévèrement proscrits. Tout est commun, ensemble et détails. — Le sujet était malheureux, c'est fort vrai; mais M. Wauters ne pouvait-il suivre l'exemple des Vénitiens et relever par l'exécution, un sujet peu dramatique? — Encore une fois, nous sommes heureux de n'être pas condamnés à contempler pendant six mois, *Charles le Téméraire et le grand-conseil de Malines.*

Le passage de la mer Rouge prouve que M. Wauters ne comprend pas l'esprit de la Bible: nous serions même tentés de dire qu'il ne l'a point lue, si nous ne trouvions au catalogue ces versets :

« 1. Alors Moïse et les enfants d'Israël chantèrent ce cantique au Seigneur et ils dirent : Chan-
» tons des hymnes au Seigneur. »

. . . . . ,

» 20. Marie prophétesse, sœur d'Aaron, prit donc un tambour à la main; toutes les femmes
» marchèrent après elle avec des tambours, formant des chœurs de musique;

» 21. Et Marie chantait la première..... »

La poésie se trouve dans le livret; on la cherche vainement dans le tableau. Nous ne supposons pas que M. Wauters découvre de la poésie dans cette réunion de jeunes filles à l'air insignifiant.

La prière est simplement une étude de femme d'un faire assez faible. Les mains seules méritent d'être remarquées; elles sont d'une jolie couleur.

La peinture du *Giotto,* exposé en 1845 par M. Wauters, était beaucoup plus vigoureuse.

Digitized by Google

MM. JEAN VAN EYCKEN ET MARCEL PIGNEROLLE.

MM. DE CAUWERE-RONSE, LOUIS DELBEKE, TH. DE SMEDT, ALOÏS LAMBRECHTS, JULES STORMS, ALEX. THOMAS ET EUGÈNE VAN MALDEGHEM.

M. Jean Van Eycken, professeur à l'Académie de Bruxelles, a une imagination brillante; — son pinceau est d'une fécondité extraordinaire; c'est un fait que nous constatons et non un éloge que nous adressons à l'artiste. — Nous admirons fort peu les peintres qui mettent deux ou trois ans à exécuter à la loupe des poulets, un lièvre, des canards, des légumes, une cuisinière ou un marchand de volailles; mais il n'en résulte pas que nous applaudissions nécessairement l'artiste qui abuse de sa facilité pour produire un grand nombre d'œuvres, le plus souvent incomplètes.

M. Van Eycken a exposé neuf tableaux et un portrait : ces ouvrages renferment de belles qualités et de grands défauts. La peinture du professeur à l'Académie de Bruxelles, ressemble trop à la peinture de M. Henri Decaisne; elle est excessivement diaphane; la force lui manque. Tous les tableaux de M. Van Eycken sont faits trop vite. C'est constamment la même manière, quel que soit le sujet que traite l'artiste. Il faudrait cependant, quand on choisit un épisode dramatique, que le ton fût en rapport avec le sujet, et différât, par exemple, de la touche d'un panneau de boudoir.

Il s'opère une transformation heureuse dans le talent de M. Jean Van Eycken; quatre de ses tableaux rappellent seuls l'école de M. Navez : tous les quatre sont très-faibles. *Le Christ portant sa croix* est plein d'affectation; il n'y a aucune expression divine, rien de noble dans les traits du fils de Marie. Le coloris est lourd, faux, impossible. — Un ovale, intitulé *Rêverie,* représente une jeune fille assise au bord de la mer pendant un orage. Cette figure pose; elle est d'une naïveté cherchée. — Cela manque de naturel; la couleur vaut celle du *Christ.* — Nous comprenons parfaitement que *le Dernier chant de sainte Cécile* n'ait obtenu aucun succès au Louvre. Ce n'est point là de la peinture sérieuse; on voudrait de la vigueur dans l'exécution. Cette toile pêche aussi par une naïveté fausse. Tout est maniéré. L'artiste s'est fourvoyé, il n'a pas rencontré le sentiment vrai, profond, que réclamait le sujet. La figure de la sainte n'est pas éclairée d'une manière natu-

Digitized by Google

CH. BILLOIN DEL.

Digitized by Google

MM. DE

M. Jea
pinceau
nous adı
exécuter
de volai
de sa fa
M. V
lités et
la peint
tableau
le sujet
ton fût
Il s'
tableau
sa croi
fils de
jeune f
cherch
tement
de la
une na
vrai, p

Digitized by Google

JEAN VAN EYCKEN PINX. LITH DE SIMONAU JH BILLOIN DEL

Digitized by Google

Digitized by Google

relle, et, lorsqu'on examine le reste du tableau, on s'aperçoit que la lumière est mal distribuée (1). —Nous adresserons à la *Vénitienne* le reproche que nous avons adressé au *Bouquet* de M. Mathieu. Il fallait s'inspirer des maîtres sans les copier. — La *Vénitienne* de M. Van Eycken est une forte fille dont l'attitude est forcée; joignez à ce défaut l'insignifiance de l'expression et le coloris le plus triste (2), et vous aurez une idée de cette œuvre que nous regardons comme une erreur fâcheuse.

Le *Portrait* n'est pas étudié; nous le trouvons tout à fait indigne du talent de M. Van Eycken.

Geneviève de Brabant est une jolie composition qui n'est pas exempte de mignardise. Le paysage est spirituellement touché.

Dans l'*Épisode du calvaire*, nous avons à louer l'invention et le sentiment. L'ensemble est trop coquet; la couleur est toute de convention: le faire est lâché; l'exécution rappelle les gravures anglaises. L'*Épisode du calvaire* est cependant une œuvre distinguée.

On a fait à l'*Abondance de l'année* 1847 un très-grand succès; si nous soumettons ce tableau à un examen sérieux, nous ne nous expliquons pas cet engouement. L'*Abondance* prouve que M. Van Eycken est, — comme nous l'avons dit, — un homme de beaucoup d'imagination, mais la valeur artistique de cette composition est fort contestable. L'idée qui y a présidé est très-heureuse : au milieu de champs fertiles, une jeune femme contemple deux enfants jumeaux, endormis dans une vaste corbeille, entourée d'énormes grappes de raisin et de magnifiques épis. A l'horizon, on distingue les tours de Bruxelles. — Un double épi que l'artiste ramassa en 1847 dans une promenade aux environs de la capitale, et qu'il a eu soin de placer dans la guirlande qui court autour du berceau improvisé aux deux enfants, a inspiré cette poétique allégorie. — Considérée comme personnification de l'abondance, la mère est un peu trop svelte, trop délicate. Les enfants sont joliment posés, mais tristement peints. La mollesse de la touche, l'incertitude du modelé, annoncent que cette toile a été brossée avec une extrême rapidité. Un des jumeaux, — celui qui est le plus près du spectateur,—est d'une couleur malheureuse; certaines parties du corps semblent être en décomposition. —La lumière est bien distribuée; il est fâcheux que les tons soient uniformément clairs. Le coloris a cet aspect diaphane que nous avons déjà blâmé.

L'*Abondance* est une peinture essentiellement féminine; de là son succès. Les visiteurs du Salon se sont, en général, contentés d'admirer l'inspiration de l'artiste, sans examiner jusqu'à quel point l'exécution répond à sa pensée. Les femmes se sont laissé séduire par une distinction incontestable; elles ont vu une toile qui révèle un homme de goût; l'ensemble leur a plu, elles n'en ont pas demandé davantage, et il est très-probable que notre impertinente critique leur paraîtra dictée par une basse jalousie, et que nous ne serons pour elles que les échos de quelque rival désappointé.

Les *Vendanges en Italie* pêchent par l'affectation et l'absence de couleur locale. La paysanne qui cueille les grappes, a des mains de marquise.—Il est singulier que le séjour de M. Van Eycken à Rome, ne lui ait pas fait comprendre que les sujets italiens exigent plus de fermeté.

---

(1) L'*Indépendance* n'a trouvé qu'une observation à faire à propos du *Dernier chant de sainte Cécile*. Elle s'est gravement demandé comment la sainte pouvait tirer des sons d'un orgue auquel l'artiste a oublié de donner des soufflets!!!.... — Il est bon d'ajouter que l'on ne voit que le clavier de l'instrument dont joue Cécile.—On nous assure que le peintre a beaucoup ri de ce facétieux scrupule du savant journal; — nous le croyons sans peine.

(2) On retrouve dans ce tableau les tons lie de vin que nous avons reprochés à M. Navez. Exemple : la levrette placée à gauche ; le cou de la jeune fille, etc.

Digitized by Google

La peinture d'un jeune artiste français, M. Marcel Pignerolle, rend bien mieux le caractère italien. Il a une manière large et vigoureuse; sa couleur est solide, la pâte est magnifique. Les grandes qualités de M. Pignerolle se font surtout remarquer dans *la fiancée d'Alvito* et dans les *Petites mendiantes de l'île de Capri*. Ce dernier tableau, d'un faire très-original, a obtenu au Louvre une place d'honneur dans le grand salon; à Bruxelles, on l'a relégué au dernier rang, comme tous les ouvrages de M. Pignerolle. Nous avons, en l'an de grâce 1848, inventé un nouveau genre d'hospitalité qui a fait l'admiration des nombreux visiteurs du Salon.

Ce petit tableau des *Mendiants* a un cachet de vérité extraordinaire; l'aspect général rappelle la manière d'Holbein. — La *Marchande de fleurs du pays de Naples* est une toile qui attire également l'attention des personnes qui aiment l'art sérieux. — Quant aux *Confidences*, elles ne nous paraissent pas dignes de M. Pignerolle. Ce petit cadre n'est d'ailleurs qu'une esquisse dont le sujet ne peut s'expliquer que d'une manière assez scabreuse, si nous devons en croire un compatriote du peintre, que nous avons rencontré au Salon, et qui se livrait à de graves commentaires sur le dessin des deux jeunes femmes de la pochade de M. Pignerolle.

L'artiste français flatte, en général, très-peu ses modèles; nous avons entendu dire à plusieurs peintres que la jeune femme qui a posé pour la *Marchande de fleurs*, par exemple, est fort belle. M. Pignerolle lui a donné beaucoup de caractère, mais il n'a pas respecté sa beauté. Ces légères critiques ne diminuent en rien le mérite de l'artiste; son succès n'en a pas moins été l'un des plus légitimes du Salon.

Mais revenons à M. Jean Van Eycken.—Il nous reste à nous occuper de son œuvre principale. Nous avons signalé une jolie pensée dans l'*Abondance*, nous trouvons dans *la Femme du prisonnier* une idée élevée. La conception de ce tableau fait honneur à M. Van Eycken. Une Italienne, le désespoir dans l'âme, s'attache aux barreaux de la fenêtre où, chaque jour, elle déposait quelques fleurs pour le pauvre prisonnier. — Cette fois, le bouquet, apporté la veille, n'a pas été enlevé. L'infortunée a tout deviné, et des larmes brûlantes tombent de ses yeux sur les joues de son jeune fils dont le paisible sommeil forme un pénible contraste avec la douleur maternelle.

M. Van Eycken a eu une belle inspiration; nous regrettons que notre impartialité nous oblige à déclarer que l'exécution n'est pas à la hauteur du sujet. Dans *la Femme du prisonnier*, la manière de l'artiste est identiquement la même que dans l'*Abondance*. Il est fâcheux qu'un homme dont l'imagination est si riche, ne parvienne pas à donner plus de variété à sa touche. — Le sujet demandait nécessairement de la sévérité; cette éternelle couleur diaphane, ce faire toujours coquet ne conviennent nullement à la composition. Le dessin de l'enfant n'est pas irréprochable; la bouche est de travers et le front est beaucoup trop grand. Nous ne nous expliquons pas les tons jaunes employés pour peindre le cou de la femme, et les reflets de la même couleur qui se trouvent sur le morceau de draperie blanche que l'Italienne tient entre les mains. Mais on oublie ces imperfections devant la pensée profonde et dramatique qui a guidé le pinceau du peintre.

Si nous nous montrons sévères à l'égard de M. Van Eycken, c'est que nous lui reconnaissons de belles qualités et que nous le verrions à regret se contenter d'un talent superficiel. Aujourd'hui, M. Van Eycken invente un sujet et il le commence bien; — il ne le termine jamais. Son exposition en est la meilleure preuve, elle ne renferme pas une seule œuvre complète. L'artiste s'est toujours arrêté aux trois quarts du chemin. Au lieu de n'abandonner le sujet commencé que lorsqu'il y a mis toute sa vigueur, toute son énergie, tout son talent, l'honorable professeur de l'Académie de Bruxelles se passionne pour une idée nouvelle et s'empresse de la jeter sur la toile,

Digitized by Google

avec une facilité de brosse et de touche que nous sommes forcés de déplorer. — Il est, selon nous, d'autant plus utile de dire toute la vérité à M. Van Eycken qu'à l'occasion du Salon, il a été accablé des plus tristes flagorneries. Heureusement que cet artiste, — on nous l'assure, — a le bonheur et l'esprit d'être modeste, — qu'il est le premier à ne pas se faire illusion et qu'il n'est nullement disposé à se laisser enivrer par l'encens épais qu'on brûle devant lui. Un journaliste ne s'est-il pas avisé d'établir un parallèle entre le peintre de *d'Egmont* et l'auteur de *l'Abondance* et de *la Femme du prisonnier?* N'a-t-il pas déclaré avec un superbe aplomb que ces deux artistes s'étaient partagé les honneurs du Salon? — A dire vrai, ce même critique a essayé de jeter à Robert-Fleury de la boue qui n'a sali que le papier et la plume de l'écrivassier.

Un autre, ayant débuté par féliciter M. Van Eycken de ses progrès, s'est ensuite gravement demandé s'il était bien permis de se servir du mot *progrès,* en parlant d'un homme qui, depuis longtemps, n'est plus un élève, d'un homme qui est professeur à l'Académie de Bruxelles!..... — Nous n'inventons rien, — le ciel nous en préserve! — Nous sommes historiens fidèles. — Toutes ces drôleries, débitées avec un sérieux imperturbable, ont dû amuser l'artiste à l'égal des considérations à jamais célèbres, inspirées à l'*Indépendance* par les soufflets de l'orgue de sainte Cécile.

Nous avons dit que le talent de M. J. Van Eyken se transformait. Il en est à la première période de sa manière nouvelle; nous espérons que, se corrigeant du défaut que nous avons signalé de laisser trop souvent ses œuvres incomplètes, il marchera d'un pas ferme et résolu dans la voie du progrès. Puissions-nous, au prochain Salon, n'avoir qu'à lui adresser des éloges; on est heureux de louer sans restriction là où se rencontrent déjà tant de qualités.

Pendant la durée de l'exposition, M. Jean Van Eycken a été élu membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des arts de Belgique, en remplacement de M. Henri Vanderhaert. Nous ne nous serions permis aucune observation sur ce choix, s'il n'était au moins étrange de voir l'Académie oublier en quelque sorte l'existence de M. Wiertz. Les droits du peintre de *Patrocle,* de *Jésus triomphant* et du *Christ au tombeau* sont cependant assez incontestables. Nos immortels, dit-on, craignaient un refus de M. Wiertz. La belle raison!..... La question n'était pas de savoir si la personne élue accepterait ou refuserait le fauteuil. Il fallait simplement se demander si cette nomination honorerait ou non l'Académie. Le doute à cet égard était impossible.

La fille de Damophile secourant, à l'insu de son père, des esclaves siciliens prisonniers, est un tableau fort amusant. Nous ne tourmenterons pas l'auteur, M. De Cauwere-Ronse, qui est arrivé à un âge où l'on a rarement la force nécessaire pour changer de manière. Le *Saint-Sébastien* du même peintre est moins faible. Le dessin est assez correct, mais la touche est très-molle.

La *Prise de voile à l'abbaye de Marchienne* par M. Louis Delbeke annonce un coloriste vigoureux. Les ombres de cette esquisse sont dures. L'ensemble est trop sombre.

M. Th. De Smedt a commis une *Tentation de saint Antoine* ornée de jeunes filles qui ne nous tentent guères; la *Découverte du cadavre d'une jeune fille assassinée* est une fort vilaine chose. Le dessin, la peinture et la composition sont également mauvais.

Nous avons vainement cherché la *Madeleine repentante* de M. Aloïs Lambrechts.

La couleur de M. Jules Storms doit nous faire supposer que ce jeune artiste est élève de M. Jean Van Eycken. M. Storms a comme son maître une imagination vive. Sa *Madone* est très-jolie; ce n'est peut-être pas une madone, on dirait plutôt une étude d'Italienne, mais nous ne

Digitized by Google

chicanerons pas trop le peintre sur le costume donné à la mère du Christ. Il y a de graves défauts de dessin dans l'enfant. — *Le retour du croisé, épisode de la Veille des Dames*, est un bon tableau, noblement compris. — *Jeanne la folle* n'est pas un sujet heureux ; le coloris est faux, l'expression vulgaire, le dessin incorrect et l'ensemble plein d'exagération. — *Sabinus et Eponine* est bien inférieur à la *Madone* et au *Retour du Croisé*.—Une *Halte de Piferari* nous fait supposer que M. Storms n'a jamais vu l'Italie; le fond de ce tableau est d'un mauvais effet.

M. A. Thomas a exposé un *Portrait* où l'on trouve des qualités estimables, et *Le dernier jour de la fille de Jephté*. Ce tableau papillote excessivement; les figures sont jolies, mais elles n'ont pas le type hébreu.

Que dire de M. Eugène Van Maldeghem, ex-lauréat du grand concours d'Anvers, si ce n'est que nous plaignons sincèrement M. l'avocat Thys, de Gosselies, l'infortuné propriétaire d'*Élie consolé par un ange*, et M. Nolet de Brauwere, l'acquéreur d'une *Famille asiatique au harem*, tableau qui ressemble, à s'y méprendre, à une scène du *Ballet des grosses têtes*, dansé dans la *Corde de pendu*, féerie jouée il y a trois ans, au Cirque-Olympique de Paris? — Nous nous affligeons aussi profondément sur le sort de la reine des Belges, condamnée à contempler l'*Assomption de sainte Marie*. Le livret ajoute : *Le Christ, descendu de sa gloire, l'accompagne dans son entrée triomphante*. Où, s'il vous plaît? demanderons-nous à M. Van Maldeghem.

Rien n'est curieux comme les robes des anges; elles forment les plis les plus impossibles; on dirait des copeaux qui viennent de tomber sous le rabot. — La couleur de M. Van Maldeghem ne vaut pas mieux que son dessin.

Les aquarelles exposées par cet artiste sont supérieures à ses tableaux. Ce n'est pas beaucoup dire.

Digitized by Google

Digitized by Google

SALON DE BRUXELLES. 1843.

A. ROBERT PINX IMP. DE SIMONAU GENNBERG DEL

Digitized by Google

COMTE,
ALEX.
NE LE-
', LÉO-
'HONSE

années,
t de son
r contre
eignant
est tiré
sée ; la
même
ı excès
ne que
succès.
talent.
père ?
ffligés,

lies, et
ɜ toile,
nt par

Digitized by Google

A RC

Digitized by Google

M. ALEXANDRE ROBERT.

MM. JOSEPH BELLEMANS, ALEXANDRE CAMINADE, CLEVENBERGH, P.-C. COMTE, F.-V.-T. DE BACKER, HENRI DECAISNE, DE JONCQUIÈRES, DELL'ACQUA, ALEX. DESMIT, EUGÈNE GINAIN, CLAUDIUS JACQUAND, G. LÉPAULLE, EUGÈNE LEPOITTEVIN, AUGUSTE MARC, MAYER, JEHAN MARCHANT DUBOIS D'HOEULT, LÉOPOLD MOULIGNON, PEYRONNET, CHARLES POUSSIN, CLÉMENT PRUCHE, ALPHONSE ROEHN, F. SACRÉ ET ERNEST SEIGNEURGENS.

Un ancien élève de M. Navez, M. Alexandre Robert, qui habite Rome depuis plusieurs années, a obtenu un très-légitime succès. *Luca Signorelli, célèbre peintre italien, faisant le portrait de son fils mort par accident,* est un tableau d'un sentiment très-distingué. M. Robert avait à lutter contre un souvenir écrasant; personne n'a oublié l'admirable toile de Léon Coignet : *Le Tintoret peignant sa fille.* Le sujet était le même, et il était difficile de ne pas y échouer. Le jeune artiste s'est tiré avec infiniment de bonheur de cette entreprise hasardeuse. Son œuvre est bien composée; la couleur, qui ne rappelle nullement celle du maître, est sage et harmonieuse. On doit même reprocher à M. Robert un peu trop de sagesse; — qu'il ne craigne pas de tomber dans un excès d'audace; il faut avant tout qu'il évite d'être froid. En analysant le *Luca Signorelli,* on devine que l'artiste tremblait en peignant son œuvre; il doutait de lui-même, et n'osait espérer un succès. L'événement a prouvé que M. Alexandre Robert peut, sans présomption, avoir foi dans son talent. Qu'il nous permette une dernière observation : Luca Signorelli n'est-il pas plus artiste que père? Ses yeux qui interrogent le cadavre pour fixer sur la toile une image chérie, sont-ils assez affligés, et ne dirait-on pas plutôt le regard d'un peintre qui étudie attentivement un modèle?

Cette œuvre n'en est pas moins fort remarquable. Nous l'envions à M. Thys, de Gosselies, et nous nous demandons comment un amateur qui a le goût assez éclairé pour acheter cette toile, peut avoir le courage de se donner ce pauvre prophète *Élie consolé par un ange,* et peint par M. Van Maldeghem, ce qui n'est guères consolant.

Digitized by Google

Les Capucins sont d'une belle exécution; l'expression est bonne, le faire très-soigné, — un peu froid. — Quant au *Jeune mendiant romain*, il a été placé si haut que nous ne pouvons le juger convenablement; la poitrine nous paraît manquer de relief.

Le *Saint Louis captif et refusant la dignité de Soudan*, par M. Joseph Bellemans, manque de simplicité. Il y a cependant d'excellentes intentions et des qualités sérieuses dans cette composition dont la couleur est brillante.

Les cinq études exposées par M. Clevenbergh, sont peintes avec sagesse; il est étonnant que l'Italie n'ait pas eu plus d'influence sur cet artiste et n'ait point donné de fermeté à son pinceau. La force, la vigueur sont inconnues à M. Clevenbergh.

Courage, M. Comte! vous nous avez envoyé de Paris un tableau d'une couleur très-fine, une œuvre vraiment distinguée (1), quoique d'un aspect un peu gris; vous avez du talent et vous êtes dans une bonne voîe. Nous ne vous disons pas adieu, mais au revoir! — Nous vous donnons rendez-vous au Salon de 1851.

Vous aussi, M. de Backer, vous avez devant vous un avenir brillant. Vos deux tableaux (2) sont pleins de sentiment; — gardez-vous de la sécheresse, et la Belgique comptera un bon peintre de plus.

Quant à M. Henri Decaisne, c'est autre chose! — Il avait à soutenir une réputation acquise, à justifier la confiance du gouvernement, à prouver à sa patrie qu'il se montre digne d'elle. Qu'a-t-il fait?—Lui qui nous doit de la reconnaissance pour les travaux qui lui ont été donnés à lui, enfant prodigue cependant, il nous a expédié de Paris deux tableaux de rebut, décrochés dans quelque coin obscur de son atelier. *Louis XIV et mademoiselle de La Vallière* est une œuvre pitoyable; cela ressemble à un devant de cheminée. Figurez-vous Louis XIV charmant les loisirs de la Vallière, en jouant de la guitare!.... Le cadre intitulé : *Fleurs et fruits* est presqu'une insulte de M. Decaisne à sa patrie. C'est une véritable dérision : — oser nous envoyer des raisins en cire, des poires pétrifiées et des fleurs en papier!.... Le moindre coup de pinceau de M. Robie vaut cent fois le beau chef-d'œuvre du peintre de *la Belgique couronnant ses grands hommes*, cette autre merveille dont nous ne parlerons pas aujourd'hui.

MM. De Jonquières (3), Jehan Marchant Dubois d'Hœult (4) et F. Sacré (5) sont dignes de se donner la main et de former une sainte-alliance. Le jury a dû les admettre en même temps. Lorsque nous avons rendu compte du dernier Salon de Paris, nous avons dit que nous étions d'avis

---

(1) Le tableau de M. Comte représente *les derniers moments de Cinq-Mars*. — L'homme placé au fond est mal dessiné.

(2) *Un berger de la Campine racontant une histoire à ses deux filles* et une *Jeune paysanne offrant l'hospitalité à un aveugle.*

(3) Ouvrage exposé : *Souvenir du camp de l'Oise, établi au mois de septembre 1847, près de Compiègne, et commandé par S. A. R. M. le duc de Nemours.* — Le peintre a trouvé ingénieux de barbouiller jusqu'à son cadre qui est illustré d'affreux troupiers.

(4) *L'enfer à la fin du jugement dernier! — Intérieur de forge; étude d'après nature!! — Fête vendéenne aux sables d'Olonne!!! — Le rêve de saint Antoine!!!!...* Quel cauchemar !

(5) *Le politique du village. — Henri III, roi de France, s'amusant à découper des images.* — M. F. Sacré est sublime dans son genre.

Digitized by Google

de ne rien refuser, comme on l'a fait au Louvre. Les rapins incompris meurent alors, tués sous le ridicule, et s'empressent de devenir qui bottier, qui avocat, épicier, pharmacien ou député. Ils courbent la tête devant le jugement de la foule, si longtemps réclamé par leur ambitieuse nullité, et cessent une vie de flâneur pour embrasser une carrière qui leur permet de prendre rang parmi les citoyens utiles. Mais alors il ne faut instituer qu'un jury de placement et non un jury d'admission. Du moment où ce dernier existe, il a à remplir sa mission avec conscience et sévérité. C'est ce qui n'a pas eu lieu à Bruxelles. Le quart *au moins* des objets exposés devait être refusé.

Cham ferait des charges étourdissantes d'après le *Rembrandt peignant sa mère* et le *Louis XIII* de M. A. Desmit. Le titre de ce dernier chef-d'œuvre constitue une phrase qui prend à elle seule plus de quatre lignes du livret : *Louis XIII, accompagné du cardinal de Richelieu et de sa cour, dans une procession solennelle, le jour de la Pentecôte, guérit par attouchement des malades qui viennent se prosterner devant lui.* — M. Desmit ne dessine guères et sa peinture n'a rien à envier à son dessin.

M. Dell'Acqua a du talent; — la composition des *Derniers moments de Nicolo Macchiavelli* est d'un style noble et en harmonie avec le sujet. — Il a un bon principe de couleur; son tableau pêche par l'exécution, qui manque de solidité; on s'aperçoit que le peintre hésite.—Nous avons de grands éloges à donner aux tendances de M. Dell'Acqua; c'est un artiste consciencieux. La note intéressante qu'il a fait insérer dans le catalogue, annonce des recherches studieuses et un respect de l'histoire, bien rare chez nos jeunes artistes; nous reproduisons cette courte notice dans l'espoir de les voir profiter de l'excellent exemple donné par M. Dell'Acqua :

« Macchiavelli, issu d'une noble et ancienne famille de Florence, fut tour à tour honoré pour ses » talents et persécuté pour ses opinions politiques, pour ses idées de liberté et d'indépendance. Il » mourut presque dans la misère, à l'âge de 58 ans, le 22 juin 1527, à la suite d'une très-courte » maladie. Sa famille se trouvait alors à la campagne, et son fils Ludovico était seul avec lui. » Lorsqu'il vit approcher le terme de sa vie, il fit appeler à son lit de mort ceux des princi- » paux jeunes gens de Florence qu'il haranguait souvent dans les jardins des *Ruccellai*, et après » leur avoir vivement rappelé les devoirs qui les liaient à la cause de leur pays, il fit approcher » son ami Francesco Ferruccio, capitaine de l'armée de la République, et lui recommanda son fils » Ludovico. Le capitaine lui promit que son fils triompherait ou mourrait avec lui pour la patrie » et en fit le serment sur le Christ.

» Les autres personnages, tous historiques, sont : Carduccio, gonfalonier de la ville; Luigi » Alamanni, le poëte qui revenait de la cour de François Ier, roi de France, dont il porte le » costume; Buondelmonte, Martelli, Antinori et Dante da Castiglione, dont la taille athlétique et » la longue barbe rousse sont aussi strictement historiques. Le moine est Fra Benedetto da Fojane, » dominicain que le pape Clément VII fit mourir de faim, après la chute de Florence, dernier » asile de la liberté italienne. »

Nous consacrerons le reste de ce chapitre à l'examen des œuvres de plusieurs artistes français.

Le talent de M. Claudius Jacquand est en pleine décadence, s'il faut en juger par *Le guet-apens*. Un vieillard et un spadassin jouent dans un tripot. La ruine du ferrailleur est complète; furieux, il perce de sa lame la gorge de son partner, et se précipite sur son or.—Il n'y a point de bras sous la manche au bout de laquelle est attachée la main qui enfonce l'épée. M. Jacquand nous a traités cavalièrement. Il a cependant toujours été le bien-venu en Belgique.

Digitized by Google

M. G. Lépaulle fut inventé par le *Jockey-Club* qui n'a jamais fait que d'assez pauvres découvertes. — *Le passage du ruisseau* donne une idée peu avantageuse du talent de M. Lépaulle. Un des pieds de la petite fille est joliment peint. C'est le seul éloge à adresser à cette œuvre. Quant au *Chef égyptien,* il ressemble à un figurant de la Porte Saint-Martin, monté sur un cheval fantastique; le dernier plan est occupé par une toile de fond assez mal éclairée par les quinquets des coulisses.

La jeune fille passant un torrent à gué par M. Alexandre Caminade a le double tort d'être une peinture molle et insignifiante. La jeune fille n'a nullement le caractère italien; le dessin n'est pas très-pur; quant au paysage, l'aspect en est au moins bizarre.

Le *Souvenir de Naples* de M. Auguste Marc est bien dessiné, mais la couleur est malheureuse et donne aux figures l'aspect de statuettes en bois.

M. Mayer nous a envoyé de ces œuvres (1) profondément tristes dont on ne saurait faire aucune critique. Que dire en effet de cette manière maigre et commune, de ces cadres qui paraissent contenir plutôt une glace qu'un tableau, tant le vernis est brillant?

M. Peyronnet n'a aucune idée des lois de la perspective. Dans *Honneur et charité,* les soldats du second plan sont de véritables géants.

Un vieux militaire expliquant une gravure à un enfant et un *Intérieur* nous font augurer assez mal de l'avenir de M. Alphonse Roehn.

Nous attendions de M. Clément Pruche un tableau moins faible que *Le billet de logement. — Le bon ménétrier* est lavé avec coquetterie. M. Pruche a fait beaucoup mieux; cette aquarelle cependant n'est pas sans mérite.

C'est une charmante chose que l'esprit. Que d'écarts, que d'erreurs ne fait-il point pardonner! Et lorsqu'on se décide à blâmer un homme spirituel, n'est-ce point toujours un peu du bout des lèvres et même en lui portant secrètement envie?

L'esprit, c'est le seul roi qu'on ne puisse détrôner. Son règne est éternel. Toutes les commissions possibles chercheront en vain à le dérober aux regards de la foule. Il triomphera toujours de ces manœuvres mesquines, et on le découvrira, fût-il caché dans le réduit le plus obscur.

On a relégué à la sortie, dans une affreuse salle, le *David Teniers* de M. Eugène Lepoittevin; le succès de cette délicieuse toile a-t-il été moins grand, et cent tableaux occupant des places d'honneur n'auraient-ils pas été heureux d'attirer la moitié de l'attention qu'on a donnée au peintre de la marine française (2)?

On nous dira que la couleur de M. Lepoittevin est fausse; que le personnage couché à la tête de la barque, est beaucoup trop petit;—eh, grand Dieu! nous savons tout cela!—mais nous savons aussi qu'il n'y a pas au Salon beaucoup de compositions plus élégantes; que cette œuvre est pleine de distinction; qu'on n'a point meilleur goût et que, malgré tous ses défauts, nous serions enchantés de pouvoir signer cette toile qui nous montre notre *David Teniers conduisant Don Juan d'Autriche,*

---

(1) *Le vicaire de Wakefield recevant dans sa prison les consolations de sa famille. — M^lle de Béthune donnant des secours à un officier blessé. — Scène de police correctionnelle : Médor, accusé et convaincu d'avoir mangé un gigot est condamné par le docte tribunal.*

(2) M. Lepoittevin a récemment reçu sa nomination du gouvernement de la République; M. Gudin a le même titre.

Digitized by Google

son élève, visiter une kermesse. Le maître et le royal disciple sont debout dans une barque qui s'avance à force de rames vers le rivage où dansent de gais villageois. Toute la toile est brossée avec une verve extraordinaire.

M. Ginain n'a pas été mieux placé que le peintre de *Teniers*. Sa *Revue de M. le duc de Nemours au Champ de Mars, le 27 mai* 1846, est parfaitement ordonnée. La touche est fort spirituelle; les fonds sont faits avec un entrain incroyable. Un musicien de l'artillerie semble s'élancer hors de la toile au grand galop de son cheval. Il y a beaucoup de vérité dans ce tableau.

C'est encore par l'esprit et par la poésie que se recommande *une Course d'enfants,* par M. Léopold Moulignon. Le dessin de cette esquisse n'est pas irréprochable; le ton est harmonieux, quoique très-faible; mais une invention heureuse, une idée neuve, une composition fort distinguée, rachètent ces défauts. Nous aimons moins le tableau (1) de M. Moulignon. On voit que l'artiste a peint d'après des modèles groupés dans l'atelier. Son œuvre sent trop l'arrangement.

M. Seigneurgens appartient à l'école de M. Eugène Lepoittevin. C'est faire l'éloge de son tableau qui renferme cependant moins de lumière que les toiles de son maître.

Le passage difficile de M. Ernest Seigneurgens était placé près des *Mendiantes de Capri* de M. Pignerolle, c'est-à-dire aussi mal que possible; en revanche, les omelettes de M. Cautaerts, les fantaisies de M. De Marneffe, les grosses plaisanteries de M. Henri Decoene et les bonshommes de bois de M. Bataille occupaient le premier rang.

M. Charles Poussin porte honorablement un nom illustre. Ce jeune peintre a beaucoup d'avenir. Il a représenté *Un pardon; Pèlerinage à Sainte-Anne-la-Balue* (*Finistère*). Les Bretons superstitieux croient renouveler leurs forces et retrouver la santé en se versant dans le cou et dans les manches de l'eau de certaines sources.

Le groupe principal est d'un beau dessin : une mère tient dans ses bras son fils que le père ondoie;—l'expression des divers personnages est remarquable; l'artiste a rendu avec infiniment de bonheur et la gravité du père, et la frayeur de l'enfant, et la superstition maternelle combattue par les cris du petit gars. — M. Poussin doit modifier sa peinture qui est trop blanche; le groupe dont nous avons parlé est brossé avec fermeté; le reste du tableau est exécuté avec la plus grande négligence; la perspective n'est pas même observée. — *Le pardon* a attiré l'attention de tous les gens de goût; les qualités sérieuses de cette œuvre permettent d'espérer que M. Poussin ne restera pas stationnaire et qu'il emploiera tous ses efforts à perfectionner son talent.

---

(1) *Mendiants, souvenir de Rome.*

Digitized by Google

M. ALOÏS HUNIN.

MM. JOHN ET WILLIAM ANGUS, DAVID COL, CRAEYRANGER, EUGÈNE DE BLOCK, FERDINAND DE BRAEKELEER, J. DE BRUYCKER, DE FIENNES, V. DE GRONCKEL, TH. DE HEUVEL, DE LOECKER, B. DE LOOSE, LÉON DELVAUX, ADOLPHE ET HENRI DILLENS, ANGE FRANÇOIS, C. FRANÇOIS, J. GEIRNAERT, N.-J. HORGNIES, MODESTE LECLERC, J. LEROY, FR. LOYENS, C. PAYEN, OCTAVE PLUMOT, CH. SALIGO DE GRAMMONT, CLÉMENT SCHRUERS, JOHAN SCHULTZ, L. TAYMANS, JEAN VANDEKERKOVE, J. VAN DE VELDE, CH. VAN MEER, VAN REGEMORTER, LOUIS VAN RUYK, F. VERHEYDEN, CHARLES VERLAT, CONSTANT WAUTERS, BERNARD WEISER ET VICTOR WILBRANT.

Ce qu'un artiste doit le plus désirer, c'est d'être original. L'originalité, c'est la vie; — elle fait excuser les plus grands défauts et assure presque toujours à ceux qui la possèdent, un nom dans l'avenir.—Si vous avez le feu sacré, vous produirez au moins une œuvre de génie devant laquelle vos détracteurs les plus acharnés devront s'incliner et seront forcés de vous pardonner cent compositions étranges, confuses, — tentatives audacieuses où s'essayait votre pinceau.

Un talent raisonnable, honnête, terre-à-terre, ne provoquera jamais ni enthousiasme ardent, ni sanglante critique. On le laissera poursuivre sa marche paisible sans trop s'inquiéter de lui. On s'arrêtera à peine pour jeter un coup d'œil indifférent, et on se contentera de dire : « C'est bien, » — et rien de plus; — jugement, certes, très-honorable, mais dont la froideur désespérante fait envier les passions jalouses se déchaînant contre le génie.

Le peintre dont le nom est inscrit en tête de ce chapitre, n'est malheureusement qu'un homme de talent. Ses tableaux n'ont jamais fait sensation; on les estime, on ne les admire pas.—L'admiration ne peut se commander. Une pensée élevé, une noble inspiration, une idée neuve, l'originalité enfin, ont seuls le pouvoir de la provoquer.

M. Aloïs Hunin n'est qu'un reflet, un souvenir lointain, un disciple attardé de l'auteur de l'*Accordée de village*, de la *Cruche cassée* et du *Vieillard paralytique*. On doit cependant lui savoir gré de n'avoir point, à ses débuts, sacrifié au mauvais goût, — si cher alors à tous nos peintres de genre, — et d'avoir préféré imiter Greuze. Si M. Hunin n'a point eu la force nécessaire pour être original, il a du moins eu le mérite d'apporter une certaine distinction dans ses ouvrages. Il est

Digitized by Google

fâcheux qu'il n'ait emprunté au maître français que son genre de composition; du moment où il se résignait à n'être qu'un imitateur, qu'un artiste *à la suite*, il aurait dû étudier davantage la manière de Greuze, tâcher de substituer à sa couleur opaque, à son faire commun, la finesse de touche et le charme inexprimable qui caractérisent le peintre bourguignon.

M. Hunin reste stationnaire; ses deux toiles n'annoncent aucun progrès. La *Bienfaisance de Marie-Thérèse* et la *Distribution d'aumônes* sont bien composées; mais la peinture en est vraiment par trop honnête. M. Hunin se répète à satiété : toutes les chairs se ressemblent; —dans la *Distribution d'aumônes,* les vêtements et la figure des religieuses sont du même ton. — L'artiste semble affectionner le rouge brique; il s'en est uniformément servi pour sept ou huit personnages au moins. Il va sans dire que l'on retrouve l'éternel bahut qui a sa place obligée dans toutes les compositions de M. Hunin. Les types manquent de variété; ce sont pour nous de vieilles connaissances : le vieillard malade de la *Bénédiction nuptiale* figure dans la *Distribution d'aumônes;* cette fois, à la cécité près, il jouit d'une parfaite santé. — Quant au jeune mendiant placé au premier plan, le peintre malinois ne nous l'avait pas encore montré; mais il y a longtemps que Murillo nous permet de l'admirer.

Au dernier Salon, M. Hunin avait obtenu la médaille d'or. — Cette fois, on a jugé à propos de le décorer. — M. Aloïs Hunin est le beau-frère de M. N. De Keyser.

MM. John et William Angus ont exposé, le premier, une *Scène de bandits* dont la composition est très-malheureuse, — le second, un *Corps de garde espagnol,* qui rappelle beaucoup trop la manière de M. Leys.

Les quatre tableaux (1) de M. David Col sont fort mauvais. L'Art n'a rien à y voir.

Il y a quelques qualités de couleur assez estimables dans le *Retour d'un marin au dix-septième siècle,* par M. Craeyranger; mais les accessoires sont mieux traités que les figures dont l'expression est vulgaire et dont le dessin renferme de graves incorrections.

La vue de la *Scène de famille* de M. Eugène De Block nous a profondément attristés; on ne reconnaît plus le talent de l'homme à qui l'on doit *Ce qu'une mère peut souffrir*. La peinture de M. De Block est devenue excessivement diaphane, et on a signalé, avec raison, plusieurs défauts de perspective aérienne.

Ne désespérons cependant pas du talent de M. Eugène De Block. Cet artiste est richement doué; il voudra prendre une revanche éclatante au Salon de 1851.

Comme M. Hunin, M. Ferdinand De Braekeleer reproduit constamment les mêmes types. *Le Tisserand malheureux* est une œuvre pleine de bonnes intentions; mais on n'y trouve pas autre chose. — Ce n'est pas assez. — M. F. De Braekeleer a, pendant un certain temps, été le peintre officiel des physionomies joyeuses; aujourd'hui, il s'est constitué l'éditeur responsable d'un musée de pleurnicheries fort peu attendrissantes. Rien n'est faux comme les compositions désolées de M. De Braekeleer.

La composition du *Tisserand malheureux* est assez singulière. Les pieds des figures sont cachés avec un soin tout particulier; on n'en aperçoit qu'un seul; — ce n'est point trop pour les six personnages du tableau.

---

(1) *Savoyards au repos. — Le vin mis en bouteilles. — Un duo burlesque. — Le gibier du chasseur.*

Digitized by Google

Le *Bonheur maternel* de M. De Bruycker, est d'un joli sentiment. Il n'y a pas de comparaison possible entre cette œuvre et les *Apprêts pour le marché*, exposés par le même artiste.

Un braconnier, par M. De Fiennes, trahit beaucoup d'inexpérience. La touche manque de force et le modelé est très-faible.

Nous voyons avec plaisir les progrès de M. De Gronckel. *L'Enfant du pauvre* est une étude d'un coloris sévère; c'est de la peinture vigoureuse; l'artiste doit avoir étudié les maîtres espagnols. Nous aimons moins *la Campinoise*, qui, cependant, n'est pas sans mérite. Nous avons remarqué des qualités sérieuses dans les quatre portraits de M. De Gronckel, dont les originaux n'ont pas tous le caractère de distinction désirable.

L'Intérieur breton de M. Th. De Heuvel, est très-fin.

M. De Loecker a obtenu une place d'honneur..... dans la *Promenade charivarique*, publiée quelques jours après l'ouverture de l'Exposition.

Le coloris d'*Un jour de fête à l'école* est gris et froid ; il y a cependant du mouvement dans ce tableau de M. De Loose, et plusieurs jolies têtes d'enfants sont peintes avec finesse.

La mollesse est le grand défaut de M. Léon Delvaux. La couleur de sa *Jeune paysanne sortant de l'église* est assez bonne.

M. Henri Dillens a une affection particulière pour Henri IV et pour Charles-Quint. Il a déjà retracé plusieurs épisodes de la vie de ces deux princes. Cette fois il nous montre le Béarnais surpris par l'ambassadeur d'Espagne, au moment où il joue avec les enfants de France. M. Henri Dillens n'a pas été heureusement inspiré. Son tableau a dû être peint dans un jour de spleen. L'artiste nous avait habitués à une couleur plus brillante, à une touche plus vigoureuse.

La peinture de M. Adolphe Dillens est un peu sèche. Sa toile (1) sent trop l'arrangement. Quelques figures sont faiblement modelées.

Il est difficile de rien voir de plus léché que *le Chaperon rouge et le grand père le Loup* de M. Ange François.

Le procès-verbal signé et publié par les membres du jury d'admission et de placement, nous apprend que « *huit tableaux ont été refusés.* » — Nous serions enchantés de les connaître pour pouvoir nous assurer qu'il existe en Belgique huit œuvres plus détestables, plus triviales, que le *Maréchal-ferrant-dentiste* d'un M. C. François.—Il faut un courage surhumain pour oser signer une pareille chose. — C'est tout ce que l'on voudra, excepté un objet d'art; — cela n'a de nom dans aucune langue !

Le baiser deviné et *la Confidence* sont des sujets dont, depuis longtemps, on est fatigué. L'exécution n'est pas sans mérite. Il faut tenir compte à M. Geirnaert de son âge et de l'affaiblissement de sa vue. Cet artiste a les yeux malades.

Les politiques du village et *La recommandation inutile* n'ont pas demandé à M. Horgnies de grands efforts d'imagination. Ces deux tableaux sont honnêtement et ennuyeusement peints.

M. Modeste Leclerc expose une toile qu'il intitule : « Au revoir...! » — M. Modeste Leclerc nous permettra de lui répondre : « Adieu! »

M. J. Leroy a adopté pour son *Intérieur* un cadre trop vaste. Il en résulte que les groupes

---

(1) *Les Cinq Sens.*

Digitized by Google

paraissent dispersés et que la composition manque d'ensemble. La couleur est sombre. M. J. Leroy se préoccupe exclusivement des anciens maîtres; — il a tort; — il devrait, avant tout, étudier la nature ; c'est le seul moyen de ne pas s'égarer.

La Charité et *la Châteleine* sont des tableaux dans lesquels M. F. Loyens n'a placé des figures que pour avoir le plaisir de les vêtir de superbes robes de satin qu'il exécute d'une manière remarquable. Pour M. Loyens, les personnages sont des accessoires; il ne s'inquiète que des étoffes.

M. Payen doit être fort jeune. Son *Épisode de la Saint-Barthélemy* renferme de bonnes intentions, mais le dessin est malheureusement incorrect, et le ton général est faux. Le rouge et le noir dominent sur la palette de M. Payen. Le sujet choisi par le jeune artiste annonce une intelligence distinguée, qui veut sortir des sentiers battus.

Le tableau de M. Octave Plumot est l'un des plus audacieux plagiats qui soient venus s'étaler dans une exposition publique. Sa *Forge* n'est qu'une copie informe de *l'Armurier* de M. Leys.

Un de nos compatriotes qui habite depuis longtemps Paris, M. Charles Saligo de Grammont, nous a envoyé trois portraits, deux études de femme et un tableau qui représente la *Tombe des patriotes morts à l'attaque du Louvre en* 1830. — Nous regrettons de ne pouvoir louer M. Saligo de Grammont : sa peinture est d'une extrême faiblesse. Quant à son tableau patriotique, il est impossible de le prendre au sérieux; au lieu d'inspirer le recueillement, il provoque la gaîté.

Hélas! trois fois hélas! dans quel siècle vivons-nous! — Que respectera-t-on, si l'on ne respecte même plus le génie? — Voici M. Clément Schruers qui ne craint pas de porter une main profane sur Gœthe, et qui s'est amusé à massacrer *Werther et Charlotte*.....

M. Johan Schultz, de Middelbourg, a exposé des *Pêcheurs d'Arnemenden* (*Zélande*) qui ont une tournure des plus curieuses.

La *Prière pendant l'orage,* par M. L. Taymans, mérite de fixer l'attention. Il y a beaucoup de caractère dans ce tableau dont le coloris est franc et décidé. Le dessin d'une des femmes agenouillées est un peu raide. — Il y a en M. Taymans l'étoffe d'un artiste fort distingué. Nous l'engageons vivement à soigner son dessin. L'auteur de la *Prière pendant l'orage* a d'excellentes qualités; il ne doit pas se contenter d'un talent incomplet. — Ce jeune peintre avait encore au Salon un *Portrait* faiblement modelé. L'ensemble est bien compris.

Sous le titre de *Misère des Flandres; émigration de mendiants flamands*, M. Vandekerkhove a peint un tableau où il ne manque que du sentiment et de la couleur locale. Nous pourrions ajouter que M. Vandekerkove ne dessine guères, et nous serions encore dans le vrai. — Un des paysans flamands est coiffé d'un turban.

Christophe Colomb posant le problème de l'œuf, par M. Van de Velde, a la prétention malheureuse de nous ramener à l'art primitif, aux figures découpées sur un fond d'or, etc., etc. Ce n'était d'ailleurs pas la peine de refaire, à propos de Christophe Colomb et de son œuf, la *Cène* de Léonard de Vinci, en substituant aux saints apôtres la collection complète et peu inédite de modèles de l'Académie d'Anvers drapés dans des oripeaux de coryphées.

M. Brias a trouvé un rival dans M. Ch. Van Meer, qui a exécuté au *patientiotype*, comme dit M. Wiertz, trois tableaux, grands comme des tabatières. Il va sans dire que les coqs, les canards, les lièvres et les poulets peints par M. Van Meer sont très-supérieurs aux figures de ses deux *Intérieurs de cuisine* et de son *Marchand de gibier*. Les poils et les plumes peuvent se compter; c'est fort intéressant et éminemment artistique.

La couleur de M. Van Regemorter est chaude: cet artiste comprend assez bien le clair-obscur.

Digitized by Google

Ses compositions (1) sont malheureusement triviales, et son dessin est rarement irréprochable.

M. Louis Van Ruyk pèche aussi par la trivialité. *Le Vin, l'Amour et le Tabac* est d'une crudité de tons fatigante.

Quand donc M. F. Verheyden aura-t-il la bonté de renoncer aux paysannes de contrebande dont il gratifie nos expositions? — Ce genre faux, affecté, ne plaît guères plus d'une fois; — c'est ainsi que nous nous expliquons le succès des *Jeunes filles au bois*. Mais il fallait bien se garder de nous donner une seconde, une troisième et, à plus forte raison, une quatrième édition de ce tableau; nous n'avons que faire des *Jeunes filles à la fontaine*, des *Jeunes filles dansant à la corde* et de *la Balançoire*, autre prétexte de nous montrer les mêmes jeunes filles, avec les mêmes pieds roses, les mêmes mains blanches, le même sourire! — Ce sourire stéréotypé nous poursuit depuis six ou sept ans.

Quand on veut peindre des paysannes, on choisit ses modèles à la campagne et non dans un bal travesti; on a soin de ne pas donner la même physionomie à une douzaine de jeunes filles, et on évite tout ce qui ressemble à la mignardise.

La couleur de M. Verheyden manque de solidité; le faire de cet artiste est bien plus vigoureux quand il se contente de nous représenter quelque bon villageois. — Nous déplorons sincèrement les écarts du peintre de *La Balançoire*: — ou il tombe dans l'afféterie, ou il se complaît dans des ouvrages de mauvais goût, que lithographient MM. Régnier et Bettanier pour le *Musée des rieurs*, publication pitoyable qui fait les délices des badauds parisiens.

Avant d'abandonner M. Verheyden, disons qu'on reconnaît dans le paysage de *La Balançoire* la touche de ce pauvre M. Ildephonse Stocquart. Cette collaboration ne rend pas le tableau de M. Verheyden plus séduisant.

On n'a pas oublié *Le Tintoret donnant une leçon de dessin à sa fille*, — brillant début de M. Charles Verlat. Depuis lors ce jeune artiste semble s'égarer à plaisir, et il en est arrivé à se voir justement contester ses belles qualités de coloriste. *Le Sommeil* est loin d'être une œuvre de mérite; on dirait du papier-tenture. La couleur est sans harmonie, la composition pleine de mignardise.

M. Verlat s'est un peu relevé dans les *Loups se disputant une proie*. Nous conseillons à l'auteur de la *Leçon du Tintoret* de voyager; le séjour d'Anvers lui est pernicieux. — M. Verlat aspirerait-il à l'héritage de M. Lens dont les œuvres cotonneuses ne font pas le plus bel ornement de notre célèbre et ravissant Musée dit *des modernes*.

M. Bernard Weiser a lu *le Pirate* de Walter Scott, et il a voulu peindre *Mina et Brenda chez Norna*. Ce que nous avons dit de M. Clément Schruers s'applique très-bien à M. Weiser et aussi à M. Victor Wilbrant qui s'est procuré le malin plaisir de représenter Mozart (2) à l'état de fantôme et de faire cadeau de ce beau chef-d'œuvre à un M. P. W., maître de chapelle à Namur, — lequel a dû trouver l'attention fine et délicate.

Parenthèse : — Nous disons faire cadeau, parce qu'il nous est impossible de supposer qu'un maître de chapelle commande ou achète la charge d'un compositeur de génie.

---

(1) *La Prise de tabac. — Rixe de villageois; scène de cabaret. — Philippe Wouvermans quelques jours avant sa mort, prend la résolution de détruire ses études. — Paysage; vue prise sur le canal de Bruxelles.*

(2) *L'inspiration, épisode des derniers jours de Mozart.*

Digitized by Google

M. Victor Wilbrant a eu, comme M. De Loecker, les honneurs de la *Promenade charivarique*. Personne assurément n'en était plus digne que le caricaturiste de Mozart.

Les personnes qui n'ont vu de M. Constant Wauters qu'une peinture pâle, décolorée, — *Un sculpteur dans son atelier*, — se seront fait une fâcheuse opinion du talent de cet artiste. On avait enfoui dans un des affreux réduits qui communiquent avec le salon de Rubens, *Les Français en 1793*, œuvre d'un mérite incontestable et qui a valu à M. Wauters les sincères éloges des gens de goût auxquels son tableau n'a pas échappé. La scène est aux Champs-Élysées où les *incroyables* viennent étaler leurs grâces devant la Tallien; au premier plan quelques sans-culottes, des enfants vêtus à la grecque et des femmes aussi peu vêtues que possible. Au fond, la figure sévère du général Bonaparte qui fait cabrer un cheval ardent.

Les têtes sont remarquables de finesse; la touche est spirituelle; en un mot, *Les Français en 1793* sont, malgré de légers défauts, un fort joli tableau, une œuvre qui promet à M. Constant Wauters des succès remarquables, s'il sait se maintenir dans la voie où il vient d'entrer et s'il s'efforce de donner plus de vigueur à son talent.

Digitized by Google

M. CHARLES JALABERT.

MM. FIRMIN BOUVY, LOUIS CAROLUS, CAUTAERTS, BERNARD CLOET, LOUIS COULON, FERDINAND DAEMS, AUGUSTE DEBAY, AUGUSTE DESUCCA, J.-J. EECKHOUT, JEAN FAUVELET, L. GROSCLAUDE, TONY JOHANNOT, J. JUNGBLUTH, W. LINNIG, LUCKX, ÉLIAS MARCUSE, C. MARSCHOUW, J.-C. MERTZ, J. PELLOT, ÉDOUARD ROELANDT, LOUIS ROGUIN, LOUIS SOMERS, THANS, LOUIS TUERLINCKX, VAN HOVE, VAN ROOY, C.-J. ET CH. VENNEMAN, ÉTIENNE WAUQUIER ET F. WILLEMS.

Après avoir visité les caves où étaient enterrés les ouvrages de sculpture, et une partie des galeries du musée d'histoire naturelle où l'on avait placé la miniature, les planches des graveurs et des lithographes, les médailles et les plans envoyés par les architectes, on traversait la cour du Musée et on arrivait à la première des salles autrefois occupées par la bibliothèque de Bourgogne. Il y avait dans ce salon un ravissant ovale qui avait pour nous un charme inexprimable. Que de fois ne sommes-nous pas venus nous reposer devant ce petit cadre que l'artiste a si heureusement appelé : *Rêverie!* Que de douces pensées, que de délicieux souvenirs l'œuvre de M. Charles Jalabert n'a-t-elle pas réveillés dans notre âme! — C'était une si bonne chose que d'aller s'asseoir dans l'embrasure d'une croisée, en face de cette élégante création du peintre français; — on restait là des heures entières, les yeux attachés sur cette conception idéale; on entendait chanter en soi tout un monde de poésie, et lorsque l'heure fatale venait à sonner, lorsque la voix glapissante des huissiers vous arrachait à votre rêve, lorsqu'il fallait dire adieu jusqu'au lendemain à cette peinture pleine de sentiment et de distinction, on se sentait saisi d'une terrible envie de décrocher le tableau et de courir cacher son précieux vol aux regards des profanes.

Un jour que nous contemplions cette œuvre où règnent le calme et l'harmonie, nous entendîmes tout à coup une voix murmurer derrière nous cet *Hymne* que Brizeux écrivit pour M. Ingres :

Chacun a son poëte et chacun sa beauté.
De ce moule où le monde en naissant fut jeté
Des types merveilleux sortirent ; le poëte
Comme dans un cristal dans ses chants les reflète.

Digitized by Google

Par le Grand Ouvrier tel fut l'ordre prescrit :
Il mit les éléments sous la loi d'un esprit,
Pour que chaque rouage, en l'immense machine,
Remplît, sans dévier, sa fonction divine;
Et les artistes saints, créateurs après Dieu,
Animés de son souffle, éclairés de son feu,
Durent par les couleurs, et le marbre, et la lyre,
Rendre de l'univers ce qu'ils y savent lire.
Il est doux par le beau d'être ainsi tourmenté,
Et de le reproduire avec simplicité;
Il est doux de sentir une jeune figure
S'élever sous nos mains, harmonieuse et pure;
Si belle qu'on l'adore et qu'on en fait le tour,
Amoureux de l'ensemble et de chaque contour;
Sous la forme il est doux de répandre la flamme.
En s'écriant : Voici la fille de mon âme!
Jusqu'au foyer d'amour pour elle j'ai monté :
Admirez ce reflet de la Divinité!
Nous ne redirons pas ce que disait la haine,
Que toute poésie est une chose vaine :
Chanter, peindre, sculpter, c'est ravir au tombeau
Ce que la main divine a créé de plus beau;
Chanter, c'est prier Dieu; peindre, c'est rendre hommage
A celui qui forma l'homme à sa propre image;
Le poëte inspiré, le peintre, le sculpteur,
L'artiste, enfant du ciel, après Dieu créateur,
Qui jeta dans le monde une œuvre harmonieuse,
Peut se dire : J'ai fait une œuvre vertueuse!

A deux reprises, la voix hésita; et sans nous en rendre compte, en quelque sorte par instinct, nous vînmes à son secours, et quand notre voisin laissa tomber de ses lèvres ce vers :

Le beau, c'est vers le bien un sentier radieux,

nous ajoutâmes :

C'est le vêtement d'or qui le pare à nos yeux.

Une sympathie secrète nous fit faire en même temps un pas l'un vers l'autre, nous nous tendîmes la main. — Sans échanger une parole, nous nous étions compris; nous étions amis. — C'était un noble cœur; il était tout jeune et consacrait à l'Art tout ce qu'il avait de force et d'intelligence. Peut-être un jour sera-t-il célèbre; peut-être est-il destiné à devenir l'honneur de la France. — Il n'avait que quelques heures à passer à Bruxelles; le soir même il retournait à Paris. Nous ne nous quittâmes point; il y avait en nous une entière communauté de pensées, de sentiments. Ce ne fut

Digitized by Google

qu'arrivés à la station, au moment où le convoi allait s'éloigner, que nous songeâmes à échanger nos cartes; nous étions intimes depuis le matin et aucun de nous ne savait le nom de son nouvel ami.

Toutes les personnes à qui la poésie est chère ont éprouvé ce que nous avons ressenti devant le tableau de M. Jalabert; toutes ont été séduites par ce sentiment exquis, par cette souveraine élégance, par cet ensemble d'une parfaite distinction qui révèle un élève de Paul Delaroche.

Nous n'avons qu'un reproche à adresser à ce tableau dont le crayon ne peut rendre qu'imparfaitement tout le charme : les fonds sont négligés, mais l'ensemble de la composition est d'un style si remarquable qu'on oublie aisément ce défaut.

D'autres artistes français dont nous avons à nous occuper ici, sont loin de mériter les mêmes éloges.

M. Louis Roguin nous a envoyé *Un Mozabite, marchand de légumes,* et la *Boutique d'un épicier maure.* M. Roguin aurait bien fait de laisser en Afrique épicier et maraîcher. Les voyages sont fort inutiles, s'ils ne doivent pas avoir d'autres résultats.

Le tableau de M. Élias Marcuse est très-loin de tenir tout ce que promettait son titre : *En été.*

Quant à *La rêverie* de M. Grosclaude, c'est simplement une triste contrefaçon du *Portrait de M^me^ la comtesse d'Agoult* (*Daniel Stern*), que l'on a vu au Salon de 1845. Nous n'aimions guère la peinture poitrinaire de M. Lehman; — il n'est pas nécessaire d'ajouter ce que nous pensons de la manière de M. Grosclaude.

M. Fauvelet est un élève de Diaz; il peint des panneaux grands comme des cartes de visite. Il imite parfois assez heureusement son maître, mais ce n'est jamais qu'un imitateur. M. Fauvelet nous a traités fort légèrement; lui seul en pâtira. Sa *Promenade au bois* n'a donné qu'une très-médiocre idée de son talent. Cela est prétentieux à l'excès, c'est de la mignardise quintessenciée. Les arbres ont un aspect des plus excentriques; on dirait des jouets de Nuremberg.

M. Tony Johannot, ce spirituel Français d'outre-Rhin (1), aurait dû nous envoyer un tableau plus important. Son panneau n'est guère plus grand que celui de M. Fauvelet, et ce n'est en réalité qu'une charmante esquisse. Il y a de la vérité dans la pose des enfants qui regardent *Les images,* mais cette peinture rappelle trop les vignettes que Tony Johannot dessine avec tant de grâce, avec tant d'élégance.

Personne n'a oublié *Le berceau primitif,* ce beau groupe que M. Auguste Debay nous envoya, il y a trois ans. — Élève de Gros, M. Debay était peintre avant d'être statuaire. Bruxelles ne connaissait que le sculpteur, le Salon de 1848 lui a permis d'apprécier les œuvres du peintre.

M. Auguste Debay avait quatre tableaux à notre exposition : *Sagesse : bonheur; — Inconduite : malheur; — Le vieillard et les trois jeunes hommes; — Le premier et le dernier quartier de la lune de miel.* Ces toiles annoncent un penseur distingué qui n'est pas assez maître de son pinceau. L'exécution est la partie faible des tableaux de M. Debay, le dernier excepté. *Sagesse : bonheur, — Inconduite : malheur,* sont des allégories bien comprises, mais très-imparfaitement rendues. L'artiste a représenté la sagesse qui donne le bonheur, par une jeune mère embrassant son enfant; au fond on aperçoit des champs fertiles et un laboureur qui trace son sillon. — Une

(1) Comme Robert Fleury, comme Ary Scheffer, Tony Johannot est né en Allemagne.

Digitized by Google

femme échevelée et à demi-vêtue est assise au milieu des ruines et des ronces; elle cherche en vain à réchauffer son jeune fils contre son sein; — c'est la personnification de l'inconduite. Il y a beaucoup de sentiment dans cette composition, mais la couleur est affreuse et le dessin n'est pas irréprochable. Ces critiques s'adressent également au pendant : l'enfant est modelé avec négligence.

Tout le monde connaît la fable du bonhomme :

Un octogénaire plantait.
Passe encore de bâtir : mais planter à cet âge,
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage ;
Assurément il radotait.

M. Debay s'est heureusement inspiré de ces vers. Il y a des qualités incontestables dans sa toile : elle est bien composée; les expressions sont variées; les trois jeunes gens sont parfaitement groupés. Il est fâcheux que la couleur soit si fausse et que le dessin soit trop arrêté : les figures se découpent d'une manière désagréable sur les fonds qui sont faits avec une insouciance impardonnable. Les costumes si différents — d'époque et de nature — donnés aux jeunes Jouvenceaux, doivent présenter une idée symbolique, dont M. Debay aurait pu donner l'explication dans le livret du Salon.

Les personnes qui ont voulu tout voir, ont seules pu juger du mérite du quatrième tableau de M. Auguste Debay; ce n'est qu'après de nombreuses recherches qu'on parvenait à découvrir *Le premier et le dernier quartier de la lune de miel;* le jury avait si mal placé cette œuvre remarquable qu'il fallait une longue étude pour distinguer les figures et comprendre le sujet. Ce chaste jury a cru devoir agir de la sorte parce que, selon lui, le tableau est indécent. Le prétexte nous a paru d'autant plus curieux que nous avons vainement cherché l'immoralité, cause des vertueuses alarmes de ces juges pudibonds. Mais si nous admettons un instant cette atteinte à la morale, si heureusement inventée par la commission, notre embarras devient grand. Nous nous trouvons en effet en présence de ce fâcheux dilemme : — Ou vous avez eu recours à un expédient que ne renierait point ce bon monsieur Tartufe, ou vous vous êtes simplement procuré l'honorable plaisir de donner la place la plus obscure à une œuvre de grand mérite, signée par un étranger.

Si le sujet est indécent, votre devoir était de le refuser; il fallait avoir le courage de votre conviction et non transiger avec votre conscience en admettant le tableau et en le plaçant défavorablement dans l'espoir que les visiteurs du Salon ne l'apercevraient pas. — Mais l'œuvre de M. Debay ne blesse nullement la morale; c'est une composition très-originale, très-délicate, dessinée avec une rare élégance et peinte avec goût : — et cependant vous lui avez assigné le dernier rang, tandis que vous admettiez des toiles profondément immorales et que vous aviez soin de les exposer de manière à ce qu'elles ne pussent échapper aux regards (1).

Théophile Gautier, dans sa Revue du dernier Salon de Paris, a parfaitement apprécié le tableau de son compatriote :

---

(1) Nous nous contenterons d'un seul exemple. Avant d'entrer dans le salon de Rubens, on était arrêté par une peinture inqualifiable qui portait le n° 1037 et que le catalogue attribue à un statuaire anversois, M. Van Rooy. Cela devait représenter *La vanité*. Nous ne répéterons pas ici les étranges réflexions que nous avons entendu

Digitized by Google

« Le *Premier et le dernier quartier de la lune de miel,* de M. Debay, sont un sujet double, renfermé dans le même tableau : c'est une idée ingénieuse, rendue avec beaucoup de grâce. Sur le sombre azur d'un ciel nocturne, tout piqueté d'étoiles lointaines, s'arrondissent, comme deux arcs d'argent, le premier et le dernier quartier de la lune. Dans la pénombre de l'astre transformé en alcôve, on voit deux jeunes amants, époux de la veille, l'Amour et Psyché, si vous voulez, qui s'embrassent comme le marbre de Canova; la jeune femme ne se prête aux caresses légitimes pourtant qu'avec une pudeur rougissante et une réserve virginale encore : l'autre quartier nous montre l'Amour endormi, et Psyché qui, soulevée sur le coude, observe le sommeil de son compagnon avec un sourire pétillant d'ironie dédaigneuse et de malice diabolique. La lune rousse va bientôt aiguiser sa corne fauve sur les nuages qui déjà s'assemblent au fond de ce ciel si pur. »

Une marchande de comestibles et *En désirez-vous?* par M. Cautaerts sont des tableaux du genre le plus commun. Si c'était là le dernier mot de la peinture, il faudrait désespérer de l'Art.

Le mari dans l'embarras n'est pas sans mérite. M. Louis Carolus a beaucoup observé la nature; nous lui demanderons seulement du goût dans le choix et dans l'exécution de ses sujets.

MM. Bernard Cloet et Auguste Desucca (1) ont les meilleures intentions du monde, mais leur peinture est d'une grande faiblesse. Ils doivent travailler sans relâche.

La dernière pensée d'un peintre, par M. J. Jungbluth, est une chose affligeante; c'est l'œuvre d'un homme qui n'a jamais su manier un pinceau et qui a le malheur de se croire peintre, parce qu'il a des idées et qu'il est animé du désir de produire des œuvres distinguées.

M. F. Daems, lui, a du talent; on a vu de lui de bonnes études, des toiles dignes d'attention. Nous avons donc le droit de nous montrer sévères envers cet artiste et de critiquer sans pitié cette peinture raide et froide, ce tableau d'une monotonie désespérante qui veut représenter *l'Intérieur d'un couvent.* Tous les camarades d'atelier de M. Daems se demandent comment il a pu oublier à ce point ce qui constitue une œuvre remarquable.

Nous vous attendons au Salon de 1851, M. Daems; — vous avez à prendre une revanche éclatante.

La Société des amis des Beaux-Arts à Gand, a acheté *Le vieux et son favori* de M. Édouard Roelandt. C'est le cas de citer la maxime : « Des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer. »

M. W. Linnig a peint *Une consultation.* Ce tableau a quelques qualités de coloris, mais il est mal dessiné et la composition manque d'ensemble.

M. Firmin Bouvy a de très-heureuses dispositions ; c'est un homme d'esprit. Il y a de la finesse dans son *Gilblas partant pour l'université de Salamanque. — Une salle commune de prison* est un tableau bien composé; les attitudes sont variées, les physionomies pleines d'expression; plusieurs

---

faire devant cette toile dont rien ne peut excuser l'admission. — Du reste, le second jury a également été heureusement inspiré lorsqu'il a acheté pour la loterie certain tableau ainsi baptisé : « *Payez et vous serez considéré.* » On a eu l'obligeance de nous donner le mot de cette honnête énigme. Le peintre a représenté un vieillard qui a invité à dîner deux filles de joie et qui se voit abandonné après boire, au moment où il croyait pouvoir se permettre d'exercer le droit du seigneur. — Nous reparlerons de cette honorable acquisition, lorsque nous nous occuperons des artistes dont on a acquis les tableaux pour les souscripteurs.

(1) M. Bernard Cloet a exposé *Tobie* et *Le jeune Van Dyck recevant une leçon de dessin de sa mère.* M. Auguste Desucca est l'auteur des *Orphelins.*

Digitized by Google

parties de cette œuvre méritent de grands éloges. M. Firmin Bouvy n'a eu qu'un tort, c'est de trop se souvenir d'une charmante composition de M. Molyn dont nous regrettons l'absence : les personnes qui ont vu le dernier Salon d'Anvers, n'ont pas oublié *les Maraudeurs*.

M. Bouvy doit chercher à compléter ses qualités : son exécution est souvent faible; on voit que le jeune artiste tâtonne. Il est richement doué, il possède l'intelligence, il lui reste à acquérir la science.

On trouve également de l'esprit dans les toiles de M. Louis Coulon, mais c'est un peu de l'esprit de vaudevilliste. *Les Poissons rouges* et *les Premières armes* appartiennent à ce genre Pompadour faux, musqué, prétentieux, agaçant au possible. C'est de la peinture qui porte sur les nerfs. — Ici un George-Dandin penché au-dessus d'un bassin rempli de poissons rouges qu'il examine avec la plus complaisante attention, tandis que madame abandonne sa main aux lèvres d'un chevalier entreprenant. — Là, un grand dadais de débutant à qui un capitaine passé maître dans l'art de plaire, conseille de prendre d'assaut le cœur d'une et même de deux jeunes filles au minois fripon. Cela nous a rappelé Déjazet dans *Vert-Vert* et dans *Gentil-Bernard*. On respirait, autour de ces cadres, un parfum de comédie-régence, mêlée de couplets, qui commence à passer de mode, et nous nous en réjouissons fort.

Les Poissons rouges sont le meilleur tableau de M. Coulon. Les étoffes et particulièrement la robe de la femme sont bien traitées. Quant à la femme, elle est mal dessinée et mal peinte.

Ou nous nous trompons fort, ou M. Coulon peint avec peine; les procédés matériels ne lui sont pas assez familiers. Nous lui recommandons surtout l'étude de l'anatomie. L'auteur des *Poissons rouges* ne manque pas de talent; il est jeune; qu'il se rappelle que la simplicité sied à son âge, et il changera bientôt de genre; il abandonnera l'affectation pour revenir au naturel.

Dans *les Derniers jours de Geneviève*, M. Coulon s'est inspiré de Tony Johannot, qui peignit, en 1844, un épisode d'*André*, pour le duc de Montpensier; il a voulu imiter la manière du charmant artiste qui a illustré avec tant de bonheur *le Vicaire de Wakefield*, les *Contes* de Nodier et le *Werther* de Gœthe; il a fait fausse route. Outre de graves hérésies de dessin, nous avons à critiquer le sentiment qui n'est guère en rapport avec le sujet. *Les derniers jours de Geneviève* sont une composition romantique dans la mauvaise acception du mot. Tout y est exagéré et prétentieux. Le faire est plein de mollesse.

Des qualités de couleur distinguent *le Langage des fleurs*, *la Souricière* et surtout *la Toilette*, de M. J.-J. Eeckhout, artiste essentiellement journalier et dont le mérite se révèle dans certaines parties traitées d'une manière supérieure.

M. Eeckhout a aussi exposé trois portraits d'hommes, un portrait de femme et deux enfants. Ces œuvres se recommandent à plus d'un titre. Le portrait de M. Blaes, l'habile professeur de clarinette au Conservatoire de musique, est particulièrement remarquable. La tête est fort belle; les mains sont faibles. Il est fâcheux que M. J.-J. Eeckhout abuse des glacis dorés. M. Robbe, le peintre d'animaux, semble être atteint de la jaunisse.

M. Luckx a du talent. *Conversation* et *Plaisirs de la famille*, sont deux tableaux dans lesquels le choix des expressions est heureux, mais dont la peinture est à la fois léchée et glaciale.

Une exposition nationale des Beaux-Arts ne pouvant avoir lieu en Belgique sans qu'un Anversois brosse une ou plusieurs fêtes villageoises, M. C. Marschouw a eu l'obligeance de nous envoyer d'affreux ivrognes, quelques laides fermières et un nombre raisonnable de vauriens; le tout est tristement dessiné, tristement peint.

Digitized by Google

M. Thans est l'auteur d'un *Marché aux légumes*, d'*Un Anachronisme*, et de quatre ou cinq autres toiles également affligeantes.

Le *portrait* exposé par M. Louis Tuerlinck se distingue par la ressemblance et par un faire assez large. Il y a de fort jolies parties dans *Les affections d'une vieille fille*.

Rien n'est excentrique comme l'*Extérieur de la porte de Borgerhout*, par M. J. Pellot, qui a voulu représenter le combat livré en cet endroit, lorsque les Anversois chassèrent les troupes que le duc d'Anjou avait introduites par surprise, le 16 janvier 1583, dans la riche cité. Toutes les figures semblent être coulées en bronze. Nous préférons la même *Porte en* 1500, *vue de l'intérieur de la ville*. L'effet de lune est assez bien rendu; M. Pellot brosse ses tableaux comme s'il avait à peindre des décors.

Nous ne nous expliquons pas le motif qui a poussé le jury à faire choix du tableau de M. Louis Somers pour la lithographie. On avait déjà eu la main très-malheureuse en désignant *l'Abondance* de M. J. Van Eycken et *la Sécheresse en Judée* de M. Portaels. Les tons uniformément clairs de la première de ces toiles ne prêtent pas du tout à la lithographie, et, malgré tout son talent, M. J. Schubert ne pourra faire d'après *l'Abondance* qu'une planche fort insignifiante. Quant au tableau du directeur de l'Académie de Gand, il est évident qu'il fallait le confier à un graveur. Cette œuvre devait être traitée de la même manière que *le Christ consolateur* d'Ary Scheffer. Il est vrai que notre École royale n'a pas encore produit un Henriquel Dupont, mais nous possédons cependant quelques jeunes artistes de mérite qui auraient été heureux de trouver une occasion d'exercer leur burin inactif. A quoi bon une École de gravure, si vous ne voulez pas encourager les élèves sortis de cette école?

Nous regrettons que chacun des actes de la commission doive prêter le flanc à la critique la plus indulgente, mais nous ne pouvons laisser passer sans protestation le choix étrange du troisième tableau destiné à être lithographié pour les souscripteurs de la tombola. Certes la toile de M. Somers, — *Adrien Willaert de Bruges dirigeant une de ses compositions musicales*, — est loin d'être une de ces œuvres médiocres dont le Salon de 1848 était assez richement pourvu, mais ce tableau, qui eût tenu honorablement sa place dans la loterie, n'offre pas un ensemble de qualités qui puissent mériter les honneurs de la reproduction. La fausse disposition des ombres portées, la raideur des poses, la mollesse et l'uniformité de la touche, ramènent l'*Adrien Willaert* de M. Somers aux honnêtes proportions d'une toile qui doit se faire modeste pour ne pas attirer les justes reproches de la critique. La seule considération qui aurait pu faire amnistier cette pauvre commission, n'est rien moins que flatteuse pour M. Somers, car elle se borne à invoquer l'excuse du *pis-aller;* triste et pauvre excuse que nous ne pouvons admettre. N'eût-il pas été plus convenable de se faire pardonner le dédain et l'oubli où l'on avait laissé les paysagistes et les œuvres remarquables dont ils avaient doté le Salon de Bruxelles? — C'est là une idée qui s'est présentée à l'esprit de tout le monde, — aussi la commission s'est-elle bien gardée de s'en emparer.

M. Étienne Wauquier a exposé le *Templier*, que nous avions déjà vu aux Salons de Mons et de Gand; il y a joint une *Bacchanale*, composition bien agencée, mais dont l'exécution négligée et traitée en *décor*, trahit la facilité et le *fa-presto* du peintre. La tête du satyre est d'une bonne et franche couleur; il est regrettable qu'une des deux nymphes n'ait pas le caractère d'une bacchante. Nous donnons dans notre *Album* le croquis du tableau de M. Wauquier. C'est un de ces esprits fidèles et fervents adorateurs de l'art. M. Wauquier est à la fois peintre et statuaire, et les travaux qu'il a entrepris pour le palais de justice de la ville de Mons, ont seuls été cause des négli-

Digitized by Google

Digitized by Google

M. Thans est l'auteur d'un *Marché aux légumes*, d'*Un Anachronisme*, et de quatre ou cinq autres toiles également affligeantes.

Le *portrait* exposé par M. Louis Tuerlinck se distingue par la ressemblance et par un faire assez large. Il y a de fort jolies parties dans [illegible]

rep
d'A
ser
vil
des

So
de
pre
M.
tab
œu
que
dan
leu
sor

N
plu
tab
mer
une
qui
sent
des
hon
de l
rie
et p
don
avai
mor

M
Can
trait
fran
Nous
fidè

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

gences que nous reprochons à son tableau. Les lecteurs de la *Revue de Belgique* connaissent en outre les poésies faciles et spirituelles du peintre montois. Un de ses amis nous a communiqué une de ces bonnes et joyeuses chansons que l'insouciance de l'artiste avait laissée depuis un an dans les oubliettes poudreuses de l'atelier.

RIRE.

Quand le monde avec ses travers
Se rit de moi, siffle mes vers,
Irai-je en fou briser ma lyre?
Pourquoi le prendre au sérieux,
Mes amis, ne vaut-il pas mieux
En rire?

Tous les hommes ne sont-ils pas
Sujets à faire des faux pas?
Les fronder serait du délire :
Pourquoi les prendre au sérieux,
Mes amis, ne vaut-il pas mieux
En rire?

Celui qui consacre ses chants
A flétrir abus et méchants,
A-t-il jamais ce qu'il désire?
Pourquoi les prendre au sérieux,
Mes amis, ne vaut-il pas mieux
En rire?

Quand nos écrivains bien pensants
Au pouvoir prodiguent l'encens,
C'est le budget qui les inspire :
Pourquoi les prendre au sérieux,
Mes amis, ne vaut-il pas mieux
En rire?

Nos ministres, le plus souvent,
N'ont dans la tête que du vent;
Gardons-les : — on peut trouver pire!
Pourquoi les prendre au sérieux,
Mes amis, ne vaut-il pas mieux
En rire?

Sur nous quand pèsent à la fois
Les sots, les prêtres et les rois,

Digitized by Google

Il faut nous garder d'en médire.
Pourquoi les prendre au sérieux,
Mes amis, ne vaut-il pas mieux
En rire?

Si mes vers semblent indiscrets,
Ici gardons-les bien secrets;
Au dehors que rien n'en transpire.
Pourquoi les prendre au sérieux,
Mes amis, ne vaut-il pas mieux
En rire?

Cette bonne trouvaille a jeté un peu de gaîté au milieu de notre critique. Il est temps de reprendre notre triste métier auquel ces spirituels couplets nous ont un instant arrachés.

La *Fête flamande* de M. C.-J. Venneman est très vraie de couleur.

Un Tour de cartes et *la Perruque du galant,* par M. Ch. Venneman, sont de fort tristes sujets. L'exécution est remarquable.—Nous voyons avec peine M. Ch. Venneman dépenser beaucoup de talent dans des compositions vulgaires.

M. F. Willems, qui nous a quittés pour aller se fixer à Paris, a une organisation des plus brillantes. Malheureusement, les travaux de restauration auxquels il s'est livré, il y a plusieurs années, lui ont donné l'habitude, le goût du pastiche. Avant son départ pour la France, il imitait Terburg; son séjour à Paris a modifié ses tendances sans le faire renoncer au vasselage qu'il s'est lui-même imposé. Au lieu de devenir original, il a simplement abandonné les Hollandais et les vieux Flamands pour la jeune école française, et nous le retrouvons au salon de Bruxelles avec des œuvres (1) qui le font prendre pour un élève de Meissonnier et, sous quelques rapports aussi, de Camille Roqueplan.

Les préoccupations de M. Willems ont frappé tout le monde; il songe évidemment à s'approprier le genre, la manière de Meissonnier. Malgré les regrets que nous éprouvons de voir un artiste, qui possède toutes les qualités nécessaires pour être indépendant, se mettre à la suite d'un maître et l'imiter servilement, nous devons avouer que nous préférons infiniment les petits tableaux de M. Willems à ses *Huguenots,* toile qui renferme des parties bien traitées, mais qui est loin de mériter le succès qu'on a voulu lui faire.

Le premier défaut des *Huguenots,* c'est de ne pas nous représenter des huguenots. Les costumes éclatants des personnages que l'artiste a placés au fond d'une grotte, et qui sont éclairés d'une manière assez inexplicable, — ils tournent le dos à l'entrée d'où la lumière devrait venir, — sont aussi peu historiques que possible; personne n'ignore que les réformés avaient adopté des

---

(1) *Un Après-dîné sous Louis XV, une Conversation, des Huguenots après la Saint-Barthélemy* et *le Balcon.* — *Le Balcon* est une pochade que M. Willems a peinte, il y a longtemps, pour M. Van Beecelaere, et que l'artiste ne destinait nullement au Salon; ce petit cadre a été envoyé à l'exposition par le propriétaire et sans le consentement du peintre. La commission l'a reçu, malgré l'article du règlement qui exige formellement une autorisation par écrit de l'auteur. Les choses se passaient avec une si parfaite régularité que *le Balcon* a d'abord été inscrit sous le nom de M. Édouard Hamman, comme le prouve la première édition du catalogue.

Digitized by Google

couleurs sombres pour leurs vêtements. — On peut également reprocher à chacun des acteurs de cette scène de poser. —Le sujet manque de caractère. La couleur est généralement un peu blafarde; nous signalerons l'abus des tons verdâtres; l'ensemble du tableau paraît *vert-de-grisé;* — qu'on daigne nous pardonner ce barbarisme. — Il y a au premier plan des ronces très-bien peintes.

Si nous nous montrons sévères envers M. Willems, c'est que l'on est en droit de beaucoup exiger de son talent, c'est que nous désirons ardemment le voir renoncer au pastiche, c'est que nous faisons des vœux afin qu'à l'avenir il n'écoute que ses inspirations personnelles.

Deux artistes hollandais, M. Vanhove, de La Haye, dont nous avons déjà pu apprécier le talent, et M. J. Mertz, d'Amsterdam, qui expose pour la première fois à Bruxelles, nous ont envoyé, le premier, *une Veerhuis dans la Noord-Holland,* le second, *la Mère heureuse* et *la Boudeuse.*

Le tableau de M. Vanhove est bien hollandais; il n'y a pas à s'y tromper. C'est une œuvre remarquable de vérité; l'ensemble et les détails méritent d'égales louanges. La couleur de M. Vanhove est maintenue dans une gamme d'un gris argentin qui ne manque pas de charme.

M. Mertz, à qui l'on avait donné d'affreuses places, a obtenu un des succès les plus légitimes du Salon. *La Boudeuse* est une composition délicieuse, d'un faire vigoureux et magistral. La couleur est d'une pâte magnifique.

Nous avons aussi admiré le coloris de *la Mère heureuse;* mais ce tableau est inférieur à *la Boudeuse;* le dessin en est fort irrégulier, et le sujet n'est pas heureusement rendu.

Digitized by Google

M. H. SEBRON.

MM. EUG. DE BAYER, P. DE BRUCK, ÉMILE DE CAUWERE, DAVID DE NOTER, HENRI LALLEMAND ET B. NEYT.

Des sept artistes dont les noms sont inscrits en tête de ce chapitre, M. Sebron est le seul qui ait exposé une œuvre supérieure. Son *Intérieur de la mosquée de Cordoue* a fait l'admiration de tous les hommes de goût. C'est que M. Sebron ne se contente pas de reproduire un monument avec une fidélité scrupuleuse; — on est toujours certain de trouver une idée noble ou spirituelle dans ses tableaux.—Cette fois encore, sa pensée est d'une grande élévation : un cicerone andaloux montre le temple, autrefois consacré au dieu de Mahomet, à deux chefs arabes qui ont voulu visiter les merveilles créées par leurs ancêtres. Au fond, des *majas* contemplent avec curiosité les étrangers dont le visage est empreint d'une tristesse pleine de dignité.

Il n'existe pas en Europe de construction moresque qui puisse rivaliser avec cette mosquée de Cordoue dont le pinceau de M. Sebron a retracé en partie les splendeurs. Théophile Gautier, dans son *Voyage en Espagne*, un des livres les plus remarquables du poëte de *la Comédie de la Mort*, donne une description fort intéressante du monument commencé par Abdérame Ier. « L'extérieur de la cathédrale, dit-il, nous avait peu séduits, et nous avions peur d'être cruellement désenchantés. Les vers de Victor Hugo :

Cordoue aux maisons vieilles
A sa mosquée où l'œil se perd dans les merveilles,

nous semblaient d'avance trop flatteurs, mais nous fûmes convaincus qu'ils n'étaient que justes.

» Ce fut le calife Abdérame Ier qui jeta les fondements de la mosquée de Cordoue, vers la fin du VIIIe siècle; les travaux furent menés avec une telle activité, que la construction était terminée au commencement du IXe : vingt et un ans suffirent pour terminer ce gigantesque édifice!

« Abdérame voulait faire de la mosquée de Cordoue un but de pèlerinage, une Mecque occidentale, le premier temple de l'islamisme après celui où repose le corps du prophète. Je n'ai pas encore vu la *casbah* de la Mecque, mais je doute qu'elle égale en magnificence et en étendue la

Digitized by Google

mosquée espagnole. On y conservait l'un des originaux du Coran, et, relique plus précieuse encore, un os du bras de Mahomet.

» Les gens du peuple prétendent même que le sultan de Constantinople paie encore un tribut au roi d'Espagne pour qu'on ne dise pas la messe dans l'endroit consacré spécialement au prophète. Cette chapelle est appelée ironiquement par les dévots le *Zancarron*, terme de mépris qui signifie « mâchoire d'âne, mauvaise carcasse. »

» La mosquée de Cordoue est percée de sept portes qui n'ont rien de monumental, car sa construction même s'y oppose et ne permet pas le portail majestueux commandé impérieusement par le plan sacramentel des cathédrales catholiques, et dans son extérieur rien ne vous prépare à l'admirable coup d'œil qui vous attend. Nous passerons, s'il vous plaît, par le *patio de los naranjeros*, immense et magnifique cour plantée d'orangers monstrueux, contemporains des rois mores, entourée de longues galeries en arcades, dallée de marbre, et sur l'un des côtés de laquelle se dresse un clocher d'un goût médiocre, maladroite imitation de la Giralda, comme nous pûmes voir plus tard à Séville. Sous le pavé de cette cour il existe, dit-on, une immense citerne. Du temps des Ommyades, l'on pénétrait de plain-pied du *patio de los naranjeros* dans la mosquée même, car l'affreux mur qui arrête la perspective de ce côté n'a été bâti que postérieurement.

» La plus juste idée que l'on puisse donner de cet étrange édifice, c'est de dire qu'il ressemble à une grande esplanade fermée de murs et plantée de colonnes en quinconce. L'esplanade a quatre cent vingt pieds de large et quatre cent quarante de long. Les colonnes sont au nombre de huit cent soixante; ce n'est, dit-on, que la moitié de la mosquée primitive.

» L'impression que l'on éprouve en entrant dans cet antique sanctuaire de l'islamisme est indéfinissable et n'a aucun rapport avec les émotions que cause ordinairement l'architecture : il vous semble plutôt marcher dans une forêt plafonnée que dans un édifice; de quelque côté que vous vous tourniez, votre œil s'égare à travers des allées de colonnes qui se croisent et s'allongent à perte de vue, comme une végétation de marbre spontanément jaillie du sol ; le mystérieux demi-jour qui règne dans cette futaie ajoute encore à l'illusion. L'on compte dix-neuf nefs dans le sens de la largeur, trente-six dans l'autre sens, mais l'ouvertnre des arcades transversales est beaucoup moindre. Chaque nef est formée de deux rangs d'arceaux superposés, dont quelques-uns se croisent et s'entrelacent comme des rubans, et produisent l'effet le plus bizarre. Les colonnes, toutes d'un seul morceau, n'ont guère plus de dix à douze pieds jusqu'au chapiteau d'un corinthien arabe plein de force et d'élégance, qui rappelle plutôt le palmier d'Afrique que l'acanthe de Grèce. Elles sont de marbres rares, de porphyre, de jaspe, de brèche verte et violette, et autres matières précieuses; il y en a même quelques-unes d'antiques et qui proviennent, à ce qu'on prétend, des ruines d'un ancien temple de Janus. Ainsi, trois religions ont célébré leurs rites sur cet emplacement. De ces trois religions, l'une a disparu sans retour dans le gouffre du passé avec la civilisation qu'elle représentait; l'autre a été refoulée hors de l'Europe, où elle n'a plus qu'un pied, jusqu'au fond de la barbarie orientale; la troisième, après avoir atteint son apogée, minée par l'esprit d'examen, s'affaiblit de jour en jour, même aux contrées où elle régnait en souveraine absolue; et peut-être la vieille mosquée d'Abdérame durera-t-elle encore assez pour voir une quatrième croyance s'installer à l'ombre de ses arceaux, et célébrer avec d'autres formes et d'autres chants le nouveau dieu, ou plutôt le nouveau prophète, car Dieu ne change jamais.

» Au temps des califes, huit cents lampes d'argent remplies d'huiles aromatiques éclairaient ces longues nefs, faisaient miroiter le porphyre et le jaspe poli des colonnes, accrochaient une

Digitized by Google

paillette de lumière aux étoiles dorées des plafonds, et trahissaient dans l'ombre les mosaïques de cristal et les légendes du Coran entrelacées d'arabesques et de fleurs. Parmi ces lampes se trouvaient les cloches de Saint-Jacques de Compostelles, conquises par les Mores ; renversées et suspendues à la voûte avec des chaînes d'argent, elles illuminaient le temple d'Allah et de son prophète, tout étonnées d'être devenues lampes musulmanes de cloches catholiques qu'elles étaient. Le regard pouvait alors se jouer en toute liberté sous les longues colonnades et découvrir, du fond du temple, les orangers en fleur et les fontaines jaillissantes du *patio* dans un torrent de lumière rendue plus éblouissante encore par le contraste du demi-jour de l'intérieur. Malheureusement cette magnifique perspective est obstruée aujourd'hui par l'église catholique, masse énorme enfoncée lourdement au cœur de la mosquée arabe. Des retables, des chapelles, des sacristies, empâtent et détruisent la symétrie générale. Cette église parasite, monstrueux champignon de pierre, verrue architecturale poussée au dos de l'édifice arabe, a été construite sur les dessins de Herman Ruiz, et n'est pas sans mérite en elle-même; on l'admirerait partout ailleurs, mais la place qu'elle occupe est à jamais regrettable. Elle fut élevée, malgré la résistance de l'*ayuntamiento*, par le chapitre, sur un ordre surpris à l'empereur Charles-Quint, qui n'avait pas vu la mosquée. Il dit, l'ayant visitée quelques années plus tard : « Si j'avais su cela, je n'aurais jamais permis que l'on touchât à l'œuvre ancienne : vous avez mis ce qui se voit partout à la place de ce qui ne se voit nulle part. » Ces justes reproches firent baisser la tête au chapitre, mais le mal étaitfait. On admire dans le chœur une immense menuiserie sculptée en bois d'acajou massif et représentant des sujets de l'ancien Testament, œuvre de don Pedro Duque Cornejo, qui employa dix ans de sa vie à ce prodigieux travail, comme on peut le voir sur la tombe du pauvre artiste, couché sur une dalle à côté de son œuvre. A propos de tombe, nous en avons remarqué une assez singulière, enclavée dans le mur; elle était en forme de malle et fermée de trois cadenas. Comment le cadavre enfermé si soigneusement fera-t-il au jour du jugement dernier pour ouvrir les serrures de pierre de son cercueil, et comment en retrouvera-t-il les clefs au milieu du désordre général?

» Jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle, l'ancien plafond d'Abdérame, en bois de cèdre et de mélèse, s'était conservé avec ses caissons, ses soffites, ses losanges et toutes ses magnificences orientales; on l'a remplacé par des voûtes et des demi-coupoles d'un goût médiocre. L'ancien dallage a disparu sous un pavé de brique qui a exhaussé le sol, noyé les fûts des piliers, et rendu plus sensible encore le défaut général de l'édifice, trop bas pour son étendue.

» Toutes ces profanations n'empêchent pas la mosquée de Cordoue d'être encore un des plus merveilleux monuments du monde ; et, pour nous faire sentir plus amèrement les mutilations du reste, une portion, que l'on appelle le *Mirah*, a été conservée comme par miracle dans une intégrité scrupuleuse.

» Le plafond de bois sculpté et doré avec sa *medianaranja* constellée d'étoiles, les fenêtres découpées et garnies de grillages qui tamisent doucement le jour, la galerie de colonnettes à trèfles, les plaques de mosaïques en verres de couleur, les versets du Coran en lettres de cristal doré, qui serpentent à travers les ornements et les arabesques les plus gracieusement compliqués, forment un ensemble d'une richesse, d'une beauté, d'une élégance féerique, dont l'équivalent ne se rencontre que dans les *Mille et une Nuits*, et qui n'a rien à envier à aucun art. Jamais lignes ne furent mieux choisies, couleurs mieux combinées : les gothiques même, dans leurs plus fins caprices, dans leurs plus précieuses orfévreries, ont quelque chose de souffreteux, d'émacié, de malingre,

Digitized by Google

qui sent la barbarie et l'enfance de l'art. L'architecture du *Mirah,* montre au contraire une civilisation arrivée à son plus haut développement, un art à son période culminant; au delà, il n'y a plus que la décadence. La proportion, l'harmonie, la richesse et la grâce, rien n'y manque. De cette chapelle, l'on entre dans un petit sanctuaire excessivement orné, dont le plafond est fait d'un seul bloc de marbre creusé en conque et ciselé avec une délicatesse infinie. C'était là probablement le saint des saints, l'endroit formidable et sacré où la présence de Dieu est plus sensible qu'ailleurs.

» Une autre chapelle, appelée *capilla de los reyes moros,* où les califes faisaient leurs prières séparés de la foule des croyants, offre aussi des détails curieux et charmants ; mais elle n'a pas eu le même bonheur que le *Mirah,* et ses couleurs ont disparu sous une ignoble chemise de chaux.

» Les sacristies regorgent de trésors : ce ne sont qu'ostensoirs étincelants de pierreries, châsses d'argent d'un poids énorme, d'un travail inouï, et grandes comme de petites cathédrales, chandeliers, crucifix d'or, chapes brodées de perles : un luxe plus que royal et tout à fait asiatique.

» Comme nous nous apprêtions à sortir, le bedeau qui nous servait de guide nous conduisit mystérieusement dans un recoin obscur, et nous fit remarquer pour curiosité suprême un crucifix qu'on prétend avoir été creusé avec l'ongle par un prisonnier chrétien sur une colonne de porphyre au pied de laquelle il était enchaîné. Pour constater l'authenticité de l'histoire, il nous montra la statue du pauvre captif placée à quelques pas de là. Sans être plus voltairien qu'il ne le faut en fait de légende, je ne puis m'empêcher de penser qu'autrefois l'on avait des ongles diablement durs, ou que le porphyre était bien tendre. Ce crucifix n'est d'ailleurs pas le seul; il en existe un second sur une autre colonne, mais beaucoup moins bien formé. Le bedeau nous fit voir aussi une énorme défense d'ivoire suspendue au milieu d'une coupole par des chaînes de fer, et qui semblait la trompe de chasse de quelque géant sarrasin, de quelque Nemrod d'un monde disparu; cette défense appartient à l'un des éléphants employés à porter les matériaux pendant la construction de la mosquée (1). »

Ce n'est ni M. Neyt, ni M. De Cauwere, ni M. De Bruck, qui peuvent songer à rivaliser avec M. Sebron. *L'Intérieur de l'église des Dominicains, à Anvers; le Tombeau de l'évêque Van Eersel dans la cathédrale de Saint-Bavon, à Gand,* et l'*Intérieur de l'église de Saint-Martin, à Ypres,* pêchent tous les trois par l'incertitude de la touche. L'œuvre de M. De Cauwere est cependant inférieure encore aux tableaux de MM. Neyt et De Bruck.

M. Henri Lallemand n'est pas en progrès. Ses *Vues prises à Strasbourg et à Cologne* sont consciencieuses, mais il est difficile de rencontrer une manière plus froide, plus sèche.

La palette de M. De Noter est au contraire fort riche. Il est fâcheux que M. De Noter, qui peint les accessoires avec un talent supérieur, ait mis d'affreuses figures dans ses *Préparatifs d'un grand repas.*

Les trois tableaux de M. Eugène De Bayer, de Baden-Baden : *Jeanne de France, fille de Louis XI, novice de l'ordre des Annonciades, — Le monastère au bois* (*un chevalier mourant reçoit la sainte cène devant le porche d'un couvent de chartreux*), et le *Ménestrel Walther von der Vogelweide jouant du violon,* — ces trois tableaux, disons-nous, sont remarquables sous le rapport de l'in-

---

(1) *Voyage en Espagne,* par Théophile Gautier. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 1845.—Pages 337-343.

Digitized by Google

vention. La couleur est malheureusement fausse, et les personnages des tableaux de M. De Bayer, sont aussi faibles que les figures de M. De Noter ; ils servent simplement de prétexte aux fantaisies architecturales du peintre. Le *Ménestrel* et *le Monastère au bois* ne sont que des esquisses traitées avec beaucoup de verve, mais qui rappellent trop les décorations de l'Opéra. Quant à l'intérieur, au milieu duquel l'artiste a placé Jeanne de France, c'est une composition fort élégante et pleine de charme.

Nous recommandons à M. De Bayer de modérer sa fougue; il a une imagination brillante; il doit s'efforcer d'acquérir les procédés matériels qui ne lui sont pas assez familiers.

Digitized by Google

MM. JULES DE SENEZCOURT ET CAPALTI.

MM. ROD. ADAMS, F. BÖHM, CHARLES BUSSO-DELAVAULT, J.-J. CANNEEL, A. CARINA, CARTON, CORNEILLE CELS, OSCAR DEHAES, GUSTAVE DE JONGHE, AUGUSTE DE KEYSER, DELANGHE, H. DE NOBELE, E. DESTERBECQ, ÉDOUARD FAUCONNIER, D. GEVRIB, HERINCKX, AUG. LECAT, A.-J. MANDUAU, C. MATTHYS, D. MEULENBERGH, CH. PICQUÉ, ROCHARD, P.-J. TOUSSAINT, AUGUSTE VAN DER BORGHT, J.-J. VANDERPLAETSEN, AUG. VAN VRECKOM ET J.-B. VERHEYDEN.

S'il est un homme envers lequel nous devrions nous montrer sévères, c'est assurément M. De Senezcourt. Que dire d'un jeune artiste qui nous prouve, de la manière la plus éclatante, qu'il possède une organisation d'élite, qu'il est heureusement doué de la nature, qu'il n'a qu'à vouloir pour prendre place au premier rang, — et qui jette follement au vent ses brillantes qualités, pour jouir en paix des délices du *farniente?* — Notre devoir est de le blâmer sans pitié, de lui faire une guerre impitoyable, afin de l'arracher à sa chère paresse.

M. De Senezcourt a exposé son portrait, œuvre originale et puissante, et un portrait de femme où nous retrouvons la même vigueur, la même énergie, mais la pose est tourmentée. Le jeune peintre entend parfaitement le clair-obscur. Il y a dans son portrait un effet audacieusement rendu.

Il faut que M. De Senezcourt se mette sérieusement au travail et qu'il se présente au Salon de 1851 avec des œuvres plus importantes, sinon la critique aura à se rappeler la maxime : « Qui aime bien, châtie bien. »

Si M. De Senezcourt a l'énergie, M. Capalti possède la grâce. M. Capalti est un artiste italien, qui a peint à Rome une des plus charmantes femmes de Bruxelles. Le *Portrait de M^me^ la comtesse de L.....ke*, est d'une ressemblance pleine d'élégance et de charme; l'ensemble est fort harmonieux. La draperie jaune qui occupe le fond, aurait dû être placée moins près du fauteuil doré sur lequel est assis M^me^ de L... Les deux tons se nuisent. — En somme, c'est une œuvre fort distinguée et M. Capalti nous semble né pour devenir le peintre ordinaire de toutes les jolies femmes.

Digitized by Google

Les autres portraits dont nous n'avons pas encore parlé, étaient très-inférieurs aux œuvres de MM. De Senezcourt et Capalti. Nous avons cependant remarqué le *Portrait de M. Lansens*, par M. Canneel, jeune artiste brugeois, qui est dans une bonne voie; sa peinture renferme des qualités sérieuses; — le *Portrait de M. Constantin, peintre de la Manufacture de Sèvres*, par M. Gevrib, de Genève.—Les portraits de M. Édouard Fauconnier qui sont bien posés, mais dont le faire est un peu maigre; — un ou deux portraits de M. Rochard, artiste anglais, qui a exposé plusieurs études et trente ou quarante portraits. M. Rochard saisit bien la ressemblance, mais sa peinture est peu harmonieuse; ses ouvrages ressemblent trop à des esquisses; nous en exceptons toutefois plusieurs de ses aquarelles et surtout ses miniatures qui sont remarquables. M. Rochard comprend mal le pastel; il n'a aucune idée du mélange des crayons. Qu'il étudie Latour, et il ne commettra plus des portraits aussi excentriques que celui de M. Francia, par exemple.

M. Delanghe a peint d'une manière un peu plus léchée que de coutume,— cela nous avait paru impossible jusqu'à ce jour, — de la guipure, un faux taupet, du velours, des dentelles, du drap, des décorations, du satin et des épaulettes.

Et pour terminer gaîment ce chapitre, disons que cet excellentissime M. Corneille Cels, a eu la bonté de reproduire ses traits, les plus aimables du monde. La figure de M. Corneille se découpe sur une toile où est esquissé un paysage fantastique, qui ferait honneur à M. Jean-Baptiste ou à M. Jean-Michel, autres grands hommes de la dynastie Cels, dont nous aurons soin de reparler, lorsque nous examinerons le paysage.

Digitized by Google

Mme FRÉDÉRIQUE O'CONNELL.

Mlle ROSA BONHEUR, Mme CALAMATTA, Mlles CHAMPON, CÉLESTINE COOMANS ET COUSINS, Mmes FANNY GEEFS ET LOUISE GÉRADON, Mlles CÉLESTINE GOSSELIN ET EUGÉNIE GRUN, Mme A. DE HERFELD, Mlles ADÈLE KINDT ET BERTINE KUHNEN, Mlles MATHILDE LAGACHE ET LOUYET, Mlle ÉLISE MIELLE, Mmes RODENBACH-MIOEN ET S***, Mlles LOUISA RODENBACH ET SOMMÉ, Mme STAPLEAUX, Mlles EUGÉNIE VAN HAVERBEKE ET LOUISE VOORDECKER, Mme VERVLOET.

Un vieux préjugé ayant nom les lois de la galanterie, impose à tout critique l'obligation de déguiser la vérité lorsqu'il s'agit d'une femme.

Ce préjugé vaut tous les autres, peut-être même est-il cent fois plus absurde. La femme qui descend à l'état de rapin ou de bas-bleu perd pour nous tout son prestige; le ridicule l'atteint, et dès lors les seuls compliments qu'elle puisse espérer, sont des compliments mensongers. J'aime doublement les femmes qui s'occupent d'art; elles s'attachent au front une seconde auréole; mais ils faut qu'elles soient artistes supérieures ou tout au moins artistes de talent, alors elles se nomment Mme de Staël, George Sand, la Malibran, Mme Frédérique O'Connell, la princesse Marie d'Orléans, Mme Élisabeth Cavé, Mme de Mirbel, etc.

Les lignes qui nous servent d'épigraphe ont été écrites, il y a un an, par l'un de nous; elles nous dispensent de tout préambule et nous permettent de faire preuve d'une franchise absolue.

Le talent de Mme O'Connell est de ceux que l'on ne conteste pas. Peu de femmes sont plus richement organisées, et il n'est personne qui n'admire cette vigoureuse intelligence, tout en déplorant les erreurs où un pinceau trop fougueux entraîne souvent la jeune femme.

Mme O'Connell avait au Salon sept portraits, — les meilleurs étaient le portrait du mari de l'ar-

Digitized by Google

tiste, et celui de Mme Blaes-Meerti, la gracieuse cantatrice, — et trois tableaux qui ressemblaient trop à des esquisses; cette critique s'adresse surtout à l'*Arrestation de Charlotte Corday*, composition un peu mélodramatique, et à *une Danseuse vénitienne*, peinture molle, à peine arrêtée, et qui ne rappelle nullement le type vénitien. Nous préférons, sous tous les rapports, *Marie-Antoinette et ses enfants devant le portrait de Charles Ier*, œuvre plus terminée, mais à laquelle cependant on ne peut adresser des louanges sans restriction. Le sentiment est la principale qualité de cette toile.

Mme O'Connell abuse de ce qu'à l'atelier on appelle le *chic*. Elle se laisse entraîner par son extrême facilité et peint avec une vitesse qui pourrait lui devenir fatale, si elle ne s'empressait de retourner à ce style plus sévère qui a valu d'unanimes éloges au beau portrait de M. Jones, exposé à Bruxelles, en 1845.

Plusieurs portraits du peintre de *Marie-Antoinette* ont été accrochés si haut qu'il fallait une lorgnette pour les distinguer. Nous croyons devoir apprendre à MM. les membres du jury une chose dont ils paraissent ne pas se douter, c'est qu'il y aura toujours dans la plus faible de toutes les toiles signées par Mme O'Connell, mille fois plus de talent que dans les facétieuses enluminures de M. Decoene ou de M. Delacroix, auxquelles on réserve gracieusement le premier rang.

Il est une autre artiste supérieure, une jeune fille devant laquelle Brascassat lui-même s'est incliné, Mlle Rosa Bonheur, à qui l'on a fait l'accueil le moins mérité. Mlle Bonheur avait au Salon de Paris cinq ou six toiles importantes qui ont été immédiatement achetées; de toutes parts on l'a accablée de commandes. Elle désirait vivement exposer à Bruxelles un grand tableau, mais le temps lui a manqué, et elle a été obligée de ne nous envoyer que deux petites études, les seuls ouvrages dont elle pût disposer. Ces études étaient pour nous une bonne fortune; plus d'un maître eût été heureux d'en être l'auteur, et cependant elles n'ont été vues que par un petit nombre d'amateurs obstinés qui à force de recherches, ont découvert ces précieux cadres cachés avec un soin barbare. Nous ne nous sommes point lassés d'admirer la touche large et hardie de la *Nature morte*, et le sentiment naïf et vrai des *Moutons au pâturage*. Espérons que Mlle Rosa Bonheur voudra bien ne point se souvenir de l'impolitesse du jury et que nous la reverrons dans trois ans avec des œuvres plus importantes et qui feront mieux apprécier encore son talent éminent.

Sous prétexte d'impartialité, bon nombre de badauds croient devoir s'extasier devant les peintures étrusques de Mme Calamatta. Nous ne sommes nullement enthousiastes de ces productions d'un pinceau qui en est arrivé à pousser jusqu'aux limites du possible les défauts de l'école de M. Ingres. Mme Calamatta n'a pas la moindre idée de la couleur, et son dessin est loin d'être toujours irréprochable; nous en donnerons pour preuve la hanche droite d'Ève. Le serpent inventé par l'artiste était une des choses les plus désopilantes du Salon. Toutefois il faut reconnaître de grandes qualités à Mme Calamatta; une partie de la poitrine et le ventre d'*Ève* sont modelés de main de maître; il en est de même des mains de M. Calamatta, dont la tête se découpe sur une muraille comme jamais maçon n'en a construite. — Ces œuvres prouvent que lorsqu'on sacrifie la nature à un système, on tombe dans les erreurs les plus graves et on perd un talent réel à exécuter des tableaux dont quelques artistes seuls pourront apprécier les qualités, égarées au milieu d'une peinture paradoxale.

Il paraît que les dames-artistes se sont donné le mot pour faire subir, en l'an de grâce 1848, le supplice de l'exposition publique à messieurs leurs maris. —M. Guillaume Geefs, le grand homme à qui nous devons la statue de Rubens, la statue de Grétry et le monument de la place des Martyrs

Digitized by Google

(hélas! trois et quatre fois hélas!), M. Guillaume Geefs a posé pendant deux mois devant la foule ébahie; — tout le monde se demandait quel était cet illustre personnage magnifiquement drapé dans une robe de chambre en velours noir, et coiffé d'un béret d'une forme toute gracieuse et qui a surtout été l'objet de notre convoitise.

Madame Fanny Geefs avait exposé un second portrait, une tête de jeune fille vue de profil; — cette toile était intitulée *Rêverie,* — et la même jeune fille vue de face et serrant un agneau contre son cœur. — Cette fois l'éternelle jeune fille s'appelait *Sainte Agnès.* — Le catalogue attribue l'agneau à M. Eugène Verboeckhoven; — ce doit être par erreur; — nous n'en voulons pour preuve que les animaux placés dans la charmante *Vue du Mont-d'Or.*

Il est fâcheux que depuis plus de dix ans, Mme Geefs ne peigne que la même tête; — son modèle est très-gracieux, et elle le reproduit agréablement, nous dira-t-on; — nous le voulons bien, mais nous avons le malheur d'être partisans de la variété. La constance est une belle chose; cependant il ne faut pas en abuser, et Mme Geefs est d'une fidélité excessive.

Le talent de Mme Mathilde Lagache est identiquement le même que celui de Mme Geefs. On trouve dans *la Bouquetière* et dans *le Printemps* les qualités et les défauts que l'on remarque dans la *Sainte Agnès,* dans *La rêverie,* etc.

La Vierge évanouie nous prouve que Mme Louise Géradon profite des conseils de son savant maître, M. Robert Fleury; son tableau renferme de bonnes qualités de touche, mais il manque d'originalité : la manière se rapproche trop du faire du peintre de *Rembrandt* et d'*Ambroise Paré.* Nous n'insisterons cependant pas beaucoup sur ce reproche d'imitation; il y a fort peu de temps que Mme Géradon a été admise dans l'atelier de M. Robert Fleury, et on doit attendre d'autres œuvres avant de lui refuser l'originalité. — La *Sainte Thérèse en prière* a sans doute été peinte longtemps avant *la Vierge évanouie;* il y a une distance immense entre ces deux tableaux.

L'*Intérieur de l'église Saint-Jacques, à Anvers,* par Mlle Eugénie Van Haverbeke, est faible. La perspective n'est pas irréprochable.

Mme Louyet et Mlles Sommé et Coomans ont exposé des portraits qui manquent de modelé.

Mme A. de Herfeld doit avoir pour maître M. Wiertz. Son *Portrait d'enfant* reproduit trop exactement la manière de l'auteur du *Triomphe du Christ.* La pose est originale.

Il est impossible de faire la moindre critique des œuvres de Mlle Champon : *un Serin pris par le chat,* et de Mme S*** : *un Équipage à quatre chevaux.*

Mlles Cousins et Gosselin ont peint des *Fruits* et des *Fleurs* auxquels nous voudrions voir de la transparence et de la légèreté.

Nous ne croyons pas que Mlle Adèle Kindt ait jamais vu l'Italie, sinon elle aurait donné un tout autre type à son *Vigneron des environs de Parme.* — La *Sainte Communion* est une peinture sans énergie; l'artiste a voulu traduire ces paroles du Sauveur : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Il n'y a rien qui révèle l'Homme-Dieu dans l'expression du Christ. De pareils sujets ne devraient jamais être traités par les dames; — n'a-t-on pas vu les plus grands maîtres y échouer? — Le genre gracieux convient beaucoup mieux au talent de Mlle Kindt; le *Portrait des comtesses de M...* n'est pas sans mérite; les deux jeunes sœurs sont bien groupées. Cette toile a un aspect agréable.

Nous avons vu avec grand plaisir *les Exilés* et l'*Étude de Femme,* peints par Mlle Eugénie Grun. — Cette artiste appartient à l'école de M. Ingres par la correction et l'élégance de son dessin. Le sentiment qui règne dans le tableau des *Exilés,* est fort remarquable. Le coloris est un

Digitized by Google

peu terne. Il y a beaucoup de style dans ces deux toiles; les plis du voile de la femme Tcherkesse, sont magnifiques.

Mlle Bertine Kuhnen a visé à la fraîcheur dans son paysage : *la Lisière d'un bois*, et elle est tombée dans l'abus des tons verts.

Une charmante élève de M. Lapito, Mlle Eugénie Mielle, doit être indignée des procédés inhospitaliers du jury. Personne n'a des motifs plus légitimes de se plaindre. Son paysage a été moins bien traité que *le Maréchal-ferrant-dentiste*, de M. C. François, à qui l'on s'était empressé de donner une place où son enseigne était parfaitement éclairée. — Toute la partie gauche du *Chemin du Calvaire, à Fontainebleau*, renfermait de belles et sérieuses qualités; le côté droit était traité avec plus d'incertitude. Certains détails étaient un peu maigres.

Mme Rodenbach-Mioen a exposé *Un chien et du gibier*. — Les études anatomiques sont indispensables à un peintre d'animaux et nous comprenons fort bien qu'elles rebutent une dame. Mais alors pourquoi vouloir peindre des animaux?

Les *Oiseaux* de Mme Vervloet sont très-supérieurs à ses *Fruits*; il y a beaucoup de vérité dans cette nature morte; le faire est assez large.

Mlle Louise Voordecker est en progrès. Elle a disposé avec goût sa *Corbeille de fleurs*. — Mlle Voordecker doit tâcher d'acquérir une touche plus légère.

Nous avons vu de Mme Stapleaux des aquarelles supérieures à celles qu'elle avait au Salon. Deux portraits étaient cependant d'un effet assez harmonieux.

Mlle Louïsa Rodenbach a peint à l'aquarelle trois bouquets de fleurs et elle a eu la patience de copier *la Danse des morts*, fresque exécutée en 1515 par Nicolas Manuel, sur les murs du cimetière de Rome.

Digitized by Google

M. EUGÈNE VERBOECKHOVEN.

MM. HENRI BAERT, BRASCASSAT, CH. COUMONT, A.-C.-F. DECAEN, PIERRE DIELMAN, FERDINAND FANTON, AD.-R. JONES, RÉMOND, LOUIS ROBBE, JOSEPH STEVENS, CHARLES ET EDMOND TSCHAGGENY ET WOUTERMAERTENS.

On ne discute plus le mérite de M. Eugène Verboeckhoven; cet artiste a depuis longtemps fait ses preuves. Nous le retrouvons, cette année, avec trois tableaux, deux portraits et une statue. — Une statue! direz-vous, — c'est impossible! — Rien n'est impossible. — M. E. Verboeckhoven a voulu être statuaire et le proverbe a eu raison : « Vouloir, c'est pouvoir. »

Nous savions que M. Verboeckhoven modelait des animaux dont Mène lui-même serait jaloux (1), mais nous étions loin de nous douter qu'il songeât à sculpter une figure. — *La Méditation* est une œuvre assez remarquable comme exécution matérielle: — le dos surtout est parfaitement modelé.—On regrette l'absence de toute pensée dans cette femme couchée sur des coussins qui manquent de souplesse. Nous désirerions aussi plus de noblesse dans l'ensemble de la statue.

La *Méditation* est une fantaisie que nous pardonnons de grand cœur à M. Verboeckhoven; son essai est assez heureux, mais il n'en résulte pas que nous désirions voir le peintre du *Mont d'Or* faire de nouvelles excursions dans le domaine des Simonis et des Fraikin.

M. Eugène Verboeckhoven a aussi voulu se faire connaître comme portraitiste. Il a peint

---

(1) Profitons de l'occasion pour faire un peu la guerre à M. Eugène Verboeckhoven. — Pourquoi dérobe-t-il au public ces statuettes qu'il exécute avec tant de talent? Pourquoi ne pas suivre l'exemple de l'artiste français, son rival?

Digitized by Google

en grisaille le visage sévère d'Horace Vernet, et la tête énergique du colonel Selves, aujourd'hui Soliman-Pacha. Ces portraits sont fort ressemblants, mais les vêtements presque noirs contrastent désagréablement avec la pâleur des traits; l'ensemble a une expression de dureté à laquelle il est impossible de s'habituer.

La perle de l'exposition de M. Verboeckhoven, c'était incontestablement la *Vue du Mont d'Or*. Tout le monde a admiré la finesse de tons de cet élégant ovale; les animaux étaient charmants à voir, et nous ne croyons pas qu'on puisse établir aucune comparaison entre cette composition distinguée et les deux toiles colossales où l'artiste a représenté des animaux de grandeur naturelle. On ne peut se figurer l'effet désagréable produit par la vue de ces moutons, de ces grenouilles et de ce bœuf immobile. Nous ne comprenons pas non plus l'idée d'enfermer un cheval arabe dans une écurie. C'est au désert qu'il fallait nous montrer le noble animal, emblême de la liberté.

Nous ne prétendons point contester les qualités (1) de ces deux tableaux, mais nous n'admettons pas qu'on choisisse de pareilles proportions pour des œuvres dont l'intérêt est réellement nul.

Nos peintres d'animaux ne sauraient assez étudier Edwin Landseer. Le célèbre artiste anglais compose ses tableaux en homme de génie. Il a compris les animaux d'une manière toute nouvelle. Sa constante préoccupation est de ne pas produire des œuvres insignifiantes. Ses tableaux se distinguent toujours par l'esprit, par l'intérêt; chacun de ses ouvrages est un petit drame; qu'on se rappelle la *Curée*, *Bertrand et Raton*, et cent autres chefs-d'œuvre.

Le *Chien de chasse au repos*, exposé par M. Baert, est d'une triste couleur, et le dessin est assez faible.

L'aspect des *Animaux au repos*, de M. Pierre Dielman, est dur; — un *Intérieur de bergerie*, par M. Ferdinand Fanton, et un *Pâturage*, du même artiste, sont peu correctement dessinés.

Les études anatomiques de MM. Baert, Dielman et Fanton, sont fort incomplètes.

M. Louis Robbe a des prétentions à la couleur, prétentions justifiées jusqu'à un certain point; mais quelles que soïent les qualités de coloriste qui distinguent M. Robbe, elles ne peuvent lui faire pardonner l'incorrection de son dessin.

Les *Animaux au pâturage* sont très-beaux de couleur, mais le taureau et les vaches sont également impossibles. On ne dessine pas avec plus de négligence. M. Robbe a eu le rare bonheur d'acquérir en fort peu de temps une réputation brillante; on a accablé cet artiste de louanges et de décorations; — s'il veut que sa renommée prématurée se consolide, il doit cesser de produire des œuvres passables; on attend avec raison de M. Robbe de bons tableaux. Le genre qu'il a adopté demande, plus que tout autre, de la vérité, de la naïveté; — la pensée n'est que trop souvent absente des compositions de nos peintres d'animaux, on peut donc, sans se montrer bien exigeant, demander à ces messieurs de reproduire au moins exactement la nature.

Le *Taureau effrayé par l'orage* est dans les meilleures conditions pour nous donner une idée de quelque bête de l'Apocalypse. Si l'on mesurait en perspective ce taureau fantastique, on arriverait à des proportions antédiluviennes. — Nous voulons bien ne pas parler de certain pâtre et d'un chien, tout aussi merveilleusement dessinés.

Quant à l'*Étable*, c'est un fort mauvais tableau. On n'est pas coloriste parce que l'on abuse des

---

(1) Le griffon qui se trouve près de l'épagneul couché aux pieds de l'étalon arabe, est surtout remarquable.

Digitized by Google

glacis jaunes pour le dessin, nous renvoyons le lecteur aux observations que nous avons faites propos des deux premiers tableaux de M. Robbe.

L'effet de la *Vue prise dans la bruyère, Soleil couchant,* est une réminiscence des *Ruines du temple de Pœstum* que Calame avait envoyées au dernier Salon de Bruxelles. — Il y a une assez grande finesse de tons dans le paysage de M. Robbe, mais le site est tellement insignifiant que nous voudrions voir racheter cet excès de simplicité par cette puissance d'exécution à laquelle les grands maîtres nous ont habitués.

Après le Salon de 1845, on a dit de M. Robbe qu'il avait à prendre une revanche ; nous craignons fort qu'on en dise autant cette année.

Un élève de M. Robbe a exposé sept cadres qui se distinguent par beaucoup de vérité. L'effet de ces toiles trahit la jeunesse du peintre; au prochain Salon nous retrouverons M. Woutermaertens avec des qualités nouvelles. Il aura acquis plus de vigueur, sans perdre toutefois ce sentiment naïf qui fait le principal charme de ses petites compositions. Il faut que M. Woutermaertens soigne davantage aussi les accessoires. Les deux griffons qui font *La sieste,* auraient eu beaucoup plus de succès si le peintre n'avait eu la malencontreuse idée de placer derrière eux le plus épouvantable feutre que l'on puisse imaginer. — Une grande armoire de noyer produit également un fort mauvais effet dans *La dispute.*

M. Ch. Coumont est jeune et a de l'avenir. Son *Paysage dans la campagne de Rome* est très-faible, mais *Des bœufs de la campagne de Rome* et *Un troupeau de bœufs conduit par des cavalcatore, dans les montagnes aux environs de Rome,* seraient de bons tableaux, si la peinture de M. Coumont était un peu plus grasse.

Le *Troupeau conduit par des cavalcatore* nous a rappelé le même sujet traité par cet infortuné Octave Blanchard, un grand artiste, mort à la fleur de l'âge, mort sans avoir pu réaliser tout ce que rêvait son génie.

M. Jones a peint un *Pâturage dans les polders avec figures et animaux,* et des *Moutons avec une enfant et un chien.* Ce tableau est supérieur au premier; l'effet en est agréable. La manière de M. Jones manque de variété. Toutes ses toiles ont un air de parenté poussé à l'excès. — Les figures des deux tableaux qui nous occupent, sont exécutées avec une verve étonnante; elles sont peu en harmonie avec le reste de la composition qui est beaucoup moins vigoureuse. Il y a dans le *Pâturage* un petit pâtre d'une excellente tournure. En revanche, la jeune enfant assise à ses pieds est affreusement dessinée. — A propos du petit paysan, nous dirons à M. Jones que nous avons peine à nous expliquer comment cette figure est brossée avec tant de *maestria,* tandis que la houlette que tient le jeune bouvier, est peinte avec un calme parfait.

S'il fallait juger des progrès de M. Charles Tschaggeny par son *Épisode de champ de bataille,* et par ses *Voyageurs faisant l'aumône,* on serait porté à déclarer que le peintre du *Laboureur au repos* est resté stationnaire. Ce jugement serait cependant injuste; nous avons vu d'autres toiles récemment terminées par M. Charles Tschaggeny, et nous pouvons affirmer que son talent continue à se développer d'une manière remarquable.

Les *Voyageurs faisant l'aumône* rappellent trop le faire et surtout la composition de M. Eugène Verboeckhoven. Quant à l'*Épisode de champ de bataille,* c'est un tableau qui annonce d'heureuses tendances; il révèle le désir de rendre intéressant un genre dont nos artistes ont rarement cherché à modifier la monotonie. Le coursier blessé qui saute au-dessus d'un cavalier mourant, tourne la tête du côté du spectateur; ce mouvement nous paraît peu naturel; les chevaux en s'élançant

Digitized by Google

portent toujours la tête en avant. Il y a beaucoup de vérité dans le cheval blanc étendu à terre. En général cette toile pêche par une touche un peu molle.

L'exposition de M. Edmond Tschaggeny était nombreuse. L'*Étude de moutons* est une fort belle peinture; — nous aimons beaucoup aussi la vache que l'on est occupé à traire (n° 941, *Figures et vaches*), et le sentiment qui règne dans *La brebis morte*, composition dont la couleur est malheureusement très-fausse.

La gardeuse de moutons est le tableau le plus faible de M. Edmond Tschaggeny, dont la grande toile : *Une femme poursuivie par un taureau*, renferme de belles qualités de couleur.

Mais de tous les peintres d'animaux, celui qui nous a le plus vivement impressionné, celui qui a obtenu le succès le plus artistique, c'est incontestablement M. Joseph Stevens. Ce jeune peintre a une brosse magnifique; sa manière est sévère et toute magistrale; son sentiment élevé.

Plus fidèle qu'heureux est une page arrachée à la nature, comme le disait avec justesse le directeur de l'Académie de Bruxelles. On se sentait le cœur serré devant ce pauvre savoyard déjà à demi enseveli sous la neige. On souffrait à la vue du singe, et si vous contempliez quelque temps le fidèle compagnon du joueur d'orgue, le malheureux chien dont l'œil ne se détache pas de son maître, des larmes venaient mouiller votre paupière. La tête de ce chien était certainement une des plus belles choses du Salon. — La couleur est en harmonie avec le sujet.— *Plus fidèle qu'heureux* est tout un douloureux poëme. C'est une œuvre d'art d'une haute portée. M. Joseph Stevens a une belle intelligence et une âme qui sent profondément.

La seconde toile (1) de M. Stevens n'est réellement qu'une réunion de belles études; ce n'est pas un tableau. La composition est presque nulle; les sept ou huit chiens peints par l'artiste, semblent perdus dans ce vaste cadre, tant cette œuvre manque d'ensemble. Si l'on examine séparément chacun des acteurs de cette scène où il y a du Callot, on n'a que des éloges à donner à M. Stevens. Ses chiens pelés et galeux sont brossés de main de maître. L'artiste n'a point de rivaux parmi les peintres d'animaux, pour la puissance du coloris. Il y a à gauche un morceau de muraille d'une vérité extraordinaire; on ne peut rêver une plus grande richesse de tons.

Un jeune peintre français, M. Decaen, a exposé des *Chiens à l'entrée d'un chenil;* cela est bien groupé, mais la touche est faible et la couleur d'un aspect désagréable.

Voici encore une victime du jury : le *Troupeau dans le Jura*, le *Pâturage près de Mantes*, et l'*Étude d'après nature*, par M. Rémond, ont été exilés dans les coins les plus sombres. Le talent de cet artiste méritait un meilleur accueil, et son titre seul d'étranger devait lui valoir plus d'égards. Les arbres de M. Rémond sont d'un beau dessin; ses animaux sont d'un naturel parfait; nous voudrions seulement un peu moins de *chic* dans sa manière.

Quant à Brascassat, nous n'en dirons qu'un mot. Les *Moutons mis en fuite par des loups*, n'étaient pas destinés au Salon de Bruxelles. Ce tableau, peint il y a quatre ou cinq ans, appartient à M. Van Beecelaer qui voulait le vendre, et qui a jugé à propos de l'exposer. Ce n'est point un bon tableau du maître; on y reconnaît cependant la main d'un homme de talent.

---

(1) *Les mendiants, ou Bruxelles le matin.*

Digitized by Google

M. J. ROBIE.

MM. J.-B. BREUGELMANS, GUSTAVE DAMIS, J.-B. DELE, HUGUES MAIBE, AUGUSTE RAOUX, AL.-J. SCARON, ED. VANDENBOSSCHE, J.-F. VAN GASTEL, FRANÇOIS VAN GEIT ET G.-J.-J. VAN OS.

Les peintres de fleurs nous serviront de transition pour arriver aux paysagistes.

On ne devrait se permettre de songer à rivaliser avec les merveilles les plus poétiques de la nature que lorsqu'on se sent un talent supérieur. Abîmer les fleurs, peindre, sous prétexte de roses, de violettes, de tulipes ou de chèvrefeuilles, d'affreux bouquets de papier découpé, c'est, selon nous, une profanation contre laquelle on ne peut protester assez énergiquement. Les fleurs sont un bienfait trop grand pour qu'on ne les respecte pas. Il est fort fâcheux qu'un grand nombre de rapins ne soit pas de cet avis et que chaque exposition se trouve invariablement encombrée d'une magnifique collection de fleurs décolorées et privées de parfum. On soupire en les voyant, et on plaint l'homme, cet être vaniteux qui prétend lutter avec les œuvres de Dieu et ne s'aperçoit pas, — pauvre aveugle! — qu'il ne produit que de misérables caricatures.

Il n'y avait au Salon de Bruxelles qu'un seul peintre de fleurs qui fût hors ligne; nous avons nommé M. J. Robie. Ce jeune artiste a fait d'immenses progrès; son audace est couronnée de succès. Il imite ses gracieux modèles avec un rare bonheur Sa palette est éblouissante et sa touche à la fois légère et vigoureuse. Les quartiers de rocher qui occupent le premier plan, sont d'une vérité surprenante.

Nous devons aussi louer la composition élégante de M. Robie. Il trouve moyen de mettre une idée spirituelle et souvent même une pensée élevée là où ses confrères sont d'une nullité désespérante. Nous n'avons pas oublié le délicieux ovale exposé à Gand : rien de plus charmant que ces fleurs s'échappant d'un chapeau de femme! Et ce volume du noble poëte, le *Jocelyn* de Lamartine, à demi-recouvert par les gerbes parfumées, que ne disait-il pas?

Quoique le tableau de cette année se distingue aussi par le goût, nous croyons que M. Robie a été moins heureusement inspiré; en un mot nous préférons la toile du Salon de Gand, sous le rapport de l'arrangement, bien entendu. Ce qui nous déplaît dans l'œuvre nouvelle, c'est ce voile

Digitized by Google

que l'artiste a appliqué sur une partie de sa peinture; nous ne comprenons pas ce que les fleurs gagnent à être vues à travers du tulle, et nous trouvons ce trompe-l'œil d'un nouveau genre, indigne du talent de M. Robie. Un homme aussi distingué que lui ne doit pas recourir à de pareils moyens. Il faut laisser ces procédés anti-artistiques aux industriels.

Le tableau de M. Robie a donné lieu au plagiat le plus audacieux que nous connaissions. Malgré le règlement, le jury a admis une copie qui ne différait de l'original que par un ou deux accessoires maladroitement ajoutés, et le public a pu voir, — édifiant spectacle! — la victime et le spoliateur. Nous reparlerons des ouvrages de ce dernier; disons cependant dès à présent que pour couronner l'œuvre si bien commencée par le jury d'admission, le jury des encouragements et des récompenses et la commission directrice ont enrichi la loterie d'un panneau signé par..... le trop scrupuleux *imitateur* de M. Robie.

Parmi les autres peintres de fleurs, nous ne trouvons à citer que M. Van Os dont M. Couteaux a acheté la remarquable composition.

Digitized by Google

Digitized by Google

A. ACHENBACH PINX. IMP. DE SIMONAU STROOBANT LITH.

CELS,
ATER,
HUET,
INEN,
POSE,
OUT,
GÈNE
ROY,

e pin-
rieuse
nou-
à nos
ne les

mplez
rnelle
ıpide,
ıelque
e sur
repo-
ıaître
ıoucis

uvoir
de la

Digitized by Google

Digitized by Google

M. A. ACHENBACH.

MM. ABELS, MARTIN BERTRAND, J.-B. BILDERS, BOSSUET, BRYNER, J.-B. CELS, JEUNE, JEAN-MICHEL CELS, AUGUSTE COOMANS, J.-B. DAVELOOSE, H. DEPRATER, LÉON FLEURY, T. FOURMOIS, MAX GELISSEN, HENRI HARPIGNIES, PAUL HUET, JACOB JACOBS, KEELHOFF, J.-B. KINDERMANS, KOEKKOEK, LOUIS KUHNEN, ADOLPHE LACOMBLÉ, HIPPOLYTE LANOUE, A. LAPITO, CÉSAR METZ, E.-W. POSE, J. QUINAUX, A. ROBERT, W. ROELOFS, FRANÇOIS ROFFIAEN, SCHELFHOUT, C. SEEGER, PAUL SIREJACOBS, STEFFAN, CARL SWEICH, TAVERNIER, EUGÈNE VAN DELFT, U. VANDENBERGHE, VAN DER EYCKEN, C.-F. VAN ESPEN, J. VANROY, JEAN VANTRETT, S.-L. VERVEER ET FRANÇOIS VANSEVERDONCK.

Les paysagistes ont toujours eu nos sympathies secrètes. Il y a chez l'artiste qui saisit le pinceau pour lutter avec l'œuvre de Dieu, une audace qui nous fait désirer le succès de sa glorieuse entreprise. Nous nous sentons irrésistiblement entraînés vers ces êtres privilégiés qui, nouveaux Prométhées, semblent avoir dérobé son secret à l'auteur de toutes choses, et déroulent à nos regards surpris les terrestres merveilles. Rien n'élève l'âme, rien n'invite à la rêverie comme les poétiques créations inspirées par la nature.

Si vous êtes fatigué du monde et de ses vains plaisirs, errez dans les bois solitaires, contemplez le soleil disparaissant derrière les vertes collines, allez saluer les neiges éclatantes — éternelle couronne des monts gigantesques, — ou voir la blanche Phœbé se mirer dans le lac limpide, écoutez le rossignol pleurer sous les charmilles, ou la voix du pâtre qui jette à l'écho quelque naïve et rustique chanson, laissez l'imagination s'égarer au murmure du ruisseau qui roule sur le gravier son onde argentée et entraîne, dans sa course joyeuse, les nénufars en fleurs, reposez-vous aux sublimes spectacles qu'offre chaque jour la création, et bientôt vous sentirez renaître le calme, bientôt vous cesserez d'être en proie au doute, vous oublierez le cortége de noirs soucis qui vous assaillait.

Toutes les fois que la tristesse est descendue en notre âme, nous avons été heureux de pouvoir rêver pendant quelques heures devant une noble toile signée par un de ces amants heureux de la

Digitized by Google

nature, et alors nous nous sommes rappelé ces vers du poëte illustre, du grand citoyen dont la France paie aujourd'hui le dévouement par la plus honteuse ingratitude.

Mon cœur lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure,
Tracent en serpentant les contours du vallon;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé :
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence;
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

L'avant-dernière strophe a surtout, dans le moment actuel, une douloureuse signification et l'on ne peut lire ces vers sans être péniblement impressionné :

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.

Digitized by Google

Porte haut la tête, Lamartine! Tu es immortel. Pardonne à ce peuple en délire qui s'abaisse, hélas! jusqu'à se livrer à un nain infime écrasé sous le poids seul de la cuirasse du géant, dont l'insensé prétend parodier la gloire. Tu as pu commettre des fautes, mais elles ne devaient pas te valoir l'ingratitude; la postérité les absoudra et ton nom sera légué à nos descendants comme un symbole d'honneur, de dignité, de patriotisme et de génie.

Mais revenons à nos paysagistes. Leurs ouvrages étaient nombreux au Salon; plus d'une toile était digne d'inspirer un poëte. Le premier rang appartient incontestablement à M. Achenbach, de Dusseldorf. Les gens de cœur peuvent seuls comprendre son *Paysage*. Cette œuvre grandiose est admirablement composée. La magnificence du dessin, la richesse d'imagination déployée par l'artiste placent ce tableau à côté des productions les plus brillantes des anciens maîtres. Les qualités du *Paysage* de M. Achenbach sont tellement variées qu'on y trouve les éléments de quatre ou cinq ouvrages également remarquables; il est rare de rencontrer chez un peintre une pareille abondance de biens. Le succès de M. Achenbach n'a pas été très-grand auprès du vulgaire; il ne pouvait en être autrement. Les amateurs de vaudeville, de contes gaillards et de romans écrits en argot ne seront jamais émus par une épopée au plan majestueux comme un portique grec, aux pensées sublimes, aux rimes harmonieuses. Les admirateurs des *Mystères de Paris* apprécieront-ils jamais le mérite de *Cinq-Mars?* — Les lecteurs de Grécourt ouvriront-ils jamais *la Divine épopée* de Dante Alighieri, le vieux gibelin? — Il en est de même en peinture; les fanatiques de M. Henri Decoene, — si toutefois M. Henri Decoene a des fanatiques, — s'arrêteront à peine devant Gallait et passeront indifférents devant la noble page d'Achenbach.

Le paysage a cela de particulier qu'il faut une âme d'élite pour bien l'apprécier; la manière de l'artiste allemand demande, plus qu'aucune autre, des juges éclairés, à l'intelligence élevée et sympathique.

Les critiques que nous avons à faire sont peu importantes : le ciel dont on ne se lasse pas d'admirer le dessin, est d'une touche un peu lourde; les nuages sont trop opaques; quelque mauvais que soit le temps, la nature, dans le Midi, a plus de transparence. — Le ton général du terrain rentre trop dans la gamme des troncs du liége; il devrait être moins rouge. Le sol de la Sicile qu'a voulu représenter l'artiste, a bien cette teinte rougeâtre, mais elle s'harmonise davantage avec les objets environnants.

Si nos souvenirs sont exacts, M. Achenbach s'est inspiré, pour ses premiers plans, des ruines fameuses de Girgenti, qu'il a transportées au milieu d'une vaste forêt de liéges dont les sombres profondeurs vous font penser à ces bois immenses de l'Amérique où la hache n'a jamais pénétré et dont Châteaubriand nous a laissé de si poétiques descriptions. Les tons gris des blocs de pierre sont d'une richesse extraordinaire.

On a été unanime à louer la *Marine,* exposée par M. Achenbach; il est impossible de rivaliser plus dignement avec les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Le ciel est parfait. Placé dans n'importe quelle galerie, ce tableau méritera toujours une place d'honneur. Nous ne pouvons mieux faire comprendre le mérite de cette œuvre qu'en disant que l'on croyait la muraille trouée à l'endroit occupé par le cadre : on était transporté dans une habitation située sur la falaise, et, accoudé à une fenêtre, on écoutait en silence la voix des vagues mugissantes.

Pour arriver de M. Achenbach à M. Abels, il n'y a pas de transition possible. Un abîme sépare ces deux peintres. M. Abels s'inspire d'Arnould Van der Neer, mais il s'en inspire maladroitement : son *Paysage hollandais (effet de lune)* est une œuvre fort excentrique.

Digitized by Google

Un autre artiste hollandais a obtenu un certain succès que nous avons peine à nous expliquer. M. Bilders a, sans aucun doute, du talent; ses *Environs de Nimègue* renferment des qualités réelles; mais la nature est comprise d'une manière mesquine qui rappelle le faire de l'école de M. Koekkoek, le plus triste maître que nous connaissions. Avec tout son mérite, M. Koekkoek n'est jamais parvenu à produire une œuvre grandiose, c'est qu'il lui a toujours manqué deux qualités sans lesquelles on n'est pas un grand paysagiste : le style et la poésie. M. Koekkoek se préoccupe des détails et non de l'aspect général de la nature; il peint, avec un soin méticuleux, quelques broussailles, un quartier de rocher, une fabrique, etc., mais l'ensemble de ses tableaux est désespérant. Cette année la chute de M. Koekkoek a été profonde; il ne pouvait en être autrement à un Salon où se trouvait le *Paysage* de M. Achenbach. Et qu'on ne se figure pas que la défaite complète de M. Koekkoek provienne de la faiblesse de ses productions; l'*Entrée de forêt* et le *Coup de vent* ne sont inférieurs, sous aucun rapport, aux tableaux qui ont établi la réputation de l'artiste. L'exécution est la même; M. Koekkoek est resté ce qu'il était aux jours de ses succès; rien ne justifierait, par conséquent, la défaveur dont il est aujourd'hui l'objet, si l'éducation du public ne s'était développée, si au lieu de battre des mains aux réputations basées sur les réclames des journaux, on ne s'était enfin décidé à juger par soi-même ces merveilles que la camaraderie plaçait à tout propos au-dessus des chefs-d'œuvre dont le mérite est consacré par les siècles.

Rien n'est sec et dur comme *Le chalet de la Handeck, sur la route de Grimsel, dans la vallée d'Ober-Harli (canton de Berne)*. Bien que M. Bryner habite Lausanne, il nous fait l'effet de n'avoir jamais vu la Suisse.

M. Bossuet a une manière spirituelle et pleine de charme. Sa *Vue prise aux environs de Bruges* est un panneau qui repose agréablement la vue. Les plans sont peut-être un peu trop disposés comme des décors de théâtre. — Quant à la *Vue de la porte de justice à l'Alhambra et de la fontaine de Charles-Quint, prise de la promenade publique*, elle nous plairait davantage, si elle ne rappelait, avec une fidélité beaucoup trop grande, tous les tableaux inspirés à M. Bossuet par son voyage en Espagne. Nous commençons à nous fatiguer d'être obligés d'admirer constamment la même porte moresque. Cette porte est charmante; la ligne est gracieuse, la couleur chaude et puissante, mais il y a trop longtemps que les personnes amoureuses de cette porte ont l'occasion d'être transportées de plaisir. Nous engageons M. Bossuet à faire des recherches dans son portefeuille; il est impossible qu'il n'y trouve pas un sujet qui aura au moins le mérite de nous faire oublier ses Alhambra.

M. Adolphe Lacomblé recherche le style, mais il tombe dans la sécheresse. Sa touche est dure et son dessin a trop de raideur.

Il y a quelques qualités dans les deux *Vues prises sur la Lys*, par M. H. Deprater.

M. J.-B. Daveloose manque de style et sa couleur est faible.

M. Max Gelissen a inventé une nature qui ressemble médiocrement à l'œuvre de Dieu. Sa *Chasse au cerf* surtout est quelque chose d'assez extraordinaire.

A moins que le jury ait voulu procurer au public l'occasion de s'amuser aux dépens de M. Paul Sirejacob, il est impossible de s'expliquer la présence au Salon d'un certain *Effet de soleil couchant* dont Cham, Bertall et tous les caricaturistes du *Charivari* seraient fiers d'être l'auteur.

Nous pouvons sans crainte en dire autant de la *Vue d'Ober-Wesel*, par M. J. Vanroy.

Le paysage de M. César Metz, de Munich, est fort embrouillé; les lignes s'entrechoquent d'une façon bizarre; le coloris est terne.

Digitized by Google

L'Allemagne, qui possède tant de paysagistes éminents, était faiblement représentée au Salon de Bruxelles. Le *Ruisseau dans les montagnes de la Suisse*, par M. Steffan, manquait de poésie; la touche était lourde, l'air ne circulait pas librement dans cette toile dont le coloris avait un aspect malpropre.

Les trois tableaux (1) de M. Carl Seeger étaient d'un faire timide et d'une couleur blafarde.

Les derniers plans des *Environs de Chrimsee* (*Haute-Bavière*), par M. Carl Sweich, se distinguaient par une grande vérité. Les montagnes qui se découpent sur l'horizon, étaient peintes avec finesse. L'avant-plan, au contraire, était excessivement négligé. Cette exécution incomplète nous a rappelé un beau tableau d'un compatriote de M. Sweich; nous voulons parler de cette magnifique vue du Tyrol bavarois, par M. Funk, que l'on peut admirer au musée de Gand. Les fonds sont traités avec amour, tandis que le premier plan est à peine brossé.

Nous avons été désagréablement surpris par le tableau de M. Pose, de Manheim. Nous connaissions de lui des compositions éminentes, et nous aurions été heureux de pouvoir donner des éloges à sa *Vue prise dans le Tyrol, près de Salzbourg*. La perspective est assez belle, mais cette œuvre présente un ensemble diffus, et la touche est d'une extrême maigreur.

L'Angleterre ne nous a envoyé que M. Martin Bertrand dont le mérite est loin d'être négatif, mais qui n'occupe cependant pas une place importante dans l'école anglaise. *Le parc de Lowther (comté de Westmoreland), vu par un clair de lune,* est le résultat d'une inspiration poétique. C'est la conception du peintre et non le parti qu'il a tiré de son idée, que nous avons à louer. Le paysage de M. Bertrand rappelle fort peu la nature. Les nuages affectent des formes sphériques assez étranges.

Nous regrettons vivement que les maîtres anglais n'aient point jugé à propos d'enrichir notre exposition de quelques-unes de leurs compositions grandioses. Ils ont tort de ne pas consentir à envoyer leurs œuvres à l'étranger et de se contenter d'établir leur réputation dans le seul Royaume-Uni. Si nous savons que nos voisins d'outre-mer possèdent une des plus belles écoles de paysagistes de l'époque, c'est seulement par les relations des touristes; nous voudrions que les Anglais fussent moins avares de leurs merveilles artistiques. Des expositions remarquables ont fréquemment lieu à Londres; pourquoi les exposants n'enverraient-ils pas aussi leurs toiles aux Salons de Paris, de Bruxelles, de La Haye, etc.?

Nous devons à la Hollande un jeune artiste dont le nom deviendra célèbre si l'avenir répond pour lui au présent. M.W. Roelofs, qui habite Bruxelles depuis peu de temps, s'était fait connaître comme un aquarelliste fort distingué, mais on n'avait vu de lui aucun tableau. Le *Site pris dans la Gueldre* et la *Vue prise sur la Drenthe* viennent de placer M. Roelofs parmi les paysagistes qui donnent les plus brillantes espérances. Sa peinture est belle, on s'aperçoit de suite que l'artiste a beaucoup étudié Hobbema; il s'inspire de ce maître sans cependant le copier. Le défaut de M. Roelofs, c'est d'employer des tons trop uniformes : ses chênes et ses terrains, par exemple, rentrent entièrement dans la même gamme.

M. Schelfhout n'avait au Salon qu'un petit cadre, une pochade sans importance où l'on reconnaissait sa main habile.

M. S.-L. Verveer a peint avec son talent spirituel et facile, trop facile peut-être, une *Ville hol-*

(1) *Crépuscule. — Vue prise aux environs de Munich. — Ruines de Rhaversburg, dans la Hesse rhénane.*

Digitized by Google

landaise qui se mire dans des eaux à peine agitées. Il y a beaucoup de soleil dans cette toile.

Un fils de la poétique Helvétie, M. A. Robert, est venu planter sa tente au milieu de nous. C'est un homme de grand mérite, qui comprend le paysage en artiste supérieur. Ses trois tableaux lui assignent dès aujourd'hui un rang fort honorable et lui assurent un avenir plein de succès. *Le soir, lac d'Annecy (Savoie)*, est une bonne peinture; nous avons les mêmes éloges à adresser au *Souvenir du canton d'Unterwald* et à cette douce rêverie que le peintre a intitulée : *Le soir; lac de Neuchâtel.* Cette heure mystérieuse où la nuit succède au jour, impressionne vivement M. Robert; elle le transporte dans des régions inconnues; là l'imagination, cette folle aventurière, s'égare au gré de ses caprices et évoque tout un monde de poésie et de grandeur. — La nuit a toujours exercé un prestige inexplicable sur l'âme des artistes et des poëtes; elle les a toujours heureusement inspirés. Faut-il rappeler le célèbre médaillon de Thorwaldsen, — et cette statue de M. Pollet : *Une heure de la nuit,* que tout Paris a admirée à la dernière exposition du Louvre, — et les *Nuits* d'Alfred de Musset, — et cette mélancolique *Méditation* que M. Robert a sans doute lue maintes fois !

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis, dans le vague des airs,
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon ;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme ?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère,
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler ?

Digitized by Google

Digitized by Google

SALON DE BRUXELLES. 1848.

Digitized by Google

ants ?
emble
Victor
ns les

Digitized by Google

SALON DE BRUXELLES. 1848.

Digitized by Google

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux?
Viens-tu la nuit briller sur eux?
Comme un rayon de l'espérance?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur âme?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage.
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux!

Ah! si c'est vous, ombres chéries!
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez!... Mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon :
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

Nous avons parlé de la nuit, pouvons-nous passer sous silence un de ses plus fidèles amants? *Nuit d'été*, par M. Tavernier, était une des toiles les plus distinguées du Salon. L'artiste semble s'être inspiré de ce morceau des *Chants du crépuscule*, l'un des plus remarquables de Victor Hugo, ce maître en l'art des vers dont l'étoile est si tristement tombée du ciel poétique dans les plus misérables abîmes de la politique? Que de fois n'a-t-on pas répété ces strophes!

Hier, la nuit d'été, qui nous prêtait ses voiles,
Était digne de toi, tant elle avait d'étoiles!
Tant son calme était frais, tant son souffle était doux!
Tant elle éteignait bien ses rumeurs apaisées!
Tant elle répandait d'amoureuses rosées
Sur les fleurs et sur nous!

Digitized by Google

Moi, j'étais devant toi, plein de joie et de flamme,
Car tu me regardais avec toute ton âme !
J'admirais la beauté dont ton front se revêt ;
Et sans même qu'un mot révélât ta pensée,
La tendre rêverie en ton cœur commencée
Dans mon cœur s'achevait !

Et je bénissais Dieu, dont la grâce infinie
Sur la nuit et sur toi jeta tant d'harmonie,
Qui, pour me rendre calme et pour me rendre heureux,
Vous fit, la nuit et toi, si belles et si pures,
Si pleines de rayons, de parfums, de murmures,
Si douces toutes deux !

Oh ! oui, bénissons Dieu dans notre foi profonde !
C'est lui qui fit ton âme et qui créa le monde !
Lui qui charme mon cœur ! lui qui ravit mes yeux !
C'est lui que je retrouve au fond de tout mystère !
C'est lui qui fait briller ton regard sur la terre
Comme l'étoile aux cieux !

C'est Dieu qui mit l'amour au bout de toute chose,
L'amour en qui tout vit, l'amour sur qui tout pose !
C'est Dieu qui fait la nuit plus belle que le jour.
C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,
A versé la beauté comme une coupe pleine,
Et dans mon cœur l'amour !

Laisse-toi donc aimer ! — Oh ! l'amour, c'est la vie.
C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie
Quand on voit sa jeunesse au couchant décliner.
Sans lui rien n'est complet, sans lui rien ne rayonne.
La beauté c'est le front, l'amour c'est la couronne :
Laisse-toi couronner !

Ce qui remplit une âme, hélas ! tu peux m'en croire,
Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire,
Poussière que l'orgueil rapporte des combats ;
Ni l'ambition folle, occupée aux chimères,
Qui ronge tristement les écorces amères
Des choses d'ici-bas ;

Non, il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées,
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur !

Digitized by Google

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour ;
Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,
Les âmes ont l'amour !

M. Tavernier, est un des peintres qui comprennent le mieux le paysage ; au lieu de s'attacher aux détails, il cherche à rendre la grandeur de la nature, son aspect général. L'art est pour lui une mission; on voit qu'il respecte son pinceau; ses sujets sont choisis et, dans sa recherche du Beau, il arrive souvent à sacrifier l'exécution matérielle à la poésie, à la noblesse, au style. Son organisation de poëte l'entraîne naturellement loin des sentiers battus; on est certain, à chaque exposition, de le retrouver avec quelque création nouvelle. C'est ainsi qu'*Une allée de pins, l'hiver*, est une composition pleine de hardiesse; — c'est un tableau osé, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cela n'est point vulgaire, cela ne ressemble pas aux centaines de chefs-d'œuvre bourgeois dont le Salon était encombré. L'effet de cette toile est très pittoresque et la couleur est d'une grande vérité. Quelques parties de ce tableau n'étaient que largement ébauchées; M. Tavernier a sans doute été surpris par le délai fatal. Huit jours de travail suffiront pour faire de l'*Allée de pins* une œuvre aussi complète que la *Nuit d'été*.

M. Tavernier avait encore au Salon deux panneaux remarquables sous tous les rapports. Le *Cloître de Nivelles* est un petit cadre d'un ton vigoureux; la pâte est fort belle, la perspective parfaitement entendue. M. le docteur Morel est l'heureux propriétaire de ce précieux tableau dont Sebron faisait devant nous le plus grand éloge. M. Tavernier ne pouvait ambitionner un succès plus flatteur.

La manière de M. Tavernier nous a plus d'une fois rappelé le faire de Corot, dont les toiles pleines de pensée et de sentiment sont d'une exécution à peine arrêtée. Si vous vous placez à quelque distance, ce défaut disparaît; l'œuvre devient harmonieuse et vous êtes obligé d'accorder votre admiration au maître que vous alliez critiquer un instant auparavant. — Jamais M. Tavernier n'est tombé dans les négligences que l'on peut reprocher à Corot; mais souvent, préoccupé de l'ensemble, il laisse régner dans sa peinture un peu de ce vague que l'on retrouve dans tous les tableaux de l'artiste français. Le Salon de 1848 révèle de grands progrès dans l'exécution de M. Tavernier; sans rien perdre de ses belles qualités, il a acquis plus de fermeté, plus de vigueur; sa palette s'est enrichie.

Une fontaine; effet de matin, appartient à M. Joseph Schubert, l'habile dessinateur dont nos lecteurs sont à même d'apprécier les brillantes qualités. Dire que cette élégante composition orne l'atelier d'un artiste aussi distingué que M. Schubert, c'est en donner l'idée la plus avantageuse.

M. Louis Kuhnen, au contraire, semble marcher à reculons; ses quatre tableaux ne sont remarquables que par la minutie avec laquelle il traite les détails.

Il n'y a ni force ni grandeur dans ces toiles (1) qui ne brillent guères par le goût; les *Ruines de*

---

(1) *Vue des ruines de Schimpen, à l'approche d'un orage.* — *Souvenir de la vallée de l'Ahr* (*Prusse rhénane*). — Les *ruines du manoir* (*soleil couchant*). — *La mare* (*effet de crépuscule*).

Digitized by Google

Schimpen en sont la preuve la plus frappante. — Quant à *La mare,* c'est une réminiscence un peu trop forte du tableau exposé il y a trois ans par M. Kuhnen.

Nous avons entendu une femme d'esprit s'écrier en voyant le *Souvenir de l'Ahr :* « Tout cela est d'un vert qui porte sur les nerfs. » Le mot ne caractérise que trop bien la peinture de M. Kuhnen; elle est agaçante à l'excès. L'artiste, cependant, ne manque pas de talent, mais il l'emploie d'une façon déplorable; il consacre un temps infini au feuillé d'un arbre, il perd des heures entières à peindre et à repeindre une pierre au lieu de rechercher la grandeur des lignes et les effets poétiques.

Si nous en exceptons M. Jacob Jacobs, les paysagistes anversois sont très-faibles. M. Eugène Van Delft n'a aucune idée de l'Allemagne, bien qu'il ait exposé une *Vue de Drachenfels* et une *Vue prise dans le duché de Nassau;* et M. U. Vandenberghe est simplement le digne pendant de ce bon M. Ildephonse Stocquart, qui paraît avoir l'intime conviction que ses toiles ébouriffantes ont un rapport quelconque avec la nature.

M. Jacob Jacobs a eu le bon esprit de voyager; il a visité l'Italie, la Grèce et l'Orient, et il en a rapporté des études remarquables. Il est fâcheux qu'il ait appliqué le sentiment de l'école d'Anvers à des pays classiques. C'est ainsi que dans ses *Ruines du palais de Karnak* dont l'architecture est très-juste, on regrette de voir le premier plan occupé par des figures dont le faire contraste étrangement avec le style sévère du monument. — « Celui qui peint l'Orient sculpte et dessine, » a dit Théophile Gautier. Le mot est très-vrai. La forme passe avant tout dans la reproduction de la nature orientale. Les petites figures à reflets, le papillotage enfin, sont tout à fait déplacés. Nous ne faisons ces observations que dans l'intérêt de M. Jacob Jacobs; cet artiste a un talent distingué; nous le verrions avec peine marcher dans une fausse voie. Il a peu de chose à faire pour donner à ses œuvres la sévérité qui leur manque.

L'effet d'une *Halte d'Arabes dans le désert, aux environs des Pyramides,* rappelle trop les *Ruines de Pœstum* par Calame. Les Pyramides paraissent rondes. — Dans la *Plaine de Thèbes inondée par le Nil,* M. Jacob Jacobs a voulu être poétique, et il n'a produit qu'un tableau sans harmonie. Le jaune et le vert, prodigués à plaisir, forment un amalgame de tons discordans. Marilhat, le paysagiste à jamais regrettable, avait compris l'Orient d'une manière différente; il avait bien plus de finesse et arrivait toujours à des effets naturels.

Un jeune homme, M. Keelhof, a peint un *Paysage* qui renferme des tons magnifiques; il est difficile d'être plus vigoureux. L'avant-plan est négligé; sans ce défaut que l'artiste fera aisément disparaître, nous n'aurions que des louanges à adresser à M. Keelhof dont on peut beaucoup espérer.

M. François Roffiaen est en progrès; son séjour en Suisse et les leçons de Calame auraient cependant pu lui être plus utiles; sa peinture est encore opaque; le coloris n'a point d'éclat; la touche est maigre. Ces défauts sont surtout sensibles dans une *Vallée de l'Oberland bernois;* ce tableau qui appartient au gouvernement, est froid au possible; le ciel manque de légèreté; il n'y a pas d'air dans cette toile — *Un châlet près du lac de Brientz* est une œuvre traitée avec mignardise; cela ressemble à du papier-tenture. *Une chute de l'Aar dans les Hautes-Alpes* est le meilleur des trois tableaux exposés par M. Roffiaen.

Les *Environs de Constance,* le *Paysage près de Carlsruhe* et la *Vue prise dans le Tyrol,* par M. C.-F. Van Espen, pèchent par l'exagération. — Il y a quelques qualités dans l'*Hiver* de

Digitized by Google

Digitized by Google

SALON DE BRUXELLES. 1848

JACOB JACOBS PINX.

LITH. DE SIMONAU

STROOBANT DEL.

Digitized by Google

troi-

les
lant

e sa

uis-
mo-
urs
qui
que

Les
me
tte

on-
les
in-
les

ous
; il
rce
lus
bé
re
t il
tte
ier

n-
n,
us

in
A
e,
ie
et

ie

Digitized by Google

Digitized by Google

M. Van Der Eycken. Le *Site montagneux avec chute d'eau* et la *Vue des Ardennes* sont maladroitement composés.

M. Van Trett a les défauts de son maître M. Quinaux dont nous parlerons en examinant les achats faits pour la loterie. L'aspect de la *Vue prise à Laeken* est un peu faux. Il y a cependant de l'avenir chez M. Van Trett.

M. François Vanseverdonck doit soigner davantage sa composition et s'efforcer de rendre sa palette plus harmonieuse.

Sous prétexte de paysage, M. Auguste Coomans se permet de faire des charges fort peu réjouissantes; nos législateurs devraient bien nous fabriquer une petite loi portant défense de se moquer de la sorte de l'œuvre de Dieu; cela vaudrait bien les phrases boursoufflées et les discours de rhétorique dont ils nous fatiguent les oreilles, et cela serait assurément plus utile au pays qui aurait l'agrément de voir les expositions débarrassées de l'interminable galerie de croûtes que confectionnent annuellement les rapins de la force de M. Auguste Coomans.

M. Henri Harpignies, de Valenciennes, nous a gratifiés de trois études du vert le plus pur. Les chefs-d'œuvre incompris de M. Harpignies nous ont remis en mémoire le portrait que fait Jérôme Paturot du rapin Oscar, son illustre ami : « Il était peintre et avait exposé au Salon une omelette aux fines herbes qu'il décorait du nom de paysage. »

La *Vue de la vallée de l'Emblève* (*Ardennes*), par M. J.-B. Kindermans fait le plus grand honneur à cet artiste dont le succès a été très-légitime. Ce tableau abonde en qualités éminentes : les avant-plans sont traités avec une force, une puissance qui révèlent un talent supérieur. Si M. Kindermans sait conserver son originalité, l'avenir lui réserve une place au premier rang parmi les peintres de notre jeune école.

C'est avec un vif plaisir que nous signalons les progrès de M. Fourmois. Cet artiste, nous avons souvent eu l'occasion de le dire, a une connaissance parfaite des secrets de son art; il a beaucoup de science. Nous lui avons plus d'une fois reproché de tomber dans la minutie à force de vouloir bien faire ; nous sommes heureux de le voir aujourd'hui retourner à cette manière plus large qui fit rechercher ses dessins et ses lithographies. M. Fourmois est cependant tombé dans un nouveau défaut; nous devons lui reprocher une imitation presque servile de la manière de Wynants. Sa *Bruyère dans le duché de Bade* n'en est pas moins un fort beau tableau, et il tiendra très-honorablement sa place dans la galerie du duc d'Aremberg qui avait commandé cette toile à M. Fourmois. Le ciel est admirablement étudié; le dessin en est superbe. — Le premier plan de ce paysage gagnerait à être retouché; nous le désirerions un peu plus vigoureux.

En dépit de l'indication du livret, la *Bruyère du duché de Bade* est un tableau d'un aspect essentiellement flamand. Aussi trouvons-nous que les montagnes neigeuses qui se perdent à l'horizon, produisent un singulier contraste avec cette nature qui ,au lieu de nous rappeler l'Allemagne, nous montre notre pays.

Nos critiques n'enlèvent rien au mérite de M. Fourmois. Son tableau n'en reste pas moins un des meilleurs du Salon, et tout le monde s'attendait à lui voir décerner la première récompense. A dire vrai, lorsqu'on n'accorde aucune distinction à un paysagiste aussi distingué que M. Lanoue, il ne faut pas s'étonner de voir M. Fourmois recevoir une médaille de vermeil, absolument comme MM. Van Maldeghem et Franc de Marneffe, les spirituels inventeurs des Familles asiatiques et difformes, des Cascatelles fantastiques et des *Water-straet* impossibles.

La *Vue prise d'après nature dans la forêt de Fontainebleau,* par M. Hippolyte Lanoue, renferme

Digitized by Google

des parties dignes de Ruysdael, que l'artiste français semble avoir choisi pour guide. M. Lanoue a voulu reproduire scrupuleusement la nature. On s'aperçoit de suite que son tableau n'a pas été fait de souvenir, que ce n'est pas une œuvre composée. Nous avons appris qu'il avait peint cette belle toile dans la forêt même, en présence du site qu'il voulait représenter. Il y a déployé un talent immense, il a abordé sans crainte les difficultés les plus grandes et il en a toujours triomphé. Il n'y a rien dans son œuvre qui ne soit vrai. Son défaut, c'est de s'être trop tenu aux détails; c'est de s'être montré interprète trop servile de la nature. Ainsi, par exemple, la maigreur des bouleaux placés au second plan à droite produit un effet désagréable : ils manquent de style. Nous sommes persuadés qu'ils existent à Fontainebleau; M. Lanoue n'est pas homme à rien omettre de ce qu'il voit. On ne peut que le louer de cette conscience, qui devient chaque jour plus rare; nous croyons cependant qu'il faut savoir faire un choix dans la nature et qu'on peut sans profanation, retrancher d'un site telle ou telle partie qui en diminue la beauté.

La *Vue de Fontainebleau*, dont il n'est pas même fait mention dans la liste des récompenses, est une œuvre d'art du plus haut mérite; c'est un tableau plein de science et de vérité. Un des peintres à qui l'on a accordé la médaille d'or, disait qu'il renoncerait de grand cœur à cette distinction, pour avoir signé la toile de M. Lanoue.

M. Lapito avait au Salon deux tableaux, une *Vue prise aux environs de Savone* (*Piémont*) et une *Vue prise dans le département du Var* (*France*), *sur la route de Riez à Barjols*. Cette dernière œuvre pêche par la maigreur de la touche, et par une couleur grisâtre et opaque. — Il y a, dans les *Environs de Savone*, beaucoup de poésie et de goût; les lignes sont grandioses; on admire la profondeur des rochers qui occupent la droite. Il est fâcheux qu'un bouquet d'arbres élancés coupe le tableau par le milieu et vienne en rompre l'harmonie. — La manière de M. Lapito a quelque chose de pointu qui déplaît; on s'habitue difficilement à ce faire qui nuit aux brillantes qualités du peintre.

Un jardin italien aux environs de Nice est un petit cadre plein de sécheresse, qui nous ferait juger défavorablement du talent de M. Léon Fleury, si la *Vue prise près de Lons-le-Saulnier* ne nous réconciliait avec l'artiste français. Ce paysage est d'un effet piquant et vrai, la touche est grasse et solide. Nous espérons que M. Léon Fleury voudra bien nous revenir dans trois ans avec quelque grande page.

Voici un vaillant et fidèle champion du romantisme. Amoureux du pittoresque et des grands effets, M. Paul Huet s'inquiète fort peu d'achever ses toiles; il brosse de larges, de splendides esquisses et se garde bien d'y retoucher dès qu'il y a jeté l'effet poétique rêvé par sa brillante imagination. Presque tous les tableaux de M. Huet ressemblent à de magnifiques décorations; vus de loin, ils impressionnent, pour la plupart, vivement le spectateur, qui ne peut s'empêcher d'admirer cet entrain superbe, cette fougue magistrale, mais qui déplore amèrement l'abus que M. Huet fait de son talent. Si cette peinture romantique convient, par exemple, très-bien à la *Scène tirée de l'Arioste* (1), composition pleine d'audace et de grandeur, — elle est tout à fait déplacée dans *La mare aux cannes*, dans *Une source aux Eaux-Bonnes*, et dans les *Marais de Coucy;* et cependant, même dans ce dernier tableau, au milieu d'un désordre de couleur dont on ne peut se faire une idée, on reconnaît la main d'un homme de grand talent. Bien que la *Scène tirée de*

(1) *Rolando furioso;* chant I.

Digitized by Google

l'Arioste ne fut qu'une esquisse assez avancée, on ne se lassait pas de contempler cette toile d'une poésie mystérieuse. L'Arioste doit être l'auteur favori de M. Paul Huet ; ces deux imaginations passionnées pour le fantastique ont des affinités secrètes.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans dire un mot de M. Jean-Baptiste Cels, *junior*, et de M. Cels (Jean-Michel) ; vous ne nous pardonneriez point notre silence. Nous vous avons déjà parlé de M. Cels (Corneille) qui a exposé son portrait que le livret a soin d'appeler *Portrait d'homme* afin sans doute de prévenir toute fâcheuse erreur. M. Cels (Jean-Baptiste) *junior*, et M. Cels (Jean-Michel) sont au paysage ce que M. Cels (Corneille) est au portrait. On nous assure que M. Jean-Michel et M. Jean-Baptiste ont reçu à Rome un accueil peu hospitalier ; les artistes italiens ont trouvé que l'on n'a pas le droit de trancher du Poussin ou du Claude Lorrain quand on n'est que Jean-Baptiste ou Jean-Michel, et ils s'en sont donné à cœur joie. Les deux aigles incompris ont juré de tirer de ce sanglant affront une vengeance non moins sanglante, et ils ont fondé une fabrique de caricatures de la ville éternelle. Jusqu'à présent ils n'ont rien inventé de bien nouveau ; il n'y a pas un gamin de *septième* qui ne soit de force à gâcher vingt-trois dessins aussi drôlatiques que ceux de M. Jean-Michel, pas un moutard qui ne barbouille pour les étrennes de ses chers parents un chef-d'œuvre aussi miraculeux que l'*Escalier conduisant à San-Pietro* de M. Jean-Baptiste, *junior*, ou les *Murs de Rome* de M. Jean-Michel. -- Au lieu d'ôter aux artistes l'envie de visiter l'Italie, Jean-Baptiste et Jean-Michel sont simplement parvenus à se former une galerie de charges assez insipides ; leur demeure en est tapissée. Quelques personnes qui sont parvenues à séduire la cuisinière de la dynastie Cels, prétendent que cela forme un ameublement des plus curieux et que l'habitation de nos trois caricaturistes — car il serait injuste d'omettre M. Corneille, — devrait être placée parmi les curiosités de Bruxelles. Le jury qui a admis *Portrait*, *Murs de Rome*, *Dessins*, *Escalier*, etc., etc., serait chargé de faire les honneurs aux étrangers accourus des quatre coins de l'univers pour contempler ce temple du grotesque.

Digitized by Google

M. A. DUBOURG.

MM. JUSTIN OUVRIÉ, P. VAN SCHENDEL ET J. VERMERSCH.

Nous aurions dû placer M. Dubourg parmi les paysagistes. Hollandais de naissance, cet artiste a longtemps habité Rome, et il est aujourd'hui fixé à Paris. M. Dubourg est un homme d'un véritable talent; sa *Vue du lac d'Albano et de la campagne de Rome* est loin de donner la mesure de son mérite; malgré ses belles qualités, ce tableau est inférieur à la plupart des toiles du même peintre. Nous l'engageons à se montrer, à l'avenir, moins prodigue de jaune, et à retourner à ces tons fins qu'il sait si bien rendre, quand il le veut.

Le peintre du *Lac d'Albano* est du petit nombre des hommes qui ont compris l'Italie. Il reproduit presque toujours avec bonheur les sites de la campagne de Rome, qu'il semble affectionner particulièrement.

La *Grand'Place à Ypres* est un des meilleurs tableaux de M. Justin Ouvrié, le peintre ordinaire des châteaux et des vues de ville. Rien n'est oublié dans ce tableau qui est exécuté avec beaucoup de soin, et cependant l'artiste n'est pas tombé dans la minutie; sa touche est restée large. Les figures sont spirituellement peintes.

Nous aimons moins la *Place de la Halle à Bruges*. Le coloris manque de vigueur et, bien que la reproduction soit très-fidèle, ce tableau n'a point ce caractère de vérité qui distingue la *Vue de la Grand'Place à Ypres*.

C'est aussi par la vérité d'aspect que se recommande *le Marché au poisson à Rome (ancien portique d'Octavie)*, par M. J.Vermersch. La couleur est chaude et puissante.

Si jamais artiste a manqué de respect envers les apôtres les mieux canonisés, c'est assurément M. P. Van Schendel qui a brossé une charge assez excentrique de ce pauvre saint Jean. Il a prétendu représenter l'infortuné évangéliste *à l'île de Patmos, au moment où Dieu l'inspire pour écrire l'Apocalypse*. Si pour être inspiré, il faut nécessairement avoir un front qui ressemble à un fromage de Hollande, c'est à dégoûter du métier.

Digitized by Google

Beaucoup d'aveugles préfèrent *Un marché hollandais ; effet de lumière*, et *Les préparatifs du marché, effet de lune*, au *Saint-Jean*, si inspiré qu'il puisse être. Ces gens-là sont peut-être moins aveugles qu'ils n'en ont l'air.

M. Van Schendel fera sagement de s'en tenir désormais aux clairs de lune et aux effets de lumière qu'il peint d'une manière tout à fait supérieure. On ne peut lui adresser qu'un reproche ; il finit trop ses tableaux qui gagneraient à être touchés plus largement.

N. B. On nous assure, et le catalogue partage cette opinion, — c'est un motif pour n'accepter le fait que sous bénéfice d'inventaire, — que le *Portrait* exposé sous le n° 1044, est également de M. Van Schendel. — De deux maux, choisissons le moindre ; — qu'on nous ramène au *Saint-Jean ;* — mieux vaut encore être condamné à contempler ce visage à l'air apocalyptique, que ce *Portrait-clair de lune.*

Digitized by Google

M. A. WALDORP.

MM. ALEXANDRE DOROGOFF, HENRI LEHON, CH. LEICHERT ET CH. ROCHUSSEN, MOERENHOUT, FRANÇOIS MUSIN ET LOUIS SERRUYS.

M. Waldorp est loin d'être en progrès. Ses trois tableaux (1) n'ont pas cette transparence, cette touche légère, ce cachet surprenant de vérité qui lui ont valu tant de succès. Tout est sec et dur dans la *Plage de Scheveningue*. Il y a toujours de belles qualités dans les œuvres de M. Waldorp; mais autrefois il ne fallait pas en quelque sorte les chercher. Un ensemble merveilleux vous séduisait de suite. Il n'en est plus de même aujourd'hui, et c'est avec regret que nous voyons un peintre éminent se montrer inférieur à sa réputation. M. Waldorp doit abandonner au plus tôt ce faire plein de mollesse que l'on retrouve dans ses trois ouvrages.

Un autre artiste de La Haye, M. Moerenhout, a exposé un *Naufrage sur la côte de Hollande, près de Scheveningue,* véritable décor de théâtre, sans esprit, sans entrain. Cela est lourd au possible et dessiné d'une manière affreuse. Les figures n'ont rien d'humain.

La plage de Scheveningue, par M. Charles Leichert, d'Amsterdam, a fait connaître à nos amateurs un peintre de talent. Il y a dans le tableau de M. Leichert des tons d'un gris argentin, qui ont un charme infini. M. Rochussen, le collaborateur de M. Hoppenbrauwers dont nous regrettons l'absence, a animé *La plage de Scheveningue* de ces petites figures qu'il exécute avec une habileté, avec une verve étonnantes.

Les Gueux de mer dévalisant un vaisseau espagnol, par M. François Musin, sont une mauvaise toile. La couleur est terne, le dessin incorrect.

M. Henri Lehon s'égare. L'imitation de Gudin le lance à la recherche d'effets fantastiques et impossibles. L'*Étude de crépuscule,* par exemple, nous montre un ciel composé d'une bande rouge et d'une bande bleue, — la mer représentée par une troisième bande du gris le plus monotone, —

---

(1) *Vue prise près de Gorcum, en Hollande. — Eau calme, près de Dordrecht. — Plage de Scheveningue.*

Digitized by Google

un morceau d'estacade formé de grands pieux noirs, — une plage enfin sur laquelle marche un pêcheur qui ressemble à s'y méprendre à une ombre chinoise. — Cette *Étude* bizarre a dû passer pour une mauvaise plaisanterie aux yeux des personnes qui ne savent pas que M. Lehon est un artiste consciencieux, un peintre d'un mérite incontestable. Les *Contrebandiers chassés sur les côtes d'Angleterre* en sont la meilleure preuve. Nous avons revu avec beaucoup de plaisir ce tableau qui date déjà de quelques années et qui contraste fort agréablement avec les ouvrages récents de M. Henri Lehon.

La *Pêche aux crevettes, près d'Ostende,* est une composition presque aussi excentrique que l'*Étude de crépuscule*. L'artiste a donné à trois embarcations, à trois pêcheurs et à trois mouettes, une disposition symétrique qui produit un effet beaucoup trop original. L'abus du *chic,* voilà le grand défaut de M. Lehon, défaut qui est surtout sensible dans la *Sortie du port.* — On pardonne tout à Gudin qui, malgré ses nombreuses erreurs, est toujours le premier peintre de marine de l'époque. Gudin a du génie. — Il est bon d'étudier les chefs-d'œuvre du maître; mais il faut se garder de prendre pour modèles ses pochades les plus désordonnées.

Douvres, la nuit, est un tableau assez fin de tons et qui donne une idée juste du brouillard britannique.

On a remarqué deux marines, signées d'un nom russe, M. Alexandre Dorogoff, élève distingué de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg.

La Russie n'a point d'école; — elle possède un peintre, — nous avons nommé l'auteur du *Dernier jour de Pompéi*. En lui se résume tout ce que cinq ou six personnes appellent complaisamment l'école russe. Un seul maître, un seul tableau hors ligne, voilà toute la gloire artistique de la Russie. — Cette infériorité devait nécessairement blesser les hommes d'intelligence; ils virent avec peine leur patrie rester stationnaire et ils résolurent de travailler sans relâche à la délivrer du vasselage que lui imposent naturellement les nations étrangères. Ils veulent que leur pays ne soit plus obligé d'emprunter à la France, à l'Italie, à la Belgique, à l'Allemagne, des musiciens, des chanteurs, des peintres et des statuaires. Déjà quelques intrépides jeunes gens ont remporté d'honorables succès; les éléments d'une école se réunissent à Saint-Pétersbourg; — plusieurs artistes se sont mis à voyager pour étudier les maîtres des diverses écoles modernes; les Russes en un mot veulent conquérir leur place dans le monde artistique.

Ils tentent pour les arts ce qu'ils ont réalisé dans les lettres; quelques-uns de leurs poëtes et de leurs prosateurs sont connus de l'Europe entière; — jaloux de cette gloire les artistes, à leur tour, aspirent à mériter les suffrages des peuples dont la Russie est aujourd'hui tributaire. Enchaînés encore par les entraves d'un gouvernement absolu, ils sauront, dans un avenir, qui peut-être n'est pas loin, échapper au despotisme, et s'élancer, — au souffle fécondant de la liberté, — vers les régions idéales où prennent naissance ces chefs-d'œuvre qui assurent l'immortalité.

Arrivé en Belgique quelques semaines avant l'ouverture du Salon, M. Alexandre Dorogoff y a envoyé deux tableaux (1) qui révèlent un peintre heureusement doué, mais qui renferment des défauts inhérents à la jeunesse de l'artiste, dirions-nous, si nous n'avions vu depuis d'autres œuvres supérieures à celles qui figuraient à l'exposition. Il y a trop de *chic* dans la peinture de M. Do-

---

(1) *Les îles des Princes dans la mer de Marmara. — Vue de la ville de Kertsch, en Crimée.*

Digitized by Google

rogoff qui abuse de sa facilité; — de là, le manque de vérité de la plupart de ses compositions. L'expérience modifiera cette fougue printanière; à l'exubérance succédera le calme; la manière de M. Alexandre Dorogoff se transformera, il acquerra des qualités plus sérieuses et fera un jour honneur à son pays.

Digitized by Google

M. PAUL DE POMMEYRAC.

MM. MAXIME DAVID, B. DUCAJU, ÉDOUARD DE LATOUR, Mme ALINE DE SENEZCOURT ET Mlle AMÉLIE VAN ASSCHE.

La miniature, genre secondaire, ne peut intéresser qu'à la condition d'être traitée d'une façon éminente. Ces cadres que le luxe entoure ordinairement de ses inventions les plus délicates, occupent dans les salons et surtout dans les boudoirs une place choisie où s'arrête complaisamment le regard qui cherche à saisir des ressemblances de famille ou à deviner de secrètes sympathies. La miniature a encore l'heureux privilége de se mêler aux mille créations de la parure, dont la femme se fait une arme, d'autant plus redoutable qu'elle est plus séduisante. — Quels doux mystères ne pourraient pas nous révéler ces précieux médaillons qui ont reposé sur un sein adoré dont ils ont senti les moindres battements!

Le Salon présentait une réunion de peintres de miniature vraiment remarquables. Le premier rang appartient incontestablement à M. de Pommeyrac; son *Portrait de M. Dantan jeune* est fort beau; il joint la force, la vigueur à l'élégance. La tête est supérieurement modelée. — Rien de plus gracieux, de plus distingué que le *Portrait de Mme de Pommeyrac et de ses deux enfants;* le petit garçon est délicieusement posé.—Le coloris est d'une richesse éblouissante; nous ne nous souvenons pas d'avoir vu la miniature atteindre à cette puissance.

M. Maxime David marche presque côte à côte de son compatriote. Ses *Portraits de Louis-Philippe, de Mme M. D**** et *de Mme M. de L**** et surtout son *Portrait de Mahomed-Ali-Khan, premier ministre du Shah de Perse,* ont obtenu les suffrages de tous les hommes de goût.

M. Édouard de Latour vient immédiatement après les deux maîtres français. Le jeune peintre soutient dignement l'honneur de la Belgique; il a fait d'immenses progrès; sa manière est distinguée. Nous lui reprocherons parfois un peu de mollesse et nous l'engagerons à soigner davantage les mains dont il néglige en général le dessin. Les meilleures miniatures de M. de Latour étaient celles qui représentaient un jeune homme élégamment drapé dans un manteau, et une charmante femme coiffée comme l'Alboni. — Tout le monde a admiré l'exquise délicatesse des épingles exposées par le fils de l'ancien peintre du roi Guillaume.

Digitized by Google

Le *Portrait de l'impératrice Marie-Thérèse,* par M. B. Ducaju, manque de finesse et de grâce.

Il y a de l'indécision dans le faire de M^lle^ Amélie Van Assche dont nous avons cependant à enregistrer les progrès.

Les miniatures de M^me^ Aline de Senezcourt se distinguent par un sentiment naïf qui ne manque pas de charme. Nous désirerions les voir aussi vigoureuses que l'aquarelle représentant une *Sainte Famille,* d'après Van Dyck.

M^me^ de Senezcourt s'est souvenue de ce vers fameux :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ;

et elle s'est résolument attaquée à un des plus illustres maîtres qui aient jamais tenu une palette et un pinceau.

Digitized by Google

M. CHARLES BILLOIN.

MM. DOMINIQUE AVANZO, A. DE PELLAERT, O. DE FAILLY, FIETTA, ALEXANDRE SCHAEPKENS, W. STANDISH, F. STROOBANT ET PIERRE SUDRE.

M. Billoin avait au Salon un beau portrait aux crayons rouge et noir, qui nous a rappelé le talent de Vanderhaert, que les arts ont perdu jeune encore. On n'est pas plus consciencieux que M. Charles Billoin; nous voudrions seulement lui voir un peu plus de fougue; c'est ainsi que son aquarelle d'après le *Baudouin de Constantinople* de M. Gallait, — quoique fort remarquable, — manque de *maestria*. La lithographie d'après le tableau du même maître, est parfaitement dessinée. La planche exposée uous a paru un peu grise; ce défaut provient en grande partie sans doute du tirage; nous sommes d'autant plus portés à le croire, que nos lecteurs peuvent apprécier la couleur que M. Billoin sait donner à ses lithographies.

Les deux portraits de M. Dominique Avanzo pèchent par la sécheresse du faire.

Il y a quelques parties bien traitées dans le *Portrait de famille,* dessiné au pastel, par M. Fietta.

L'abbaye d'Orval, étude, comme l'intitule modestement M. O. de Failly, est d'un aspect agréable et vrai. Nous demanderons au jeune artiste un peu moins de mollesse.

M. A. de Pellaert a exposé deux cadres renfermant ce qu'il lui plaît d'appeler : *Croquis d'après nature.* — Ces incroyables aquarelles prouvent que l'on peut être à la fois un excellent colonel, un musicien distingué et un peintre détestable.

Sous prétexte de *Porte romane,* M. Alexandre Schaepkens, s'est jeté, tête baissée, dans tous les désordres de la fantaisie. Nous avons vu rarement un pareil tohu-bohu de couleurs.

Les portraits de M. W. Standish renferment des qualités recommandables.

M. F. Stroobant est un de nos jeunes artistes les mieux organisés; malheureusement il abuse souvent de sa facilité. *L'orage* est un pastel plein d'entrain et de fougue; il y a de la poésie dans cette composition à laquelle on peut reprocher de n'être pas assez savante. Quant au *Paysage, effet de soleil levant,* il ne faut y voir qu'une esquisse à peine ébauchée.

Angélique attachée au rocher, OEdipe et le Sphinx, dessins d'après M. Ingres, font honneur au

Digitized by Google

talent patient de M. Pierre Sudre, qui nous a aussi envoyé quatre lithographies : *Roger et Angélique*, *Odalisque*, *La chapelle Sixtine*, *Portrait de Cherubini*. — Ces planches exécutées au moyen des anciens procédés lithographiques, ont été un sujet d'étude pour tous ceux qui ne connaissaient pas ces compositions d'un des chefs de l'école française. Ces lithographies qui manquaient de vigueur, mais dont le dessin était irréprochable (1), rendaient parfaitement le sentiment et la couleur négative de M. Ingres.

---

(1) Au point de vue de la reproduction, bien entendu. Le raccourci du bras de la Muse qui couronne Cherubini, par exemple, est au moins étrange ; mais ce n'est pas M. Sudre qu'il faut accuser, c'est Ingres lui-même qui a commis cette faute grossière. — Ce qui n'empêche pas le *Portrait de Cherubini* d'être un chef-d'œuvre.

Digitized by Google

M. J.-J. PLUYS.

MM. H.-L. CHENEVARD, DE SCHRYVER, DUHAMEL, LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DE DESSIN DU MUSÉE DE L'INDUSTRIE, F. MAGNÉE ET STIPS.

Les étrangers qui ont voulu juger des progrès de la peinture sur verre en Belgique, ont dû avoir une fort triste idée de nos artistes, s'ils se sont formé une opinion d'après les seuls ouvrages (1) de M. Pluys, de Malines.

Nous ne nous expliquons pas le motif qui a pu engager nos principaux peintres à s'abstenir. Pourquoi M. Capronnier surtout est-il resté sous la tente?—Personne n'a moins à se plaindre du public qui a constamment encouragé ses essais et qui a battu des mains le jour où ils ont été couronnés d'un plein succès. M. Capronnier aurait dû avoir à cœur de nous prouver qu'il continue à se montrer digne de l'accueil flatteur qui lui a toujours été fait. Il n'aurait pas dû laisser descendre seul dans l'arène, un artiste aussi inexpérimenté que M. Pluys. Nous devons louer le courage dont le peintre malinois a fait preuve et ajourner au prochain Salon notre jugement sur ses travaux.

L'émail de M. Chenevard, de Genève, représentant la *Carte géographique de la Belgique*, — le *Bonaparte à Marengo*, tour de force calligraphique, exécuté d'un seul trait par M. De Schryver, — la *Carte historique de la Belgique*, par M. Duhamel, les *Dessins de machines* exposés par les élèves de l'école du Musée de l'Industrie, pour faire plaisir au directeur, M. Jobard dont on n'entendait plus parler depuis quelque temps et qui avait besoin de cette nouvelle réclame à laquelle malheureusement personne n'a accordé la plus légère attention, — *La tendresse maternelle*, prodige de patience dû à la plume de M. Magnée qui est digne de lutter avec M. De Schryver, — et le *Pot-pourri* de M. Stips, révèlent chez le jury d'admission l'intention ingénieuse d'ériger l'exposition nationale des Beaux-Arts en succursale de l'exposition de l'Industrie.

---

(1) *Quatre médaillons en grisaille. — Quatre saints : Saint Silvestre, sainte Irène, saint Étienne et sainte Eusébie. — Esquisses de trois vitraux de la chapelle du Saint-Sang à Bruges : Philippe-le-Hardi et Marguerite de Male; Jean-sans-Peur et Marguerite de Bavière; Philippe-le-Bon et Isabelle de Bavière.*

Digitized by Google

Mme PAULINE LAURENT.

MM. B.-A. GAUDIN ET J.-B. PARANT.

La peinture sur porcelaine n'était réellement représentée que par Mme Pauline Laurent, car nous ne citerons que pour mémoire *L'amour mouillé reçu par Anacréon* et *L'amour se jouant des âmes*, chefs-d'œuvre mythologiques de M. J.-B. Parant qui doit être un illustre débris de l'Empire. On retrouve dans ces peintures cette mignardise ridicule, ce mauvais goût de ce que l'on a fort légèrement appelé l'école impériale. Il suffit de nommer les David, les Proudhon et les Gros pour prouver combien sont injustes les préventions de certaines gens contre les œuvres produites sous le règne de Napoléon. Alors, comme aujourd'hui, les arts ont eu de fervents adorateurs, et il n'est pas de nation qui ne serait fière de compter parmi ses enfants les auteurs de la *Mort de Marat*, de *Léonidas* et de l'*Enlèvement des Sabines*, de *Zéphyr se balançant sur les eaux*, de *la Justice et la Vengeance divine poursuivant le crime*, de la *Bataille d'Aboukir* et de la *Peste de Jaffa*.

Les *Portraits de Louis-Philippe, du roi et de la reine des Belges, du duc de Nemours et du prince de Joinville*, donnent une idée très-favorable du talent de Mme Pauline Laurent. Ils ne se distinguent pas seulement par la ressemblance; le dessin et le modelé méritent aussi des éloges. Nous avons remarqué dans la peinture de Mme Laurent une certaine vigueur que l'on ne rencontre pas d'habitude dans les ouvrages dus au pinceau d'une femme.

M. Gaudin nous a envoyé de Genève deux émaux (1) qui ne sont pas sans mérite, mais qui sont loin cependant d'approcher des merveilleux travaux des maîtres anciens.

---

(1) *Le Sommeil de l'enfant Jésus, d'après Annibal Carrache.* — *La Vierge et l'enfant Jésus.*

Digitized by Google

MM. JOSEPH SCHUBERT ET GUSTAVE SIMONAU.

MM. BORREMANS, J. LOTS, REGNIER ET BETTANIER, WARNOTS.

Que les sculpteurs et les graveurs ne soient point blessés si nous parlons de la lithographie avant de nous occuper de leurs travaux. En agissant comme nous le faisons, nous ne prétendons assigner de rang à aucun genre, tous ont des droits égaux devant la critique. Quelques dessinateurs ayant exposé des planches lithographiées, nous avons été amenés tout naturellement à ne pas suivre la classification ordinaire. Ces précautions prises afin d'éviter de froisser aucune susceptibilité, entrons en matière.

Nos lecteurs n'attendent pas de nous un long examen des beaux portraits de M. Joseph Schubert; les planches dessinées pour notre *Revue du Salon*, par l'habile artiste, les mettent, mieux que personne, à même de juger ce talent éminent. M. Schubert a fait d'immenses progrès depuis un an; nous nous souvenons d'avoir admiré, à l'Exposition de la Société des lettres, des sciences et des arts du Hainaut, un portrait de M^me^ Laurent Quillevéré que nous trouvions alors fort remarquable et qui nous paraîtrait bien pâle s'il était placé à côté des œuvres récentes de l'artiste. *L'hymne à la patrie*, d'après le tableau de M. de Block, est une lithographie pleine de sentiment et de couleur.

Tout le monde connaît le magnifique *Recueil des principaux monuments gothiques de l'Europe*, par M. Gustave Simonau dont le merveilleux crayon a découvert les moindres secrets des sublimes architectes du moyen âge. M. Simonau avait à l'exposition six planches de son ouvrage : *l'Hôtel de ville de Bruxelles; — l'Hôtel de ville de Louvain; — la Cathédrale d'York; — la Cathédrale de Lincoln; — la Cathédrale de Fribourg*, et *la cathédrale de Reims*. — Les travaux de M. Gustave Simonau auraient dû être largement encouragés; — le gouvernement n'a pas compris leur importance, leur grande valeur artistique, et aujourd'hui l'un des dessinateurs les plus remarquables, un de nos peintres dont l'avenir s'annonçait sous de brillants auspices, a forcément abandonné le crayon et le pinceau pour se mettre à la tête d'une imprimerie lithographique!

Digitized by Google

M. Borremans a dessiné sur pierre un paysage : *la Chute d'eau*, et *deux vitraux de la cathédrale de Tournay* ; ces dernières planches sont coloriées avec beaucoup de soin.

M. J. Lots a également exposé de bonnes lithographies d'après les vitraux de la cathédrale de Tournay.

M. Warnots est un artiste consciencieux qui n'a pas assez de confiance en lui-même. C'est par l'incertitude et par le manque de vigueur que pêche son *Portrait*.

MM. Regnier et Bettanier nous ont envoyé de Paris quatre planches d'après des tableaux de M. Verheyden. Les tableaux en question sont de fort tristes choses; cela représente un brave paysan qui vous fait la grimace, et autres inventions non moins spirituelles. MM. Regnier et Bettanier, qui ont le malheur de reproduire les chefs-d'œuvre composant cette galerie de pitoyables charges qu'on appelle *le Musée des rieurs*, et qui a le privilége d'attirer aux vitrines une cohue de badauds, dessinent très-correctement, mais leur manière manque de verve, et leurs lithographies ont un aspect grisâtre qui ne nous plaît guères.

Digitized by Google

MM. CALAMATTA ET ÉRIN CORR.

MM. DAVIDSON, DEMANDER, DEMANEZ, DEVACHEZ, FLAMENG, FORSTER, FRANCK, LELLI, ACHILLE MARTINET, MEUNIER, MORELLI, ÉMILE PUTTAERT, J. VAN RETH ET PIERRE WULLEMAN.

Il y a deux écoles de gravure en Belgique; l'une dépend de l'Académie d'Anvers, et l'autre constituait ce que l'on appelait, il y a peu de temps encore, l'École royale de gravure. Cette dernière, qui dissipait royalement beaucoup d'argent, a cessé d'exister comme institution particulière; les professeurs appartiennent aujourd'hui au corps enseignant de l'Académie de Bruxelles, où se donnent les cours.

Nous ne songeons nullement à établir un parallèle entre les chefs des deux écoles : un abîme sépare M. Érin Corr de M. Calamatta. Le maître qui a gravé l'admirable *Portrait de Lamennais*, le *Portrait de Fourier* et celui d'*Isabelle II*, est un homme supérieur, un artiste hors ligne; nous regrettons de ne pouvoir en dire autant du graveur anversois. Si la sécheresse du burin de M. Corr nous empêche de louer son talent, nous devons au moins accorder des éloges à ses tendances qui ont le mérite d'être *nationales*. En écrivant ce dernier mot dont a trop abusé en Belgique, nous avons voulu dire que M. Corr cherche à inspirer à ses élèves le goût de l'école flamande, en leur faisant reproduire les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres ou en les engageant à graver des tableaux de nos peintres modernes. M. Calamatta, au contraire, semble s'inquiéter fort peu des Rubens et des Van Dyck; il veut bien admettre leur existence et reconnaître qu'eux aussi avaient du génie, mais là se borne son enthousiasme. M. Calamatta a le malheur d'être Italien, et c'est un grand tort quand on est chargé de diriger une école belge. Il ne suffit pas en effet d'être un graveur éminent; il faut encore être pénétré de l'esprit des maîtres illustres, la gloire de la nation à qui l'on veut donner des artistes dignes de rivaliser avec les Henriquel Dupont, les Forster et les Martinet. Ce n'est qu'à son corps défendant que M. Calamatta se décide à laisser copier à ses élèves un de nos vieux Flamands : Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Fra Bartolomeo, etc., sont les dieux pour lesquels il réserve son encens le plus pur. Que dirait cepen-

Digitized by Google

dant le graveur de la *Francesca di Rimini* et du *Vœu de Louis XIII*, si un grand artiste, imitant son exemple, prétendait imposer à sa belle Italie, le culte exclusif des Van Eyck, des Hemling, des Quentin Metsys, des Rubens, des Van Dyck, des Teniers ou des Jordaens? — Il hausserait les épaules et crierait à l'absurdité, peut-être même parlerait-il de sacrilége. Ce serait cependant prononcer sa propre condamnation. Nous devons par conséquent engager M. Calamatta à changer de système; si nos graveurs veulent que leur talent se popularise, il faut qu'ils s'attachent à reproduire des œuvres de l'ancienne école flamande et de la jeune école belge. Nous avons vu avec peine que deux des nombreux élèves de M. Calamatta ont seuls songé à graver Rubens et Van Dyck.

MM. Devachez, Franck, Meunier et Vandersypen sont les artistes qui font le plus d'honneur à leur maître.

M. Van Reth, d'Anvers, a exposé *Un Arabe*, d'après M. Dekeyser. L'aspect de cette planche est très-dur.

Deux maîtres étrangers seulement nous ont envoyé des œuvres de leur burin. M. Forster est toujours cet artiste à la manière superbe dont on recherche avec avidité les savants travaux. *La Vierge à la légende*, d'après Raphaël, et le *Portrait de S. M. la reine d'Angleterre*, d'après Winterhalter, sont de nouveaux titres de M. Forster à l'admiration des connaisseurs.

Quant à M. Achille Martinet, il s'est tout simplement surpassé. Son *Portrait de Rembrandt* est un chef-d'œuvre. M. Gallait n'a pas voulu d'autre graveur pour son *Comte d'Egmont*. Ce fait est plus éloquent que tous nos éloges (1).

---

(1) M. Martinet avait encore au Salon deux portraits : celui de M. Pasquier, d'après Horace Vernet, et celui de Mme Pauline Viardot, d'après Ary Scheffer.

Digitized by Google

MM. H. ET W. BROWN.

MM. HEMELEER, A. LIGNY, L. LISBET, PANNEMAEKER ET VERMORCKEN.

C'est avec plaisir que nous enregistrons les progrès de nos graveurs sur bois; — ils n'égalent pas encore leurs confrères d'Allemagne, d'Angleterre et de France, mais nous ne devons point oublier qu'il n'y a pas longtemps que nous avons cessé d'être tributaires des graveurs étrangers. Les résultats obtenus en quelques années par nos artistes sont vraiment remarquables.

Les planches des professeurs de Bruxelles et d'Anvers, de MM. Henri et William Brown sont taillées avec beaucoup de talent. Ils n'ont pas reculé devant les difficultés de tout genre que présente la reproduction des tableaux de Rubens et de Van Dyck, et ils ont gravé *la Toussaint, la Pentecôte* et l'*Assomption de la Vierge,* du premier de ces maîtres, et le *Couronnement d'épines,* du second.

Le dessin de ces planches est pur et la couleur est puissante.

Un élève de M. H. Brown, M. Hemeleer, d'Anvers, a exposé une *Sainte famille,* d'après Rubens, et le *Christ sur les genoux de la Vierge,* d'après Van Dyck. Ces travaux méritent d'être encouragés.

M. Pannemaker a droit à de sincères éloges pour sa planche représentant *la Flagellation,* d'après Rubens. Cet habile graveur est à la tête d'une école qui a déjà produit des élèves distingués dont le Salon nous a permis d'apprécier les rapides progrès.

M. Vermorcken, a également reproduit une composition de l'illustre peintre de *la Descente de croix.* Le succès a couronné ses efforts.

MM. Lisbet et Ligny ont exposé un grand nombre de gravures parmi lesquelles nous en avons remarqué quelques-unes exécutées avec esprit.

Digitized by Google

M. WIERTZ ET LA SCULPTURE.

MM. JOSEPH GEEFS, JEHOTTE ET EUGÈNE SIMONIS.

Nous ne pouvons aborder l'examen des œuvres exposées par les statuaires, sans dire quelques mots des doctrines émises par le peintre du *Dernier jour du Christ* dans son compte-rendu du Salon (1).

M. Antoine Wiertz cite cette opinion de Michel-Ange : « Hors le nu, point de salut pour le statuaire : sans le nu, l'artiste court grand risque de tomber dans le *rocailleux et le grotesque*, » et il en conclut que « les artistes éminents, auteurs des monuments que l'on vient d'ériger, durent sans doute bien souffrir en prostituant leur talent à l'exécution de sujets si peu faits pour la statuaire. »

« De quelle indignation, ajoute-t-il, M. Simonis ne dut-il pas se sentir ému lorsque, descendu des hautes régions où son beau génie se nourrit de la ligne pure et sublime des Grecs, il fut contraint de façonner de son ébauchoir vierge encore les masses gigantesques ordonnées par le gouvernement. »

Nous doutons fort, pour notre part, que M. Simonis ait le moins du monde été indigné en recevant la commande du gouvernement et nous ferons observer à M. Wiertz, que l'émotion dont il parle est d'autant moins probable que le grand sculpteur n'a nullement été *contraint* d'exécuter la statue de *Godefroid*. Il y a consenti, et de grand cœur, croyons-nous. Nous ajouterons que pour notre part nous approuvons hautement sa conduite et que le pays doit se réjouir de ne

---

(1) Bruxelles, D. Raes, éditeur, 36, rue de la Fourche, 1 vol. de 73 pages.

Digitized by Google

point voir les idées de M. Wiertz partagées par l'auteur du *Monument du chanoine Triest* et de *Simon Stevin*, autre *masse gigantesque* qui doit faire frémir le peintre de *Patrocle*, et lui prouver que M. Simonis ne vient pas de *prostituer* pour la première fois son noble talent, et que son ébauchoir a depuis longtemps cessé d'être vierge des monstruosités que lui reproche l'artiste-écrivain.

Ce qui blesse M. Wiertz, c'est le costume historique que le statuaire a scrupuleusement conservé.

« A l'exemple des Grecs sachons, dit-il, choisir, sachons dépouiller nos héros de ces accessoires qui, par leur singularité, leur bizarrerie, ont la triste prérogative, non-seulement de sympathiser peu avec la beauté des formes, mais encore celle de ridiculiser aux yeux de l'avenir les grands hommes que nous voulons honorer. »

Ce que le peintre éminent blâme, nous le louons; nous sommes loin de prétendre que certains costumes ne sont point ridicules; nous sommes même parfaitement d'accord avec M. Wiertz, quand il parle du bronze de M. Jehotte, de ce *Charles de Lorraine* enveloppé d'un habit superbement galonné, chaussé de bottes à l'écuyère et affublé d'une perruque à marteaux. » Mais nous croyons qu'un artiste de génie peut tirer un parti heureux des vêtements les plus ingrats et nous ne sommes pas de ceux qui respectent le mot de Michel-Ange, comme s'il s'agissait de l'Évangile. Selon nous, l'illustre Buonarotti a cédé à une idée étroite lorsqu'il a prêché le culte exclusif du nu.

Nous ne vivons pas sous le beau ciel de la Grèce, nous ne sommes pas au siècle de Périclès;—il n'en résulte pas pour nous la moindre infériorité. Quoiqu'on en dise et dût-on nous accuser de blasphême, nous n'hésitons pas à l'écrire : depuis les Grecs, l'Art a constamment marché dans la voie du progrès : nous aussi nous avons nos Phidias. Nous n'avons pas égalé les artistes grecs dans le genre qui leur a valu leurs triomphes, cela est vrai; mais nous avons créé des genres nouveaux et nous pouvons citer avec orgueil des maîtres illustres. Chaque siècle a ses génies créateurs; chaque siècle a ses grands hommes. Si nous étions demeurés exclusivement fidèles au culte du nu, nous n'aurions été que les pâles imitateurs de la Grèce, et l'Art serait resté stationnaire; — il aurait failli à cette sublime loi de l'humanité qui ne s'est jamais arrêtée un seul instant dans sa marche progressive et triomphante. L'histoire est là, qu'on l'interroge. Elle répondra que le *statu quo* est sacrilége, et elle nous montrera, — terrible enseignement, — la chute éclatante de tous ceux qui ont osé songer à reconstruire le passé, à assurer le triomphe des éléments condamnés du vieux monde sur l'impérissable loi de l'avenir.

Ne nous occupons donc pas uniquement d'égaler les grands maîtres ou de les surpasser. L'Art n'a point dit son dernier mot, il reste plus d'une voie glorieuse à découvrir.

Etre neuf, voilà ce que nous devons vouloir avant tout. Des insensés peuvent seuls soutenir que nous retournons à la barbarie; Dieu ne le permettrait pas. Nous sommes dans un grand siècle, siècle de rénovation sociale, qui doit aussi apporter aux arts une ère nouvelle.

Pour en revenir aux idées émises par M. Wiertz, nous lui dirons qu'il a tort de vouloir « établir un parallèle entre les sculptures des artistes modernes et les chefs-d'œuvre de l'art grec qu'il adopte *comme type du beau.* »

Cela s'expliquerait jusqu'à un certain point dans le Midi, mais dans nos froides contrées, cette manière de procéder pour juger les œuvres de nos statuaires, est inadmissible.

Nous comprendrions M. Wiertz, s'il se contentait de critiquer l'exécution du *Godefroid*, de

Digitized by Google

Simonis, du *Charles de Lorraine,* de M. Jehotte, du *Vésale,* de M. Joseph Geefs (1), mais M. Wiertz est un grand artiste et il ne devrait pas prétendre que *les formes* des héros dont le gouvernement a commandé les statues, sont peu *sculpturales*, lui surtout qui ne peut ignorer l'existence des chefs-d'œuvre de Rude, des statues de *Guillaume-le-Taciturne,* par le comte de Nieuwerkerke, de *Philibert-Emmanuel de Savoie,* par Marochetti, de *Jeanne d'Arc,* par la princesse Marie d'Orléans, et de tous ces nobles monuments élevés par David d'Angers aux grands hommes qui ont illustré la France pendant les règnes de Louis XIV et de Louis XV et pendant le XIX^e^ siècle.

---

(1) M. Joseph Geefs avait au Salon deux statues en plâtre, *le Messager d'Amour* et *le Partage* et *le Pêcheur*, groupe inspiré par ce passage de la ballade de Gœthe.

« L'onde murmurait, s'enflait et mouillait son pied nu : son cœur se gonflait plein d'une vague ardeur comme à la vue d'une maîtresse. Elle lui parla, elle chanta, ce fut fini de lui ; moitié de gré, moitié de force, il tomba et jamais on ne le revit plus. »

Le sculpteur a assez bien compris le poëte. Il est fâcheux que les attaches des membres soient un peu lourdes.

M. Joseph Geefs, qui est un artiste de grand mérite, corrigera aisément ce défaut lorsqu'il exécutera en marbre sa gracieuse composition.

On retrouve, dans les deux autres ouvrages du sculpteur anversois, l'élégance et le soin qui sont au nombre des caractères distinctifs de son talent.

Digitized by Google

Digitized by Google

SALON DE BRUXELLES. 1848.

SCULPTÉ PAR J.J. DUCAJU.

IMP DE SIMONAU

DESS ET LITH PAR LABARGE

Digitized by Google

M. J. DUCAJU.

MM. FÉLICIEN BOTTEMANE, CHARDIGNY-DEMONGE, L. ET P.-J. DE CUYPER, AMABLE DUTRIEUX, FEYENS, F. FRANCK, THÉODORE GEEFS, E. LACOMBLÉ, EV. MARCHANT, J. MEULDERMANS, ET G. STAS.

Un jeune homme d'Anvers a débuté d'une manière éclatante. Il y a plus que des espérances dans les *Derniers moments de Bodwognat,* par M. J. Ducaju. Ce groupe est plein de *maestria* et de grandeur. Le héros est mortellement blessé; il vient de tomber sur un monceau de cadavres ennemis, et sa main brandit encore le javelot, et ses regards intrépides font trembler pour la dernière fois les légions de César.

Nous n'avons qu'un léger reproche à adresser au groupe remarquable de M. Ducaju, c'est que la composition générale rappelle plus, en certaines parties, le style de la grande peinture que l'idée sobre et sévère qui préside à la conception des œuvres sculpturales.

La religion, statue en plâtre dont Mme Caroly a commandé le marbre à M. Félicien Bottemane, est l'œuvre d'un tout jeune homme qui promet de devenir un sculpteur distingué.

La Vierge, exposée par un artiste français, M. Chardigny-Demonge, est un buste d'un style pur et noble. Les plis de la draperie sont mesquins.

Nous avons retrouvé au Salon *Une Sainte Famille,* joli groupe en marbre, de M. P.-J. De Cuyper, que nous avons déjà vu à l'Exposition de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut.

M. L. De Cuyper a sculpté à Saint-Pétersbourg un marbre représentant *Une jeune mère canadienne répandant son lait sur le berceau de son enfant.* Le sentiment domine dans cette composition; il est fâcheux que le type de la jeune femme ne soit pas plus heureux. Quant au *Moïse flottant sur les eaux du Nil,* c'est une erreur que nous pardonnons difficilement à M. L. De Cuyper. Comment a-t-il pu lui venir à l'idée de sculpter des vagues ?

Le buste de *Gossec,* commandé par le gouvernement à M. Feyens, est consciencieusement exécuté.

Digitized by Google

La dynastie Geefs tend à rappeler la fécondité de la mère Gigogne. Voici M. Théodore qui vient grossir l'interminable liste des sculpteurs de cette famille. Parce que M. Joseph Geefs est un homme d'un talent sérieux, il n'en résulte pas que tous les Geefs, grands et petits, doivent se croire appelés à partager ses succès. M. Théodore Geefs surtout se fait de déplorables illusions; l'accueil peu flatteur fait à son *Buste de jeune fille* nous dispense de tout commentaire.

La statuette d'*Hygie, personnification de la santé*, pêche par la raideur; mais l'artiste, M. Lacomblé est fort jeune encore, et il se corrigera aisément de ce défaut. Nous lui recommandons également de ne pas négliger les études anatomiques.

La Bacchante de M. Dutrieux ne manque pas de mérite; les formes sont cependant un peu rondes et les mains ne nous paraissent pas assez étudiées. *Les statuettes en bronze du duc de Brabant et du comte de Flandre* sont ressemblantes, mais les jeunes princes ont l'air guindé.

M. E. Marchant a soumis au jugement du public le modèle du buste de *Juste Lipse*, destiné à être exécuté en bronze pour le monument commandé par le gouvernement. La tête du savant est bien modelée.

La Reine des eaux, par M. J. Meuldermans, est une statuette où l'on cherche en vain du goût et des études anatomiques, et le modèle en plâtre, prétentieusement intitulé : *La Providence éclaire le monde par la religion, les sciences et les arts*, est une composition des plus excentriques. L'œil se perd au milieu d'une réunion d'attributs allégoriques moins heureux les uns que les autres.

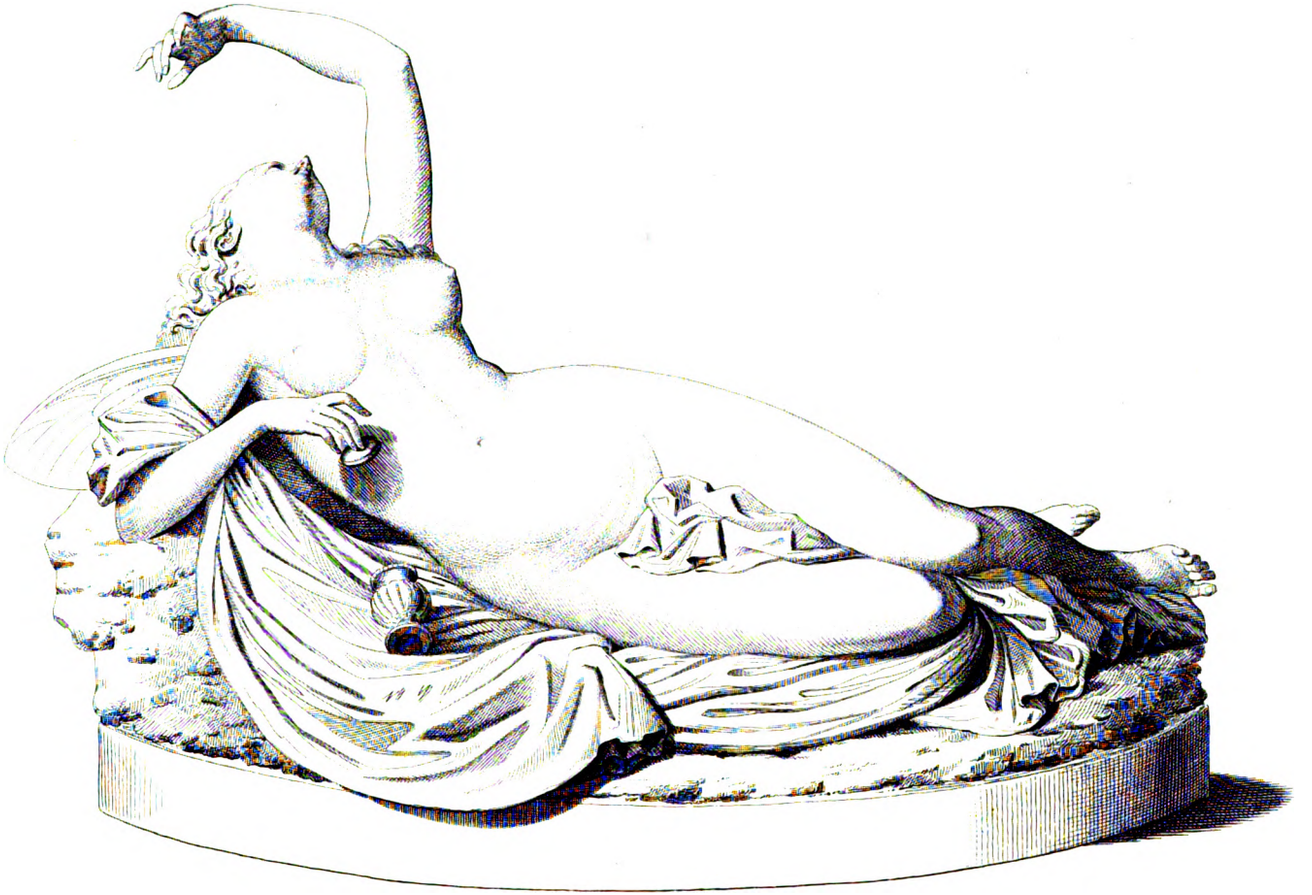
La Vierge avec l'enfant Jésus, groupe en marbre, par M. F. Franck, a toute la raideur des anciens bas-reliefs en bois.

M. G. Stas a exécuté en marbre un buste de *Van Mons* où nous avons retrouvé les bonnes et sévères qualités de l'école de Rude.

Digitized by Google

Digitized by Google

SALON DE BRUXELLES. 1848.



SCULPTÉ PAR FRATIN

IMP. DE SIMONAU

LITH. PAR LABARRE

Digitized by Google

PH

che au
Amour
ra que
l'har-
e.
-nous,
et son
r et la
l'effé-
va, ce

ent de

a des

iferme
nment

itel de
n bon

u doc

Digitized by Google

SALON DE BRUXELLES. 1843.

Digitized by Google

M. C.-A. FRAIKIN.

MM. FRANÇOIS DERRE, DEVIGNE, P. DEVIGNE-GUYO, L.-F. FRAIKIN, JOSEPH ET JACQUET JEUNE.

Peu d'artistes rencontrent dans la foule une sympathie plus méritée que celle qui s'attache au nom et aux œuvres de M. Fraikin. L'auteur de la *Vénus à la colombe*, de *la Candeur*, de l'*Amour captif*, n'a rencontré jusqu'ici que des triomphes. L'exposition de M. Fraikin, en 1848, ne fera que consolider cette jeune et brillante réputation. Le sentiment poétique, le goût, le choix et l'harmonie des lignes, le soin de l'exécution ont assuré à sa *Psyché* un succès éclatant et légitime.

Nous venons, les premiers, remplir un devoir envers M. Fraikin; il est temps, croyons-nous, qu'il s'arrête dans la voie où il est entré. De la statue — telle que la comprennent Pradier et son école — à la statuette, le pas est facile à franchir. Craignons de tomber dans la rondeur et la mollesse, craignons que la recherche du gracieux et du *joli* ne nous mène à l'afféterie ou à l'efféminé. M. Fraikin doit oublier M. Clesinger et ses succès fragiles pour se souvenir de Canova, ce Grec du XIX^e^ siècle dont notre jeune artiste avait suivi les traces avec bonheur.

Les bustes de M. le comte d'Aerschot et de M. de Hemptinne sont dignes du talent de M. Fraikin.

Le frère de l'auteur de *l'Amour captif* a sculpté un bas-relief représentant *la Comédie*. Il y a des promesses dans cette œuvre.

Le souffre-douleur est un groupe maniéré; nous préférons le *Buste de M. de G....* qui renferme des qualités estimables. — Quant au *Buste de femme*, nous ne nous expliquons pas comment M. François Derre s'est rendu coupable de ces dentelles et de ces boucles ridicules.

Le Christ au Tombeau est un bas-relief que M. Devigne Guyo a exécuté pour le maître-autel de l'église de Saint-Nicolas, à Ypres. Cette composition pêche par le dessin; l'ensemble est d'un bon style. Le bras gauche de la Vierge est excessivement raide.

Le *Buste de feu Jean-Baptiste Willems*, commandé par l'État, à M. Devigne, et le *Buste du docteur Kluyskens*, font honneur à l'habile ciseau de l'artiste gantois.

Digitized by Google

L'Amour désarmé, par M. Joseph Jacquet, est une composition élégante, mais qui n'est pas exempte de mignardise. La femme nous paraît un peu grande. L'exécution est remarquable; cette statue, cependant, n'a pas assez de style.

La première nuit d'exil nous représente Adam et Ève chassés du paradis. Nous trouvons les deux figures également communes.

Ce groupe annonce des études sérieuses; nous engageons M. Jacquet à persévérer dans cette voie.

La ville de Chimay a voulu élever un monument à un de ses enfants qui porte un nom justement célèbre. Elle a confié à M. Jacquet l'exécution de la statue colossale de *Froissard;* — le modèle exposé par l'artiste a une bonne tournure. Les plis de la robe de l'historien sont étudiés avec soin.

Le jeune frère de M. Jacquet, a modelé avec talent *Un enfant jouant à la toupie*. Cette figure a un bon aspect.

Digitized by Google

M. PAUL BOURÉ.

La Belgique vient de perdre un jeune homme qui était déjà un grand artiste. Paul Bouré, l'auteur du *Prométhée enchaîné,* du *Jeu de billes* et du *Sauvage surpris par un serpent,* est mort, il y a quelques jours, d'une phthisie pulmonaire. Élève d'Eugène Simonis, Bouré avait vu son talent sévère se développer promptement sous les bienveillants auspices d'un maître en qui il avait trouvé un ami. La santé du statuaire, affaiblie par les veilles, l'obligea bientôt à aller respirer l'air bienfaisant de l'Italie. Mais la vue des chefs-d'œuvre de cette terre privilégiée vint donner un nouvel élan à son génie, et au lieu de goûter les douceurs du *far-niente* indispensables à sa poitrine fatiguée, il reprit ses travaux avec passion et produisit des œuvres qui feront vivre son nom dans l'avenir.

Les couronnes qui l'attendaient à son retour dans sa patrie, devaient tomber sur un front déjà glacé par les baisers de la mort.

Les deux statues exposées au Salon de Bruxelles, ne peuvent qu'augmenter les regrets qu'inspire la fin prématurée du noble jeune homme.

Le *Sauvage surpris par un serpent* est une œuvre pleine de caractère ; quelques parties rappellent certaines formes de Michel-Ange. Qu'on ne s'y trompe pas, ceci n'est point un reproche. — Nous avons à louer dans cette statue, l'invention, la puissance du modèle et la beauté des lignes. Il y a tant de vérité dans ce plâtre que l'on est convaincu que l'artiste a vu le terrible spectacle dont il nous donne une idée si satisfaisante.

Un des jours où l'entrée du Salon était gratuite, nous avons entendu un brave campagnard blâmer naïvement le sculpteur d'avoir fait subir à un modèle l'affreux supplice qu'il a représenté.

Un enfant jouant aux billes, était une des figures les plus vraies du Salon. On ne peut trouver une attitude plus naturelle. Cette statue —que le catalogue rédigé par les soins intelligents de la commission directrice, s'est obstiné à désigner comme un buste, — renferme toutes les brillantes qualités que nous avons signalées dans le *Sauvage surpris par un serpent.*

Bouré n'est plus; il faut que ses œuvres lui survivent; il faut que la Belgique conserve des preuves impérissables de son talent. Nous engageons donc de toutes nos forces le gouvernement à faire couler en bronze les deux modèles en plâtre, derniers ouvrages de notre infortuné compatriote, et à en décorer la plus belle promenade publique du pays, le Parc de Bruxelles qui est

Digitized by Google

encombré d'affreux bons hommes en pierre, soigneusement couverts, chaque année, d'une magnifique couche de couleur à l'huile.

Si l'État ne croit pas devoir donner cette preuve de sollicitude pour les arts, nous ne doutons pas qu'il existe en Belgique assez de nobles cœurs pour répondre à notre appel et nous sommes persuadés que la somme nécessaire serait promptement réalisée.

Digitized by Google

M. P.-F. SWIGGERS.

MM. DEJASSE, MICHEL IDELOOS, J. PAUWELS, P. PUYENBROECK ET HENRI VANDENBROECK.

Un jeune sculpteur, M. Swiggers, s'est laissé éblouir par les succès érotiques de M. Clésinger. Il a tenté d'aller plus loin que l'auteur de la *Bacchante* et de *Volupté* ou *la Femme piquée par un Serpent,* suivant la chaste traduction du jury, et il a en effet été beaucoup plus loin. Sa *Léda* est indescriptible; nous ne la signalerions même pas à nos lecteurs si le Salon était encore ouvert. Nous n'ajouterons qu'un mot : M. Clésinger rachète au moins ce que ses sujets ont de risqué, par le mérite de l'exécution. Nous n'en pouvons dire autant de M. Swiggers.

Un nid d'amours est une esquisse sans importance. Quant au *buste en plâtre de M. Rogier,* il est fort heureux que le nom de M. le ministre de l'intérieur ait été imprimé au catalogue pour indiquer aux visiteurs l'original de cette pauvre production.

Nous ne citons que pour mémoire M. Dejasse et sa naïve *Confidence de deux sœurs.* Nous ne ferons pas plus de bruit autour du nom de M. Dejasse qui a déjà eu assez de retentissement. Notre impartialité nous impose cependant le devoir de recommander ce talent naissant à la sollicitude vive et éclairée de la direction des beaux-arts.

Le *Garde civique belge* de M. J. Pauwels n'est pas fait pour inspirer l'amour de cette institution constitutionnelle.

M. L. de Cuyper a sculpté les flots du Nil, M. Michel Ideloos, de Louvain, a voulu faire mieux encore; il a imaginé de modeler des bulles de savon!... son groupe en plâtre représentant des *Enfants faisant des bulles de savon,* est une composition lourde et sans style.

Nous attendions mieux de M. Puyenbroeck. Son bas-relief en plâtre qui représente *la Femme adultère* est destiné à être exécuté en bois; il pêche par la raideur et la faiblesse des études anatomiques.

M. Henri Vandenbroeck a exposé le *Buste en marbre de M. Verhaegen aîné.* Nous doutons que

Digitized by Google

le statuaire ait rendu service à l'honorable président de la Chambre des Représentants en reproduisant aussi prosaïquement ses traits. M. Verhaegen est surtout affublé d'une cravate dont l'élégance est au moins contestable.

Les deux autres bustes de M. Vandenbroeck étaient inférieurs à celui de M. Verhaegen pour lequel l'artiste semble avoir réservé toutes les délicatesses de son ciseau.

Digitized by Google

M. DANIEL.

MM. JOSEPH ET JEAN DE BAY, AUGUSTE DUMONT, P.-J. MÈNE, VANLINDEN, CH. VAN OEMBERG, LOUIS ET ANTOINE VANDENKERCHOVE.

Nous avons vu en France une statue d'un beau style, représentant *Raimbaut, comte d'Orange*. C'est avec un véritable plaisir que nous avons vu l'auteur de cette œuvre remarquable envoyer au Salon de Bruxelles, une noble figure taillée dans le Paros le plus pur. La *Cléopâtre* de M. Daniel se recommande par de grandes qualités d'exécution; les chairs sont pleines de *morbidezza*. La main gauche est faiblement traitée; on peut dire qu'elle n'est qu'ébauchée. Le lit de repos sur lequel est étendue la reine qui attend la mort, nous semble fort peu moelleux.

Quelques personnes ont trouvé que cette belle statue ne donnait pas une idée exacte de la nature nerveuse de la voluptueuse Egyptienne.

Leur observation n'est pas dépourvue de justesse. Malgré ces légères critiques la *Cléopâtre* de M. Daniel, est un marbre qui fait honneur à la jeune école française.

M. Auguste Dumont, de l'Institut de France, nous a envoyé une statue en bronze, représentant une *Jeune fille ajustant des fleurs dans ses cheveux*. L'invention est presque nulle, mais l'exécution est remarquable. C'est une œuvre d'un beau style. — Nous regrettons que la jambe droite ne se devine pas mieux sous la draperie.

Il est inutile de louer les animaux de M. P.-J. Mène; son éloge est dans toutes les bouches. La réputation de ses bronzes est européenne (1).

Le modèle de *l'Argus endormi au son de la flûte* appartient à la ville de Malines. On ne saurait assez admirer le grand style, l'exécution sévère de cette composition magistrale de M. Joseph De Bay. *L'Argus* a été sculpté en 1827 ou en 1829, si notre mémoire est fidèle.

M. Jean De Bay nous a représenté un amour joufflu qu'il a prétentieusement appelé : *le Tourment du monde*. Cela est parfumé et musqué comme un madrigal de Dorat.

---

(1) M. Mène avait exposé *Deux cerfs; — Un daim*, et *Une perdrix*.

Digitized by Google

Il n'y a ni expression ni style, dans *Le Christ* et *La Vierge* exposés par M. Van Linden. L'exécution ne rachète nullement ces défauts. Un pli de la robe du Christ, ressemble à s'y méprendre au grand cordon de l'ordre de Léopold, de la Légion d'honneur ou de l'ordre d'Albert-l'Ours.

Le Christ de M. Ch. Van Oemberg est commun; *Le rêve d'amour* est encore une réminiscence de M. Clésinger qui décidément fait école; l'Art n'a rien à y gagner — au contraire. — Ce que nous avons dit de M. Swiggers s'applique en grande partie à M. Van Oemberg.

Le plâtre de M. Louis Vandenkerckhove représentant *Le bon pasteur* manque de dessin et de modelé.

Il y a quelques qualités dans la *Bacchante* et dans l'*Amour enchaîné*, de M. Antoine Vandenkerckhove, mais nous ne saurions assez le répéter à nos jeunes sculpteurs, leurs études anatomiques sont fort incomplètes.

Digitized by Google

MM. H. BEGHIN, M.-C. DEVRIES ET N. JULIN.

L'art du sculpteur en camées semblait abandonné dans notre pays; un jeune artiste liégeois a, depuis quelques années, fait revivre un genre qui demande des études toutes spéciales et un travail patient et soigneux. Le succès a couronné ses efforts. Les médailles et les récompenses honorifiques ne suffisent pas pour encourager un art qui se rattache sous plus d'un rapport à l'industrie. Nous appelons sur ce point l'attention du gouvernement.

M. Beghin a exposé un cadre renfermant onze camées exécutés avec soin, mais qui restent bien au-dessous de la valeur artistique des productions de M. Julin.

Nous avons aussi remarqué au Salon un *onyx* gravé par M. C. Devries, représentant le pape Pie IX.

Digitized by Google

M. ADOLPHE JOUVENEL.

MM. CONSTANT JEHOTTE, J. VEYRAT ET J. ET L. WIENER.

Depuis le dernier concours institué pour les productions des coins et matrices destinés aux monnaies d'or, d'argent et de cuivre, concours qui a donné lieu à des débats fâcheux et indignes de l'Art et des artistes, nos graveurs en médailles ont progressé; quelques-uns ont fait oublier par des œuvres nouvelles les médiocres travaux qu'ils avaient envoyés au concours.

M. Adolphe Jouvenel, dont nous n'avions pas compris la décadence prématurée, a repris le rang que ses travaux lui ont assigné depuis longtemps. Il a cependant eu tort d'exposer son *essai pour la pièce de cinq francs*. Il aurait dû se contenter d'envoyer au Salon le modèle du jeton, exécuté en argent pour les tables de jeu de M. le duc d'Aremberg. Le jeton représentant *la Fortune,* est parfaitement modelé.

M. Constant Jehotte de Liége, a envoyé un cadre de médailles, parmi lesquelles nous avons remarqué celle qui représente la tête de Charles de Lorraine d'après la statue de son frère le sculpteur. Le revers porte l'ensemble du monument avec le piédestal tel que l'avait dessiné l'auteur.

Il y a des qualités recommandables dans les médailles exposées par MM. Veyrat, et L. et J. Wiener. Ces qualités ne sont cependant pas assez remarquables chez ces derniers pour justifier le succès contesté qui, au concours, a couronné l'œuvre de l'un d'eux.

Les types de l'ancienne monnaie n'ont jamais fait honneur au burin de M. Braemt, de l'académie royale de Belgique. Nous devons déclarer aujourd'hui comme nous l'avons déjà fait dans la *Revue de Belgique,* lorsque nous avons examiné les travaux des concurrents, — que M. Wiener, sans mériter les reproches d'indélicatesse et de déloyauté, trop légèrement articulés contre lui par ses confrères, ne remplit pas cependant toutes les conditions de supériorité qui puissent justifier la décision du jury.

Pour ne parler que de la tête du roi, la nouvelle monnaie ne fera pas oublier les profils peu ressemblants de M. Braemt.

Toutefois, il est juste de reconnaître les brillantes qualités que déploient MM. Wiener dans l'exécution des jetons et médailles représentant les principaux monuments de la Belgique.

Un dernier vœu : Devrons-nous longtemps attendre encore la création d'une nouvelle monnaie qui fasse oublier les deux éditions malheureuses qui ont paru depuis notre régénération politique?

Digitized by Google

MM, LOUIS SPYSSCHAERT ET A. TRESENIERS-VAN ASSCHE;

Les beaux modèles qu'a laissés Duquesnoy, l'auteur de ces admirables Christs en ivoire, où le sublime de l'expression le dispute à l'exquise perfection de la forme, semblent avoir inspiré à M. Spysschaert le désir de faire revivre un art qui ne se révélait plus guère dans les grossières ébauches d'une industrie alimentée par une dévotion peu scrupuleuse sur le mérite de l'exécution. — A ce point de vue, nous n'avons que des éloges à adresser à M. Spysschaert. Il est dans une bonne voie, et nous espérons que le prochain Salon nous prouvera qu'il est homme à réaliser les promesses de son début.

Ce que M. Spysschaert a voulu faire pour l'art de Duquesnoy, M. Treseniers-Van Assche l'a tenté pour la ciselure, où Benvenuto-Cellini s'est acquis une gloire immortelle. Le *Christ* et le *Bénitier* en bronze ciselé qu'il nous a fait voir, sont des essais qui sans doute laissent beaucoup à désirer, mais qui méritent néanmoins les encouragements de la critique.

Digitized by Google

ARCHITECTURE.

MM. DUMONT, DEMAN ET MEYERS.

L'architecture est entrée dans une voie déplorable ; depuis trois siècles, elle creuse l'ornière où elle s'est engagée, sans que rien se soit fait pour la ramener à des errements rationnels, aux principes immuables dont les artistes n'auraient jamais dû s'écarter.

L'architecture ne peut être comparée à aucun art; elle ne doit pas être jugée au même point de vue. Le peintre, le statuaire peuvent s'abandonner sans réserve à tout ce que le caprice et le goût viennent inspirer à leur imagination; l'architecture est avant tout soumise à une loi impérieuse, malheureusement méconnue et oubliée depuis trop longtemps. L'architecture est un produit du sol, du climat; elle est fille de la nécessité, et son origine est aussi vieille que les premiers hommes. C'est un art directement rationnel; rien de ce qui le compose ne peut être inutile. Tout ce qui s'écarte de ce grand principe doit être jugé, condamné sévèrement comme un manque de sens, et nous pourrions renvoyer à nos architectes fantaisistes les justes reproches que Vitruve adressait déjà aux Romains du temps d'Auguste, qui dénaturaient par des superfétations inutiles les modèles sages et rationnels de la Grèce.

Il n'appartient pas à notre cadre, et d'ailleurs nous n'avons pas la prétention de faire ici un cours d'archéologie. Nous voulons toutefois, et en quelques traits, indiquer la marche suivie par cet art, si noble, si élevé jadis, et ramené aujourd'hui, par l'esprit étroit de la plupart de ses adeptes, aux tristes proportions d'une fabrique de monuments grands et petits, mesquins et prétentieux, pauvres d'invention et riches de superfluités banales.

L'origine de toute architecture est évidemment la nécessité pour les hommes de se créer un abri. Sans nier l'influence qu'ont eues sur les formes architecturales les causes les plus diverses — les symbôles religieux, les mœurs, les besoins de défense contre les aggressions armées, et même la nature des matériaux, il est hors de doute que l'homme, à l'état de liberté, a créé le prototype de toute architecture, et que la nécessité de se préserver du froid, de la neige ou des ardeurs du soleil, a été le premier et principal créateur de la forme. Les cavernes et les tentes chez les peuples

Digitized by Google

nomades de l'orient, les huttes chez les occidentaux, voilà les deux grands types auxquels peuvent être ramenées toutes les formes. Les peuples de la Grèce, de l'Orient, etc., favorisés par un climat bienfaisant, n'ont eu qu'à dresser une tente légère; un simple enclos, un espace immense non couvert, voilà leurs premiers monuments; plus tard, nous voyons surgir la maison arabe dont toutes les chambres ouvrent sur une grande cour non couverte, forme primordiale qui se retrouve dans les *loggia*, — les galeries, — les terrasses des grands monuments de la Grèce et de Rome. Ce type peut se ramener à la forme carrée, où domine la ligne horizontale et qui se caractérise encore par la même ligne horizontale terminant le faite ou l'amortissement de l'édifice. Les peuples de l'occident ayant, au contraire, à se préserver du froid, des neiges et des pluies, ont opposé à ces ennemis naturels la ligne triangulaire, les formes pyramidales qui facilitent l'écoulement des eaux, la fonte des neiges. La hutte des barbares, des Celtes est le prototype de cette architecture dont le caractère est si bien approprié aux exigences de nos climats. Ce fait si évident déjà, devient incontestable si on songe à la résistance instinctive que les premiers Gaulois ont opposée aux formes grecques que les Romains voulaient leur imposer avec leurs idées et leurs armes; tout en acceptant les éléments romains, ils surent les approprier à nos climats, aux formes naturelles que la nécessité leur avait révélées. De là, les balcons logés dans l'épaisseur des murs, les toits triangulaires, les colonnes en retraite dans le mur, les entablements supprimés et remplacés par des cordons sans grande saillie et dont les arêtes supérieures sont en pente.

Le style ogival, — que la mauvaise école du XVII^e^ siècle a voulu flétrir d'un nom barbare en l'appelant gothique — le style ogival vint satisfaire toutes ces exigences impérieuses en permettant à ces sublimes artistes du moyen âge de déployer les riches trésors de leur imagination splendide et féconde. Ici, rien d'inutile; tout a son but, sa destination spéciale; ce qu'un examen superficiel n'avait fait que ranger dans la classe des détails, se révèle bientôt à l'observateur attentif comme une partie essentielle, exigée par la plus judicieuse prévoyance. Devant ces monuments qui sont restés debout, intacts, respectés par les siècles qui ont vu tomber en poussière les créations bâtardes des écoles modernes, devant ces géants qui ont survécu malgré l'oubli et le dédain des novateurs, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer — du génie qui a créé ces monuments impérissables, ou de l'imagination qui a jeté sur leurs lignes élégantes, les mille caprices de la fantaisie, les broderies, les dentelles de pierre, sorte de végétation luxuriante qui s'enroule gracieusement et s'attache à ses immenses arceaux comme à ses nervures les plus délicates.

François I^er^ appelle à sa cour les artistes italiens, et nous voyons surgir cette école fatale que l'on a décorée du nom de *renaissance*.

On ne saurait condamner cette prétendue résurrection de l'art greco-romain quand elle s'opère en Italie, mais venir l'implanter sur notre sol, sous notre ciel brumeux, n'a jamais été qu'un non sens rendu plus ridicule encore par tous les efforts tentés pour acclimater sur cette partie du continent un système éclos sous le ciel pur de la Grèce et qui avait grandi sous les rayons du soleil d'Italie.

Cette nouvelle école nous a amené tout son cortége de constructions méridionales, ses balcons en saillie, ses colonnes isolées, ses *loggia* et même ses terrasses. Une fois engagé dans cette voie fausse et illogique, chaque tentative pour en cacher les erreurs n'a fait qu'enfanter des erreurs et des bévues plus grandes encore. On a abandonné forcément la terrasse pour la toiture pyramidale, mais on a cru pouvoir conserver les balcons qui se trouvent ainsi placés en avant des gouttières. En supprimant les *loggia* on a gardé les colonnes, ces véritables jambes de force qui sont

Digitized by Google

aujourd'hui encastrées dans un mur qui peut se passer d'elles, tandis qu'elles-mêmes ont besoin d'être soutenues par de nouveaux organes de force. On a conservé précieusement les pilastres contre les murs, les saillies horizontales admirablement disposées pour recevoir et conserver les amas de neige, on a conservé avec cet attirail de trompe-l'œil, l'affreux plâtrage qui a la prétention de représenter le marbre et la construction de grand appareil.

Après avoir jeté les yeux sur cet examen critique, on va peut-être nous inviter à formuler une nouvelle doctrine. Nous déclinerons humblement cette tâche dont les périls et l'honneur reviennent aux architectes; nous aimons à croire qu'ils ne se regardent pas comme destinés à marcher perpétuellement dans la voie du non-sens et de l'absurde; c'est à eux à en sortir au plus vite, non par des palliatifs souvent plus ridicules que l'erreur première, mais en se dégageant des lourdes entraves que leur impose un principe faux et irrationnel. Est-ce à dire que nous poussions l'architecture à retourner au gothique, au bysantin, au roman? Non, — nous avons plus de foi dans l'avenir de l'art. Il faut revenir sur nos pas, non pour suivre la marche des artistes du moyen âge, mais pour retrouver leur point de départ, le seul qui soit vrai, et chercher résolument des combinaisons nouvelles en s'aidant des progrès de l'industrie, de la création et du perfectionnement des matériaux nouveaux. Point n'est besoin de chercher comme au XVII^e^ siècle un sixième ordre d'architecture. Ce n'est point là que se trouve le secret de l'avenir.

Étudions les matériaux que notre pays nous fournit; retirons la fabrication des briques aux ouvriers routiniers; suivons les Anglais dans les essais heureux qu'ils ont tentés dans cette voie; cherchons à utiliser le fer et la fonte, ces précieuses ressources de notre industrie, non pas d'une manière absolue, générale, —l'expérience l'a condamnée, — mais avec discernement, avec prévoyance. En marchant ainsi, adoptez le style ogival si vos ressources vous permettent de satisfaire à toutes ses exigences, adoptez le roman-byzantin, dont les éléments si simples peuvent se passer des ornements coûteux qui sont indispensables au système gothique, et nous ne doutons pas, qu'entre les mains des artistes dégagés des sots préjugés d'une école décrépite, l'architecture ne puisse bientôt se relever avec un caractère nouveau, gracieux, original même, car ses éléments anciens n'auraient fait que nous ramener aux principes que nous avons indiqués, tandis que le génie et le goût des architectes auraient enfin trouvé un libre essor, arrêté jusqu'aujourd'hui par des entraves académiques dont le bon sens doit faire prompte justice.

Nous sommes heureux d'avoir à féliciter M. Dumont de ses tentatives pour faire sortir l'art de l'ornière classique où les académies et les prix de Rome le maintiennent avec une ténacité et une persévérance dignes d'une meilleure cause. M. Dumont, en abandonnant l'art greco-romain pour l'architecture qui convient à nos contrées, n'encourra pas les reproches que nous adressions tantôt aux architectes de la renaissance et à leur trop nombreuse postérité; et cependant, il est permis de s'étonner de voir un artiste dont le bon sens a rejeté tous ces prejugés routiniers, donner prise à la critique sur un point qui relève évidemment des mêmes principes rationnels. immuables.

La prison, au moyen âge, était une bastille, un châtelet, une forteresse où le prisonnier enfoui dans des cachots profonds s'éteignait accablé sous le poids des chaînes, que nous n'employons plus qu'en style figuré et dramatique; la prison était incessamment menacée par ces bandes de hardis aventuriers dont l'audace voulut plus d'une fois ravir aux donjons de la prévôté les bons et dignes camarades qui méditaient solitairement sur leurs méfaits passés et sur leurs exploits à venir. Aussi, la prison se hérissait-elle de créneaux, de meurtrières, de herses redoutables; c'était une cage dont il fallait faire le siége dans toutes les règles de l'art pour en dénicher les oiseaux captifs.

Digitized by Google

Aujourd'hui, la prison ne torture plus, elle amende et corrige; c'est un atelier laborieux, un cloître de repentir qui n'a besoin ni de machicoulis, ni de bastions, ni de balcons crénelés. C'est là l'erreur grave dans laquelle est tombé M. Dumont. Il rejette les balcons oiseux que la *renaissance* place devant nos toits pyramidaux, et il couronne ses prisons d'une galerie crénelée, au moins aussi inutile que les étroites meurtrières qui trouent sa façade plus militaire que pénitentiaire. M. Dumont est un artiste de grand talent, il aime son art avec passion; il reconnaîtra bientôt la vérité de nos observations. Le talent de M. Dumont ne mérite en rien la raillerie, et pourtant, sans vouloir comparer notre artiste à l'architecte chevelu de *Jérôme Paturot*, n'est-il pas permis de sourire en relisant ce spirituel chapitre consacré à la *maison moyen âge* et à son édificateur enthousiaste (1).

Cette critique générale écartée, nous n'avons que des éloges à donner à M. Dumont. Nous n'entendons préjuger en rien la question du système cellulaire—mais en passant de ce principe encore contesté, il est impossible d'apporter un agencement mieux ordonné, une disposition plus heureuse.

Quant à l'église d'Ixelles, nos éloges seront sans restriction aucune; on le comprend, du reste, notre principe n'est pas en jeu; l'église du xv^e^ siècle est restée au xix^e^ siècle ce qu'elle était aux catacombes,—l'asile du recueillement, de la prière. Le caractère extérieur peut donc subsister sans anachronisme. — Romanes, byzantines ou ogivales, toutes églises conviendront à nos climats, et nous laisserons le goût des architectes et les ressources des conseils de fabrique choisir entre elles, pourvu que la *Noble école* ne vienne pas nous offrir ses temples de Junon ou de Diane sous prétexte de basilique et de cathédrale.

Le dessin de la fontaine de M. Deman nous a rappelé le triste souvenir d'une affaire scandaleuse. Plus que jamais nous avons regretté que la haute sagesse du conseil communal et l'éminente intelligence de M. l'échevin des trottoirs ait renvoyé aux cartons du jeune et habile architecte un monument dont Bruxelles aurait été fière.

Nous consignons ici pour mémoire le projet de caserne exposé par le capitaine Meyers, car nous ne pouvons en parler en toute connaissance de cause; l'étude nécessairement rapide d'un dessin ne vaut jamais l'inspection du monument achevé. Cette examen trouvera sa place dans la *Revue de Belgique*.

---

(1) « Nous aurons donc des croisées à ogive et à tête de trèfle. Je veux aussi vous ménager sur la façade quelques meurtrières d'où l'on puisse diriger une sarbacane contre les truands, les mauvais garçons et les tireurs de laine. C'est avantageux pour les temps de trouble. — Des meurtrières, Paques-Dieu, cela ne peut pas nuire. La prévôté ne fait pas toujours son devoir, et il est bon de se garder des maillotins. »

Digitized by Google

LA LOTERIE,

LES RÉCOMPENSES, LES ACHATS, LES ENCOURAGEMENTS

ET LE BUDGET DE 1848.

Je rougis pour ma patrie.

P.-J. PROUDHON.

I.

MM. J. BATTAILLE, AUGUSTE BÖHM, L. BRULS, GUSTAVE BUSCHMANN, J. CAROLUS, J. CARPEY, Mme AMÉLIE CHAMPEIN, CHARETTE-DUVAL, P.-J. CLAYS, ADRIEN DE BRAEKELEER, HENRI DE COENE, VICTOR DELACROIX, J.-B. DELANDTSHEER, ÉDOUARD DE LATOUR, FRANÇ DE MARNEFFE, ED. DELVAUX, FÉLIX DE VIGNE, DE WINTER, HENRI DILLENS, VICTOR EECKHOUT, LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE ROYALE DE GRAVURE, LÉOPOLD FISSETTE, A.-T. FRANCIA, GENISSON, GODEFROID GUFFENS, FRANÇOIS GURNET, HART, FLORENTIN HOUZÉ, F. HUYGENS, PAUL LAUTERS, W. LEROY, A.-L. LION, E. LINNIG, J. MEGANCK, EM. NOTERMAN, AUG. ORTMANS, A. PIETERSZEN, J. QUINAUX, HENRI ROBBE, ALBERT ROBERTI, J. RUYTEN, EMMANUEL SANO, HENRI SCHAEFELS, AUGUSTE SERRURE, ILDEPHONSE STOCQUART, JULES STORMS, JEAN SWERTS, L. TAYMANS, LOUIS TIBERGHIEN, GUILLAUME VAN BOMBERGHEN, JEAN VAN DEN KERCKHOVE, P. VAN DE VELDE, J.-B. VAN EYCKEN, AL. VAN HAMME, JOSEPH VAN LERIUS, VAN MOER, VAN ROOY, LOUIS VAN RUYCK, HENRI VERBEECK, LOUIS VERBOECKHOVEN, P.-V. VERREYDT, L.-P. VERWÉE, MICHEL VERZWYVEL, H. VOORDECKER PÈRE, FRANÇOIS WENS.

La loterie restera comme le plus grand scandale de l'exposition de 1848. Il n'est malheureusement que trop facile d'appuyer cette assertion de preuves irrécusables. Le jury et la commission directrice ont honorablement débuté par l'acquisition d'un chef-d'œuvre grivois de M. Henri Decoene, « *Payez et vous serez considéré.* » — Ils ne pouvaient terminer plus dignement leurs achats

Digitized by Google

que par *Le vin, l'amour et le tabac* de M. Van Ruyk (1), *Le marchand de lapins* de M. Noterman, et les encouragements donnés au plagiat artistique en la personne de M. Huygens. C'est cet artiste qui a cru pouvoir se permettre d'imiter beaucoup trop fidèlement la composition du *Tableau de fleurs* de M. Robie (2). On lui a acheté un petit panneau représentant du *Gibier mort.* — Il y a du talent dans ce cadre peu important et dans la nature morte exposée sous le n° 476. M. Huygens est d'autant plus coupable de porter la main sur le bien d'autrui qu'il possède des richesses qui sont sa propriété légitime. Que l'accueil sévère qui lui a été fait, lui serve de leçon, et l'empêche de retomber dans le péché dont il s'est rendu coupable. Qu'il laisse les fleurs à ceux qui savent les comprendre, à ceux qui ne les profanent pas; il peut peindre avec succès la nature morte, qu'il reste désormais dans son domaine et qu'il ne s'avise plus de chasser sur les terres de ses voisins.

Le marchand de lapins de M. Em. Noterman ferait peut-être les délices des deux ou trois habitués de la célèbre exposition de l'illustrissime Institut des Beaux-Arts, mais cela est sous tous les rapports indigne du Salon de Bruxelles.

On a acheté à l'auteur d'*Une famille communiste,* — pitoyable enseigne commise par M. Victor Delacroix, — *le Sacrifice,* tableau *ejusdem farinæ.* — La *Famille communiste* a été pour le peintre l'occasion d'un calembourg qui fait grand honneur à son esprit transcendant; il a écrit au-dessus d'une porte, *La propriété hait un vol.*

Avouez que l'invention est ingénieuse et que ce cher M. Victor Delacroix a le droit de se rengorger de la belle façon (3).

Après M. V. Delacroix, MM. François Wens et De Winter, *grands artistes de même force.. La déclaration* du premier vaut le *Site montagneux* du second et réciproquement.

M. Adrien de Braekeleer a peint *La cour du cabaret* et l'*Intérieur de cabaret,* pâles imitations de la manière de Leys; la loterie s'est enrichie du second de ces tableaux.

Le jury ne pouvait se dispenser d'acquérir les *Fleurs et fruits*—en carton pierre,—par M. Henri Robbe.

De toutes les toiles exposées par M. Storms (4), la plus faible était incontestablement la *Halte de Piferari;* aussi s'est-on empressé de la choisir pour les fortunés souscripteurs.

Nous avons dit toute la médiocrité du tableau de M. Henri Dillens (5); les qualités négatives de cette œuvre ont cependant séduit les juges.

M. Albert Roberti avait au Salon trois tableaux, également malheureux; — une grande toile : *la reine Blanche de Castille, régente du royaume pendant l'absence de Louis IX, délivrance des prisonniers,* renfermait seule quelques intentions louables. Mais quelle composition, quel dessin et quel couleur!...

Le *fruit prématuré de la maison de Charles-Quint,* qui a été gagné par M. Ad. Simonis de Verviers, — quelle chance! — et *Charles-Quint et la duchesse d'Étampes* étaient encore plus ridicules que mauvais. Les personnages avaient tous un air raide et compassé qui vous faisait fuir.

---

(1) Voyez page 104.

(2) *Le Bouquet abandonné* de M. Huygens portait le n° 477.

(2) Voir notre opinion sur M. Victor Delacroix, page 54.

(4) Voyez page 93.

(5) *Henri IV et l'ambassadeur d'Espagne.* Voyez page 102.

Digitized by Google

Les quatre portraits exposés par M. Albert Roberti étaient supérieurs à ses tableaux.

Les *Fleurs* et les *Fruits*, de M. Charette-Duval, dénotent des progrès, mais sont encore loin d'approcher des fleurs et des fruits que copie l'artiste. Il n'y avait donc aucune raison pour lui accorder les honneurs de la loterie.

Olivier Goldsmith doit avoir commis quelque crime pour que M. Auguste Serrure se soit permis de peindre une caricature de cette charmante scène du *Vicaire de Wakefield*, — *La première entrevue du squire Tornhill et d'Olivia*. M. Dupont, de Liége, est devenu l'heureux propriétaire de ce triste chef-d'œuvre.

Deux jeunes filles dessinant d'après nature, renfermaient un peu moins de défauts. Fidèle à ses antécédents, le jury a préféré le sujet emprunté au *Vicaire de Wakefield*.

Il ne faut demander à M. Serrure ni dessin, ni couleur harmonieuse. Quant à l'anatomie, il ne s'en est jamais douté. Nous ne parlerons pas des fonds de ses tableaux ; — ces paysages fantastiques n'ont jamais existé que dans l'imagination fort peu riche de l'artiste.

M. Victor Eeckhout partage les lauriers de M. Auguste Serrure ; ce que le peintre Anversois a fait pour Goldsmith, il a voulu le faire pour Richardson. Pauvre *Clarisse Harlowe!* Ce n'était donc pas assez d'avoir servi de titre à un drame-vaudeville de la pire espèce, après avoir été préalablement revue, corrigée et considérablement diminuée par cet honnête Jules Janin!

Une femme qui sous prétexte d'art, se rend coupable de toiles semblables à celles de Mme Amélie Champein, ne peut espérer aucune indulgence. La femme qui ne se sent pas un talent supérieur, ne doit pas saisir un pinceau. Nous le disons sans détour, car rien ne nous semble ridicule comme un critique galant. A chacun son métier ; celui du critique lui impose l'obligation de dire la vérité tout entière. Le jour où il manque à ce devoir, il est indigne de tenir plus longtemps une plume. — Il peut souvent se tromper, mais alors il n'a pas la conscience de son erreur, sinon il devient méprisable et on a le droit de ranger ses arrêts parmi les choses vénales.

Le dessin de Mme Amélie Champein est très-incorrect ; sa touche est molle ; la couleur est la partie la moins faible du talent de cette artiste. Nous passerons sous silence *Paul et Virginie*, un *Portrait d'enfant* et *le Christ rencontrant les femmes de Jérusalem ;* nous ne nous arrêterons qu'à *Un ange de plus*, composition dont l'idée est heureuse, quoiqu'elle ne soit pas neuve. L'ange aux ailes noires qui transporte au ciel un jeune enfant, louche d'une manière désagréable ; les pieds et les mains ne sont pas étudiés. Le dessin est d'une faiblesse qui annonce des connaissances anatomiques fort incomplètes. Le corps de l'ange est aussi raide que possible.

Un ange de plus est au nombre des lots gagnés par le département de l'intérieur.

M. Verreydt..... Silence ! — La mort vient de frapper l'auteur de *Herman et Dorothée ;* nous savons respecter une tombe.

MM. Ed. Delvaux et Henri Verbeeck sont des paysagistes assez curieux. Le premier s'emparant sans doute de ces lithographies qui représentaient l'ombre de l'Empereur se découpant entre deux saules, a brossé d'après nature, dit le livret, *Les fanges de Spa, effet de soleil couchant*. — Singulier effet ! Il y a là des arbres assez étrangement déchiquetés pour qu'on croie distinguer entre deux troncs une apparition du grand homme, du roi de Rome ou du prince Eugène.

M. Henri Verbeeck est un élève de M. Koekkoek. Il fait des décalques d'après la peinture de son maître. Figurez-vous le décalque d'un tableau de M. Koekkoek, et vous aurez une idée d'*Un coup de vent*, le moins mauvais des deux paysages de M. Verbeeck, auquel on a acheté le *Soleil couchant en Hiver* dont on n'obtiendrait pas, en vente publique, cinquante francs (cadre compris).

Digitized by Google

Le roi des paysagistes impossibles, c'est incontestablement M. Ildephonse Stocquart. Personne ne peut songer à lui disputer le sceptre. M. Ildephonse est d'autant plus amusant qu'il est parvenu à se faire prendre au sérieux par quelques badauds.

Il faut voir les paysages et les animaux créés par M. Stocquart (Ildephonse) pour y croire. L'excentricité de la composition est largement compensée par le magnifique papillotage de la couleur et la folle gaîté du style.

Nous prenons une part bien grande au bonheur de M. Sigart Capouillet de Mons, que le sort a doté d'un *Intérieur de forêt* d'un aspect tout-à-fait réjouissant.

M. J. Battaille est l'élève et l'ami de M. N. De Keyser; on lui a acheté un *Murillo dessinant un jeune mendiant dans l'atelier de ses élèves.* — Le *Van Dyck espagnol* et ses élèves ont tous le même type, ils sont uniformément laids et mal dessinés. Un des personnages du fond a même l'air de n'être que l'image du peintre renvoyée par une glace fidèle. La jeune femme procède du même type; le mendiant est encore la figure la plus heureuse de cette composition; il est vrai de dire que ce n'est qu'une copie de l'admirable *pouilleux* du Louvre. Louons aussi un tapis qui occupe tout un coin du tableau; cet accessoire est peint avec le soin scrupuleux et plein de charmes que l'école d'Anvers apporte dans ses tapisseries et ses bahuts. Le peintre du *Murillo* n'a pas même les qualités de couleur qui distinguent les élèves de la jeune école flamande.

M. Franck de Marneffe a envoyé au Salon : *Une Cascatelle,* le *Sommet du Taunus* (*duché de Bade*), *la Waterstraet* (*environs de Bruxelles*) et *le Castel de Schrouder* (*Campine*). Ce dernier a été acquis pour la loterie; autant celui-là qu'un autre. M. de Marneffe est un artiste trop convaincu de l'excellence de son système, pénétré, en contemplant ses œuvres, d'une admiration trop sincère, pour que nous voulions troubler un seul instant les joies naïves et la douce satisfaction qui récompensent ses efforts plus louables qu'heureux.

Les rochers de M. de Marneffe sont moins *chocolat* que jadis, mais, en revanche, son feuillage a gagné en crudité; c'est, sans doute, cette heureuse transformation que le jury a couronnée en décernant à M. de Marneffe la médaille en vermeil.

M. Jean-Baptiste Van Eycken est le cousin de M. Jean Van Eycken, c'est le seul lien qui le rattache aux arts. Est-ce aussi à ce titre qu'on a acheté sa *Fruitière flamande?*

Ces dernières considérations patronymiques amènent sous notre plume le nom de M. Louis Verboeckoven qui fait de la *marine* froide, dure et sans éclat. Il y a de la vérité dans certaines parties de ses toiles, mais ce genre exige des qualités de sentiment et de poésie que M. Louis Verboeckoven n'a jamais rencontrées.

M. de Landtsheer, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, et auteur d'un *Tancrède* en fer-blanc qui égaye les murailles de notre Musée moderne, a exposé une de ces toiles (1) insignifiantes où l'on cherche une idée, une pensée et où l'on ne trouve que quelques qualités de couleur.

M. J. Carolus a voulu faire de l'esprit dans : *Y vois-tu bien?* Nous n'y avons vu qu'une idée rebattue cent fois, exécutée avec une extrême faiblesse.

Nous avons entendu des artistes éminents faire l'éloge de M. Louis Tiberghien comme dessinateur. En sortant de l'atelier de M. Navez, le jeune artiste a suivi les leçons de Paul Delaroche,

(1) *L'Oiseau apprivoisé.*

Digitized by Google

qui lui ont donné ce style sévère que l'on remarque dans ses dessins. Un seul tableau, *La veillée funèbre d'Atala,* se distingue par les belles qualités que l'on cherche vainement dans la *Vierge et l'Enfant Jésus* et surtout dans le *Portrait d'enfant.* Il est fâcheux que *La veillée funèbre d'Atala* soit d'un coloris si malheureux; l'artiste a abusé des tons noirs.

Il y a du style dans l'*Oisivelé,* mais la composition est maladroite et la couleur papillotte.

La *Vierge en prière,* acquise pour la tombola, est un tableau qui rappelle beaucoup trop la manière du premier maître de M. Tiberghien. La Vierge est vêtue d'un manteau bleu, d'une robe rose et d'un voile d'un blanc grisâtre. Elle est agenouillée devant un prie-Dieu recouvert d'une housse verte, et elle se découpe sur un fond formé par deux nuages roux.

Nous serions injuste envers M. Van Hamme si nous ne lui reconnaissions pas du talent; mais il a un genre de mérite que nous ne pourrons jamais apprécier. Il exécute au *patientiotype* des *Marchandes de fruits et de légumes* et des *vieilles femmes faisant de la dentelle* à rendre jaloux M. Charles Brias lui-même, le maître par excellence en ce genre de merveilles qui font les délices des bons bourgeois.

M. Carpey ne s'était fait connaître que comme peintre de décors; nous nous rappelons avoir vu de lui des décorations d'un effet puissant. Nous retrouvons aujourd'hui le jeune artiste liégeois au Salon de Bruxelles, où il a envoyé deux tableaux : une *Tentation du Christ* et *Chaque chose a son temps,* qui dénotent une tendance heureuse vers le style élevé.

M. Carpey a beaucoup d'avenir, mais malheureusement il se souvient trop de son premier genre de peinture, et ses tableaux qui sont bien composés ne sont en réalité que de belles esquisses, largement brossées.

Chaque chose a son temps, est une composition ingénieuse inspirée à l'artiste par un spirituel quatrain de M. Rouveroy, le fabuliste liégeois. Une femme chez qui viennent de naître les premières rides, voit s'enfuir les amours; en vain les poursuit-elle, la bande folâtre s'envole auprès d'une naïve jeune fille qui entre à peine dans son printemps.

M. Carpey ne doit pas négliger les études anatomiques.

La *Vue prise sur le Rhin, l'été,* par M. Pieterszen, ne manque pas de mérite, mais elle n'est pas assez travaillée. — La *Vue des bords du Rhin, l'hiver,* est très-faible.

Les tableaux envoyés par M. Bomberghen d'Anvers, se trahissent de loin par un aspect roussâtre assez étrange dans des effets de lune. Les deux *Vues de la Meuse* présentent ce défaut d'une manière saillante. Les tons bistrés et ternes se retrouvent dans la *Guitarera,* qui se relève un peu par la finesse de l'expression.

La loterie possède encore une *Vue prise sur l'Escaut,* de M. Linnig, où l'eau de savon joue un très-grand rôle, une *Vue prise sur la Meuse,* de M. Sano, pastiche de Waldorp sans vie et sans mouvement, une *Basse-cour,* de M. Voordecker père, avec son cortége habituel de coqs, de poules, de canards et de pigeons, un paysage de M. Ortmans qui nous promet un bon peintre, les *Calabraises,* de M. Meganck, — peinture estimable, offrant des qualités de couleur. — Nous ne voulons pas trop insister sur l'autre tableau, exposé par M. Meganck; c'est l'erreur d'un artiste de mérite.

Le conteur, de M. Fissette, et *Bouton d'or,* de M. Willems Leroy se recommandent par un bon sentiment de couleur et l'habileté de l'exécution.

Nous sommes obligés, pour répondre à notre titre, de citer le paysage de M. Gurnet, le malheureux auteur d'un malheureux tableau dont nous plaignons le malheureux propriétaire.

Digitized by Google

M. Louis Verwée est un de ces artistes consciencieux que la critique ne se lasse pas d'encourager, et qui pourtant semblent rester stationnaires quand tout marche autour d'eux. Le meilleur des paysages de M. Verwée était, sans contredit, le *Site boisé* (étoffé par M. Verboeckoven); aussi, le jury s'est-il empressé de choisir le *Paysage (environs de Baden-Baden)*.

L'Exilé de M. Swerts, est loin de rappeler toutes les qualités qui distinguaient ses *Jeunes filles à la fontaine*, exposées il y a trois ans. *Les Marguerites* sont plus dignes de ce talent gracieux; M. Swerts choisit ses sujets avec goût; il cherche le sentiment et la grâce; sa couleur tombe parfois dans la sécheresse. Le catalogue seul a pu nous faire connaître le sujet de la *Mort d'Ophélia*. Nous n'aurions jamais reconnu dans cette poupée fraîche et rose la poétique création de Shakespeare.

M. Van Lerius avait à lutter contre une difficulté de ce genre en peignant la *Esmeralda méditant sur le nom de Phœbus que sa chèvre vient de former;* sans en triompher complètement, il a été plus heureux que M. Swerts. M. Van Lerius a exposé une grande toile représentant la *Chute de l'Homme;* il y a là de bonnes parties annonçant d'excellentes études; mais il est fâcheux que les formes soient un peu lourdes, et que l'ensemble de la composition manque de grandeur.

Le paysage de M. Édouard Devigne — *Vue prise en Italie aux environs de Rome, soleil couchant* — est l'œuvre d'un artiste de mérite; le sentiment d'exécution est excellent, et les fonds sont traités avec soin. Les avant-plans sont mous et sont, de plus, éclairés trop vivement pour la lumière distribuée dans les autres parties du site et du ciel. Les figures de M. Devigne sont des plus mauvaises; s'il ne peut faire mieux sous ce rapport nous lui conseillerons d'avoir recours dorénavant au pinceau d'un de ses confrères.

M. Van Moer a exposé quatre toiles plus ou moins heureuses; le choix du jury est facile à deviner. Ce jeune artiste est bien organisé. *Le marché aux toiles à Rouen* nous promet un peintre distingué, si M. Van Moer continue sa marche progressive.

La terrasse du château par M. Ruyten, est d'un faire agréable; l'aspect est plus souvent joli que vrai. *Le charlatan* est inférieur à l'œuvre achetée pour la loterie. Heureux jury!

Tout ce que nous pouvons dire de M. Houzé, c'est qu'on retrouve dans ses esquisses bien composées et très-mal dessinées des touches remarquables, d'autres disent — même reconnaissables. Le portrait exposé par M. Houzé n'est pas sans mérite. L'original est-il aussi long? La reconnaissance de l'artillerie civique de Tournay peut-elle excuser les fonds sur lesquels se détache le portrait de son capitaine?

La Bacchante de M. Édouard de Latour était une des plus jolies épingles exposées par l'habile peintre en miniature.

Nous avons déjà apprécié les heureuses qualités de la *Prière pendant l'orage*, par M. Taymans (1).

Des trois marines exposées par M. Henri Schaefels, la meilleure est celle qui nous montre *La reine Victoria et le prince Albert quittant Anvers le 20 septembre 1843*. La couleur est lumineuse. — Le faire de *L'entrée au port* manque au contraire de légèreté. C'est ce tableau qui a été acquis pour la loterie.

Une justice à rendre à M. Lion, c'est que son *Démenagement villageois* était d'un coloris adora-

---

(1) Voyez p. 103.

Digitized by Google

blement faux, mais on pardonnait de grand cœur cette tache, on l'oubliait promptement devant les heureuses qualités de l'ensemble. M. Lion est un homme d'esprit, et l'esprit fait excuser bien des erreurs.

On n'a pas oublié une toile de M. Gustave Buschmann qui figurait au Salon de Gand. Certaines figures avaient cette grande tournure que l'on admire chez les personnages de Salvator Rosa. Ce tableau nous avait fait désirer un succès pour l'artiste lors de l'Exposition de Bruxelles. Nous regrettons vivement de voir nos espérances déçues.

Le *Jugement de Rebecca par les Templiers,* n'est cependant pas une œuvre sans mérite; les tons sont harmonieux, mais le style rappelle trop les vignettes anglaises.

M. Francia nous a désagréablement surpris; nous l'avons, en général, trouvé inférieur à sa réputation, inférieur à ses anciens succès. Il est juste cependant de faire une exception en faveur du *Départ* (1),—toile pleine de lumière et de vérité, et des *Bords du Moerdyck au* XVII^e^ *siècle.* Cette grande composition reproduit heureusement la nature hollandaise. M. Francia s'est inspiré des bons tableaux de Waldorp. Ses figures sont assez faibles; l'artiste semble ne pas admettre, chez l'homme, l'existence du cou.

Puisque nous avons parlé des figures de M. Francia, nous ferons bien de reproduire certaine épître adressée par l'artiste aux principaux journaux de Bruxelles. Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs que nous ne changeons pas une seule syllabe. Les personnes qui douteraient de l'authenticité de cette lettre, la trouveront dans l'*Observateur* et dans le *Moniteur*.

« Monsieur le rédacteur,

» Il circule dans le monde artistique un *on dit,* qui m'a été rapporté, et que je dois démentir de la manière la plus formelle.

» Il s'agit des figures qui se trouvent dans mes tableaux actuellement à l'Exposition, et que des personnes qui, pourtant, ne devraient pas commettre de semblables erreurs, attribuent, en grande partie au moins, au pinceau de mon ami Gallait... Que l'on puisse vouloir reconnaître dans mes figures la moindre analogie avec la peinture d'un homme dont je révère le talent, serait sans doute bien flatteur pour moi! Mais je dois, en justice, envers lui comme envers moi-même, déclarer sur l'honneur que ni lui, ni personne n'a touché *à aucun de mes tableaux exposés,* et dont je désire, en bien comme en mal, accepter toute la solidarité.

» Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, mes salutations empressées. »

A. F. Francia,

Peintre de marine.

La susceptibilité de M. Francia est fort honorable; mais nous sommes d'avis qu'il aurait dû être le premier à rire d'un bruit que quelque mauvais plaisant a seul pu répandre.

Il suffit de voir la *Marie Stuart en Écosse, au retour d'une chasse au Faucon,* pour être édifié sur la valeur des *on dit* dont se plaint M. Francia.

Le Retour, contraste d'une manière fâcheuse avec *le Départ*. Rien n'est moins harmonieux. Le sujet rappelle trop fidèlement un des bons tableaux de Joseph Vernet.

---

(1) Ce tableau a été gagné par M. Lion, l'auteur du *Déménagement villageois.*

Digitized by Google

Digitized by Google

SALON DE BRUXELLES. 1848.

L. BRULS PINX. LITH. DE SIMONAU. CH. BILLOIN DEL.

Digitized by Google

ntée
an
aru

isir
ans
une
nt.
qui
ou-
sse

est
ous
ir-

aye
des
de
cès
de
out
t à

le-

ur
ne

en
au
ré
er
ue
ui
té
is

e-

-

Digitized by Google

Digitized by Google

Le fort Rouge à Calais, manque de vigueur ; et *les Gueux de mer,* vaste composition empruntée au roman de M. Moke, est très-inférieure à l'aquarelle que M. Francia a faite il y a plus d'un an sur le même sujet. Les qualités de vigueur et d'éclat que l'on admirait dans l'aquarelle ont disparu dans le tableau.

Voici un compatriote dont le talent nous était inconnu et dont nous constatons avec un vif plaisir le légitime succès. M. L. Bruls habite depuis fort longtemps la Ville éternelle; il est revenu dans sa patrie pour apporter lui-même à l'Exposition trois tableaux de genre. *L'enfant malade* est une des compositions les plus heureuses du Salon. Ce tableau est plein d'expression et de sentiment. L'artiste a varié avec bonheur les physionomies de ses personnages; la superstition du père qui apporte aux religieux deux superbes coqs pour obtenir le rétablissement de son jeune fils, la douleur de la mère, l'indifférence des capucins, tout cela est très-habilement rendu. La scène se passe dans une église souterraine de la Toscane.

La *Jeune femme des Abruzzes à sa toilette* est un petit cadre d'un effet puissant. La couleur est magnifique; cette toile soutenait sans désavantage le terrible voisinage de Robert-Fleury — Nous aimons moins *La prière;* le coloris en est chaud, mais les tons sont faux et le dessin n'est pas irréprochable.

M. Genisson a fait de grands progrès. Sa *Vue générale de l'intérieur de l'église de l'abbaye d'Averbode au moment où l'on célèbre la cérémonie de la Pâque, suivant le rituel de l'ordre des Prémontrés* brillait même à côté du beau tableau de Sebron, la *Mosquée de Cordoue.* La vérité de l'effet, la conscience que l'artiste apporte dans les moindres détails ont également assuré le succès de la *Vue du chœur de l'église de Saint-Sauveur, à Bruges* (1), et de la *Vue générale de l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles.* — La perspective de ces tableaux est fort belle. Les figures, surtout celles de la *Vue intérieure de Sainte-Gudule* sont bien peintes. Nous conseillons seulement à M. Genisson de donner à ses prêtres des physionomies moins grotesques.

Les médailles de M. Hart se distinguent par la puissance du relief; toutes ne sont pas également bien dessinées.

Le *Christ,* gravé par les élèves de l'école royale de gravure, est une planche qui fait honneur au burin des disciples de M. Calamatta. Ces jeunes artistes ont gravé à la manière noire *une Sainte Famille,* d'après M. L. Mathieu; ce début est heureux.

Les Anversois ont déjà fait une petite renommée à leur concitoyen, M. Michel Verzwyvel, en l'honneur duquel ils brûlent un encens assez épais. Cette maladresse pourrait devenir fatale au jeune graveur, s'il n'avait l'esprit d'être modeste comme tous les gens d'un talent réel. Comparé à M. Erin Corr, M. Verzwyvel est un géant; mais un pareil parallèle est impossible. Pour juger M. Verzwyvel, il faut prendre pour point de comparaison les œuvres de maîtres sérieux, tels que MM. Achille Martinet, Forster, Aristide Louis, etc., et alors seulement on verra tout ce qui reste à faire à l'artiste belge. Le principal défaut de M. Verzwyvel, c'est de manquer de sévérité dans son *Ange du bien et du mal,* gravure estimable cependant, et qui nous a d'autant plus surpris que le tableau de M. Wappers était excessivement faible.

Le mélange de diverses manières que nous avons reproché à l'*Ange du bien et du mal,* se retrouve dans le *Portrait de M. Wappers.*

---

(1) Ce tableau a été gagné par Mme la baronne de Gilemans, à Anvers.

Digitized by Google

Nos observations prouvent tout l'intérêt que nous portons à M. Verzwyvel, qui a eu d'immenses difficultés à vaincre. Ce qu'il est, il le doit à lui seul; Anvers en effet ne possède pas un graveur de grand talent; le jeune artiste a eu à se préserver de fâcheuses influences. Il a triomphé des obstacles de tout genre qui se sont trouvés sur sa route. Aujourd'hui qu'il est indépendant, il doit redoubler d'efforts et d'études pour s'élever à la réputation des maîtres français et allemands.

La *Rade de Yarmouth* (1), par M. Clays, a obtenu un des succès les plus brillants, les plus légitimes. Un mot de M. Robert-Fleury en dit plus que tous nos éloges; on montrait au célèbre peintre de l'*Auto-da-fé* la *Marine* d'Achenbach, et on lui demandait son avis. « C'est de toute beauté, répondit-il, mais ceci est bien remarquable aussi, ajouta-t-il en se tournant vers la toile de M. Clays; — c'est d'une vérité surprenante. »

Un grain en pleine mer renferme de bonnes qualités.

Les progrès de M. G. Guffens sont incontestables. Il y a de la distinction dans *la Prière des trois sœurs;* — nous aimons beaucoup moins *Blanka van Felzenstein;* les bras et les jambes sont d'une longueur démesurée. *Pausias et la Bouquetière* (2) est une composition élégante quoique un peu coquette. M. Guffens doit se tenir en garde contre cette tendance à la mignardise. Il abuse aussi des tons jaunes. Les chairs de Pausias, les terrains et les fabriques rentrent trop dans la même gamme.

Le *Paysage* de M. Quinaux se distingue par le choix des lignes et par la vigueur du coloris. Certaines parties sont un peu sèches, mais les qualités l'emportent de beaucoup sur les défauts; — la toile de M. Quinaux nous promet un paysagiste de grand talent. Quant à la *Vue prise dans les Ardennes*, qui faisait partie des lots de la tombola, l'aspect en est faux; les tons *vert-de-grisés* dominent et produisent un effet désagréable.

M. Lauters est un des artistes pour lesquels nous avons le plus de sympathies. On lui doit toute notre jeune école de paysagistes; son talent est varié et son imagination est brillante. Il ne recule pas devant les difficultés, il les aborde de front et en triomphe. Il y a trois ans, on prétendait qu'il ne serait jamais peintre, qu'il devait se contenter des nombreux succès du dessinateur; il vient de répondre victorieusement par sa *Vue de l'Arenberg* (province rhénane).

Les difficultés que l'artiste avait à vaincre sous le rapport du site — choisi par M. le duc d'Aremberg — ont été habilement surmontées; quelques parties de cette toile laissent à désirer sous le rapport du coloris; il y a dans les avant-plans des tons violacés que la nature ne présente pas. Les fonds sont traités avec beaucoup de bonheur; l'air circule dans toutes les parties du paysage.

Dans le pastel, M. Lauters est sans rivaux; *la vue prise sur la Lesse*, *la Mare*, *le Coup de vent* et surtout la *vue de Parc* et le *Souvenir de la Campine*, sont autant de petits chefs-d'œuvre de poésie et de goût. Les aquarelles de M. Lauters sont dignes de ses pastels, nous ne pouvons en faire un plus grand éloge.

M. Auguste Boehm occupait une des premières places parmi les paysagistes du Salon. Il y a quelques années, M. Boehm était loin de faire pressentir des succès aussi éclatants. Nous saluons en lui une des jeunes gloires de la Belgique artistique.

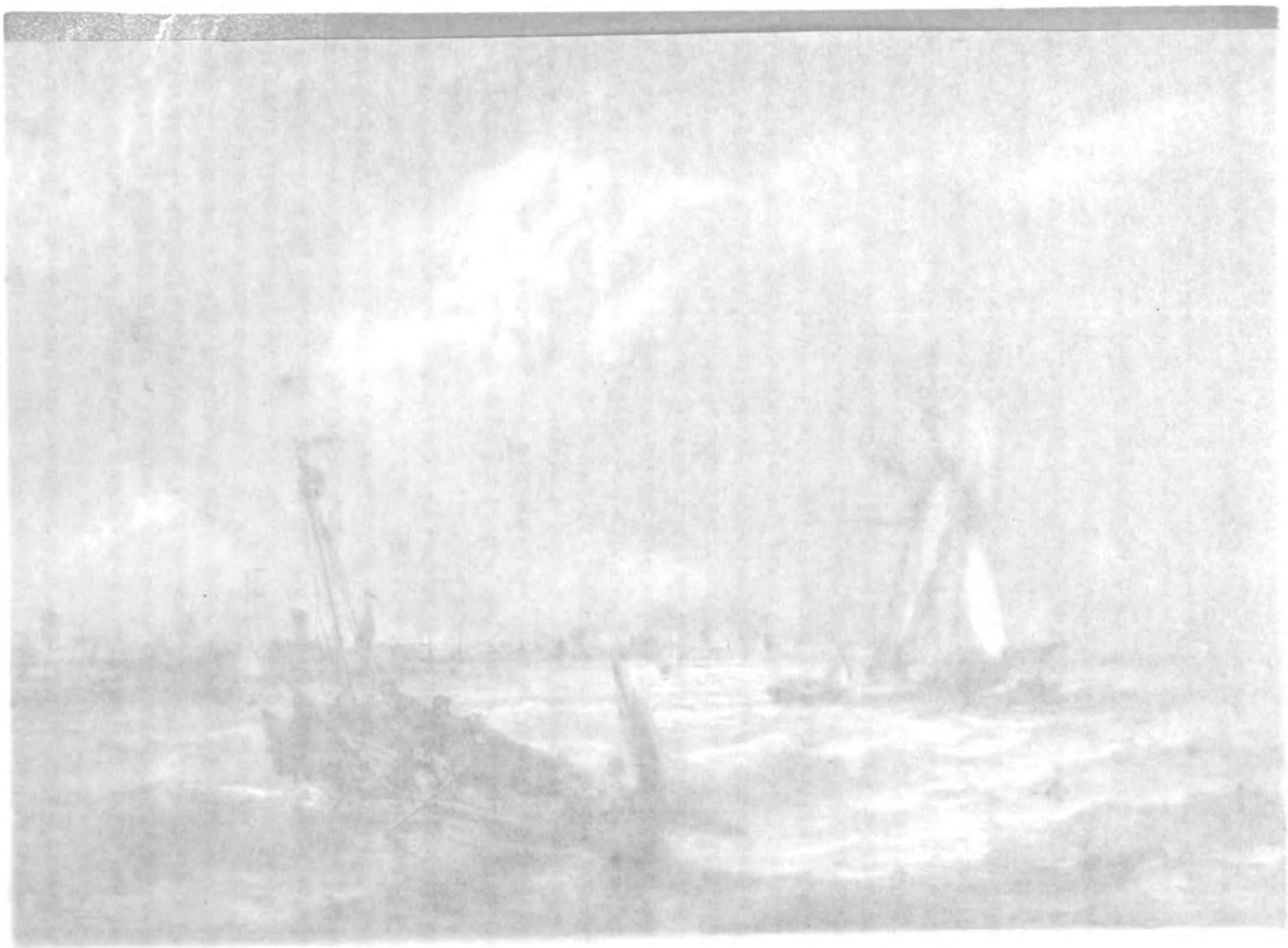
---

(1) Cette toile est au nombre des lots gagnés par le ministère de l'intérieur.

(2) Cette toile a été gagnée par M. Henrionnet, officier d'état-major à Bruxelles.

Digitized by Google

SALON DE BRUXELLES. 1843.



Digitized by Google

Nos obs
difficultés
de grand t
obstacles
doit redoı
mands.

La *Rad*
times. Un
de l'*Auto-*
répondit-i
M. Clays;

Un gra

Les pr
trois sœu
d'une lon
peu coqu
aussi des
même ga

Le *Pa*
Certaine
la toile d
Ardenne
dominen

M. La
notre je
pas dev
ne serai
répondr

Les c
d'Arem
sous le
pas. Le

Dans
et surt
poésie
faire u

M. A
ques a
lui une

---

(1) C
(2) C

Digitized by Google

Digitized by Google

Nc
diffic
de g
obst
doit
man
La
time
de l'
répo
M. C
U
L
trois
d'un
peu
auss
mên
L
Cer
la t
Ara
don
M
not
pas
ne
rép
I
d'A
sou
pas
I
et
po
fai
j
qu
lui

—

(
(

Digitized by Google

SALON DE BRUXELLES. 1848.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les vaux de Cernay présentent dans leur ensemble un aspect violet d'un mauvais effet. Les *Bords de l'Yvette, la mare près de Limouré,* nous montrent toutes les bonnes qualités de notre paysagiste : choix du sujet, distinction de la manière, vérité d'aspect. Sans se placer au rang des imitateurs serviles, M. Auguste Boehm rappelle les vieux flamands, à la fois si poétiques et si vrais.

La toile capitale de M. Auguste Boehm est, sans contredit, la *Vue prise aux environs de Chevreuse*. C'est le Musée d'Ypres qui possède ce petit chef-d'œuvre

M. Auguste Boehm avait envoyé au Salon un *Cadre renfermant quatre dessins d'après d'anciennes maisons de la ville d'Ypres*. Ces dessins, traités d'une manière charmante et pittoresque, font partie d'une collection de croquis que M. Boehm se propose de publier ; il ne peut manquer de rencontrer un succès bien légitime.

On a acheté à M. Van Rooy, l'auteur de *la Vanité* (1), une statue en plâtre représentant *l'Amour*. — Le pauvre petit dieu est bien lourd pour sa réputation de légèreté.

L'Amour dérobant des roses, statue en marbre, a été achetée pour la loterie à M. Jean Van den Kerckhove ; cet amour pêche par la lourdeur des formes. M. Van den Kerckhove est pourtant bien supérieur à M. Van Rooy; nous en trouvons la preuve dans sa *Madone* dont la draperie est surtout traitée avec habileté. Le groupe *Vénus et l'Amour* est bien composé, il n'a que le tort d'arriver après les statues de MM. Fraikin et Jaquet.

M. Vandevelde a aussi voulu sculpter son petit *Amour;* il n'a pas été plus heureux dans son buste mythologique que dans son groupe de *La Sainte-Vierge,* supporté par des nuages en plâtre.

Lorsque l'on examine sérieusement les œuvres destinées à la loterie, on acquiert la triste conviction que les achats ont été une affaire de coterie, nous le disons bien haut quoique puissent en dire les membres du jury. Leur talent nous oblige à n'en point douter, car il est impossible de croire que des hommes dont nous avons souvent admiré les ouvrages, se soient fait illusion au point de reconnaître un mérite quelconque aux productions de MM. Gurnet, de Winter, J.-B. Van Eycken, etc., etc.

Nous savons d'avance ce que vont nous répondre ces messieurs ; ils nous diront que ces artistes ne sont pas heureux ; qu'ils vendent difficilement leurs œuvres ; — Dieu nous garde d'en douter ! — et mille autres raisons plus charitables les unes que les autres.

On nous proclamera probablement des barbares, des êtres sans cœur, sans entrailles, — peu nous importe; — nous n'en serons pas moins impitoyables. Le jury n'avait pas le droit de s'ériger en bureau de secours. C'est déjà bien assez d'avoir au ministère de l'intérieur la direction des beaux-arts, « véritable bureau de mendicité, » comme l'a dit avec infiniment de raison un grand artiste. Le jury n'avait à s'inquiéter que du talent; il devait rester sourd aux cris de la misère ; si le public laisse végéter tristement les hommes qui s'aveuglent à plaisir sur leur mérite, la commission manquait à ses devoirs en ranimant les espérances de ces infortunés et en entretenant leurs déplorables illusions. Si elle était restée à la hauteur de sa mission, on aurait regardé comme un honneur de voir ses œuvres acquises pour la loterie, parce qu'on aurait été certain de se trouver en compagnie d'hommes d'un talent incontestable, et une tache ineffaçable n'aurait pas marqué d'une manière fâcheuse l'exposition de 1848.

Voici une liste qu'avaient formée quelques artistes et qui aurait procuré beaucoup moins de

---

(1) Voyez page 105.

Digitized by Google

déceptions aux souscriptions officielles. Elle ne brille point par le nombre, mais par la qualité, et elle a le grand mérite de mettre en pratique le noble principe de la fraternité, sans laquelle les arts sont impossibles. On trouvera dans ce projet les noms d'exposants belges, hollandais, français et allemands (1).

Van Moer. — *Le marché aux toiles, à Rouen.*
Keelhoff. — *Paysage.*
N. Julin. — *Camées.*
Clays. — *Rade de Yarmouth.*
Genisson. — *Vue du chœur de l'église de Saint-Sauveur, à Bruges.*
Guffens. — *Paussias et la bouquetière*
Bruls. — *L'enfant malade.*
Paul Lauters. — *Vue prise sur la Lesse, pastel.*
Lion. — *Déménagement.*
A. Böhm. — *Vaux de Cernay.*
Ed. De Latour. — *Bacchante ;* miniature montée en épingle.
Quinaux. — *Paysage.*
Michel Verzwyvel. — *L'Ange du bien et du mal,* gravure.
Élèves de l'École royale de gravure. — *Le Christ,* gravure.
Hart. — *Médailles.*
Francia. — *Le Départ.*
Tavernier. — *Nuit d'été.*
J. Portaels, — *Le Simoun.*
Ch. Jalabert. — *Réverie.*
J. Lies. — *L'embarquement.*
Ed. Hamman. — *André Vésale.*
L. Billardet. — *Pierre le vénérable.*
M. Pignerolle. — *La fiancée d'Alvito.*
Alex. Robert. — *Les capucins.*
J.-C. Mertz. — *La boudeuse.*
Joseph Stevens. — *Plus fidèle qu'heureux.*
Paul Bouré. — *Le jeu de billes.*
Jean Vandenkerckhove. — *Madone.*

II.

LES RÉCOMPENSES.

Les sieurs Louis Gallait, Eugène Simonis et Antoine Wiertz, sont promus à la dignité d'officiers de l'ordre de Léopold.

Sont nommés chevaliers de l'Ordre de Léopold :

Achenbach, peintre d'histoire.
Fraikin (C.-A.), statuaire.
Lapito (A.), peintre.
Lauters (P.), peintre, dessinateur et professeur à l'École royale de gravure.
Martinet (A.), graveur.
Mathieu (L.), peintre.
Robert-Fleury, peintre.

---

(1) Qu'on ne vienne pas nous dire que le prix des objets désignés aurait dépassé la somme à laquelle se sont élevées les souscriptions. Tel de ces tableaux que nous pourrions citer ne coûtait pas le tiers du Paysage de M. Marneffe, par exemple.

Digitized by Google

Voilà les arrêtés que le *Moniteur* de l'opinion avait formulés. Ces vœux ont été déçus en grande partie. Le *Moniteur officiel* contenait les arrêtés suivants :

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

EXPOSITION NATIONALE DES BEAUX-ARTS DE 1848.

ORDRE DE LÉOPOLD. — DÉCORATIONS. — MÉDAILLES.

LÉOPOLD, roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Voulant, à l'occasion de l'Exposition nationale des beaux-arts de cette année, donner au sieur Fraikin (C.-A.), statuaire, à Bruxelles, un témoignage public de notre satisfaction pour son talent;

Sur la proposition de notre ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1er. Le sieur Fraikin (C.-A.) est nommé chevalier de l'Ordre de Léopold.

Il portera la décoration civile et prendra rang dans l'Ordre à dater de ce jour.

Art. 2. Notre ministre des affaires étrangères, ayant l'administration de l'Ordre, est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 24 septembre 1848.

LÉOPOLD.

Par le roi :

Le ministre de l'intérieur,

CH. ROGIER.

LÉOPOLD, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Voulant, à l'occasion de l'Exposition nationale des beaux-arts de cette année, donner au sieur Achenbach (A.), peintre de paysages et de marines, à Dusseldorf, un témoignage public de notre satisfaction pour son talent;

Sur la proposition de notre ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1er. Le sieur Achenbach (A.) est nommé chevalier de l'Ordre de Léopold.

Il portera la décoration civile et prendra rang dans l'Ordre à dater de ce jour.

Art. 2. Notre ministre des affaires étrangères, ayant l'administration de l'Ordre, est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 24 septembre 1848.

LÉOPOLD.

Par le Roi :

Le ministre de l'intérieur,

CH. ROGIER.

LÉOPOLD, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Voulant, à l'occasion de l'Exposition nationale des Beaux-Arts de cette année, donner au sieur

Digitized by Google

Mathieu (Louis), peintre et directeur de l'Académie de peinture et de dessin, à Louvain, un témoignage public de Notre satisfaction pour son talent et pour les services qu'il a rendus dans la carrière de l'enseignement ;

Sur la proposition de Notre Ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1er. Le sieur Mathieu (Louis) est nommé chevalier de l'Ordre de Léopold.

Il portera la décoration civile, et prendra rang dans l'Ordre à dater de ce jour.

Art. 2. Notre Ministre des affaires étrangères, ayant l'administration de l'Ordre, est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 24 septembre 1848.

LÉOPOLD.

Par le Roi :
Le Ministre de l'intérieur,
CH. ROGIER.

LÉOPOLD, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Voulant, à l'occasion de l'Exposition nationale des Beaux-Arts de cette année, donner au sieur Hunin (Aloïs), peintre de genre, à Malines, un témoignage public de Notre satisfaction pour son talent ;

Sur la proposition de Notre Ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1er. Le sieur Hunin (Aloïs) est nommé chevalier de l'Ordre de Léopold.

Il portera la décoration civile et prendra rang dans l'Ordre à dater de ce jour.

Art. 2. Notre Ministre des affaires étrangères, ayant l'administration de l'Ordre, est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 24 septembre 1848.

LÉOPOLD.

Par le roi :
Le Ministre de l'intérieur,
CH. ROGIER.

RAPPORT AU ROI.

SIRE,

Le jury institué d'après l'arrêté de Votre Majesté du 14 juillet dernier, à l'effet de soumettre au gouvernement des propositions relativement aux récompenses à décerner aux artistes qui ont pris part à l'Exposition nationale des Beaux-Arts de cette année, vient de terminer son travail, pour ce qui concerne les médailles en or et en vermeil.

Afin que les marques de distinction accordées par le gouvernement conservent leur prix, il convient qu'elles soient distribuées avec la plus grande réserve. J'avais, en conséquence, invité le jury

Digitized by Google

à considérer comme maximum le nombre de douze médailles de première classe. Cependant, il en propose quinze; mais s'il a cru pouvoir dépasser les limites qui lui avaient été tracées, c'est, dit-il, parce qu'il s'y est cru autorisé par la supériorité de talent dont beaucoup d'artistes exposants ont fait preuve.

En effet, Sire, les artistes portés sur la liste du jury brillent tous au Salon de cette année; et si, pour quelques-uns d'entre eux, la médaille d'or paraît peut-être accordée avec assez de facilité, il est à considérer qu'il est désirable de faire participer tous les genres à cette catégorie de récompenses.

Je crois donc pouvoir appuyer en entier auprès de Votre Majesté la liste proposée par le jury.

Quant aux médailles de vermeil, la liste du jury porte quarante-six noms. Ce chiffre dépasse de deux le nombre des médailles de cette classe qui ont été accordées en 1845; MAIS *l'Exposition actuelle compte 349 objets de plus que la précédente* et mérite d'être spécialement distinguée sous le rapport des progrès qu'elle constate parmi les *jeunes* artistes.

J'estime, Sire, que les propositions du jury peuvent être accueillies, et j'ai l'honneur, en conséquence, de soumettre à l'approbation de Votre Majesté le projet d'arrêté ci-joint.

Le Ministre de l'intérieur,
CH. ROGIER.

LÉOPOLD, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Revu Nos arrêtés du 5 avril 1845 et du 14 juillet 1848;

Vu les propositions du jury des récompenses à l'Exposition nationale des Beaux-Arts de cette année;

Sur le rapport de Notre Ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1er. Des médailles d'or sont décernées aux artistes ci-après désignés :

M. Dumont (Joseph), architecte, à Bruxelles, pour ses dessins d'architecture;

M. Hamman (Édouard), peintre, à Ostende, pour son tableau représentant : *La lecture pantagruélique.*

M. Portaels (Jean), peintre, à Gand, pour son tableau représentant : *La sécheresse en Judée;*

M. Tschaggeny (Édouard), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant : *Une femme poursuivie par un taureau;*

M. Verzwyvel (Michel), graveur, à Anvers, pour sa gravure représentant : *L'ange du bien et du mal;*

M. Dumont (Auguste), sculpteur, à Paris, pour sa statue représentant : *Une jeune fille ajustant des fleurs dans ses cheveux;*

M. Jaquet (Joseph), sculpteur, à Bruxelles, pour l'ensemble de ses ouvrages exposés sous les nos 487, 488 et 489;

M. Robert (Alexandre), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant : *Luca Signorelli, célèbre peintre italien, faisant le portrait de son fils, mort accidentellement.*

M. Robert-Fleury, peintre, à Paris, pour son tableau représentant : *Jane Shore, condamnée comme adultère et comme sorcière, est en butte aux insultes;*

Digitized by Google

M. Robie (Jean), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant des fleurs;

M. Schubert (J.), dessinateur, à Bruxelles, pour ses portraits lithographiés;

M. Roelofs (W.), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant une *Vue prise dans la Gueldre;*

M. Kindermans (J.-B.), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant un paysage : *Vue prise dans la vallée des Ardennes;*

M. Lauters (Paul), dessinateur, à Bruxelles, pour son tableau représentant : *Vue de l'Aremberg* et pour ses pastels;

M. Bouré (Paul), sculpteur, à Bruxelles, pour sa statue représentant : *Un sauvage surpris par un serpent.*

Art. 2. Des médailles en vermeil sont décernées aux artistes dont les noms suivent :

M. Bilders (J.-B.), peintre, à Utrecht, pour son tableau représentant un *Paysage près de Nimègue;*

M. Boehm (Auguste), peintre, à Paris, pour son tableau représentant une *Vue prise aux environs de Chevreuse;*

M. Brown (William), graveur, à Bruxelles, pour ses différentes gravures sur bois;

M. Bruls (L.), peintre, à Rome, pour son tableau représentant l'*Enfant malade;*

M. Capalti, peintre, à Rome, pour son tableau représentant un *Portrait;*

M. Chauvin (A.), peintre, à Liége, pour son tableau représentant les *bourgmestres Beckmann et Laruelle;*

M. Daniel, sculpteur, à Paris, pour sa statue représentant *Cléopâtre;*

M. De Cuyper (L.), sculpteur, à Anvers, pour sa statue représentant une *Jeune mère canadienne répandant son lait sur le berceau de son enfant;*

M. De Marneffe (F.), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant une *Cascatelle;*

M. De Cuyper (P.-J.), sculpteur, à Anvers, pour sa statue représentant une *Sainte famille;*

M. Ducaju (J.), sculpteur, à Anvers, pour son groupe représentant les *Derniers moments de Bodwognat;*

M. Fourmois (F.), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant un *Bruyère dans le grand-duché de Bade;*

M. Franck, élève de l'école royale de gravure de Bruxelles, pour ses gravures exposées sous les nos 375 à 378;

M. Guffens (Godefroid), peintre, à Anvers, pour son tableau représentant *Pausias et la bouquetière;*

M. Julin, à Liége, pour ses camées;

M. Lecomte (Émile), à Paris, pour son tableau représentant le *Comte Ugolin et ses enfants;*

M. Lies (Joseph), peintre, à Anvers, pour son tableau représentant l'*Embarquement;*

M. Mertz (J.-C.), peintre, à Amsterdam, pour son tableau représentant *la Mère heureuse;*

M. Ouvrié (Justin), peintre, à Paris, pour son tableau représentant *la vue de la Grand'Place à Ypres;*

M. Pignerolle (Charles-Marcel), peintre, à Paris, pour son tableau représentant *la fiancée d'Alvito;*

M. Pommayrac (Paul de), peintre, à Paris, pour ses miniatures;

M. Ruyten (J.), peintre, à Anvers, pour son tableau représentant *le Charlatan à une kermesse flamande;*

Digitized by Google

M. Somers (Louis), peintre, à Anvers, pour son tableau représentant *Adrien Willaert, de Bruges, dirigeant une de ses compositions musicales;*

M. Stevens (Joseph), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant *les mendiants, ou Bruxelles, le matin;*

M. Vandenkerckhove (Jean), sculpteur, à Anvers, pour son groupe en plâtre, représentant *Vénus et l'Amour;*

M. Van Lerius (Joseph), peintre, à Anvers, pour son tableau représentant la *Chute de l'homme;*

M. Comte (P.-C.), peintre, à Paris, pour son tableau représentant les *Derniers moments de Cinq-Mars;*

M. Coomans (Joseph), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant la *Dernière charge d'Attila à la bataille de Châlons-sur-Marne;*

M. De Backer (F.-V.-T.), peintre, à Anvers, pour son tableau représentant *Un berger de la Campine racontant une histoire à ses deux filles;*

M. De Vigne-Quyo (P.), sculpteur, à Gand, pour le buste en marbre de Jean-Baptiste Willems;

M. Dillens (Adolphe), peintre, à Anvers, pour son tableau représentant les *Cinq sens;*

M. Luckx, peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant les *Plaisirs de la famille;*

M. Marschouw (C.), peintre, à Anvers, pour son tableau représentant une *Fête villageoise;*

M. Scheffer (Henri), peintre, à Paris, pour son tableau représentant le *Christ et la Vierge;*

M. Storms (Jules), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant le *Retour du Croisé;*

M. Tuerlinckx (Louis), peintre, à Anvers, pour son tableau représentant les *Affections d'une vieille fille;*

M. Van Meer (Charles), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant le *Marchand de gibier;*

M. Coulon (Louis), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant les *Poissons rouges;*

M. Van Linden, sculpteur, à Paris, pour son buste en marbre représentant le *Christ,* et sa statuette en marbre représentant la *Vierge;*

M. Hendrickx (Henri), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant les *Macédoniens anéantis par Belgius;*

M. Jehotte (Constant), graveur, à Liége, pour ses médailles;

M. Quinaux (Joseph), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant une *Vue prise dans les Ardennes;*

M. Roffiaen (François), à Bruxelles, pour un tableau représentant une *Chute de l'Aar dans les Hautes-Alpes;*

M. Tavernier (J.), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant une *Nuit d'été;*

M. Van Maldeghem (Eugène), peintre, à Bruxelles, pour son tableau représentant l'*Assomption de sainte Marie;*

M. Wallays (E.), peintre, à Bruges, pour son tableau représentant *Louis VIII, roi de France, etc.*

Art. 3. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 24 septembre 1848.

LEOPOLD.

Par le Roi :

Le ministre de l'intérieur,

CH. ROGIER.

Digitized by Google

Dans la répartition des médailles d'or et de vermeil, les choix ont été aussi judicieux que pour les décorations. M. Hamman reçoit la médaille d'or pour sa *Lecture pantagruélique* et le jury semble ignorer l'existence du *Vésale;* il en est de même pour la *Mère heureuse* et la *Boudeuse*, de M. Mertz, pour les *Mendiants* de M. J. Stevens, et son *Savoyard*. C'est le tableau le moins complet qui est choisi pour justifier la récompense. — La médaille d'or est au-dessus de la valeur artistique de M. Verzwyvel, et M. de Marneffe n'a rien qui puisse lui mériter la médaille en vermeil à côté de MM. Fourmois et Clays, bien dignes d'une distinction plus éclatante. MM. Lies et Daniel méritaient aussi la médaille d'or, et il est au moins étrange que MM. Lanoue, Jalabert, De Senezcourt, Poussin, Rémond, M^lle^ Grun, etc., n'aient reçu aucune récompense, tandis qu'on les prodiguait aux médiocrités les plus infimes.

Quant à MM. Dillens, Coomans, Van Maldeghem, Marschouw, etc., — j'en passe et des plus faibles nous ne regardons la médaille en vermeil qui leur est décernée que comme un encouragement à sortirde l'ornière étroite où ils se complaisent.

III.

LES ACHATS ET LES ENCOURAGEMENTS.

> La proclamation des achats, des récompenses et des encouragements a lieu publiquement pendant les fêtes de septembre.
>
> *Art. 25 de l'arrêté du 15 juillet 1848.*

Malgré le texte formel de l'arrêté ministériel, les récompenses seules ont été proclamées publiquement pendant les fêtes de septembre.

Ce n'est que le 5 décembre que le *Moniteur* a fait connaître les encouragements. Nous en félicitons ceux qui ont dressé l'étrange liste que nous reproduisons; c'est sans doute par un reste de pudeur qu'ils n'ont pas voulu publier en présence des nombreux étrangers accourus à Bruxelles, ces encouragements qu'il serait plus convenable d'appeler des subsides ou des secours... Les 500 *francs* accordés à M. Dutrieux à charge d'exécuter *en grand* sa statue en plâtre la *Bacchante*, ne constituent pas même une indemnité. L'arrêté permettait cependant au jury de porter ces encouragements à 1000 francs.

Quant aux achats, il n'en est nullement question. Est-ce que par hasard on serait d'avis dans les régions officielles qu'il n'y avait pas au Salon « *des ouvrages qui, par leur mérite éminent, parussent dignes de figurer au Musée national* (1). »

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

EXPOSITION NATIONALE DES BEAUX-ARTS. — ENCOURAGEMENTS.

LÉOPOLD, roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Revu les articles 31, 32 et 33 de notre arrêté du 5 avril 1845;

Vu l'article 3 de notre arrêté du 16 juin 1848;

---

(1) Art. 18.

Digitized by Google

Vu les propositions faites par le jury des achats et des récompenses de l'exposition nationale des beaux-arts de 1848, pour la répartition des encouragements pécuniaires;

Sur le rapport de notre ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1er. Il est accordé, à titre d'encouragement, à l'occasion de l'exposition nationale des beaux-arts de 1848, savoir :

Au sieur Dutrieux (Amable), artiste sculpteur, une somme de cinq cents francs, à charge d'exécuter, en grand, sa statue en plâtre : *la Bacchante;*

Au sieur Van den Kerckhove (Louis), artiste sculpteur, une somme de trois cents francs;

Au sieur Swiggers, artiste sculpteur, une somme de trois cents francs;

Au sieur Jacquet, cadet, artiste sculpteur, une somme de deux cent cinquante francs;

Au sieur Meuldermans (J.), artiste sculpteur, une somme de deux cent cinquante francs;

Au sieur Van Oemberg (Ch.), artiste sculpteur, une somme de deux cents francs;

Au sieur Bottemane (Félicien), artiste sculpteur, une somme de deux cents francs;

Au sieur Manche (Émile), artiste peintre, une somme de trois cents francs;

Au sieur Soubre (Charles), artiste peintre, une somme de trois cents francs;

Au sieur Degroux (Charles), artiste peintre, une somme de deux cent cinquante francs;

Au sieur Brunn (Is.); artiste peintre, une somme de deux cents francs;

Au sieur Becker (Léon), artiste peintre, une somme de deux cents francs;

Au sieur Minquet (André), artiste peintre, une somme de deux cents francs;

Au sieur Angus (John), artiste peintre, une somme de deux cents francs;

Au sieur Roelandt (Édouard), artiste peintre, une somme de deux cents francs;

Au sieur Weiser (Bernard), artiste peintre, une somme de deux cents francs;

Au sieur Devachez, graveur, une somme de deux cent cinquante francs;

Au sieur Van Beeth, graveur, une somme de deux cent cinquante francs;

Au sieur Demannez, graveur, une somme de deux cent cinquante francs;

Au sieur Hemeleir, graveur, une somme de deux cents francs.

Art. 2. La somme de cinq mille francs (fr. 5,000), montant des allocations précitées, sera imputée sur les fonds de l'Exposition nationale des beaux-arts de 1848.

Art. 3. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 27 novembre 1848.

LÉOPOLD.

Par le Roi :
Le ministre de l'intérieur,
Ch. Rogier.

IV.

LE BUDGET DE 1849.

L'administration des Beaux-Arts n'a jamais eu nos sympathies; il y a là un système fatal, qui s'est perpétué sous tous les régimes ministériels; c'est assez dire que nous ne mettons pas en

Digitized by Google

cause tel ministre plus que tel autre. Cependant, M. Rogier dont l'avénement au pouvoir devait amener une réforme complète des abus et des scandales, M. Rogier, le représentant de la ville qui se dit artiste par excellence, M. Rogier vient de poser un acte qui jure étrangement avec les bonnes intentions dont M. le ministre de l'intérieur se prétend animé.

L'économie dans les dépenses de l'État, c'est le mot à l'ordre du jour, c'est le *delenda Carthago* de nos farouches budgetiphobes ; M. Rogier accède à ces justes demandes et porte ses ciseaux réducteurs,— sur les sinécures? — Non. Sur les cumuls? — Point. Sur les rouages inutiles et les superfétations dévorantes de l'administration? — Oh ! que nenni. Mieux vaut rogner la mince et modeste part que la littérature et les beaux-arts recueillaient parmi les miettes du festin budgétaire. Et M. Rogier consent à une économie de 64,000 francs sur ce seul chapitre ! Cette réduction, c'est une goutte d'eau dans le gouffre profond du budget, mais cette goutte d'eau, c'est la vie pour les arts et pour les lettres. On nous la refuse ; que notre gouvernement éclairé et ami du progrès intelligent soit loué et béni par tout ce qui, en Belgique, a le malheur de tenir une plume ou un pinceau !

Pour terminer cette étude sur le Salon de Bruxelles, Salon qui nous offre, avec ses qualités et ses défauts, l'ensemble de l'École flamande contemporaine, nous croyons devoir reproduire la poésie que la dernière Exposition a inspirée à M. Ernest Buschman. Nous nous sommes laissé entraîner à plus d'une citation dans le cours de cette *Revue;* c'est que nous ne comprenons pas l'art incomplet, isolé ; — *Ut pictura poesis* — le maître l'avait dit avant nous. Ne séparons pas trop la plume du pinceau, le peintre du poëte.

L'ART FLAMAND.

Le moyen âge meurt. De sa tempête sombre
Le formidable éclair s'éteint au loin dans l'ombre,
Il s'endort, le volcan, d'un éternel sommeil.
A sa base déjà la nuit des temps commence,
Et sur le bord fumeux de son cratère immense,
Le beau quinzième siècle enfin surgit vermeil.

Auguste et forte époque ! Ère grande et féconde
Où de vives lueurs illuminent le monde ;
Où l'espoir jette à l'homme un appel argentin ;
Où la jeune science en tous lieux s'élabore ;
Où l'art mêle aux clartés d'une nouvelle aurore
Les reflets amortis de l'astre byzantin !

Digitized by Google

C'est l'heure où la nature et l'âme délivrée
Sur les plus doux trésors de leur beauté sacrée
Appellent le regard de l'artiste fervent;
Où, brisant du passé le mystique ossuaire,
Et des vieux types morts rejetant le suaire,
L'art, sous un beau soleil, s'épanouit vivant!

C'est l'heure où l'action, l'expression, la grâce,
L'accent, le caractère et la forme et l'espace,
Ensemble harmonieux devant l'œil retracé,
Émanent du réel, frappent l'âme ravie,
Et, faisant sur la toile étinceler la vie,
Détrônent le symbole immobile et glacé!

Alors, trois nobles cœurs que la source profonde
Du saint enthousiasme abreuve de son onde,
Longtemps cachés dans l'ombre et rêvant à l'écart,
Aspirent de leur temps les forces condensées,
Dans un monde visible incarnent ses pensées,
Et le nom des Van Eyck flamboie au seuil de l'art!

Les Van Eyck! groupe aimé, trinité fraternelle
Qu'un radieux génie a prise sous son aile!
Hubert grave et pensif; Jean, aux vœux indomptés,
Attendant qu'à ses yeux un nouvel art respire;
Et puis, leur Marguerite au suave sourire,
Doux ange et douce sœur qui veille à leurs côtés!

Ils peignent — l'œuvre naît — et l'Europe s'étonne.
Déjà des grands fonds d'or le faste monotone
S'éclipse — et la nature à leur place apparaît.
L'œil sonde, émerveillé, d'immenses perspectives;
Il retrouve les prés, les ondes fugitives,
La lumière et le ciel, les fleurs et la forêt!

Et l'homme, qu'il surgit plus vrai, plus sympathique
Comme parle aux regards son regard magnétique!
Quels rapides élans! quels sentiments divers!
Quel jeu passionné dans ces ressorts de l'être!
Comme la forme vit sous le pinceau du maître,
Et comme l'âme humaine étincelle au travers!

Germes d'indépendance et fleurs de poésie,
Grave inspiration, naïve fantaisie,
Dont la réalité fait naître la splendeur,
C'est vous par qui l'artiste au grand jour se révèle,
Vous, les signes puissants, la langue universelle
Dans laquelle il traduit son génie et son cœur!

Digitized by Google

L'art flamand a conquis sa place à la lumière.
Le fleuve que nourrit cette source première,
Tantôt limpide et calme et tantôt irrité,
Dormant sous un beau ciel ou fouetté par l'orage
Est venu jusqu'à nous, réfléchissant l'image
De la grande nature et de l'humanité !

Et toujours lorsqu'un nom salué par la foule,
Bercé sur un flot pur ou porté par la houle,
Dans les fastes de l'art s'est inscrit glorieux,
Toujours le maître avait, aux jours de rêverie,
Des forces, des instincts de la mère patrie
Entendu dans son cœur l'appel mystérieux !

Doux et noble Hemling, dont la grâce suprême
Ceint le beau front rêveur d'un si frais diadème ;
Poëte dont la main, en traits vivants et purs,
Brode le long tissu des légendes chrétiennes ;
Peintre des teintes d'or, vagues, aériennes
Des étés déclinants et des automnes mûrs !

Metsys, dont le bras fort, quand la forge s'allume,
Martelle, à coups pressés, sur la sonore enclume,
Le fer incandescent qu'il transforme à son gré ;
Forgeron qui, le soir, cheminant par les rues,
Rêve aux beautés de l'art, vaguement apparues,
Qui jailliront plus tard de son front inspiré !

L'audacieux Rubens, fier et sublime athlète,
Maître au nom flamboyant, à l'ardente palette,
Qui fait son œuvre immense et sans trêve et sans frein,
Peint l'histoire et le monde en pages magistrales,
Constelle de leurs feux palais et cathédrales,
Et couvre l'art entier d'un regard souverain !

Van Dyck dont le pinceau flexible et poétique
Revêt le masque humain d'un charme sympathique,
Ou bien du Golgotha retrace les douleurs ;
Teniers, qui fait bondir, dans ses frais paysages,
Une foule joyeuse aux rubiconds visages,
Ou l'arrête attentive aux cris des bateleurs.

Vous tous, peintres aimés, phalange radieuse,
Qui de l'art jalonnez la route glorieuse,
N'est-ce pas? vous sentiez qu'un souffle inspirateur,
— Sans cesse rayonnant des profondeurs intimes
Du vrai, du sol natal, en effluves sublimes, —
Dilatait votre front et vous gonflait le cœur ?

Digitized by Google

Et lorsque, par deux fois dans sa longue carrière,
L'art parut chanceler et sa splendeur première
S'éteindre à l'horizon en de pâles vapeurs,
N'est-ce pas qu'oublieux de sa propre origine,
Il voulait se courber sous une autre doctrine,
Et d'un ciel étranger refléter les lueurs?

Aujourd'hui l'art flamand a retrouvé sa voie,
Et l'astre rajeuni des vieux maîtres flamboie
Sur notre belle école au front plein d'avenir.
Qu'il remonte à son gré dans le courant des âges,
Des pensers de nos jours qu'il anime ses pages,
Son principe éternel les peut tous contenir!

Jeunes maîtres, déjà l'orgueil de la Belgique,
Sans trêve poursuivez la route magnifique,
Vous qui l'avez rouverte, héritiers des aïeux!
Le présent vous sourit, le passé vous éclaire :
Aimez l'art!... Aimez l'art, cet arbre séculaire
Qui plonge dans le sol et monte vers les cieux!

Qu'importe que de loin s'élève un vent d'orage
Qui fait pencher sa cime et frémir son feuillage?
Tant que du suc natal, doux et riche trésor,
Sa racine profonde à flots sera nourrie,
Tant qu'il vivra du sol de la libre patrie,
Ses rameaux verdoyants porteront leurs fruits d'or!

ERNEST BUSCHMAN.

Digitized by Google

LISTE ALPHABÉTIQUE DES ARTISTES EXPOSANTS.

A.

Abels. — Harlem.
Achenbach (A.). — Dusseldorf.
Adams (Rod.). — Cologne.
Aerssen (Théodore). — Louvain.
Andry. — Bruxelles.
Angus (John). — Anvers.
Angus (William). — Anvers.
Avanzo (Dominique). — Bruxelles.
Ayers (Guillaume). — Bruxelles.

B.

Baert (Henri). — Bruxelles.
Battaille (I.). — Anvers.
Becker (Léon). — Bruxelles.
Beenckens (Guillaume). — Bruxelles
Beghin (H.). — Bruxelles.
Bekkers (J.-J.). — Louvain.
Bellemans (Jos.). — Anvers.
Bernaert (E.). — Bruxelles.
Bert (Émile). — Grammont.
Bertrand (Martin). — Londres.
Berton (Jean). — Anvers.
Bilders (J.-B.). — Utrecht.
Billardet (Léon-Marie-Joseph). — Paris.
Billoin (Charles). — Bruxelles.
Blasseau (F.-A.). — Bruxelles.
Blees (Joseph). — Bruxelles.
Blees (Oswald). — Bruxelles.
Böhm (Auguste) — Paris.
Böhm (F.). — Ypres.
Boelaart (A.). — Bruxelles.
Boitson (J.). — Bruxelles.
Bolen (Antoine). — Bruxelles.
Bonet (Louis). — Bruxelles.
Bonheur (M^lle^ Rosa). — Paris.
Boquet (Émile). — Bruxelles.
Bossuet. — Bruxelles.
Bottemane (Félicien). — Bruxelles.
Bouilliot (E.). — Bruxelles.
Boulanger (François). — Gand.
Bouré (Paul). — Bruxelles.
Boussard (A.). — Bruxelles.
Bouvy (Firmin). — Anvers.
Bouwens (J.). — Anvers.
Brascassat. — Paris.
Braun (Is.). — Bruxelles.
Breugelmans (J.-B.). — Anvers.
Brouwenaar (J.-F.). — Bruxelles.
Brown (Henri). — Bruxelles.
Bruls (L.). — Rome.
Bryner. — Lausanne.
Buisson (J.-G.). — Saint-Nicolas.

Digitized by Google

Buschmann (Gustave). — Anvers.
Busso-Delavault (Charles). — Paris.

C.

Calamatta (Mme). — Bruxelles.
Calamatta. — Bruxelles.
Caminade (Alexandre). — Paris.
Canneel (J.-G.). — Bruges.
Capalti. — Rome.
Carina (A.). — Bruxelles.
Carlier (C.). — Bruxelles.
Carolus (J.). — Bruxelles.
Carolus (Louis). — Anvers.
Carpey (J.). — Liége.
Carton. — Bruxelles.
Cautaerts. — Bruxelles.
Cels (Mme), née Thys. — Bruxelles.
Cels (Corneille). — Bruxelles.
Cels (J.-B.). — Bruxelles.
Cels (Jean-Michel). — Bruxelles.
Champein (Mme Amélie). — Bruxelles.
Champon (Mlle). — Bruxelles.
Chardigny-Demonge. — Paris.
Charette-Duval. — Bruxelles.
Chauvin (A.). — Liége.
Chenevard (H.-L.). — Genève.
Cluckers (Gérard). — Bruxelles.
Claes (Florent). — Anvers.
Clays (P.-J.). — Bruxelles.
Cleenewerck (Henri). — Louvain.
Clerman. — Bruxelles.
Clevenbergh. — Louvain.
Cloet (Bernard). — Bruges.
Coene (J.). — Bruxelles.
Col (David). — Anvers.
Comte (P.-C.). — Paris.
Coninckx. — Malines.
Coomans (Auguste). — Bruxelles.
Coomans (Mlle Célestine). — Bruxelles.
Coomans (Joseph). — Bruxelles.
Corr (Erin). — Anvers.
Coulon (Louis). — Bruxelles.
Coumont (Ch.). — Rome.
Cousins (Mlle). Bruxelles.
Craeyranger. — La Haye.
Crahay dit Thonon. — Liége.
Crehay (Gérard). — Spa.

D.

Daems (Ferd.).—Bruxelles.
Damis (Gustave).—Paris.
Daniel.—Paris.
Daveloose (J.-B.).—Courtray.
David (Maxime).—Paris.
Davidson.—Bruxelles.
De Backer (F.-V.-T.).—Anvers.
De Bay (Auguste).—Paris.
De Bay (Joseph).
De Bay (Jean).—Paris.
De Bayer (Eug.).—Baden-Baden.
De Bièvre (Isidore).—Bruxelles.
De Bièvre (Désiré).—Bruxelles.
De Block (Eugène).—Anvers.
De Braekeleer (Adrien).—Anvers.
De Braekeleer (Ferdinand).—Anvers.
De Bruck (P.).—Ypres.
De Bruycker (J.) —Anvers.
De Caen (A.-C.-F.).—Paris.
De Caisne (Henri).—Paris.
De Cauwere (Émile).—Gand.
De Cauwere-Ronse.—Gand.
Deckers (Louis).—Anvers.
Decoene (Henri).—Bruxelles.
De Cuyper (L.).—Anvers.
De Cuyper (P.-J.).—Anvers.
De Fiennes.—Anderlecht.
De Gronckel (V.).—Bruxelles.
De Groux (Ch.).—Bruxelles.
De Haes (Oscar).—Gand.
De Heuvel (Th.).—Gand.
Dejasse-Simonis.—Liége.
De Jonghe (Gustave).—Bruxelles.
De Jonquières.—Paris.
De Keyser (Auguste).—Bruxelles.
De Koninck (J.).—Bruxelles.
De Lacroix (Henri).—Courtray.

Digitized by Google

De Lacroix (V.).—Bruxelles.
De Landtsheer (J.-B.).—Bruxelles.
Delaval (P.-L.).—Paris.
Delbeke (Louis).—Anvers.
Delboete.—Bruxelles.
Dele (J.-B.).—Bruxelles.
Delehaye (P.).—Anvers.
Delfosse (Ernest).—Anvers.
Dell' Acqua.—Bruxelles.
De Loecker.—Anvers.
De Loose (B.).—Bruxelles.
Delvaux (Léon).— Bruxelles.
Delvaux (Ed.).— Spa.
Delvaux (Marie).—Bruxelles.
Deman (Gustave).—Bruxelles.
Demander.—Bruxelles.
Demanet (A.).—Bruxelles.
Demannez.—Bruxelles.
De Marneffe (F.).—Bruxelles.
Demartelaer (Louis).—Gand.
De Mersseman (A.).—Bruges.
De Nobele (H.).—Bruxelles.
De Noter (David).—Louvain.
De Pellaert (A.).—Bruxelles.
De Potter (E.).—Bruxelles.
Deprater (H.).—Courtray.
Derre (François).—Paris.
Derre (F.).—Bruxelles.
De Schryver.—Bruxelles.
De Smedt (Th.).—Anvers.
Desmit (Alex.).—Anvers.
Desterbecq (E.).—Leuze.
De Succa (Auguste).—Liége.
De Frez (C.).—Bruxelles.
Devachez.—Bruxelles.
Devigne (Edouard).—Bruxelles.
Devigne (Félix).—Gand.
Devigne-Quyo (P.).—Gand.
Devigne-Quyo.—Gand.
De Vries (M.-C.).—Amsterdam.
De Winter.—Anvers.
D'Hont (V.).
Dielman (Pierre).—Bruxelles.
Dillens (Adolphe).— Anvers.
Dillens (Henri).—Anvers.
Dorogoff (Alexandre).—Saint-Pétersbourg.
Dubourg (A.).—Paris.
Ducaju.—Bruxelles.
Ducaju (B.).—Bruxelles.
Ducaju (J.).—Bruxelles.
Duhamel.—Tournay.
Duménil (Ch.)—Namur.
Dumont (Auguste).—Paris.
Dumont (Joseph).—Bruxelles.
Dutrieux.—Bruxelles.
Dutrieux (A.).—Bruxelles.
Duverger (E.). — Bruxelles.

E.

Eeckhout (J.-J.). — Bruxelles.
Eeckhout (Victor). — Bruxelles.
Engels (Louis). Anvers.
Everaerts (D.). — Tirlemont.

F.

Failly (O. de). — Bruxelles.
Fanton (Ferdinand). — Liége.
Fauconnier (Édouard). — Bruxelles.
Fauvelet (Jean). — Paris.
Fay (Alexis) dit Baron. — Bruxelles.
Feyens. — Bruxelles.
Fietta. — Bruxelles.
Fisco (L.). — Bruxelles.
Fissette (Léopold). — Anvers.
Flameng. — Bruxelles.
Fleury (Léon). — Paris.
Fleury (Robert). — Paris.
Forster. — Paris.
Fourmois (F.). Bruxelles.
Fraikin (G.-F.) — Bruxelles.
Franck. — Bruxelles.
Franck (F.). — Gand.
Francia (A.-T.) — Bruxelles.
François (Ange). — Bruxelles.
François (C.). — Bruxelles.

Digitized by Google

G.

Gallait (Louis). — Bruxelles.
Gaudin (B.-A.). — Genève.
Geefs (Mme Fanny). — Bruxelles.
Geefs (Joseph). — Anvers.
Geefs (Théodore). — Bruxelles.
Geirnaert (J.). — Gand.
Gelissen (Henri) fils. — Bruxelles.
Gelissen (Max.). — Bruxelles.
Genisson. — Louvain.
Géradon (Mme Louise). — Paris.
Gevrib (D.) — Genève.
Ginain (Eugène). — Paris.
Girardot. — Bruxelles.
Gisler (E.). — Bruxelles.
Godfrin (Florestan). — Ath.
Godinau (J.). — Gand.
Gosselin (Mlle Célestine). — Bruxelles.
Gons (Frans). — Anvers.
Grandmaison. — Liége.
Grielens. — Anvers.
Grosclaude (Louis). — Paris.
Grun (Mlle Eugénie). — Paris.
Guffens (Godfroid). — Anvers.
Gurnet (François). — Bruxelles.
Gyselinckx (Joseph). — Anvers.

H.

Haesaert (Paul). — Anvers.
Haine (E.). — Bruxelles.
Hallaux (Hubert). — Dinant.
Hamman (Édouard). — Paris.
Hanneton (Henri). — Ath.
Harpignies (Henri). — Valenciennes.
Hart. — Bruxelles.
Hemeleer. — Anvers.
Hendrickx (Henri). — Bruxelles.
Herfeld (Mme A. de). — Bruxelles.
Herinckx. — Bruxelles.
Heris (Antoine). — Bruxelles.
Horgnies (N.-J.). — Bruxelles.
Houzé (Florentin). — Tournay.
Huet (Paul). — Paris.
Hunin. — Malines.
Huygens (F.). — Bruxelles.

I.

Ibeloos (Michel). — Louvain.

J.

Jacobs-Jacobs. — Anvers.
Jacquand. — Paris.
Jacquet (Cadet). — Bruxelles.
Jaquet (Jos.). — Bruxelles.
Jalabert (Charles). — Paris.
Jambers (Ch.-J.). — Bruxelles.
Jehotte. — Bruxelles.
Jehotte (Constant). — Liége.
Johannot (Tony). — Paris.
Jones (Ad.-R.). — Bruxelles.
Jouvenel (Ad.). — Bruxelles.
Julin (N.). — Liége.
Jungbluth (J.). — Mons.

K.

Kannemans (C.-C.). — Bréda.
Keelhoff. — Bruxelles.
Kindermans (J.-B.). — Bruxelles.
Kindt (Mme Adèle). — Bruxelles.
Knudden (Édouard). — Anvers.
Koekkoek. — Clèves.
Kops (J.-B.-C). — Bruxelles.
Kuhnen (Louis). — Bruxelles.
Kuhnen (Mlle Bertine). — Bruxelles.

L.

Lacomblé (Adolphe). — Bruxelles.
Lacomblé (E.). — Bruxelles.
Lagache (Mme Mathilde). — Paris.
Lallemand (Henri). — Bruxelles.
Lambert-Deroisin. — Namur.
Lambrechts (Aloïs). — Louvain.
Lanoue (Hippolyte). — Paris.
Lapito (A.). — Paris.
Larivoire (A.). — Bruxelles.
Latour (Édouard de). — Bruxelles.
Laurent (Mme Pauline). — Paris.
Lauters (Paul). — Bruxelles.
Lecat (Aug.). — Tournay.

Digitized by Google

Leclerc (Modeste). — Bruges.
Leclercq (E.). — Bruxelles.
Leclercq (Frédéric). — Bruxelles.
Lecomte (Émile). — Paris.
Lefebvre (Ch.). — Paris.
Legrand (N.). — Bruxelles.
Le Grand (Prosper). — Bruxelles.
Le Hardy de Beaulieu (A.). — Bruxelles.
Le Hon (H.). — Bruxelles.
Leichert (Ch.). — Amsterdam.
Lelli. — Bruxelles.
Le Meunier (A.). — Bruxelles.
Lépaulle (G.). — Paris.
Le Poittevin (Eugène). — Paris.
Le Roy (J.). — Bruxelles.
Le Roy (W.). — Bruxelles.
Lies (Joseph). — Anvers.
Ligny (A.). — Bruxelles.
Linnig (E.). — Anvers.
Linnig (W.). Anvers.
Lion (A.-L.). — Anvers.
Lisbet (L.). — Bruxelles.
Lots (J.). — Bruxelles.
Louyet (M^me^). — Bruxelles.
Loyens (Franç.). — Turnhout.
Loys (Ch.). — Bruxelles.
Luckx. — Bruxelles.
Luytens. — Bruxelles.

M.

Magaud (Adolphe). — Lyon.
Magnée (F.). — Bruxelles.
Maibe (Hugues-Paul). — Chaumont.
Malherbe (Adolphe). — Bruxelles.
Malherbe (A.) — Bruxelles.
Mammès (C.). — Bruxelles.
Manche (E.). — Anvers.
Manduau (A.-J.). — Bruxelles.
Marc (Auguste). — Paris.
Marcette (H.-J.). — Liége.
Marchant (Éd.). — Bruxelles.
Marchant Eubois d'Hœult (J.). — Bruxelles.
Marcuse (Elias). — Paris.
Marin (J.). — Spa.
Marquis (P.-Ch.). — Paris.
Marschoun (C.). — Anvers.
Martinet (Achille). — Paris.
Masquelier (Ch.). — Bruxelles.
Mathieu (L.). — Louvain.
Matthysen (J.). — Anvers.
Matthys (C.). — Bruxelles.
Mayer. — Paris.
Meganck (J.). — Bruxelles.
Mène (P.-J.). — Paris.
Mertz (J.-C.). — Amsterdam.
Metz (César). — Munich.
Meuldermans (J.). — Bruxelles.
Meunier. — Bruxelles.
Meurant (H.). — Bruxelles.
Meynders (l'abbé G.-J.-Fr.). — Bruxelles.
Mielle (M^lle^ Élise). — Paris.
Minguet (André). — Anvers.
Moerenhout. — La Haye.
Moerman (A.). Gand.
Morelli. — Bruxelles.
Moulignon (Léopold). — Paris.
Musin (François). — Bruxelles.

N.

Nauwelaerts. — Lierre.
Navez (F.-J.). — Bruxelles.
Newnham. — Anvers.
Neyt (B.). — Bruxelles.
Nisen (J.-M.). — Liége.
Noterman (Ém.). — Anvers.

O.

O'Connell (M^me^ Frédérique). — Bruxelles.
Odin (Achille). — Bruxelles.
Oldfield (J.-E.). — Bruxelles.
Oldfield (J.-E.), fils. — Bruxelles.
Oostenga (F.-F.). — Anvers.
Ortmans (Aug.). Bruxelles.
Ouvrié (Justin). — Paris.

P.

Panneel (E.). — Bruxelles.

Digitized by Google

Pannemaker. — Bruxelles.
Parant (J.-B.). — Paris.
Pauwels (J.). — Bruxelles.
Payen (C). Bruxelles.
Pellot (J.). Anvers.
Pérignon (Alexis-Nicolas). — Paris.
Peyronnet. — Paris.
Philipkin. — Nivelles.
Picqué (Ch.). Bruxelles.
Pieterszen (A.). — Anvers.
Pignerolle (Charles-Marcel). — Paris.
Piplart. — Mons.
Platteel (Jean). — Anvers.
Plumot (Octave). — Anvers.
Pluys (J.-J.). — Malines.
Pommeyrac (Paul de). — Paris.
Portaels (Jean). — Bruxelles.
Pose (E.-W.). — Manheim.
Poussin (Charles-Pierre). — Paris.
Pruche (Clément). — Paris.
Puttaert (Émile). — Bruxelles.
Puyenbroeck (P.). — Bruxelles.

Q.

Quinaux (J.). — Bruxelles.

R.

Raoux (Auguste). — Bruxelles.
Rasez (M^lle^). — Paris.
Rave (Charles). — Bruxelles.
Redig (Laurent). — Anvers.
Regnier et Bettanier. — Paris.
Rémond. — Paris.
Renard (A.). — Bruxelles.
Richelle (P.). — Bruxelles.
Robbe (Henri). — Courtray.
Robbe (Louis). — Bruxelles.
Robert (A.). — Bruxelles.
Robert (Alexandre). — Rome.
Roberti (Albert). — Bruxelles.
Robie (J.). — Bruxelles.
Rochard. — Bruxelles.
Rodenbach (M^me^), née Mioen. — Bruxelles.
Rodenbach (M^lle^ Louisa). — Bruxelles.
Rœhn (Alp.), fils. — Paris.
Roelandt (Édouard). — Anvers.
Roelofs (W.). — Bruxelles.
Roffiaen (François). — Bruxelles.
Roguin (Louis). — Paris.
Rosseels (J.). — Anvers.
Ruyten (J.). — Anvers.
Rysack (Jean). — Tournay.

S.

S*** (M^me^).
Sacré (F.). — Anvers.
Saligo de Grammont (Ch.). — Paris.
Sano (Emmanuel). Anvers.
Scaron (Al.-J.). — Bruxelles.
Schaeffels (Henri). — Anvers.
Schaep (Aimé). — Gand.
Schaepkens (Alex.). — Bruxelles.
Schaepkens (Théodore). — Bruxelles.
Schaffers (N.). — Liége.
Scheffer (Henri). — Paris.
Schelfhout. — La Haye.
Schippers (Charles). — Anvers.
Schoofs (H.-J.). — Bruxelles.
Schreurs (Clément). — Anvers.
Schubert (J.). — Bruxelles.
Schultz (Johan). — Middelbourg.
Sebron (H.). — Paris.
Seger (Caal). — Darmstadt.
Seghers (Jean). — Bruxelles.
Seghers. — Bruxelles.
Senezcourt (M^me^ Aline de). — Bruxelles.
Senezcourt (Jules de). — Bruxelles.
Sergold. — Bruxelles.
Serrure (Auguste). — Anvers.
Serruys (Louis). — Ostende.
Simonau (Gustave). — Bruxelles.
Simonis (Eugène). — Bruxelles.
Sirejacob (Paul). — Bruxelles.
Slingeneyer (Ernest). — Anvers.
Smaelen (Ph.), fils. — Bruxelles.
Soete (Ét.-Ad.). — Courtray.
Somers (Louis). — Anvers.

Digitized by Google

Sommé (Mlle). — Paris.
Soubre (Charles). — Liége.
Spruyt (Charles). — Bruxelles.
Spysschaert (Louis). — Bruxelles.
Stallaert (Joseph). — Rome.
Standish (W.). — Bruxelles.
Stapleaux (Mme Louise). — Bruxelles.
Starck (Jules). — Arlon.
Stas (G.). — Louvain.
Steffan. — Munich.
Stevens (Jos.). — Bruxelles.
Stips. — Malines.
Stocquart (Ildephonse). — Anvers.
Storms (Jules). — Bruxelles.
Stroobant. — Bruxelles.
Sudot (E). — Bruxelles.
Sudre (Pierre). — Paris.
Swerts (Jean). — Anvers.
Sweich (Carl). — Darmstadt.
Swiggers (P.-F.). — Bruxelles.

T.

Tavernier. — Bruxelles.
Taymans (L.). — Bruxelles.
Thans. — Bruxelles.
Thomas (Alex.). — Bruxelles.
Tiberghien (Louis). — Bruxelles.
Tobin. — Bruxelles.
Toussaint (P.-J.) Bruxelles.
Treseniers Van Assche (A.). — Bruxelles.
Troost (Odulf). — Anvers.
Tschaggeny (Edmond). — Bruxelles.
Tschaggeny (Charles). — Bruxelles.
Tscharner (Th.). — Namur.
Tuerlinckx (Louis). — Anvers.

V.

Van Acker (J.-B.). — Bruxelles.
Van Aken (J.). — Anvers.
Van Assche (Mlle Amélie). — Bruxelles.
Van Bomberghen (Guillaume). — Anvers.
Van Briston. — Louvain.
Vandekerkhove (Jean). — Bruxelles.
Van Delft (Eugène). — Anvers.
Vandenberghe (Auguste). — Paris.
Vandenberghe (U.). — Anvers.
Vandenbossche (Ed.). — Bruxelles.
Vandenbroeck (Henri). — Louvain.
Van den Daele (C.). — Anvers.
Van den Eynden. — Bruxelles.
Van den Kerckhove (Jean). — Anvers.
Van den Kerckhove (Louis). — Anvers.
Van der Kerckhove (Mlle Antonia).
Van der Borght (Auguste). — Anvers.
Van der Eycken. Louvain.
Vandermarcken (G.-C.). — Bruxelles.
Vanderplaetsen (J.-V.). — Gand.
Vandersypen (J.). — Bruxelles.
Vandevelde (J.). — Anvers.
Vandevelde (P.). — Bruxelles.
Van Espen (C.-F.). — Louvain.
Van Eycken (Jean).—Bruxelles.
Van Eycken (F.-B.).—Bruxelles.
Van Gastel (J.-F.). Anvers.
Van Geit (François).—Bruxelles.
Van Hamme (Al.).—Anvers.
Van Haverbeke (Mlle Eugénie).—Anvers.
Vanhove.—La Haye.
Van Imschoot (A.-J.).—Bruxelles.
Van Lerius (Joseph). — Anvers.
Van Linden.—Paris.
Van Maldeghem (Eugène).—Bruxelles.
Van Meen (Ch.).—Bruxelles
Van Moer.—Bruxelles.
Van Oemberg (Ch.).—Bruxelles.
Van Os (G.-J.-J.).—Paris.
Van Oudenhoven (J.).—Anvers.
Van Regemorter.—Anvers.
Van Reth.—Anvers.
Van Rooy.—Anvers.
Van Roy (J.). — Liége.
Van Ruyk (Louis).—Anvers.
Van Schendel (P.).—Bruxelles.
Van Severdonck (François).—Bruxelles.
Van Severdonck (J.).—Bruxelles.

Digitized by Google

Van Trett (Jean).—Bruxelles.
Van Veerssen (Th.).—Bruxelles.
Van Vreckom (Aug.).—Bruxelles.
Venneman (Ch.).—Anvers.
Verbeeck (Henri).—Anvers.
Verboeckhoven (Eugène).—Bruxelles.
Verboeckhoven (Louis).—Bruxelles.
Verbrugghe (C.).—Ypres.
Verhagen (V.).—Bruxelles.
Verheyden (F.).—Anvers.
Verheyden (J.-B.).—Bruxelles.
Verlat (Charles).—Anvers.
Vermeersch (J.).—Gand.
Vermorcken (E.).—Bruxelles.
Verreydt (P.-V.).—Anvers.
Verveer (S.-L.).—La Haye.
Verloet (M^me^).—Malines.
Vervou (P.).—Louvain.
Verwée (L.-P.).—Bruxelles.
Verzwyvel (Michel).—Anvers.
Veyrat.—Bruxelles.
Viette (P.-A.).—Bruxelles.
Vincent (Ch.-D.).—Peruwelz.
Vinch (F.).—Anvers.
Voordecker (M^lle^ Louise).—Bruxelles.
Voordecker (François).—Bruxelles.
Voordecker (H.), père.—Bruxelles.
Voyave (Fabien).—Bruxelles.

W.

Wadin (E.).—Bruxelles.
Waldorp (C.-A.).—La Haye.
Wallays (E.).—Bruges.
Warnots.—Bruxelles.
Wauquier (Étienne).—Mons.
Wauters (Charles).—Malines.
Wauters (Constant).—Anvers.
Weiser (Bernard).—Anvers.
Wens (François).—Bruxelles.
Wiener (J.).—Bruxelles.
Wiener (Léopold).—Bruxelles.
Wiertz (Antoine).—Bruxelles.
Wilbrant (Victor).—Bruxelles.
Willems (F.).—Paris.
Wittevrongel (Alex.).—Anvers.
Wittkamp (J.-B.).—Anvers.
Woutermaertens.—Courtray.
Wulleman (Pierre).—Bruxelles.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME (2^e^ SÉRIE).

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

Pages.

Dédicace.

Introduction. — I. *L'Art et le pouvoir.* — La classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique. — Proposition de M. L. Gallait. — Les commandes du gouvernement. L. V. L. VII

II. T. D. XXIII

Les expositions particulières :

I. M. Eugène Simonis 25

II. M. Édouard De Biefve 29

III. M. Antoine Wiertz. 34

IV. M. Guillaume Geefs 43

Le salon. 45

M. Robert Fleury. 48

A Louis Gallait. Le comte d'Egmont. Tercets, par M. Édouard Wacken. 55

M. Louis Gallait 57

MM. Jean Portaels, Édouard Hamman et Joseph Lies. 64

MM. Ernest Slingeneyer et J.-B. Wittkamp. 69

M. F.-J. Navez. — MM. Louis Bonet, C. Bouilliot, J. Braun, Charles De Groux, E. De Potter, Alexis Fay dit Baron, E. Leclercq, N. Legrand, Charles Rave, Joseph Stallaert, E. Sudot, J. Van Severdonck et François Voordecker 73

M. Laurent Mathieu. — MM. J.-J. Bekkers, A. Chauvin, Crahay dit Thonon, Louis Deckers, Grandmaison, Charles Lefebvre, P.-Ch. Marquis, Ch. Masquelier, J.-M. Nisen, Philipkin, Théodore Schaepkens, Henri Scheffer, Jules Starck, J. Van Aken, Auguste Vandenberghe et F. Vinch. 80

M. Léon Billardet. — MM. Léon Becker, Joseph Coomans, P.-L. Delaval, E. Gisler, Henri Hendrickx, Emile Lecomte, E. Manche, A.-N. Pérignon, Charles Soubre, E. Wallays et Charles Wauters. 84

MM. Van Eycken et Marcel Pignerolle. — MM. De Cauwere-Ronse, Louis Delbeke, Th. De Smedt, Aloïs Lambrechts, Jules Storms, Alex. Thomas et Eugène Van Maldeghem . . 90

M. Alexandre Robert. — MM. Joseph Bellemans, Alexandre Caminade, Clevenbergh, P.-C. Comte, F.-V.-T. De Backer, Henri Decaisne, De Joncquières, Dell'Acqua, Alex. Desmit, Eugène Ginain, Claudius Jacquand, G. Lépaulle, Eugène Lepoitevin, Auguste Marc, Mayer, Jehan Marchant Dubois D'Hœult, Léopold Moulignon, Peyronnet, Charles Poussin, Clément Pruche, Alphonse Roehn. F. Sacré et Ernest Seigneurgens. 95

M. Alois Hunin. — MM. John et William Angus, David Col, Craeyranger, Eugène De Block, Ferdinand De Braekeleer, J. De Bruycker, De Freiner, V. De Gronckel, Th. De Heuvel, De Loecker, B. De Loose, Léon Delvaux, Adolphe et Henri Dillens, Ange François, C. François, J. Geirnaert, N.-J. Horgnies, Modeste Leclerc, J. Leroy, F. Loyens, C. Payen, Octave Plumot, Ch. Saligo, de Grammont, Clément Schruers, Johan Schultz, L. Taymans, Jean Vandekerkove, J. Van de Velde, Ch. Van Meer, Van Regemorter, Louis Van Ruyk, F. Verheyden, Charles Verlat, Constant Wauters, Bernard Weiser et Victor Wilbrant. 100

M. Charles Jalabert. — MM. Firmin Bouvy, Louis Carolus, Cautaerts, Bernard Cloet, Louis Coulon, Ferdinand Daems, Auguste Debay, Auguste Desucca, J.J. Eeckhout, Jean Fauvelet, L. Grosclaude, Tony Johannot, J. Jungbluth, W. Linnig, Luckx, Élias Marcuse, C. Marschouw, J.-C. Mertz, J. Pellot, Édouard Roelandt, Louis Roguin, Louis Somers, Thans, Louis Tuerlinckx, Van Hove, Van Rooy, C.-J. et Ch. Venneman, Étienne Wauquier et F. Willems. 106

M. H. Sebron. — MM. Eugène De Bayer,

Digitized by Google

Pages.

P. De Bruck, Émile De Cauwere, David De Noter, Henri Lallemand et B. Neyt. . . . 116

MM. Jules de Senezcourt et Capalti. — MM. Rod. Adams, F. Böhm, Charles Busso-Delavault, J.-J. Canneel, A. Carina, Carton, Cornei le Cels, Oscar Dehaes, Gustave De Jonghe, Auguste De Keyser, Delanghe, H. De Nobele, E. Desterbecq, Édouard Fauconnier, D. Gevrib, Herinckx, Aug. Lecat, A.-J. Manduau, C. Matthys, D. Meulenbergh, Ch. Picqué, Rochard, P.-J. Toussaint, Auguste Van der Borght, P.-J. Vanderplaetsen, Aug. Van Vreckom et J.-B. Verheyden. 121

Mme Frédérique O'Connell. — Mlle Rosa Bonheur, Mme Calamatta, Mlles Champon, Célestine Coomans et Cousins, Mme Fanny Geefs et Louise Géradon, Mlles Célestine Gosselin et Eugenie Grun, Mme A. de Herfeld, Mlles Adèle Kindt et Bertine Kuhnen, Mmes Mathilde Lagache et Louyet, Mlle Élise Miclle, Mmes Rodenbach-Mioen et S***; Mlles Louisa Rodenbach et Sommé, Mme Stapleaux, Mlles Eugénie Van Haverbeke et Louise Voordecker, Mme Vervloet. 123

M. Eugène Verboeckhoven. — MM. Henri Baert, Brascassat, Ch. Coumont, A.-C.-F. Decaen, Pierre Dielman, Ferdinand Fanton, Ad.-R. Jones, Rémond, Louis Robbe, Joseph Stevens, Charles et Edmond Tschaggeny et Woutermaertens 127

M. J. Robie. — MM. J.-B. Breugelmans, Gustave Damis, J.-B. Dele, Hugues Maibe, Auguste Raoux, Al.-J. Scaron, Ed. Vandenbossche, J.-F. Van Gastel, François Van Geit et G.-J.-J. Van Os. 131

M. A. Achenbach. — MM. Abels, Martin Bernard, J.-B. Bilders, Bossuet, Bryner, J.-B. Cels, jeune, Jean-Michel Cels, Auguste Coomans, J.-B. Daveloose, H. Deprater, Léon Fleury, T. Fourmois, Max Gelissen, Henri Harpignies, Paul Huet, Jacob Jacobs, Keelhoff, J.-B. Kindermans, Kockkoek, Louis Kuhnen, Adolphe Lacomblé, Hippolyte Lanoue, A. Lapito, César Metz, E.-W. Pose, J. Quinaux, A. Robert, W. Roelofs, François Roffiaen, Schelfhout, C. Seeger, Paul Sirejacobs, Steffan, Carl Sweich, Tavernier, Eugène Van Delft, U. Vandenberghe, Van der Eycken, C.-F. Van Espen, J. Vanroy, Jean Vantrett, S.-L. Verveer et François Vanseverdonck. 133

M. A. Dubourg. — MM. Justin Ouvrie, P. Van Schendel et J. Vermersch 146

M. A. Waldorp. — MM. Alexandre Dorogoff, Henri Lehon, Ch. Leichert et Ch. Rochussen, Moerenhout, François Musin et Louis Serruys. 148

M. Paul de Pommeyrac. — MM. Maxime David, B. Ducaju, Édouard De Latour, Mme Aline De Senezcourt et Mlle Amélie Van Assche. 151

M. Charles Billoin. — MM. Dominique Avanzo, A. De Pellaert, O. De Failly, Fietta, Alexandre Schaepkens, W. Standish, Stroobant et Pierre Sudre. 153

M. J.-J. Pluys. — MM. H.-L. Chenevard, De Schryver, Duhamel, les Élèves de l'école de dessin du Musée de l'industrie, F. Magnée et Stips 155

Mme Pauline Laurent. — MM. B.-A. Gaudin et J.-B. Parant 156

MM. Joseph Schubert et Gustave Simonau. — MM. Borremans, J. Lots, Regnier et Bettanier, Warnots. 157

MM. Calamatta et Érin Corr. — MM. Davidson, Demander, Demanez, Devachez, Flameng, Forster, Franck, Lelli, Achille Martinet, Meunier, Morelli, Émile Puttaert, J. Van Reth et Pierre Wulleman. 159

MM. H. et W. Brown. — MM. Hemeleer, A. Ligny, L. Lisbet, Pannemaeker et Vermorcken. 161

M. Wiertz et la sculpture — MM. Joseph Geefs, Jehotte et Eugène Simonis. . . . 162

M. J. Ducaju. — MM. Félicien Bottemane, Chardigny-Demonge, L. et P.-J. de Cuyper, Amable Dutrieux, Feyens, F. Franck, Théodore Geefs, E. Lacomblé, Ev. Marchant, J. Meuldermans, et G. Stas. 165

M. C.-A. Fraikin. MM. — François Derre, Devigne, P. Devigne-Quyo, L.-F. Fraikin,

Digitized by Google

Pages.

Joseph et Jacquet Jeune. 167
M. Paul Bouré. 169
M. P.-F. Swiggers. — MM. Dejasse, Michel Ideloos, J. Pauwels, P. Puyenbroeck et Henri Vandenbroeck. 171
M. Daniel. — MM. Joseph et Jean de Bay, Auguste Dumont, P.-J. Mène, Vanlinden, Ch. Van Oemberg, Louis et Antoine Vandenkerckhove. 173
MM. H. Beguin, M.-C. Devries et N. Julin. 175
M. Adolphe Jouvenel. — MM. Constant Jehotte, J. Veyrat et J. et L. Wiener. . . 176
MM. Louis Spysschaert et A. Treseniers-Van Assche. 177
Architecture. — MM. Dumont, Deman et Meyers. 178
La loterie, les récompenses, les achats, les encouragements et le budget de 1848. I. — MM. J. Battaille, Auguste Böhm, L. Bruls, Gustave Buschmann, J. Carolus, J. Carpey, Mme Amélie Champein, Charette-Duval, P.-J. Clays, Adrien de Braekeleer, Henri de Coene, Victor Delacroix, J.-B. Delandtsheer, Édouard de Latour, Franç de Marneffe, Éd. Delvaux, Félix de Vigne, de Winter, Henri Dillens, Victor Eeckhout, les élèves de l'École royale de gravure, Léopold Fissette, A.-T. Francia, Genisson, Godefroid Guffens, François Gurnet, Hart, Florentin Houzé, F. Huygens, Paul Lauters, W. Leroy, A.-L. Lion, E. Linnig, J. Meganck, Em. Noterman, Aug. Ortmans, A. Pieterszen, J. Quinaux, Henri Robbe, Albert Roberti, J. Ruyten, Emmanuel Sano, Henri Schaefels, Auguste Serrure, Ildephonse Stocquart, Jules Storms, Jean Swerts, L. Taymans, Louis Tiberghien, Guillaume Van Bomberghen, Jean Van den Kerckhove, P. Van de Velde, J.-B. Van Eycken, Al. Van Hamme, Joseph Van Lerius, Van Moer, Van Rooy, Louis Van Ruyck, Henri Verbeeck, Louis Verboeckhoven, P.-V. Verreydt, L.-P. Verwée, Michel Verzwyvel, H. Voordecker père, François Wens. 182
II. — Les récompenses. 192
III. — Les achats et les encouragements. 198
IV. — Le budget de 1849. 199
L'art flamand. 200
Liste alphabétique des artistes exposants. 204

Digitized by Google

AVIS AU RELIEUR

POUR LE CLASSEMENT DES PLANCHES.

Godefroid de Bouillon. Eugène Simonis, *sculp.* — Labargé, *lith.* . . . . . page 25
Jane Shore. Robert-Fleury, *pinx.* — Ch. Billoin, *lith.* . . . . . » 48
La tentation. Louis Gallait, *pinx.* — J. Schubert, *lith.* . . . . . » 57
La sécheresse en Judée. J. Portaels, *pinx.* — Labargé, *lith.* . . . . . » 64
Fatma la Bohémienne. J. Portaels, *pinx.* — J. Schubert, *lith.* . . . . . » 65
André Vésale. Éd. Hamman, *pinx.* — J. Schubert, *lith.* . . . . . » 67
Le Christ au tombeau. L. Mathieu, *pinx.* — Labargé, *lith.* . . . . . » 80
La femme du prisonnier. J. Van Eycken, *pinx.* — Ch. Billoin, *lith.* . . . . . » 90
Luca Signorelli. Alexandre Robert. *pinx.* — J. Schubert, *lith.* . . . . . » 95
Bacchanale. Étienne Wauquier, *pinx.* — F. Stroobant, *lith.* . . . . . » 112
Marine. A. Achenbach, *pinx.* — F. Stroobant, *lith.* . . . . . » 133
Nuit d'été. — J. Tavernier, *pinx.* — Paul Lauters, *lith.* . . . . . » 139
Ruines du palais de Karnak, à Thèbes. Jacob Jacobs, *pinx.* — F. Stroobant, *lith.* . . » 142
Derniers moments de Bodwognat. J. Ducaju, *sculp.* — Labargé, *lith.* . . . . . » 165
Psyché appelant l'Amour à son secours. C.-A. Fraikin, *sculp.* — Labargé, *lith.* . . » 167
L'enfant malade. L. Bruls, *pinx.* — Ch. Billoin, *lith.* . . . . . » 189
Rade de Yarmouth. Clays, *pinx* et *lith.* . . . . . » 190

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google